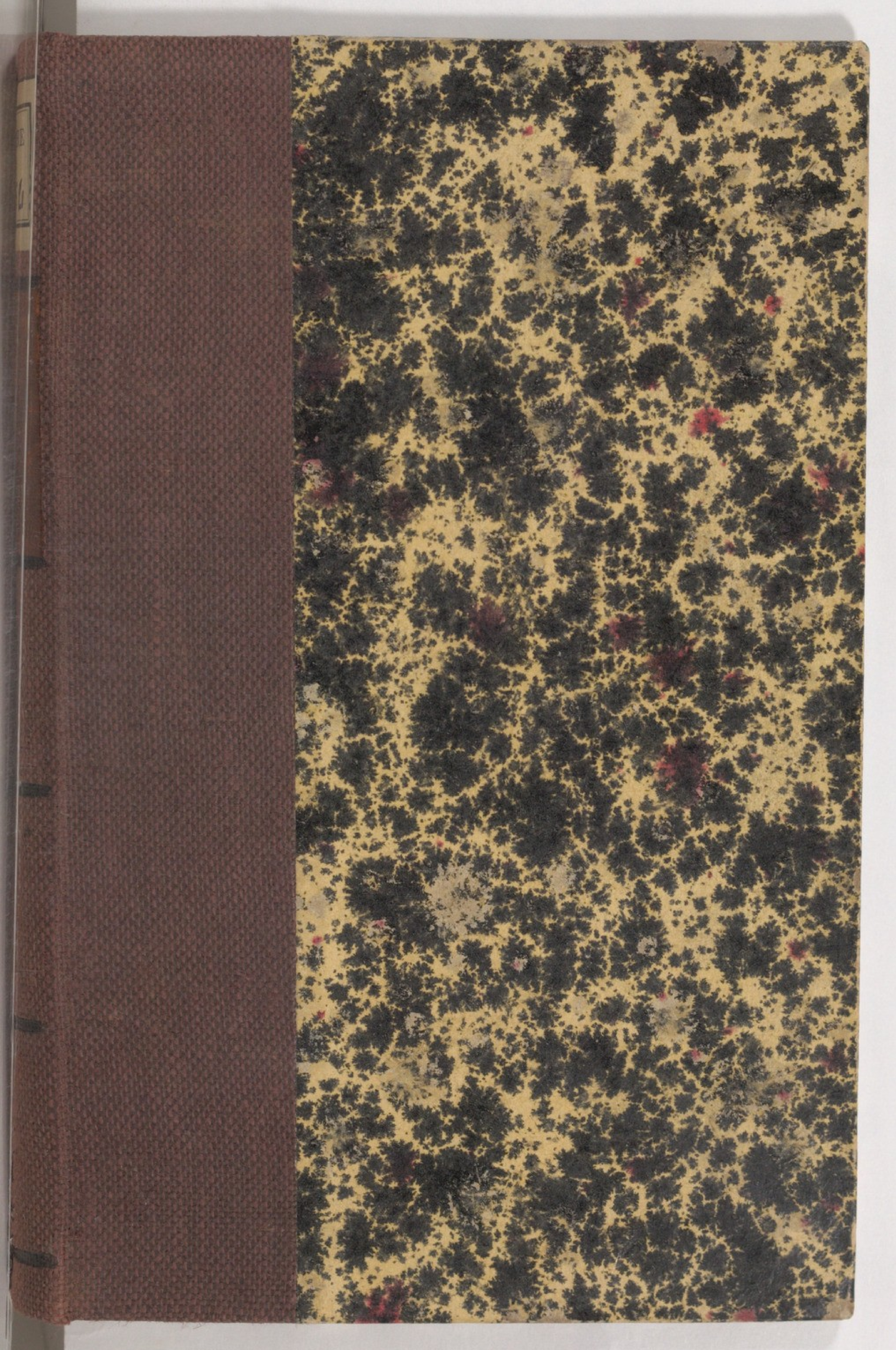
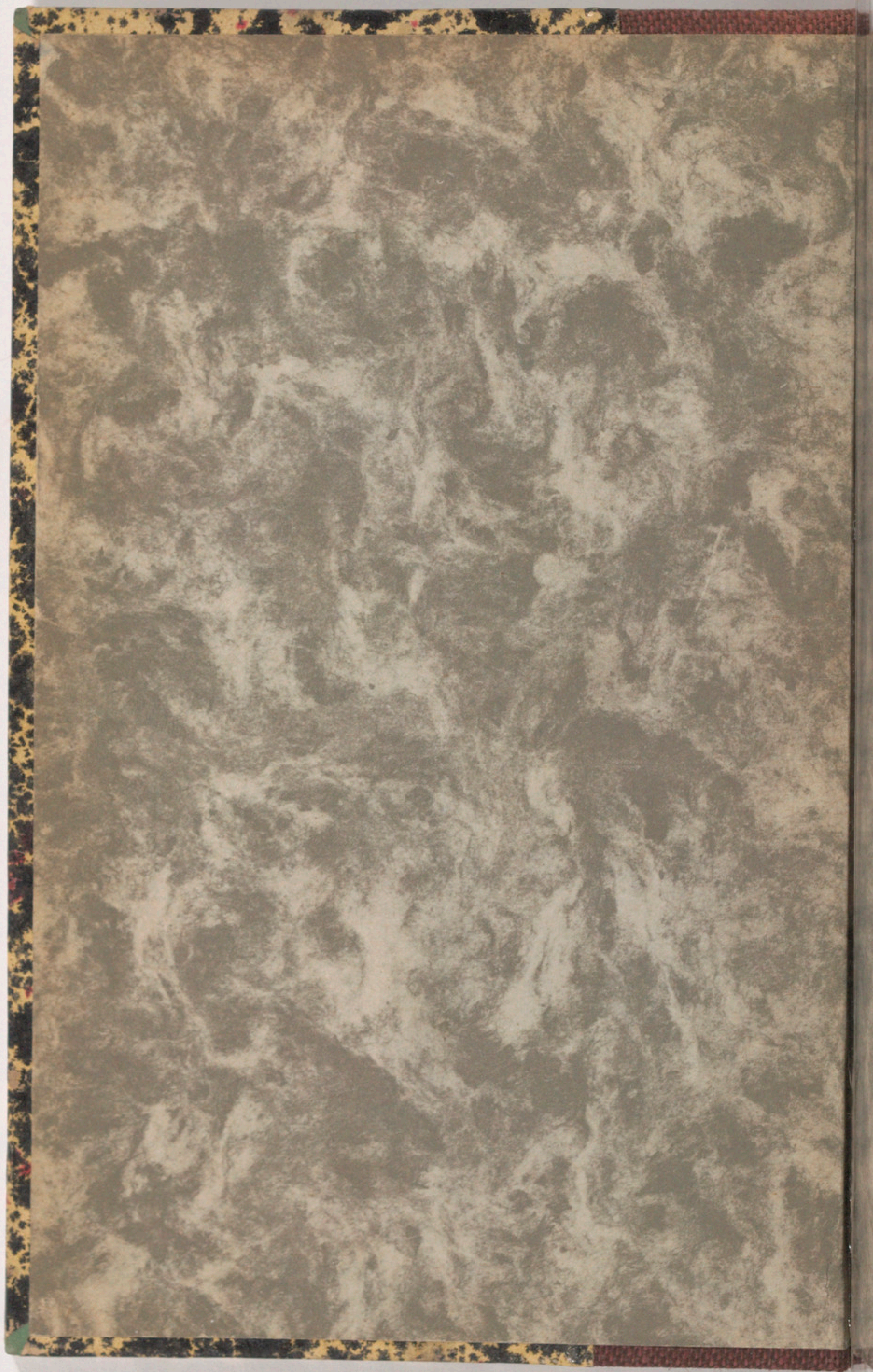
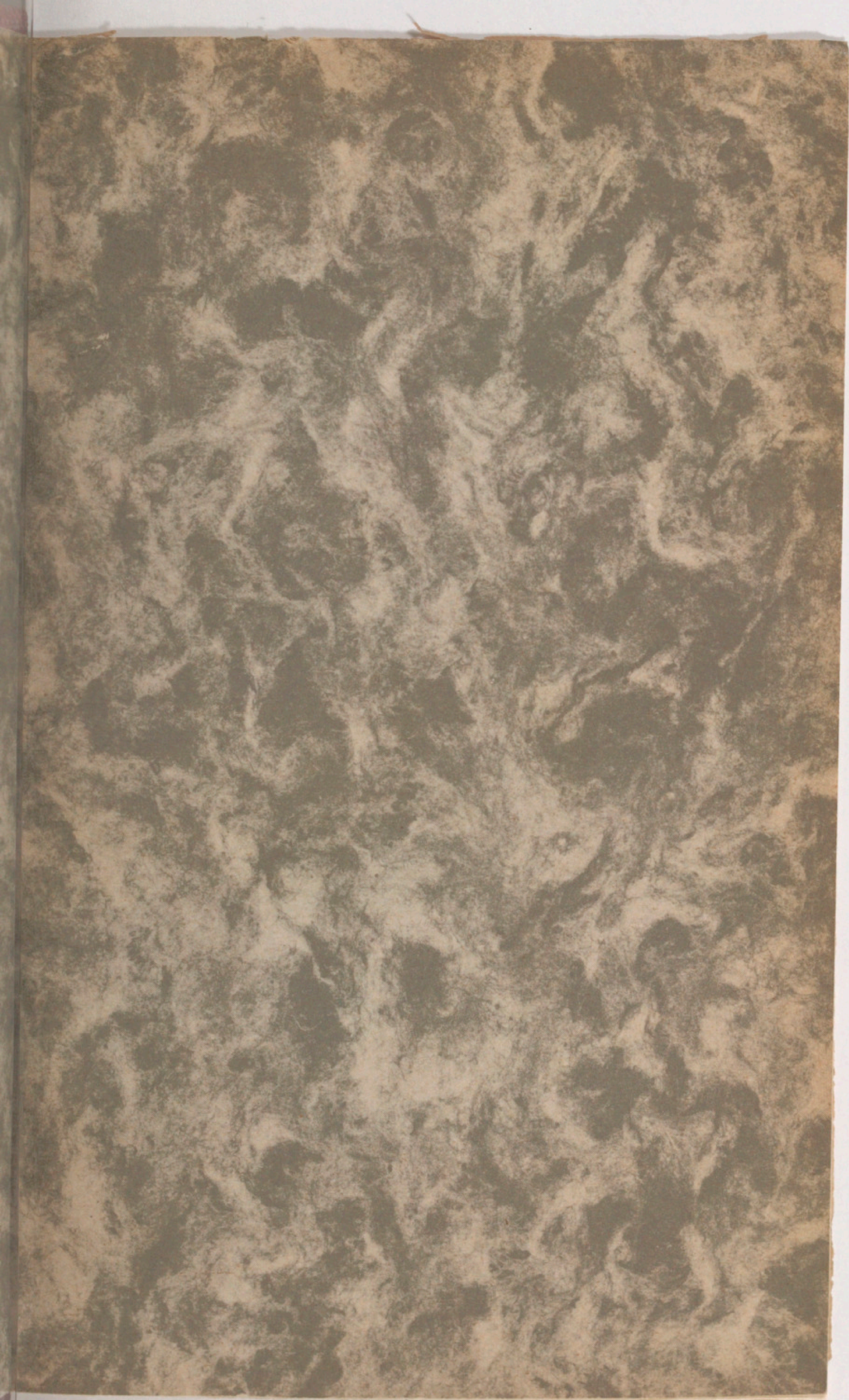
La cosaque ; Le roman de minuit / par Paul Féval







JEAN RAYMOND 1965

LA COSAQUE

LE ROMAN DE MINUIT



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Collection in-18, jésus, à 3 fr. le volume

Madame Gil Blas (épuisé)	2 vol.
La Garde noire.	1 —
Jean Diable, 3e édition	2 —
Le Capitaine Fantôme, 5e édition.	1 —
Les Filles de Cabanil (suite du *Capitaine Fantôme*), 5e édition.	1 —
Le Drame de la jeunesse, 3e édition.	1 —
Bouche de fer, 4e édition	1 —
Aimée, 3e édition	1 —
La Fabrique de Mariages, 2e édition	1 —
Les Errants de nuit.	1 —
Les deux Femmes du Roi	1 —
La Duchesse de Nemours	1 —

St-Amand (Cher). — Imp. et Lith. de Destenay.

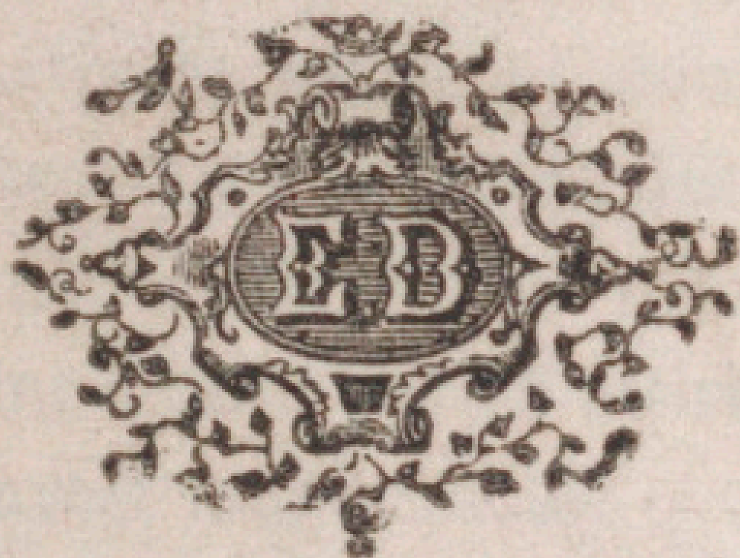
LA
COSAQUE

LE ROMAN DE MINUIT

PAR

PAUL FÉVAL





PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1866





LA COSAQUE

J'ai dit déjà quantité d'histoires, racontées chez la marquise de ...., cette chère et douce femme qui aimait si passionnément les histoires ! Dans son petit hôtel de la rue de Varennes, on voyait souvent réunies des gloires par douzaines. Elle savait attirer et garder tous ceux dont le nom avait une auréole.

On ne peut pas toujours conter. On causait ce soir-là. Il n'y avait peut-être ni romanciers, ni poètes.

Causer, c'est aller d'une chose à une autre, sans autre motif que le bon plaisir de la fantaisie. L'entretien avait effleuré deux sujets fort différents : Chodruc-Duclos, dont les journaux annonçaient la mort le matin même, et un livre nouveau, *chauffé* par un libraire à la mode : *les Belles Femmes de Paris*.

Chodruc-Duclos était un personnage à la fois très-mys-

térieux et très-connu, dont le nom remuait ici tout un monde de souvenirs, et le titre de ce nouveau livre : *les Belles Femmes de Paris*, tout en soulevant quelques critiques au point de vue des convenances, piquait énergiquement la curiosité générale.

On en vint à parler des Parisiennes, comme *type*. Le mot type était alors à la mode; il signifiait caractère, en grec. Ce pauvre Chodruc-Duclos avait tant occupé les Parisiennes, lorsqu'il arriva de Bordeaux, en 1814, jeune, beau, brillant, querelleur, brave, spirituel et portant l'habit bronze, à gigots, comme un ange du ciel!

Il y a des gens de plume qui gardent la méchante et naïve habitude de parquer les vertus et les vices, les passions aussi, aussi les talents; ils divisent le globe en petits casiers, qu'ils numérotent au gré de je ne sais quelle routine. Ici, se trouve le courage militaire; ici, la bonne foi commerciale; plus loin, vous rencontrerez l'hospitalité ; plus près, la féroce et assommante jalousie ; à droite, la sottise ; à gauche, l'esprit.

Pour eux, ces choses sont des provenances, des produits spéciaux, des fruits d'un cru. Volontiers inscriraient-ils sur leurs boîtes de conserves littéraires : Jalousie d'Espagne, Rancune de Corse, Intrépidité de France, comme on met des cachets aux bouteilles de Château-Laffite ou de Chambertin.

Voici un Breton, il sera franc; voici un Normand, il mentira; voilà une Italienne qui versera du poison, une Espagnole qui jouera du stylet.

Ce genre est innocent comme l'idylle du Cirque-Olympique, intitulée l'*Arabe et son coursier*, aimable comme

l'axiome d'opéra-comique : « Chez les montagnards écossais...... »

Dans cette statistique puérile et honnête, quel sera cependant le signe de la Parisienne? Il y avait autrefois un trait nettement dessiné, une phrase toute faite, qui parlait d'un pied mignon, effleurant les pointes du pavé sans jamais toucher la boue. C'était ici la vertu typique de la Parisienne. Mais d'abord il n'y a plus de pointes aux pavés de Paris, qui sont uniformément camus; en second lieu, madame Saqui elle-même, cette Parisienne qui sautait par-dessus les tours de Notre-Dame, au temps de Chodruc-Duclos, ne pourrait *effleurer* le macadam sans y noyer ses genoux.

Reste la coquetterie qu'on attribuait volontiers aux Parisiennes; mais toutes les femmes sont coquettes, et partout. Reste le bon goût; mais on en regorge à Pézénas. Reste la polka; mais elle vieillit, achevant son septième tour du monde.

— Moi, dit Colnet, un chroniqueur qui avait de l'esprit, avant la naissance d'Albéric Second, je crois, comme M. Jacotot, que tout est dans tout et le reste dans *Télémaque*. J'ai vu des Normands qui n'aimaient pas les procès, des Espagnoles blondes; j'ai bu à Bordeaux du bordeaux qui faisait trembler; j'ai été poursuivi en justice pour n'avoir pu payer la note d'une hospitalité écossaise. Et n'avez-vous point tous connus des Français qui sont grecs de religion dès que la messe du lansquenet sonne?

— Moi, appuya la marquise, j'ai un notaire qui est poète!

Ceci passa pour un paradoxe extravagant.

Colnet reprit :

— La Parisienne, soyez persuadés de cela, n'est pas exclusivement cette poupée de cire que les gravures de mode donnent pour enseigne aux couturières et aux modistes. La Parisienne sait faire autre chose que sautiller dans le dégel. Si le général de Loynes était ici, vous verriez bien que la Parisienne peut être, quand elle le veut, plus rancuneuse qu'une Espagnole, plus diablesse qu'une Italienne, et mener à fond de train un drame *échevelé, palpitant,* un drame romantique, enfin, valant au bas mot trois douzaines de tragédies !

Colnet était classique.

Il n'en fallait pas tant, cependant, pour enflammer la marquise.

— Le général sait donc une histoire ! s'écria-t-elle.

— Il sait l'aventure de la Chasse-aux-Colonels, la véridique histoire de la Cosaque, répondit Colnet, et dans l'histoire de la Cosaque, Chodruc-Duclos eut justement un rôle.

On annonça, au milieu d'un grand silence, le général vicomte de Loynes.

C'était un homme d'âge mûr, au regard bienveillant et loyal.

D'ordinaire, madame la marquise n'était jamais embarrassée, quand il s'agissait de demander un récit. Cette fois, elle recula.

Ce fut le journaliste Colnet qui dit, en serrant avec respect la main du nouveau venu :

— Général, Chodruc-Duclos est mort hier. Je disais à

ces dames qu'il avait été mêlé à cette bizarre et terrible aventure...

M. de Loynes l'interrompit, en souriant tristement.

— Je vous rends grâces, murmura-t-il, tandis que ses joues hâlées prenaient une nuance de pâleur. J'aime à faire ce récit, bien qu'il me mette de la sueur aux tempes. Il faut du temps et de la peine pour effacer la trace d'une calomnie.

I

LE BÉNITIER

Le comte de Boisberthevin, gentilhomme d'ancienne extraction et Parisien de Paris, avait le grade de colonel dans les armées impériales, et commandait le 2e dragons au commencement de l'année 1808. Il était jeune encore, très-beau cavalier, officier excellent et personnellement connu de l'Empereur, qui le destinait à un brillant avenir militaire. Il avait subi depuis peu un grand malheur. Sa femme, qu'il aimait à l'adoration, était morte à Paris pendant la dernière campagne, lui laissant une petite fille de dix à onze ans, qui devait désormais être élevée par des étrangers.

Le régiment du comte de Boisberthevin, qui avait fait la guerre d'Espagne et suivi Soult jusqu'en Portugal, revint en France au commencement de 1809. Il était dési-

gné pour la campagne d'Autriche. Le comte eut deux semaines de congé, qu'il dépensa à Paris.

Il vit sa fille : doux et beau visage d'enfant déjà pâli par les larmes. Laure portait encore le deuil de sa mère. Elle avait été recueillie par une tante de madame de Boisberthevin, madame de Croze, vieille et vertueuse personne qui vivait fort retirée et qui élevait Laure loin du monde, l'associant à ses pratiques de bienfaisance et de piété. L'enfant semblait faite pour cette vie. Dans les longs entretiens, mêlés de joies et de larmes, où son père et elle confondirent leurs cœurs pendant les heures trop courtes qu'ils passèrent ensemble, le colonel l'interrogea souvent. Il la trouva calme dans ses regrets. Elle ne souhaitait rien ; sa vie nouvelle ne lui inspirait nulle répugnance ; elle aimait madame de Croze comme une seconde mère. Le colonel partit, emportant dans le même médaillon, le portrait de sa bien-aimée femme et celui de la chère enfant qui était désormais le seul espoir de sa vie.

L'existence du soldat laisse peu de place aux rêves mélancoliques. Les heures du jour et de la nuit, violemment occupées, éloignent ces vagues angoisses de la tristesse, qui grandissent, au contraire, dans les loisirs de la solitude. Personne n'ignore que cette campagne d'Autriche, toute remplie de combats et de victoires, fut un des plus émouvants épisodes de l'ère impériale. Abensberg, Ekmuhl, Ratisbonne, Vienne, Essling, préparèrent cet immense triomphe de Wagram, qui fit Napoléon l'arbitre des destinées allemandes. Le colonel de Boisberthevin, dont les dragons faisaient partie du corps comman-

dé par le maréchal Davoust, prit naturellement une part des plus actives à la campagne et mit une sorte de passion à chercher dans la guerre un remède à ses chagrins.

Après l'armistice de Snaym, qui suivit la victoire de Wagram, le colonel resta à Vienne avec une portion de son régiment, composée en majeure partie des malades, pour soigner une blessure légère qu'il avait reçue à Essling. Il habitait, avec son major, le palais d'été des princes de Lichtenstein, situé en dehors de l'enceinte fortifiée. Le major Montaut était un jeune homme de vingt-six ans, gai de caractère et fort ami du plaisir, qui n'eut rien de plus pressé que de se mettre en quête d'une bonne fortune. Vis-à-vis du palais Lichtenstein se présentait un très-bel hôtel, construit dans ce style pseudo-grec, qui est l'amour malheureux de toute l'Allemagne, et dont la corniche avait pour ornement tout un bataillon de statues mythologiques. Dans cet hôtel demeuraient la mère et la femme d'un officier supérieur autrichien, le colonel baron Rœderer. Notre major commença incontinent le siége de la place et noua des intelligences avec une bonne grosse Styrienne, suivante de la jeune baronne Rœderer. Bien entendu, aucun militaire autrichien ne restait à Vienne. Notre major avait, en apparence du moins, le champ parfaitement libre, et Dieu sait qu'il en usa.

M. de Boisberthevin, au contraire, menait une vie exemplaire. Il était gardé par son chagrin, autant que par son caractère, qui avait toujours eu une nuance d'austérité. Quoi qu'en aient pu dire les petites comédies, l'Empereur n'aimait pas les colonels égrillards, et, en

pays conquis, il ne plaisantait pas au sujet de la morale. Le colonel du 2e dragons, par goût et par devoir, imposait à ses officiers la réserve la plus sévère.

Le major Montaut, qui était pourtant un favori, pour tout ce qui regardait son intrigue galante, avait frayeur de son chef plus que des maris autrichiens eux-mêmes.

Un soir du mois de mai, M. de Boisberthevin, à qui le repos rendait toutes les angoisses de son deuil et toutes les tristesses de l'absence, se promenait sous les bas-côtés de la merveilleuse cathédrale viennoise. C'était un homme distingué de toute façon et fort apte à goûter les hardiesses hybrides de cette magnifique page d'architecture ; mais, en ce moment, les objets extérieurs ne faisaient aucune impression sur lui : il regardait sans les voir les ciselures polychrômes des pilastres, les vieux saints drapés à la bysantine, et même ce miracle de marbre taillé, l'autel ouvert à la droite du chœur. Son être tout entier était loin de la terre étrangère. Son âme avait franchi l'espace : il était entre sa femme morte et sa fille vivante, au milieu de tous ses regrets et de tous ses espoirs.

Il était, certes, loin de penser que, dans cette nef solitaire, un drame le guettait qui allait être son destin et celui de sa fille.

Comme il dépassait le dernier pilier, avant la porte de sortie, une main se posa sur son bras. La brune se faisait. Une nuit presque complète régnait dans cette partie de l'église, à cause d'un échafaudage établi pour les réparations, qui masquait entièrement les deux ogives voisines. Le colonel ne connaissait à Vienne personne qui

put en user aussi familièrement avec lui. En se retournant, il aperçut une femme dont la tête s'embéguinait dans un petit châle, selon la mode des provinces rhénanes de la Prusse. Son visage disparaissait sous ce voile impénétrable. Elle dit avec rapidité, en allemand :

— Madame la baronne sera seule aujourd'hui. La porte du jardin restera ouverte. Il faut qu'elle vous parle cette nuit. Ne manquez pas !

Le colonel, dans sa surprise, en était à chercher le sens de ces paroles, lorsque l'inconnue tressaillit, poussa un cri étouffé et s'enfuit.

Dans les ténèbres qui se prolongeaient derrière le pilier, une ombre était debout : un homme de haute taille, enveloppé dans un manteau blanc, monté jusqu'à ses joues et dont les yeux étincelaient comme ceux d'un chat dans le noir. M. de Boisberthevin crut être encore en Espagne. Il avait vu parfois, auprès des bénitiers, dans les mosquées de Séville et dans les basiliques castillanes des jaloux poser ainsi pour le pinceau, tandis que la senora long-voilée glissait dans le demi-jour des colonnades comme une sombre et charmante vision.

Le comte de Boisberthevin n'avait jamais été un don Juan, et, dans la situation de cœur où il se trouvait, la seule pensée d'une galante aventure l'eût repoussé comme l'idée d'un sacrilége.

Il ne fit pas grande attention au jaloux, parce qu'il se sentait absolument fort de son innocence. Il n'avait pas même répondu à la mystérieuse messagère dont l'erreur avait troublé sa rêverie. Il était resté passif dans toute la rigueur du terme ; sa conscience ne lui reprochait même

pas ce mouvement de curiosité bien naturelle qui prend, dans ces romanesques circonstances, les plus indifférents et les plus froids : il n'avait pas envie de savoir. Son parfait désintéressement à l'endroit de Rosine lui donnait en vérité le droit de se soucier peu de Bartholo.

Ceci est parfois très-dangereux.

Il tourna le dos à l'ombre et remonta vers l'autel.. Quand il eut dépassé la chaire de vieux style tudesque, dont les médaillons attirèrent encore une fois son attention d'artiste, on peut affirmer qu'il avait oublié profondément l'épisode du pilier.

Les prêtres autrichiens, bottés comme des gendarmes et boutonnés dans la redingote droite, dont la poche laisse passer souvent le long tuyau du meershaum, commençaient à déserter la sacristie ; la voix rauque du bedeau annonçait la fermeture des portes aux quelques retardataires qui restaient agenouillés sur les dalles ; M. de Boisberthevin se dirigea vers la sortie qui donne sur le parvis. Il avançait le doigt vers le bénitier, lorsque l'ombre, la même ombre, drapée dans ce long manteau blanc, apparaissant de nouveau, lui barra littéralement le passage.

Force fut bien au colonel de se souvenir.

Le fanal du bedeau, dont les clefs sonnaient un tocsin de ferraille, faisait le tour des bas côtés. La lumière venait derrière l'inconnu qui dégagea gravement son bras droit de son manteau, plongea sa main dans la conque et offrit l'eau bénite au colonel.

Celui-ci, qui avait d'abord tressailli, accepta en souriant, et son sourire était pour ce bizarre incident qui

semblait clore le prologue d'un drame d'aventures.

La lumière tombant à contre-jour sur l'inconnu, montrait seulement, derrière les plis de son manteau, les contours d'un visage jeune et presque féminin, que dépassaient les crocs soyeux d'une longue moustache blonde.

Au contraire, les traits de M. de Boisberthevin étaient éclairés pleinement.

Il fut évident pour M. de Boisberthevin, dès le premier moment, que l'inconnu était un militaire autrichien.

Le but de son apparente courtoisie sautait aux yeux; il avait voulu voir sans être vu, voir de près, en détail et de façon à graver une fois pour toutes le signalement d'un rival dans sa mémoire.

Cette dernière pensée, néanmoins, ne vint pas tout de suite à l'esprit du colonel. Il salua, non sans une sorte de bienveillante politesse, et sortit. Ce fut seulement après avoir passé le seuil de la cathédrale qu'il songea aux conséquences de cette singulière rencontre; le regard aigu de l'étranger piquait encore sa prunelle. Il ressentait en lui-même l'impression, la saveur, si l'on peut ainsi dire, que procure l'approche d'un mortel ennemi.

Que signifiait, en définitive, tout ceci? Une fois la question posée, il n'était pas bien malaisé d'y répondre. Vienne, depuis l'armistice, renfermait beaucoup d'officiers français. L'officier français, en pays étranger, quelle que soit d'ailleurs la sévérité de la consigne, se livre à plus d'un genre de conquêtes. M. de Boisberthevin avait, ce soir-là, une tenue de fantaisie, où aucun insigne par-

2

ticulier n'accusait son grade de colonel. Il s'agissait d'un roman, roman banal, que le lendemain de tout assaut édite à des centaines d'exemplaires.

L'inconnu ne pouvait être qu'un mari à l'affût, guettant la messagère qui, sans doute, était la camériste de madame. La méprise de la camériste, et ici était le côté cruel de l'aventure, avait pour l'époux outragé toute la valeur d'une preuve évidente, et la conséquence de tout ceci, claire et nette pour M. de Boisberthevin, c'est qu'une sorte de fatalité le plaçait sous le coup d'une vengeance implacable, parce qu'elle était légitime dans la pensée du vengeur.

Il était brave comme son épée, mais pourquoi défier ce danger inutile? En outre, une chose l'inquiétait et lui répugnait bien autrement que le danger lui-même ; c'était la pensée d'assumer ce rôle peu honorable de séducteur. Il s'arrêta tout à coup au milieu du parvis, et, déterminé à provoquer une explication, il revint vivement sur ses pas jusqu'à la porte de la cathédrale.

L'idée était bonne, mais la porte se trouva déjà fermée : on entendait encore le bruit de la clef tournant dans la serrure. M. de Boisberthevin scruta la place d'un regard circulaire : un homme, enveloppé d'un manteau blanc, se glissait justement dans la ruelle obscure et tortueuse qui conduit au Graben.

M. de Boisberthevin s'élança aussitôt sur les pas de cette ombre, résolu, cette fois, à ne point quitter son inconnu avant d'avoir éclairé pleinement le mystère ; mais, à moitié chemin, il entendit qu'on marchait derrière lui. La nuit était tout à fait tombée, et les villes d'Allema-

gne, en 1809, ne brillaient pas par la profusion des réverbères. C'était encore un homme à manteau blanc qui venait sur ses talons ; celui-ci fit un long détour pour ne point l'aborder et rejoignit, au coin de la cathédrale, deux autres hommes, également drapés dans de longues capes blanches.

Ils ressemblaient tous les trois à l'inconnu du pilier.

M. de Boisberthevin alla droit à eux. Ils se séparèrent incontinent ; deux s'éloignèrent dans des directions opposées, et le troisième s'assit sur une borne.

— Est-ce vous qui m'avez offert de l'eau bénite tout à l'heure, meinherr ? demanda le colonel en abordant ce dernier.

Le vaste manteau s'ouvrit. Deux mains parurent, deux mains grossières, dont l'une tenait un briquet, l'autre la pierre et l'amadou. L'acier fit feu, l'amadou fuma. L'homme se mit paisiblement à allumer sa pipe.

A la lueur produite par la véhémente aspiration du fumeur, le colonel distingua une large figure, hâlée et bronzée, portant le type serbe, énergiquement gravé sur la carrure anguleuse de ses traits.

— N'y avait-il pas un officier autrichien avec vous, l'ami, tout à l'heure ? demanda encore M. de Boisberthevin.

Le Serbe referma son manteau et s'enveloppa d'un nuage de fumée, secouant la tête pour dire, sans doute, qu'il ne comprenait pas la question.

Le colonel eut la pensée de lui mettre la main au collet, mais il était de ceux qui répugnent à tout acte de

violence et portent jusqu'à l'excès le respect du pays conquis.

Il tourna le dos et se dirigea vers la porte du palais impérial pour regagner sa demeure hors des murs.

Il ne remarqua rien de particulier sur sa route en traversant ces rues trop étroites, mais bordées d'hôtels princiers, qui s'étendent du centre de la cité à la résidence du souverain. Au devant de la sortie de la ville s'étend une cour parallélogrammatique, sorte de Louvre pauvre et rabougri, dont le palais, avec ses portes turques, forme le principal côté.

Deux hommes paraissaient dans le lointain de ce carré long, éclairé seulement par une couple de lanternes. Le colonel crut reconnaître en eux les compagnons du Serbe.

Il continua sa route et franchit l'enceinte du palais. A sa gauche, devant l'énorme glacis qui sépare Vienne de ses faubourgs, s'étendait le Jardin de la Cour ; à sa droite, il voyait les arbres de cette solennelle guinuette connue sous le nom de Jardin du Peuple.

La plaine était déserte et noire.

Le colonel ne pressa point sa marche, bien qu'il fut sans armes.

A différentes reprises, il crut ouïr des pas qui se réglaient sur le sien, tantôt sur le gazon des glacis, tantôt sous les marronniers malades des allées. A un certain moment, l'un des invisibles rôdeurs prit même le pas de course, comme s'il eût voulu lui barrer la route. Néanmoins, personne ne l'aborda, et il arriva au palais Lichtenstein sans incident nouveau.

Le brigadier Bonnet, son factotum, un vieux brave de trente-cinq ans, qui l'avait connu dragon, lui dit que, pendant son absence, trois meinherrs étaient venus le demander. La description que le brigadier Bonnet fit de ces visiteurs inconnus se rapportait assez à l'imbroglio qui semblait se nouer autour du colonel. Ce devaient être des soldats de cette mystérieuse armée d'hommes à manteaux blancs qui le poursuivait depuis la nuit tombée. De tout temps, l'Allemagne fut la patrie des brumeuses et inexplicables aventures. Celle-ci tournait au conte fantastique.

M. de Boisberthevin se retira dans son appartement et passa le reste de la soirée à écrire à sa fille. Il se divertit à lui tracer les scènes muettes de ce bizarre prologue, promettant d'en donner la suite au prochain courrier, après quoi, il se coucha et s'endormit.

Vers deux heures après minuit, il fut réveillé en sursaut par un coup de feu, tiré sous ses fenêtres. Pendant qu'il se jetait à bas du lit, un cri lointain, mais déchirant, retentit. Il vit des lumières courir derrière les croisées de ce bel hôtel qui faisait face au palais Lichtenstein, la maison du colonel autrichien Rœderer. Puis un grand silence se fit et les lueurs s'éteignirent.

En dehors de ceci, rien, sinon, après le coup de feu, un pas rapide qui, un instant, avait sonné sur le pavé de la rue pour s'arrêter bientôt tout court.

Au moment où le colonel ouvrait sa fenêtre, le bruit d'une porte qu'on refermait arriva jusqu'à son oreille. Ce bruit semblait partir de l'encoignure même du palais de Lichtenstein, où il y avait une entrée particulière.

Il prêta l'oreille attentivement; il regarda de tous ses yeux : plus un mouvement dans la rue, plus un son, si petit qu'il fût! Tout se taisait aux alentours. La façade de l'hôtel Rœderer était morte. Ce silence et cette immobilité étaient si extraordinaires après ce qui venait d'avoir lieu, que le colonel alla jusqu'à penser qu'il avait été le jouet d'un rêve.

Mais le lendemain, Vienne tout entier fut soulevé par une rumeur sinistre : la jeune et belle baronne Rœderer avait été assassinée dans son lit. Ce n'était point l'œuvre d'un malfaiteur ordinaire. On avait trouvé ses bijoux sur sa toilette, à dix pas de son corps inanimé. Elle avait vingt ans. Elle était mariée depuis dix-huit mois; son mari, tout jeune aussi, l'adorait.

La femme de chambre de la jeune baronne, cette bonne grosse Styrienne qui avait touché le bras du colonel auprès du bénitier, ne fut point retrouvée.

Parmi la stupeur causée par cette lugubre nouvelle, mille bruits, colportés à voix basse, se glissèrent. On accusait les Français.

Un lambeau de drap vert galonné avait été trouvé dans la rue : le drap était fin, l'or du galon sans alliage. Le lambeau avait dû appartenir à l'uniforme d'un officier supérieur des dragons. Comment avait-il été arraché? Les experts répondaient : par une balle. Le lambeau avait gardé ce froncis particulier qu'imprime aux étoffes de laine le choc oblique d'un projectile. Deux officiers français demeuraient justement en face du logis des baronnes Rœderer : le colonel de Boisberthevin et son major.

Ces suppositions étaient croisées par d'autres : la veille, le jeune baron Rœderer avait été vu à Vienne, ainsi que plusieurs de ses hulans. Au petit jour, on avait vu partir une douzaine de cavaliers, enveloppés dans de longs manteaux blancs et galopant sur la rive droite du Danube, dans la direction de Presbourg.

II

LES MANTEAUX BLANCS

C'est un pays plat qui borde le large fleuve dès qu'on a quitté les joyeux ombrages du Prater, ce Tivoli des fêtes viennoises. Le brouillard cachait l'eau et la terre ; on voyait seulement au-dessus du rideau gris et triste les cimes échelonnées de ces montagnes, sœurs cadettes de nos Alpes, qui vont grimpant jusqu'aux sommets du Tyrol.

Les chevaux couraient, invisibles, laissant flotter les manteaux blancs de leurs cavaliers, qui semblaient des fantômes.

En tête de la cavalcade, il y avait un jeune homme, un beau jeune homme, en vérité, dont les traits étaient plus pâles que ceux d'un mort. Il allait tête nue, donnant au vent les boucles de ses cheveux blonds, et, sous le froid de cette matinée humide, son front brûlait.

Sans s'arrêter ni se retourner, il appela :

— Hans Kolb !

Les éperons de l'un des hulans labourèrent le ventre de son cheval, qui bondit hors des rangs.

— C'est toi qui étais à la porte du jardin ? demanda le jeune homme.

— Oui, monsieur le baron.

— As-tu reconnu le colonel comte de Boisberthevin ?

— Je ne connais pas le colonel, monsieur le baron.

— Tu mens !... L'homme qui t'accosta hier au soir sur la place de la Cathédrale ?

Hans Kolb était ce Serbe épais que nous vîmes assis sur une borne et battant le briquet.

— C'est vrai, baron, murmura-t-il avec embarras ; si le colonel est cet homme-là, je le connais.

— Est-ce le même homme qui est sorti par la porte du jardin ?

Hans Kolb hésita.

— Réponds ! fit le jeune homme pâle en levant sa cravache.

Hans Kolb baissa la tête et répliqua :

— Baron, je ne sais pas. Tous les Français se ressemblent.

La cravache siffla. Une balafre violette sillonna la joue rose du Serbe qui ne broncha pas.

Ceux qui suivaient ne firent pas attention à cet incident banal. Ils causaient entre eux à voix très-basse, tout en poussant leurs montures à fond de train.

— Le mois dernier, disait l'un d'eux, qui était un montagnard du Sneeberg et qui avait nom Fritz, M. le

baron avait fait deux cents lieues à cheval rien que pour l'embrasser et lui dire : Je t'aime !

— C'est sûr, répliqua le Slave Yanusz. Il l'aimait trop !

— Elle était si belle aussi !

— Et si bonne !

— Comment l'a-t-il tuée ? demanda une voix au dernier rang.

Il y eut un silence, car si le jeune homme pâle eût entendu cette question, ses pistolets auraient sauté d'eux-mêmes hors de leurs fontes.

En ce moment, le jeune homme pâle demandait à Hans Kolb :

— A combien de pas as-tu tiré ?

— A bout portant, répondit Hans Kolb.

— Par devant ?

— Non, par derrière.

— Et qu'a-t-il fait ?

— Un saut de trois pas, comme un daim blessé.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il a juré.

— Il ne s'est pas retourné ?

— Non. Il a traversé la rue et est entré au palais Lichtenstein par la petite porte du bout.

— Tu n'as pas tiré un second coup ?

— Le premier suffisait.

Hans Kolb ajouta :

— Il y a une fenêtre qui s'est ouverte au premier étage du palais, et je me suis caché derrière le mur du jardin.

Le baron Karl Rœderer, c'était le jeune homme pâle, coiffé de ces longs cheveux blonds bouclés, s'arrêta brusquement.

— Halte ! ordonna-t-il.

Puis il ajouta :

— L'endroit est bon. Blasius, jette à l'eau le paquet que tu as en travers de ta selle.

Blasius mit aussitôt pied à terre. Il y avait, en effet, devant lui, sur sa selle, un lourd paquet de forme oblongue qui retombait de ci de là comme un sac de farine. De temps en temps, le long de la route, ce paquet avait remué, — et gémi.

Blasius le déchargea, mais comme le paquet pesait trop, il réclama l'aide de Fritz, qui descendit aussi de cheval.

L'endroit était bon, en effet. Une crique, aux lèvres escarpées, endentait la route. Elle semblait profonde.

Blasius et Fritz balancèrent le paquet, qui rendit une plainte avant d'être précipité. L'eau s'ouvrit avec un bruit sourd, puis se referma, formant de larges ondes circulaires. Ainsi finit la pauvre messagère d'amour, qui avait pris le colonel de Boisberthevin pour un autre à Saint-Étienne, église cathédrale de Vienne, la veille au soir, près du bénitier.

Le baron Karl Rœderer piqua des deux et reprit le galop, toujours suivi de Hans Kolb.

Le gros des hulans se remit aussitôt en marche ; mais il y avait désormais un large intervalle entre le maître et les valets.

Blasius gardait le cœur gros ; il regrettait ce lamen-

table paquet, qui avait de beaux yeux noirs, des cheveux blonds et un joyeux sourire autour d'une bouche de vingt ans.

Les hulans, cependant, tout en galopant, s'étaient serrés les uns contre les autres, et Yanusz, le Slave, demanda encore :

— Comment l'a-t-il tuée ?

Cette fois, le baron de Rœderer était trop loin pour entendre ce qui se disait derrière lui, et pourtant ce fut d'une voix étouffée par la terreur, que Fritz répliqua :

— Blasius était là, comme moi, à la porte de la chambre à coucher. Il a pu voir ; demandez-lui.

Blasius murmura :

— Elle avait péché, elle méritait d'être punie.

— Par le diable ! s'écria Yanusz, un colonel, qui est baron d'empire par-dessus le marché, peut bien agir à sa guise. Je veux savoir seulement comment il l'a tuée.

— D'un coup de poignard, répondit Fritz en frissonnant.

Et Blasius ajouta :

— D'un seul coup !

Fritz reprit, comme si le besoin de parler l'eût saisi à la gorge.

— Il n'y avait personne dans la chambre. Le Français était parti ; mais c'est égal, on ne pouvait pas douter. Il y avait des traces. Les restes du souper étaient encore sur la table.

— Ah ! ah ! fit-on curieusement ; ils avaient soupé !

Yanusz ajouta avec emphase :

— Karl Rœderer est un seigneur ! A sa place, j'aurais fait comme lui !

— Après ? demandèrent les cavaliers d'une seule voix, de quelque pays qu'ils vinssent : Croates, Bohémiens, Tzèques, Serbes, Styriens. L'Autriche, pot-pourri de nationalités diverses, est un empire aussi mêlé que le fameux thé de madame Gibou.

— Après, répéta Fritz, elle était couchée et faisait semblant de dormir. Il n'y avait qu'une lampe pour éclairer la chambre. On voyait ses longs cheveux, si beaux, qui tombaient en masses brunes sur sa poitrine, plus blanche que la neige au sommet du Sommering. Son bras était passé sous sa tête. La baron s'est mis à la regarder. Il l'a regardée longtemps, Blasius l'a vu pleurer...

— Je l'ai vu, confirma Blasius; de grosses larmes qui tombaient sur sa joue blême.

— Moi, reprit Fritz, je l'ai vu sourire... Il l'a regardée si longtemps, si longtemps, que nous avons cru qu'il allait pardonner...

— Karl Rœderer est un seigneur gronda Yanusz en haussant les épaules.

Et cela voulait dire apparemment : — Karl Rœderer ne peut pas pardonner.

— Il y a eu un moment, poursuivit Fritz, où il s'est penché sur elle comme pour l'embrasser... Mais juste à cet instant, au bout du jardin, un coup de pistolet a retenti. C'était Hans Kolb qui tirait sur le Français.

— L'a-t-il tué? interrogea Yanusz.

— Je ne sais, répondit Fritz. La jeune baronne a tres-

sailli et a mis la main sur son cœur. Le baron s'est reculé, disant : « Ah! tu as peur pour lui! » Il avait une ride si profonde entre ses deux yeux, qu'on y aurait caché la lame d'un couteau comme en une gaîne. Il a tiré son poignard, et, à travers la main qui couvrait le cœur, il a percé la poitrine. La baronne a ouvert des yeux tout grands. Il a eu peur, car il a encore reculé. Le poignard restait dans la blessure. On ne voyait que le manche; tout le reste plongeait.

— Était-elle morte? demanda Yanusz.

— Elle était morte, répliqua Blasius.

— Mais lui ne la croyait pas morte, ajouta Fritz, car il lui a dit : Baronne Rœderer, je vais te pardonner à l'heure de mourir, si tu prononces le nom de l'homme qui m'a mis cette arme dans la main. C'est bien le colonel de Boisberthevin, n'est-ce pas?

— Elle n'avait garde de répondre! murmura Blasius. Avant de m'endormir, le soir, je la reverrai longtemps.

— Elle ne répondit pas, continua Fritz. Cela mit le baron en colère. Il s'écria : Sa vie ne vaut pas ta vie, toi que j'adorais, misérable femme! Je lui ai pris sa vie. Je lui prendrai son honneur. Mais qu'est l'honneur d'un Français auprès de mon honneur, à moi, Karl Rœderer, dont les aïeux ont régné! S'il a une femme, sa femme sera couverte de honte; s'il a une fille, sa fille sera ignominieusement outragée...

— C'est bien, cela! approuvèrent les hulans.

— Voilà les paroles d'un seigneur! ajouta Yanusz.

— Comme elle ne répondait point encore, reprit Fritz, il se rapprocha. Ce fut alors qu'il vit qu'elle était morte.

Il se mit à genoux près du lit et la baisa sur la bouche; après quoi, il arracha le poignard et s'enfuit....

Fritz s'interrompit brusquement.

— Au galop! cria de loin dans le brouillard la voix impérieuse du baron.

Tous les talons éperonnés mordirent à la fois les chevaux. Le château vieux de Hainburg montrait ses tours déchiquetées au-dessus de la brume; au-dessus du château le soleil dorait déjà la tour Payenne.

Les avant-postes autrichiens étaient à une lieue de là.

Quand les hulans-Rœderer rejoignirent leur jeune chef, chacun d'eux regarda avec plus d'intérêt son visage blêmi par une terrible angoisse.

Yanusz dit :

— C'est un seigneur, il se vengera!

Les dernières paroles échangées entre le baron et Hans Kolb furent celles-ci :

— Pourquoi m'as-tu dit tout à l'heure, demanda le jeune baron : « Un seul coup a suffi. » Il n'était pas mort pourtant?

— Non, répondit le Serbe; mais il a été touché, puisqu'il a bondi, et s'il a été touché, il mourra.

— Comment le sais-tu?

— La balle était mâchée.

Les quartiers des hulans-Rœderer étaient en dehors de la ville et formaient l'extrême droite du corps d'armée commandé par le brigadier général Haas. Le baron avait son logement dans une ferme abandonnée. Pour regagner son poste, abandonné depuis quarante-huit

heures, il n'eut pas besoin de franchir les lignes, et ce furent les sentinelles de son propre régiment qui lui crièrent le qui-vive.

Le régiment était à lui : officiers et soldats.

Il lui fut dit que, pendant sa courte absence (car il était parti dans la nuit de l'avant-veille, pour faire à la baronne une surprise d'amour), le général avait envoyé trois fois savoir de ses nouvelles. On avait répondu aux messagers du général que le baron gardait la chambre et le lit.

Cela devint vrai. En arrivant, le baron se coucha, et resta toute une semaine sans manger, ni boire, ni parler. Le huitième jour, il se leva et reprit son service, maigre et pâle comme un fantôme.

Les choses, là-bas, ne vont pas comme chez nous. Il y avait au moins onze hommes dans la confidence du baron Karl Rœderer. Pas un seul ne parla.

La nouvelle de la mort de la baronne qui fut connue à l'armée sur ces entrefaites, mort mystérieuse et inexpliquée, motiva pour tous le changement qui s'était opéré en lui.

Naguère, c'était un brillant officier, plein de gaîté et de joyeuses saillies.

A dater de ce moment, nul ne le vit sourire.

Le matin du jour où le baron se leva pour la première fois, Hans Kolb partit à cheval pour Vienne. Le soir il était de retour.

— Est-il mort? lui demanda Karl Rœderer.

Le Serbe secoua la tête.

— Il y en a beaucoup, parmi ces Français, répliqua-

t-il, qui ont un pacte avec Satan. La balle était mâchée, j'en réponds, et je réponds aussi qu'elle lui est entrée dans le corps, par le dos. Pourtant, il va et vient, droit et ferme sur ses jambes, comme si je l'avais visé avec un pistolet de paille.

Les sourcils du jeune baron se froncèrent, et il resta tout pensif.

— Cette fois, reprit-il après un silence, l'as-tu bien regardé?

— Oui, dans les yeux.

— Es-tu sûr de le reconnaître, demain et dans dix ans?

— Oui, la nuit comme le jour.

Le baron Karl Rœderer congédia Kolb et manda Blasius. Blasius partit le soir même pour Vienne, et revint le lendemain à midi. Il subit le même interrogatoire que Hans Kolb, et fit les mêmes réponses. Blasius avait vu le colonel comte de Boisberthevin; il était sûr de le reconnaître, demain comme dans dix ans, la nuit comme le jour.

Fritz partit à son tour et revint, puis Yanusz, le Slave, puis les sept autres hulans qui avaient accompagné le baron, chevauchant le long du Danube, par cette matinée de brouillard.

Tous avaient rempli la même mission : regarder le colonel Boisberthevin entre les deux yeux, afin de le pouvoir reconnaître.

Le dernier qui revint annonça que les Français allaient évacuer la ville de Vienne.

Le baron Karl Rœderer les rassembla, ce soir-là, dans sa chambre et leur dit :

— Maintenant que vous le connaissez bien, partout où l'on se battra, cherchez-le ; trouvez-le ; visez juste et mettez ce qu'il faut dans les canons de vos carabines. Celui qui me le montrera mort sera riche.

A Vienne, cependant, le colonel de Boisberthevin était en train d'oublier cette funèbre aventure. Des événements importants se préparaient, qui n'allaient point laisser de place au souvenir de ce drame.

Au milieu des préoccupations de toute sorte qui assiégeaient les autorités autrichienne et française, l'affaire du meurtre de la jeune baronne Rœderer ne fut pas même instruite.

Nous en aurions fini avec les incidents de ce prologue, s'il ne nous restait à consigner un détail.

Deux semaines après l'enterrement de la belle baronne, on porta au cimetière le major Montaut, ce favori du colonel de Boisberthevin, qui habitait avec lui le palais d'été des princes Lichtenstein.

Un vert galant et un brave officier !

Le major Montaut était mort, à vingt-six ans, d'une plaie très-légère qu'il avait derrière l'épaule droite et qui s'était envenimée. Ladite plaie, au rapport des chirurgiens, provenait d'une balle mâchée ou empoisonnée.

On ignora toujours dans quelles circonstances le major Montaut avait reçu cette lâche blessure.

III

JUSTINE HAZART

Six années se sont écoulées ; l'Empire a vécu ; ce n'est plus Vienne qui est envahie : nous sommes au mois de juin 1814.

Et nous sommes en France, à trois lieues de Paris.

Les coteaux de Franconville, de Sannoy et de Cormeil-en-Parisis brillaient déjà aux lueurs douces du soleil matinier, tandis qu'une brume légère aux reflets gris perlés moutonnait encore dans la vallée de la Seine. Du sein de ce brouillard sortait, çà et là, une colline, une futaie, un clocher, et, au lointain, Paris se devinait comme une île immense et noire, au milieu de ce blanc océan.

C'était à mi-côte, sur le revers du monticule où le village de Cormeil étage ses vieilles maisons. Il y avait une riante villa dont les cinq croisées regardaient Argenteuil

par dessus les arbres magnifiques d'un jardin qui allait descendant la pente, selon les courbes capricieuses de ses allées dessinées à l'anglaise. L'air était tiède déjà et tout embaumé par les senteurs qui montaient des grands buissons de roses.

Une fenêtre s'ouvrit, et une jeune fille, presque un enfant, se montra plus rose, plus fraîche, plus riante, plus fleur, aimerions-nous dire, que les fleurs elles-mêmes.

Elle s'accouda sur l'appui de sa croisée; ses cheveux noirs dénoués flottèrent à la brise joueuse, tandis que le soleil voilé se mirait dans ses grands yeux bleus. Cette jeune fille était franchement belle. Le caractère principal de sa physionomie dégageait une idée de gaîté vive et résolue; mais vous savez que sous la gaîté de ces enfants, une pointe de mélancolie perce souvent. Cela était ainsi chez Laure de Boisberthevin. Quelque chose de suave et de réfléchi adoucissait le sourire qui montrait la blanche ligne de ses dents. Rêvait-elle déjà? ou n'était-ce qu'un souvenir?

Là bas, derrière les massifs de syringas et de citises, il y avait un jeune homme qui glissait vers elle, au travers des branches un regard tendre et heureux. Il avait évidemment guetté son apparition, et s'était placé au lieu le plus propice pour ne perdre aucun de ses mouvements. Quand les yeux de Laure, inquiets et chercheurs, firent le tour des bosquets, notre jeune homme sourit, lui aussi; une rougeur émue vint à sa joue imberbe, et je crois qu'il posa sa main sur son cœur palpitant.

Nous n'avons pas le loisir, dans ces pages rapides, de peindre les printanières amours. Nous ne pouvons que

les montrer en passant, délicieuses qu'elles seront toujours, jeunes comme les premières pousses du buisson, embaumées et fraîches comme le bouton qui vient d'éclore, gaies, confiantes, épandant autour d'elles de caressantes harmonies comme le concert des oiseaux chanteurs.

C'était encore un militaire, cet amoureux jeune homme, un lieutenant de chasseurs à cheval ; mais nous n'eussions reconnu ici aucun des uniformes de l'armée impériale. La mode avait changé, depuis le temps.

Pendant que Laure de Boisberthevin grandissait à la taille d'une femme, bien des tempêtes avaient bouleversé la France et l'Europe. Les Tuileries avaient changé de maître : Louis XVIII régnait à Paris et l'île d'Elbe gardait Napoléon prisonnier.

Roger de Loynes, notre amoureux, servait dans l'armée royaliste.

Son oncle, le colonel de Boisberthevin, couvert de blessures et ne partageant pas d'ailleurs les idées du gouvernement nouveau, avait déposé son épée. Il vivait tranquille auprès de sa fille, protégé qu'il était par ses relations de parenté, encore plus que par sa conduite prudente et modérée. Il tenait par lui-même et par feu sa femme aux familles les plus influentes de la cour de Louis XVIII.

Nous avons dit qu'il avait de nombreuses blessures. Les dernières campagnes de Napoléon ne lui avaient pas été favorables. Une sorte de malédiction s'était attachée à lui. On eût dit que, dans chaque affaire, il était en butte aux coups d'un ennemi invisible et implacable.

Aussitôt que son corps abordait l'ennemi, le premier coup de feu était pour lui ; par trois fois, les balles extraites de ses plaies se trouvèrent mâchées.

A Lutzen, il fut frappé d'un coup de sabre par derrière, pendant qu'il galopait face aux Prussiens.

Après la journée de Wurtchen, son maréchal des logis Bonnet fut amputé du bras gauche pour s'être jeté au-devant de lui pendant qu'il se défendait avec peine contre trois hulans blancs, dont l'un levait déjà le sabre en l'appelant par son nom.

D'un autre côté, son avancement avait subi un brusque temps d'arrêt, et il avait dû perdre tout espoir d'atteindre au grade de général. L'Empereur avait exprimé, à cet égard, sa volonté formelle.

L'Empereur détestait les romans.

Il avait eu vent de la triste fin de la baronne Rœderer et avait dit :

— Le colonel de Boisberthevin ne sera pas cassé, pour éviter tout scandale, mais sa carrière est brisée.

Nous ne saurions dire quel abîme la mort de cette femme inconnue, la baronne de Rœderer, avait creusé dans sa vie.

Le colonel de Boisberthevin, depuis six ans qu'avait eu lieu le funeste quiproquo de la cathédrale de Vienne, dépensait son existence à chercher les moyens de se justifier. Notez qu'il n'avait ni accusateur ni juges. L'Empereur avait refusé de l'entendre *à priori*, se doutant bien qu'il s'agissait d'un plaidoyer. Quant au colonel autrichien, le baron Karl Rœderer, M. de Boisberthevin

n'avait jamais pu ni le joindre ni obtenir réponse aux divers messages qu'il lui avait adressés.

Il semblait qu'il fut condamné sans défense ni appel.

Par suite de cette étrange persécution du sort, le caractère de M. de Boisberthevin avait subi deux transformations successives. D'abord il était devenu sombre, soupçonneux, dur à ses hommes, et son courage sur le champ de bataille avait pris des allures forcenées; mais, peu à peu, sa santé s'était altérée et son moral avait notablement faibli. Il avait l'imagination frappée, et l'on peut affirmer que ce n'était pas sans cause. Cette bizarre névrose intellectuelle, qui vient à d'autres par l'appauvrissement de la moelle épinière ou quelque lésion aux membranes du cerveau : la crainte des ennemis fantastiques, cette maladie de Jean-Jacques Rousseau, de la Clairon et de tant d'autres, était née chez lui de la réalité même.

La conspiration existait, la guerre sourde était déclarée; il en portait les marques. Cependant, une fois la guerre finie, l'obsession avait paru cesser. Les terribles hulans blancs ne se montraient que sur le champ de bataille, et la chute de l'Empereur annulait son arrêt. Mais, pour le colonel comte de Boisberthevin, cette trêve n'était rien. L'inquiétude morbide persistait en lui; la fièvre avait survécu à ses causes. Il continuait de se croire assiégé maintenant que le péril était passé.

Au sein de sa tranquille retraite de Cormeil-en-Parisis, il prenait des précautions que chacun jugeait burlesques, et ces précautions enveloppaient sa fille, libre comme l'oiseau avant son retour.

Madame de Croze, la vieille tante qui avait élevé Laure, riait beaucoup de cette idée fixe, comme elle appelait la préoccupation du colonel. Pour elle, désormais, il n'y avait plus rien à craindre en France, puisque les Bourbons étaient sur le trône, et, certes, tous les romans que madame de Croze avait lus, plaçaient les brigands le long du Rhin, dans les Calabres ou au fond de l'ancienne forêt de Bondy. Cormeil-en-Parisis avait toujours été une localité tranquille, au temps même où Sénart et Villers-Cotterets arrêtaient les coches. Dans la position où se trouvait M. de Boisberthevin, ces verroux de siége, ces portes épaisses et ferrées comme des huis de prison, ces pistolets sur la table de nuit et la carabine toujours chargée de cette vieille moustache de Bonnet, l'ex-maréchal des logis, pouvaient avoir mauvaise odeur à la préfecture de police.

— Heureusement, ajoutait cette bonne madame de Croze, que mes opinions bien connues sauvegardent la maison. Je suis comme un drapeau blanc, posé sur le plus haut pignon du château !

Quant à la charmante Laure, elle adorait son père et c'était tout. Entre eux deux, le souvenir toujours vivant de la comtesse de Boisberthevin, morte si jeune, si belle, si bien aimée, était comme un lien de plus. Laure était jalouse pour sa mère ; au fond du cœur, elle remerciait passionnément son père de la fidélité gardée au veuvage.

C'était par son père, si l'on peut ainsi dire, que Roger de Loynes, l'officier royaliste, lui avait fait la cour.

Roger de Loynes, en effet, tout en tenant comme il

faut le drapeau de la religion politique, était plus soldat que la majeure partie de ses pareils, dont la bravoure, un peu dédaigneuse dans sa virginité, faisait bon marché des gloires du dernier règne. Roger avait la vocation d'épée; ce n'était pas par complaisance qu'il écoutait les récits du colonel. Les longues soirées étaient pour lui bien remplies, quand M. de Boisberthevin, réchauffé tout à coup au feu d'un souvenir, mettait en scène un des faits d'armes de ses campagnes, et dessinait, sur le tapis du grand guéridon, les charges, les retraites, les marches, les contre-marches, toute cette terrible partie d'échecs combinée selon le génie du stratége, et servie par la vaillance d'un peuple entier, qui s'appelle une bataille.

Entre toutes les histoires du colonel, il y en avait une qui avait frappé avec une sorte de violence l'imagination de Roger : c'était l'aventure de la baronne Rœderer.

M. de Boisberthevin l'avait racontée par portions, — petit à petit, — avec cette réserve, mais aussi avec cette complaisance que chacun met à dénuder la plaie secrète de son âme.

Elle était longue cette histoire; elle comprenait un espace de six années, car la mystérieuse vengeance du baron Karl Rœderer n'avait pas perdu un jour dans ce long intervalle.

Quand revenaient les épisodes de cette lutte étrange, où le colonel, sans attaquer jamais, se défendait contre les coups d'un ennemi invisible et insaisissable, vous n'eussiez point su dire lequel de Laure ou de Roger était impressionné le plus vivement.

Les yeux de Roger brûlaient; Laure devenait pâle plus qu'une morte.

La différence qu'il y avait entre eux, c'est que Roger interrogeait souvent, pour savoir mieux et d'avantage.

Laure restait muette.

Cette bonne madame de Croze écoutait aussi, mais c'était une Parisienne dévote, c'est-à-dire sceptique à l'endroit de tout ce qui ne touchait point certains articles de foi. Elle avait peu de confiance dans la candeur de son beau-frère le colonel, qui, selon elle, gazait un peu le début de l'aventure.

Pour elle, ce fantastique époux de la belle baronne devait bien avoir quelque raison d'être jaloux.

A cette époque, selon sa propre expérience, M. de Boisberthevin, jeune encore, n'était pas « un trappiste. » Quant au drame, composé de mille scènes, qui avait été la conséquence de ce ténébreux prologue, madame de Croze n'hésitait pas à le traiter de conte bleu. C'était, chez son beau-frère, commencement d'hypocondrie ou peut-être le cri d'une conscience un peu chargée. Il s'était imaginé tout cela, même ses cicatrices!

En somme, c'étaient des mœurs nobles et tranquilles, dans cette heureuse maison de Cormeil-en-Parisis. On s'aimait sincèrement, malgré la diversité des opinions, et, à cette époque des luttes politiques envenimées, ceci n'est pas un fait à dédaigner.

Roger souriait donc derrière son rempart de feuillages et de fleurs, parce qu'il voyait le regard de Laure errer d'allée en allée. Il croyait bien savoir ce qu'elle cherchait; mais il y avait de la tristesse dans sa joie même,

parce que c'étaient aujourd'hui les dernières heures de son séjour à la villa.

Son congé était expiré.

On ne s'était pas encore expliqué très-catégoriquement sur la question du mariage. Madame de Croze trouvait sa nièce trop jeune et le colonel eût voulu voir Roger pour le moins capitaine avant qu'il prît femme. Cependant, au fond, il n'y avait, de part ni d'autre, aucun empêchement sérieux. Les enfants s'aimaient; leurs fortunes, inégales, car Roger n'était pas riche, constituaient, en s'additionnant, une fort belle aisance, et il ne s'agissait guère désormais que d'une question de temps.

Mais Dieu sait ce qu'elles pèsent, ces questions de temps, sur l'amour d'un lieutenant de chasseurs!

Il y avait une branche d'acacia qui ployait sous son faix de grappes rosées, détachant sa courbe pleureuse sur la sombre verdure des lilas défleuris. Au travers des feuilles et des fleurs, Laure aperçut un point lumineux qui brillait. Était-ce une goutte de rosée transformée en diamant par le regard du soleil?

Laure rougit, sourit et détourna les yeux. Elle avait trouvé ce qu'elle cherchait.

Ce miroir, caché parmi la feuillée, c'était le cuir verni de la visière de Roger. Le grand chapeau de paille d'Italie jeta bientôt son ombre sur le front blanc de Laure, qui sortit pour cueillir le bouquet quotidien de son père.

Pendant qu'elle cueillait le bouquet, Roger sortant de son embuscade, s'approcha. On fit ensemble le triage des plus belles fleurs, puis on franchit la porte du jardin. C'était une si fraîche, une si délicieuse matinée! La pro-

menade fut longue, les heures passèrent. Le moment du dîner arriva.

Oh! comme elles sont charmantes, d'ordinaire, les occasions où l'on apprend à oublier l'heure!

Il n'en fut pas, peut-être, ainsi tout à fait entre Roger et notre belle Laure.

La fin de leur promenade fut silencieuse.

Pour la première fois, depuis que le retour de M. de Boisberthevin lui avait rendu la vie de famille heureuse et douce, Laure s'assit à la table du dîner, ce jour-là, le front soucieux et le visage un peu pâle. Ce n'était pas cette mélancolie ordinaire qui mêlait un charme de plus à ses suaves gaîtés. Il y avait en elle de l'inquiétude, et je ne sais quelle appréhension vague. Madame de Croze, et aussi le colonel, remarquèrent ce trouble, mais ils l'attribuèrent tous les deux au départ de Roger.

Roger ne semblait pas partager leur opinion; Roger était de mauvaise humeur, dans toute la vulgaire expression du mot.

La journée avait commencé pour lui souriante et pleine de promesses. Laure lui avait laissé voir le fond de son cœur.

Le moment des adieux appelle les explications ou, pour employer le mot officiel des affaires d'amour, les déclarations. Tout en cueillant le bouquet du colonel, Laure, émue et charmée, avait écouté les serments du jeune lieutenant; il n'était pas dans sa nature de répondre à demi : elle s'était engagée résolûment et pleinement, sauf refus de son père. Et quelle apparence?

Puis on avait franchi, toujours causant et causant d'a-

mour, la clôture du petit parc. On était allé loin, très-loin. La moitié du jour s'était dépensée à bâtir de jolis châteaux, à faire des plans mignons (je crois qu'on avait un peu parlé de la corbeille !) à tondre enfin, par avance, ces moissons dorées de l'avenir.

Mais à un certain moment de cette chère journée, Laure était devenue tout à coup pensive et silencieuse ; depuis lors, rien n'avait pu l'arracher à sa préoccupation triste.

Roger se souvenait bien du moment où cette transformation s'était opérée. C'était dans le bois que traverse le chemin de Sannoy, au bas de la côte. Laure avait pâli soudain ; un cri s'était étouffé dans sa poitrine.

Pourquoi ? Roger n'aurait pas su le dire. Il entendit bien des pas sous le couvert, mais il ne vit rien, sinon une robe d'indienne claire qui disparaissait au travers des arbres.

A force de penser pourtant, il arriva à reconnaître cette robe d'indienne dans le travail de sa mémoire. Laure avait une femme de chambre très-gentille et très-coquette, qui se nommait Justine Hazart. Roger se souvint d'avoir vu à Justine Hazart cette robe d'indienne. Il chercha à se souvenir mieux, mais il n'avait pas pu distinguer sous bois la figure de la personne qui portait la robe d'indienne, et mademoiselle de Boisberthevin ne voulut répondre à aucune question.

Nous l'avons dit : en une seconde, Laure avait changé du tout au tout ; elle était devenue silencieuse et froide.

Le départ de Roger devait avoir lieu immédiatement après le dîner. Le bon colonel et madame de Croze firent

tous les deux de leur mieux pour égayer ces derniers instants. La tâche était malaisée : Roger boudait; Laure, distraite, semblait tourmentée par un malaise qui allait sans cesse en augmentant.

On ne sait pas quelles fantaisies peuvent traverser la cervelle d'un amoureux. Roger sentait naître en lui des pensées de jalousie. C'étaient des pas d'hommes qui allaient dans le bois, au-devant de la robe d'indienne.

Les caméristes favorisent parfois des rendez-vous.

Sa présence avait-elle gêné quelque entrevue?

— Père, dit Laure, interrompant tout à coup une conversation commencée; j'ai des motifs de plainte contre Justine, et je désire me séparer d'elle.

Roger leva les yeux sur sa cousine. Il ne comprenait plus.

M. de Boisberthevin se prit à écouter.

— Comment! s'écria madame de Croze, Justine! ta favorite!

Une larme de dépit vint aux yeux de mademoiselle de Boisberthevin. Ceci était si absolument contraire à sa nature que le colonel et la bonne tante échangèrent un regard.

— Vous connaisssez donc l'homme qui était avec cette fille, ma cousine? demanda Roger avec une certaine amertume dans la voix; car il y avait un homme avec elle; j'en suis sûr!

Laure tressaillit si violemment, que chacun des convives en eut comme un contre-coup. Tout le monde l'aimait autour de cette table, mais c'étaient des tendresses bien diverses. Le colonel eut peur, Roger se repentit, la

tante fut prise d'une furieuse démangeaison de curiosité.

— Ah ça! dit-elle en jouant l'indifférence, il y a donc une histoire? Voyons l'histoire.

A ce moment, Bonnet, l'ancien maréchal des logis, montra son énorme moustache grisonnante à la porte entre-bâillée.

— J'ai apporté la barre neuve, dit-il, mon colonel; il n'y a rien de nouveau dans Paris que les sauvages. La barre est bonne, Dieu merci! et pourrait tenir dehors toute une batelée de houlans, comme celle que j'ai rencontrée devant la renommée des matelottes, là-bas, sous Argenteuil. Ah! les gueux! comme nous les menions à Vienne!

Madame de Croze se pinça les lèvres. Elle n'aimait pas entendre parler avec cette légèreté des soldats de S. M. l'empereur d'Autriche.

Les sourcils de Roger étaient froncés, non point par le même motif : les Autrichiens étaient pour le moment le moindre de ses soucis, — mais parce que la jolie tête de Laure venait de tomber sur sa main, comme si une rêverie irrésistible et soudaine l'eût entraînée bien loin de ce qui l'entourait.

Roger ouvrait la bouche pour l'éveiller par un sarcasme peut-être, lorsqu'elle se redressa en sursaut.

— Mon père, dit-elle d'une voix altérée, il faut que je vous parle... à vous seul... sur-le-champ!

Elle s'était levée à demi, mais elle se laissa retomber sur son siége, honteuse et comme effrayée de ce qu'elle venait de dire.

Elle ajouta en essayant de sourire :

— Aujourd'hui, je suis folle ! Je ne saurais dire tout ce qui m'a passé par la tête.

Le reste du repas fut silencieux et froid.

Bonnet revint au bout d'un quart d'heure annoncer que le cheval du lieutenant Roger était sellé dans la cour.

Le colonel et madame de Croze sortirent les premiers et nos deux jeunes gens restèrent seuls.

— Je vous en supplie à genoux, Laure, dit Roger, dont la voix tremblait, dites-moi ce que vous avez. Je souffre.

Laure hésita. Un rouge vif remplaça pour un instant la pâleur de ses joues.

— Hier encore, je me riais des pressentiments, Roger, murmura-t-elle. Je ne sais comment vous exprimer cela : ce n'est ni un caprice d'enfant ni une crainte folle... Je voudrais ne pas vous aimer... Oh ! point de colère ! s'interrompit-elle avec une douceur grave : vous ne me comprenez pas... Je voudrais ne pas vous aimer, parce que vous êtes heureux, parce que tout vous sourit dans l'avenir... et que moi... Écoutez, Roger, il y a un grand malheur sur la maison de mon père... Je le sais ! je le sens !

— Laure ! appela d'en bas M. de Boisberthevin.

Elle s'enfuit, dégageant sa main de celles de Roger, qui voulait la retenir prisonnière.

Les adieux se firent. Ils furent froids et gênés par un embarras que nul n'aurait su expliquer. Roger partit.

Il partait triste, inquiet et doutait désormais de l'avenir.

Comme il traversait le petit bois qui touchait à l'enclos de M. de Boisberthevin, il entendit que l'on causait sous le couvert; il essaya d'instinct de saisir le sens des mots, mais l'entretien avait lieu en une langue étrangère.

Roger ne pouvait s'occuper longtemps de ce qui n'était pas sa propre peine. Il passa.

Au coude de la route, une femme qui courait se jeta presque sous les pas de son cheval. Roger avait reconnu d'un coup d'œil Justine Hazard et sa robe d'indienne.

A la vue du jeune lieutenant, elle s'arrêta si interdite que Roger fit sentir les rênes à son cheval. Cette fille avait une terreur ou un remords.

— D'où venez-vous? lui demanda Roger sévèrement.

Elle recula comme si l'envie de fuir lui venait.

Puis, jetant son regard effrayé tout autour d'elle :

— Mademoiselle m'attend... murmura-t-elle.

Roger baissa la tête et poursuivit son chemin.

IV

C'EST UN SEIGNEUR!

Il y avait là un mystère, un événement; mais l'égoïsme des amoureux est proverbial : ils rapportent tout à eux-mêmes. Une angoisse jalouse traversa le cœur de Roger et il continua sa route, sans ajouter une parole.

Justine Hazart tourna le coude du chemin. Au lieu de se diriger vers la maison, elle entra sous bois, après avoir jeté une seconde fois à la ronde ce regard cauteleux et inquiet.

Roger récapitulait en lui-même tout ce qui avait eu lieu ce jour-là.

Un instant, la réflexion mit une sorte de lucidité dans sa pauvre cervelle malade. Les soupçons qu'il avait lui parurent soudain si absurdes, si inexcusables qu'il fut sur le point de tourner la tête de son cheval vers la villa du colonel pour demander pardon à Laure.

Mais la mauvaise honte le prit. Il descendait au pas le coteau de Cormeil. Il se reprocha presque de glisser derrière lui un timide regard.

Le soleil se couchait et mettait des lueurs rouges à toutes les fenêtres de la maison amie. Toutes étaient closes, et, certes, il n'y avait personne derrière ces vitres empourprées.

Personne : nul œil triste ne le suivait sur la route de l'absence.

Roger dit adieu dans son âme à ses rêves d'avenir.

Elle ne l'aimait pas. Avait-il un rival?

C'est le premier regard qui coûte. Roger se retourna encore bien des fois avant d'arriver au bas du coteau. Le soleil descendait sous l'horizon; les fenêtres de la maison du colonel allaient éteignant leur illumination vermeille. Et personne!

Ce fut seulement lorsque Roger arriva tout en bas du coteau, et alors que l'espoir s'en allait, que le dernier rayon du couchant lui montra une fenêtre ouverte et un mouchoir blanc qui s'agitait au lointain.

Roger s'orienta. C'était la fenêtre de Laure. Il fit volter son cheval et piqua des deux, remontant la côte en un élan de joie folle.

Mais comme si, aujourd'hui, chacune des actions de Laure devait être capricieuse et incompréhensible, le mouchoir blanc ne fit qu'apparaître.

La fenêtre se referma.

Était-ce bien un signal d'adieu?

Était-ce bien à Roger qu'il était adressé?

Roger retomba tout au fond de ses doutes.

Encore une fois, la tête du cheval fut tournée vers Paris, et, pour le coup, Roger prit le galop, récitant tout le long de la route, la litanie des rancunes d'amour.

Et cependant, ce n'était pas la faute de la pauvre Laure. Pendant cette journée, et précisément à dater de cet instant où elle avait cessé d'être la plus gaie des jeunes filles pour prendre soudain un air soucieux, Laure avait souffert bien autrement que Roger.

Il y avait en elle une vague pensée de terreur, de terreur mortelle.

Elle n'avait pas oublié Roger, après le départ de celui-ci, mais elle avait dépensé un quart d'heure à chercher Justine Hazart, sa femme de chambre. Il y avait un lien entre Justine Hazart et ses épouvantes. Elle s'était promis de la surveiller étroitement.

Or, elle avait eu beau chercher et appeler, Justine Hazart était restée introuvable.

Et, au moment où elle se mettait à la fenêtre, pour envoyer enfin l'adieu qu'elle savait être si impatiemment attendu au dehors, la voix de madame de Croze s'était fait entendre à l'étage inférieur. C'était à l'appel de cette voix que Laure avait quitté la fenêtre.

La tante de Croze n'oubliait jamais rien quand elle avait envie de savoir.

La tante de Croze citait sa nièce au tribunal de famille, composé d'elle-même et du colonel, afin qu'elle eût à expliquer sa conduite pendant le dîner.

Et justement parce que Laure avait dit pendant le dîner : « Il faut que je parle à mon père seul, » la tante

de Croze avait un désir tout particulier d'assister à ce curieux entretien.

Laure obéit à la voix de sa seconde mère. Peut-être avait elle oublié déjà les paroles échappées à son trouble. Quand madame de Croze les lui rappela, elle pâlit comme elle avait fait au dîner, et ses sourcils délicats se froncèrent.

— Quelque folie ! murmura la tante de Croze.

— Si c'est une folie, répliqua Laure à voix basse, je désire la confier à mon père seulement.

— Alors, je suis de trop ? demanda la tante piquée.

— Il se peut, répondit Laure, que le secret soit à mon père, et non point à moi. Je le crois ainsi. Je ne parlerai qu'à lui.

Madame de Croze se leva aussitôt et sortit.

Le colonel interrogeait sa fille du regard. Celle-ci vint à lui et s'assit sur ses genoux.

Tous les enfants font de même quand ils veulent enlever une victoire. Laure, cependant, n'était point de celles qui prennent des détours. Elle allait droit au but.

— Père chéri, dit-elle, j'ai peur dans cette maison, et je voudrais nous voir loin d'ici, dans quelque ville où il n'y ait point de soldats étrangers.

M. de Boisberthevin l'attira contre son cœur et la baisa.

— Est-ce cela que tu voulais me dire ? demanda-t-il avec un sourire contraint.

— Oui, répartit Laure.

— Et pourquoi voulais-tu me dire cela ?

Laure garda un instant le silence. Elle était si changée que le colonel eut peur.

— Il faut parler, mon enfant, dit-il, et parler vite. Depuis quelque temps mon esprit est bien faible, et je ne sais pas supporter l'incertitude.

Laure sembla faire effort sur elle-même, elle dit, en baissant les yeux et la voix :

— Ce n'a jamais été pour moi, mon père, que vous avez raconté cette terrible histoire de votre séjour à Vienne, mais, çà et là, j'en saisissais un épisode. Quand vous pensiez tous peut-être que je n'écoutais pas, mon cœur tout entier restait suspendu à vos lèvres. Je connais chaque détail de cette implacable vengeance, depuis l'erreur qui en fut le point de départ jusqu'aux aveugles persécutions qui en ont été la suite. J'ai compté toutes les gouttes de votre sang répandu, mon père. Il n'y en a pas assez pour assouvir la soif de ce bourreau. Je vois là dedans une fatalité, et cet homme est notre destinée.

La main du colonel s'égarait dans les beaux cheveux de sa chère enfant. Parmi la tristesse de son sourire, il y eut de l'orgueil.

— Je ne connais qu'une destinée, répondit-il, c'est la volonté de Dieu. Avec l'aide de Dieu, je suis là pour te défendre.

Au dehors, un bruit sourd se fit entendre. Laure tressaillit.

— C'est Bonnet qui pose la barre neuve, reprit le colonel. On a raillé souvent les précautions que je prenais...

Presque en même temps, on put saisir l'écho d'un strident éclat de rire.

— Et c'est ma pauvre tante qui précisément se moque de vos précautions, poursuivit Laure ; si elle savait....

Le colonel n'avait encore rien dit qui put témoigner de l'impression profonde produite sur lui par les paroles de sa fille, mais ceux qui le connaissaient bien ne se fussent point mépris au calme apparent de ses manières ni à la tranquille expression de sa physionomie.

C'était le vif de sa plaie qu'on venait de toucher brusquement. Il faisait sur lui-même un violent effort et sa voix trembla sourdement, lorsqu'il aborda enfin la situation en demandant :

— Si elle savait quoi, ma fille ?

Laure hésita, tant elle devinait de détresse derrière la froide immobilité de ce maintien.

Le colonel répéta :

— Si elle savait quoi?

— Mon bon père, reprit Laure en essayant de sourire, je suis un peu comme les enfants à qui l'on a conté des histoires de revenants, et qui voient des spectres partout. Peut-être n'y a-t-il rien en tout ceci que le trouble de mon imagination frappée...

Au dehors, madame de Croze élevait la voix.

— Monsieur Bonnet, disait-elle d'un accent majestueux, je vous prie de ménager vos expressions. Barricadez-vous, c'est votre droit, mais n'outragez pas MM. les officiers de l'armée autrichienne, qui sont des hommes très comme il faut et parfaitement élevés.

Laure sentait les battements saccadés du cœur de son père.

Il lui donna un second baiser et murmura d'un ton très-doux, mais qui contenait un ordre péremptoire :

— Ne me cache rien et parle vite, car je souffre !

— Mon père, prononça lentement la jeune fille, j'ai vu l'homme qui vous poursuit et qui tant de fois a posté des assassins sur votre route : J'ai vu le colonel baron Rœderer.

M. de Boisberthevin fit un geste de surprise et d'incrédulité.

— Vous pensez que je rêve, n'est-ce pas, mon père? poursuivit Laure ; car, comment reconnaître celui qu'on n'a jamais vu? Mais, je vous le répète, ce que vous savez, je le sais ; tout ce qui a trait à cet homme a passé de vous à moi, tout ! J'ai gagné votre fièvre, et il m'a semblé souvent que je me souvenais par votre propre mémoire !

Dans la bouche de Laure, ces paroles étaient d'autant plus remarquables qu'elles sortaient absolument des habitudes de son langage. On peut dire qu'elles n'appartenaient pas à son style.

Ce n'était pas du tout une fillette romanesque, amie des phrases à effet et des grands mots. Elle avait la simplicité de son excellente éducation.

M. de Boisberthevin commença à croire, et son front penché se redressa.

Il était de ceux que le danger prochain rassérène et raffermit.

— Fais-moi son portrait, dit-il.

— Acceptez le fait comme il est, mon père, répliqua Laure ; je n'ai pas aperçu les traits de son visage.

Le colonel fit un geste de surprise.

Laure poursuivit en s'animant :

— Mon père, j'ai vu ce que vous avez vu vous-même autrefois : un profil perdu dans l'ombre... c'était un bois au lieu d'une cathédrale... L'homme est grand, il est maigre... et le croc d'une longue moustache blonde se projetait en dehors des contours de sa joue.

— Ce n'était pas pour si peu que tu l'as reconnu, Laure! dit le colonel.

— Vous avez raison, mon père. Je l'ai deviné, parce qu'il causait avec Justine, cachés qu'ils étaient tous les deux dans le taillis, et parce que je l'ai vu mettre une bourse dans la main de Justine,

Avant que ces derniers mots fussent achevés, le colonel était debout.

— La fenêtre de Justine est au rez-de-chaussée et donne sur le chemin!... murmura-t-il.

— Cela est vrai, mon père, répartit Laure, et Justine est absente depuis le dîner.

Le colonel s'élançait déjà vers la porte, car le récit de sa fille rentrait trop bien dans ce que la tante de Croze appelait «sa manie» pour n'avoir pas fait sur lui une impression profonde, mais il était à peine au milieu de la chambre, lorsqu'un grand bruit éclata au dehors.

Le chien du garde aboya furieusement.

Un coup de feu retentit. La voix du chien s'éteignit dans un râle.

Laure semblait changée en statue; pour un instant, tout le sang-froid du colonel l'abandonna : ses yeux égarés firent le tour de la chambre comme s'il eût cher-

ché quelque part un refuge, et tous ses membres se prirent à trembler.

Des pas sonnaient cependant partout dans la maison, les clameurs des servantes se mêlaient à de grossiers éclats de rire ; il y eut comme un bruit de lutte, et l'énergique juron du maréchal des logis Bonnet fut couvert par les cris de détresse de madame de Croze.

— A vos armes ! mon père ! cria mademoiselle de Boisberthevin, éveillée la première, et dont la taille redressée sembla grandir.

Le colonel prêtait l'oreille à une voix qui disait de l'autre côté de la porte :

— Ils sont ici, le père et la fille ! J'en suis sûre !

C'était la voix de Justine Hazart.

La clef tourna dans la serrure. Laure sauta sur les pistolets du colonel, et les lui tendit en criant :

— Mon père, défendez-vous ! mon père, défendez-moi !

Le colonel était debout, droit et la tête haute, juste en face la porte qui s'ouvrit avec fracas.

Il n'eut pas le temps d'armer ses pistolets.

Une voix commanda :

— Feu !

Des canons de carabines brillèrent dans l'ombre du corridor où des lueurs rouges s'allumèrent.

Le colonel de Boisberthevin, frappé de plusieurs balles, tomba en avant, sans pousser un seul gémissement.

Toutes ses blessures étaient au cœur.

Laure, éplorée, se jeta sur son corps et l'étreignit convulsivement.

Elle entendait, comme en un rêve, de lourdes bottes

écraser le parquet. Il y avait des pas d'hommes chancelants et pesamment irréguliers.

L'un de ces hommes allait, répétant avec l'emphase de l'ivresse :

— Il s'est vengé : c'est un seigneur !

Derrière Laure, une autre voix, la voix qui avait commandé le feu, et cette voix-là fit tressaillir toutes les fibres de son être, appela :

— Ici, Hans Kolb ! Ici, Blasius !

Puis elle ajouta, cette voix qui était celle du bourreau :

— Partagez-la, je vous la donne.

Il y eut un épais éclat de rire, et l'homme au refrain s'écria :

— C'est un seigneur !

Laure se retourna. Elle devinait bien qu'il s'agissait d'elle-même.

Justine Hazart n'était plus là.

Laure vit derrière elle un homme masqué, qui semblait être un officier, et qui causait avec deux soldats pris de vin.

Elle essaya de se lever, mais elle ne put, et se traîna sur ses genoux jusqu'à l'officier, dont elle saisit les deux mains.

Elle était si belle dans son désespoir, que les soldats, malgré leur état d'ivresse, la regardaient avec une sorte de respect.

— Mon père ne vous avait rien fait, dit-elle. Ayez pitié de moi !

L'officier masqué la repoussa froidement.

Elle retomba, brisée, et sa tête rebondit contre le parquet.

L'officier, s'adressant aux deux soldats nommés Hans Kolb et Blasius, dit :

— Vous m'avez entendu?

Il se tourna vers la porte pour commander :

— Que tout le monde sorte, et qu'on apporte à boire à ces hommes.

Puis, s'adressant une dernière fois à Hans Kolb et à Blasius, il répéta, en désignant Laure d'un geste glacé :

— Je vous la donne.

Il sortit.

Dans cette chambre il ne resta que les deux soldats ivres, le cadavre du colonel, comte de Boisberthevin, et Laure.

V

LE PRÊTRE DE SAINT-WEIT.

Cette année 1814 est encore bien près de nous, mais déjà si loin ! On peut mentir en parlant de ce temps comme on a coutume de faire en parlant des croisades.

C'est l'histoire, c'est-à-dire le vaste champ, semé de vérités, mais où croissent, hélas ! abondamment et insolemment, toutes les mauvaises herbes du mensonge !

Le fait que nous avons raconté au précédent chapitre est vrai, de toute authenticité ; nous avons essayé d'en dresser le procès-verbal simple et bref, afin de ne rien ajouter, mais de ne rien enlever à sa brutale horreur.

Maintenant, n'attendez pas que nous tirions d'un fait, — vengeance isolée et entourée de circonstances étrangement fatales, — des conséquences outrageuses pour tout un peuple.

Nous concevons jusqu'à un certain point toutes les colères, filles mal venues d'un patriotisme peu éclairé, toutes les rancunes dites *nationales*, même les plus puériles, soit qu'elles s'adressent à l'Autriche, notre vieille ennemie, soit qu'elles aient pour objet l'Angleterre, notre amie si sujette à caution, ou les Prussiens, ou les Russes, ou tout ce qui n'est pas nous-mêmes.

Mais ce que nous comprenons mieux encore, c'est le sentiment de haute décence qui défend d'insulter l'adversaire, surtout après la victoire, et ne fût-ce que pour ne point coter trop bas la gloire de nos soldats vainqueurs.

Foin de ceux qui voudraient nous faire croire que nos armées ont *vaincu sans péril,* en Italie, chassant devant elles des hordes de sauvages marauds! Tous ceux qui prirent la peine d'aller voir, l'épée à la main, ce qui se passait à Magenta et à Solférino savent ce que valent les soldats de l'Autriche.

Et c'est cela présisément qui fleurit nos lauriers.

Quant à cette année 1814, beaucoup d'écrivains se sont divertis, tant il est doux, paraîtrait-il, de frapper sur les vaincus! à montrer l'autorité française de ces époques difficiles, à genoux devant l'invasion.

Les actes du pouvoir sont là pour faire justice de cette erreur volontaire.

L'invasion fut un fléau; tout fléau amène avec soi des violences; le pouvoir prit la charge de les dompter, et les plus décriés, parmi les hommes politiques de ce temps, firent assaut de fermeté pour combattre les exigences de l'étranger. A cet égard, il y a des traits célè-

bres de Fouché, duc d'Otrante, et de M. de Talleyrand lui-même. Les exemples abondent si bien, et sont quelquefois si frappants, que ces mêmes écrivains dont nous parlions tout à l'heure, changeant tout à coup de gamme, sont obligés de blâmer et de déplorer certains excès de sévérité répressive dont furent victimes les soldats des armées alliées.

L'heure viendra de réviser ces procès lamentables et d'éteindre enfin, dans la conciliation et la vérité, ces haines ignares et féroces qui mèneraient notre siècle au rebours des chemins civilisateurs.

Et cependant cette lugubre affaire de Cormeil-en-Parisis n'eut point de sanction pénale. La presse, si mince que fût alors sa publicité, ouvrit ses colonnes au récit de ce mélodrame insensé. La police s'émut, la diplomatie elle-même voulut y mettre la main : tout fut inutile.

Le crime était patent : il y avait eu un meurtre lâche dans une maison prise d'assaut; il y avait eu pis que cela : un attentat inouï commis sur la personne d'une jeune fille, en face du cadavre de son père assassiné.

Mais le coupable manquait et aussi les plaignants.

Le colonel de Boisberthevin était mort, madame de Croze, mourante et demi-folle, restait incapable d'agir, et Laure avait disparu.

Personne au monde ne savait ce qu'elle était devenue.

Les uns pensaient que le crime avait été couronné par quelque monstrueux raffinement, et qu'on devait retrouver quelque part, — au fond du bois ou au fond de l'eau, — ce pauvre corps charmant, mutilé par ces cannibales; les autres supposaient qu'elle n'avait pu survivre à sa

honte, et qu'elle était allée mourir loin du pays où chacun connaissait son nom et son visage.

Seul, Roger de Loynes était en position de prendre le rôle de vengeur.

C'était un loyal jeune homme, et son affection pour Laure était profonde et vive comme un premier amour, mais il ne connaissait les faits que par les récits vagues et contradictoires des gens du pays, et nul témoin de *visu* ne venait apporter un faisceau de renseignements précis.

Néanmoins, Roger, malgré sa qualité d'officier royaliste, se mit bravement à l'œuvre. En l'absence de témoignages individuels, le cri de la voix publique sonnait assez haut pour que la justice entamât une instruction. Roger put, à tout le moins, diriger les recherches vers un but et fournir un premier jalon : M. de Boisberthevin n'avait qu'un ennemi : le colonel baron Rœderer. Roger accusa formellement le baron Karl Rœderer.

Un acte judiciaire fut lancé au quartier général autrichien, et le parquet reçut cette réponse péremptoire : Le baron Rœderer, colonel commandant le deuxième régiment de hulans, tenait garnison à Prague. Il n'avait point fait partie de l'armée d'invasion. Des notes de Prague attestaient qu'il n'avait point eu de congé, et qu'il n'avait jamais quitté son poste.

Devant cette attestation authentique, et en présence du manque absolu de preuves contraires, le tribunal français dût s'arrêter. Roger, lui, ne se désista point.

En avril 1815, au début des Cent-Jours, alors que la guerre avec l'Europe recommençait plus terrible, un of-

ficier français voyageait en Allemagne, allant de Leipzig à Prague. Il suivait à cheval la rive gauche de l'Elbe, en admirant malgré lui les étranges formations basaltiques qui, tout le long du fleuve rouge, élèvent leur rampe dentelée, comme si la main des géants eût fortifié trente lieues de ce pays enchanté, dressant au-dessus des fantastiques murailles des myriades de tours, de donjons de châteaux.

Roger de Loynes était seul et reprenait l'enquête abandonnée par la justice française. Son excursion avait encore un autre but. Sur des données, très-vagues, il est vrai, la pensée lui était venue que Laure de Boisberthevin, sa cousine, n'était pas morte, et la meilleure part de cet espoir était basée sur le fait que le maréchal des logis Bonnet, le vieux et vaillant serviteur du colonel, avait disparu comme elle.

La mort d'un pareil homme laisse d'autres traces que l'assassinat d'une jeune fille.

La position de Roger lui avait permis d'obtenir des passe-ports de tous les États confédérés. Rien n'arrêtait sa marche.

A Dresde, pour la première fois depuis la frontière de France, il avait rencontré un indice, ou du moins ce qui lui avait paru tel.

Son hôte, en effet, bavard et curieux de savoir ce qui se passait au-delà du Rhin, avait lié conversation avec lui et lui avait dit que trois jours auparavant une jeune dame, française aussi, s'était arrêtée dans son auberge, où elle avait pris seulement un repos de quelques heures. C'était la fille d'un émigré, selon sa propre déclaration,

et, quoiqu'elle fût loin encore de ses vingt ans, selon l'apparence, elle était veuve. Elle se nommait madame la baronne de Sancy.

Jusque-là, il n'y avait rien assurément qui pût se rapporter à mademoiselle de Boisberthevin, mais l'hôte saxon ajouta :

— Elle est escortée par un homme d'aspect sévère et qui a plutôt l'air d'un de ces vieux soldats que nous vîmes ici, après la bataille de Leipzig. Il n'a qu'un bras.

Les guerres de l'Empire avaient créé un peuple entier de braves qui ressemblaient à ce portrait. Mais la place de ce peuple était en France à l'heure dont nous parlons, et certes, au mois d'avril 1815, les signalements de grognards français n'abondaient pas dans la Saxe royale.

Roger songea tout de suite au maréchal des logis Bonnet. Il paya son écot et prit route, malgré l'heure avancée, vers Bodenbach, où est la frontière autrichienne.

Le lendemain matin, après avoir traversé les féeries de cette Suisse saxonne, il arriva en vue du château de Tetschen, qui forme le centre d'un paysage flamand, au milieu des Alpes en miniature, et les douaniers de Sa Majesté impériale et royale, ratifiant les renseignements de l'hôte dresdois, lui accusèrent le passage d'une chaise de poste contenant une jeune dame française et son écuyer.

Entre Bodenbach et Prague, il put la suivre en quelque sorte pied à pied.

Quand Roger atteignit la capitale de la Bohême, il était harassé de fatigue, car, depuis Dresde, il voyageait en courrier de poste, ne s'arrêtant nulle part. Il avait

gagné ainsi une avance notable sur la chaise de madame la baronne de Sancy.

Il descendit à la fameuse *Étoile-Bleue,* à l'entrée du Pflastergasse. (A Prague, tous les noms ont cette redoutable harmonie : les Allemands sont musiciens de naissance.)

A l'Étoile-Bleue, qui était, dès-lors, et qui est encore un excellent hôtel, régi par cette large et vieille hospitalité dont les traces se perdent partout depuis que le siècle marche trop vite, on lui donna la chambre de la dame française.

La dame française était partie depuis dix minutes, — pour Vienne.

La dame française était bien la baronne de Sancy, escortée de son austère écuyer manchot. Roger fut sur le point de monter un cheval frais pour continuer sa poursuite, mais son passe-port était déjà au Josephplatz, au bout de la Schillingsgasse. Et pensez-vous que, dans un pays où les rues portent de pareils noms, on puisse être moins de vingt-quatre heures à viser un passe-port ?

En vérité, Roger fût peut-être parti sans passe-port, ce qui, là-bas, n'est jamais une chose prudente, même en temps de paix, sans le bizarre attrait que prit tout de suite pour lui « la chambre de la Française. » Il était aux confins de cette Moldavie où le rêve pesant des Germains revêt déjà l'allure orientale. L'idée lui vint qu'il allait deviner Laure et la reconnaître dans l'air qu'elle avait respiré ; la retrouver, si l'on peut ainsi parler ; la voir !

Et par le fait, dès qu'on eut apporté sa valise, il ferma la porte à double tour et ouvrit ses poumons afin

d'aspirer d'un seul souffle, avide et puissant, toutes les effluves éparses dans l'atmosphère. Hélas! dans cette chambre humide de l'*Etoile-Bleue,* tant de gens avaient passé, laissant tant d'effluves, dont quelques-unes n'étaient rien moins que poétiques.

Ce parfum subtil qu'exhale la femme jeune et charmante ne peut combattre victorieusement une si grande quantité d'aromes divers amoncelés par des myriades de passants. Les narines frémissantes de Roger perçurent une sensation composite, où dominait pourtant l'âcre senteur du tabac allemand.

Laure ne fumait pas.

Si Roger n'avait pas été si neuf dans la patrie de saint Népomuc, il aurait su qu'aux rives de la Moldau, les roses elles-mêmes sentent la pipe.

Le vent qui vient à travers la montagne vous prend à la gorge comme s'il sortait de l'estaminet; la brise printanière a goût de cigare.

Roger se boucha le nez et jeta un regard découragé vers le lit, qui était refait à neuf et recouvert de ce dérisoire coussin qui, de Prague jusqu'à Pesth, couvre les genoux des voyageurs, aux dépens de leurs pieds.

Si le lit eût été défait, Roger eût cherché, dans les plis de l'oreiller, le moule d'un bien aimé visage. Mais l'oreiller, bombé et dur, ne gardait rien.

Il interrogea les cendres du foyer, puis le secrétaire, puis les armoires.

Et, en fin de compte, il ouvrit la fenêtre, parce qu'il étouffait.

Sur l'appui de la fenêtre, il y avait l'adresse d'une lettre :

« A madame la baronne de Sancy, poste-restante, Prague. »

Roger ne connaissait pas l'écriture.

En somme, l'adresse le lui rappelait. Il était à Prague, et ce n'était pas surtout pour suivre cette mystérieuse étrangère qu'il était venu en Bohême.

Le 2e régiment de hulans blancs tenait garnison à Prague. Roger avait entrepris ce long voyage pour rapporter une certitude touchant la lugubre catastrophe de Cormeil-en-Parisis.

Il se mit en quête.

Les hulans blancs Rœderer avaient leurs baraques sous le Hazenburg, derrière la caserne d'artillerie.

Pour un étranger, il n'est pas si facile qu'on pourrait le supposer d'aborder une caserne ou un baraquement autrichien. C'est le pays des précautions et des défiances. Autant toutes les classes de la société, là-bas, peuple, bourgeois et noblesse, sont douées au degré le plus remarquable de cette chose exquise et charmante qui s'appelle bonhomie, autant tout ce qui touche au gouvernement est clos, couvert, cadenassé et gardé.

Tout ce que Roger put apprendre après nombre de tentatives, c'est que le colonel du 2e hulans blancs, le baron Karl Rœderer, était absent de Prague, et qu'il avait été dépêché en courrier d'État route de Trieste.

Par la ville, à force de soins et de démarches, il put obtenir confirmation de ce qui avait été avancé judiciairement devant le tribunal français : à savoir que le ba-

ron Rœderer était à son poste en juin 1814, à l'époque où s'était dénoué le drame de Cormeil-en-Parisis.

Roger avait désormais le choix entre ces deux issues : suivre le baron Rœderer en Italie, où probablement il se rendait, ou reprendre purement et simplement la route de Paris.

Déterminé à revenir en France, car le témoignage des gens de Prague donnait complètement le change à ses rancunes et à ses espoirs, il voulut dépenser les dernières heures de son séjour à visiter les merveilleux monuments qui font de la capitale de la Bohême le diamant des cités allemandes.

Après avoir donné un coup d'œil au Baumgarten, à l'ancienne église des Hussites, à la tour de la Cité, à la pile du pont où saint Népomuc fut précipité dans la Moldau, en 1383, par ordre de l'empereur Wenceslas, Roger monta la terrible rampe du Spornergasse et atteignit ce noble musée en plein air qui a nom le Hradschin. Le nom déjà ne vous sonne-t-il pas à l'oreille comme une chose des *Mille et une Nuits?* C'est bien l'Orient, en effet, tout plein de sombres et prodigieuses histoires.

Quiconque regarde Prague du haut de cette sainte montagne, la voit parsemée de minarets et cherche à ouïr quelque part le cri du muezzin appelant à la prière.

Un jeune prêtre autrichien se chargea, comme il arrive souvent, de guider Roger à travers les antiquités de la cathédrale de Saint-Weit et du Hofburg. Aux étrangers, les prêtres d'Autriche parlent toujours latin, surtout en Hongrie et en Bohême, où la langue de Virgile est singulièrement répandue.

Comme ils arrivaient tous deux, le prêtre et Roger, à la chapelle de Wenceslas, le prêtre dit :

— *Attende, Domine.*

Roger s'arrêta. Son oreille distraite avait saisi une chose hybride, un sens composé d'un mot latin et d'un mot français, et qui signifiait pour lui : « Monsieur, attendez, » tandis que l'abbé, en présence de deux marches glissantes, avait tout uniment voulu lui dire : « Prenez garde, monsieur. » Ce qui est le sens exact de la phrase latine.

Le jeune prêtre devina cette distraction ou cette ignorance.

Il se retourna, et reprit avec courtoisie :

— Je puis vous parler en français, si vous le désirez.

— Ma foi, dit Roger en souriant, nous n'avons pas à Paris beaucoup d'occasions de mettre en usage le pauvre latin que nous rapportons du collége. J'accepte avec plaisir. Parlons français.

Ils parlèrent français, et je ne sais pas comment cela se fit, au bout de dix minutes, leur entretien ne roula plus sur les miraculeuses curiosités qui les entouraient de toutes parts. En vain, les lampes d'or massif brûlaient autour d'eux le napht odorant ; en vain, les pierres fines de la chapelle impériale enchâssées dans le mortier du mur témoignaient de la plus brutale magnificence qui soit au monde, Roger de Loynes et le jeune prêtre étaient désormais bien loin de tout cela.

Ils causaient français, et ils causaient de leurs propres affaires

Le jeune prêtre avait appris le français, à Vienne, au temps de l'invasion.

Il s'était fait prêtre par suite d'un grand deuil.

Il était, dix ans auparavant, secrétaire de la jeune baronne Rœderer, et il aimait d'amour une pauvre fille qui était la femme de chambre de la baronne, une Styrienne joviale et rieuse.

Le jour où la baronne Rœderer mourut poignardée, le jeune prêtre avait suivi un terrible convoi, allant de Vienne à Hainburg, le long de la rive gauche du Danube.

Et il avait retiré du fleuve, après le passage du convoi, un pauvre paquet blanc qui contenait le corps de sa fiancée morte.

Au lieu de prendre la poste pour Dresde, Roger de Loynes coucha cette nuit-là à l'Étoile-Bleue, et le lendemain il retourna, accompagné du jeune prêtre, au baraquement des hulans blancs.

Le jeune prêtre fit demander un hulan, Slave de naissance, qui se nommait Yanusz Karolyi. Yanusz vint et le salua tout de suite du titre de cousin. On l'emmena à l'auberge de Roger de Loynes, où un déjeuner copieux fut servi.

Au commencement du repas, le Slave était de joyeuse humeur et libre d'esprit; il ne semblait pas reculer le moins du monde devant le chapitre des souvenirs. Il par-
...us sourciller de la baronne Rœderer morte si jeune,
...me de la pauvre Styrienne qui avait tout à coup

...re ne l'interrogeait point, mais il le faisait boire.

Ceci était chose facile : Yanusz était doué d'une robuste soif.

Au bout d'une demi-heure et après une douzaine de verres, le Slave devint sombre, puis inquiet. Il regarda Roger en face et lui dit :

— La jeune dame a essayé aussi de me faire parler.

— Quelle jeune dame ; demanda le prêtre en feignant l'indifférence.

Yanusz répondit :

— Je ne boirai plus.

Roger avait peine à contenir les battements de son cœur.

Le Slave fut, en effet, trois grandes minutes sans boire, puis il emplit un large verre, et s'écria, en frappant la table de son poing fermé :

— J'ai juré de ne rien dire, et vous me couperiez par morceaux avant de m'arracher une parole.

— Quelle mouche te pique, cousin? demanda le prêtre en riant.

Yanusz répliqua, et il avait déjà l'emphase des gens ivres :

— Il ne faut pas rire. Il a bien fait : c'est un seigneur !

Roger de Loynes allait interroger; le jeune prêtre lui ferma la bouche d'un geste impérieux.

Yanusz but.

— Et quand je parlerais, qu'importe? s'écria-t-il, en reposant son verre sur la table. Il est loin, et le comte Wilhem Kohler n'avait-il pas le droit de passer le Rhin ?

A ce nom de Wilhem Kohler, le prêtre et Roger échan-

gèrent un regard qui était une muette interrogation. Ce nom de Wilhem Kohler leur était également inconnu à tous deux.

Yanusz, à dater de cet instant, se prit à boire comme un furieux. Il entonna un chant slave des bords de la Theiss, et cassa les bouteilles pour prouver qu'il était un homme fort et libre.

Désormais il fut impossible d'en tirer rien, sinon ce refrain :

— Il a bien fait : c'est un seigneur !

On le reporta ivre-mort à son quartier.

Pendant huit jours que Roger resta à Prague, il lui fut impossible de revoir Yanusz.

Le prêtre de Saint-Weit lui apprit, le huitième jour, que Yanusz avait été dirigé, le lendemain même de l'entrevue, sur la frontière valaque. Le prêtre ajouta :

— Il faut partir. Je tâcherai de savoir qui était ce comte Wilhem Kohler.

— Et cette femme, qu'il n'a point nommée, répliqua Roger ; la jeune dame dont il disait : Elle a essayé aussi de me faire parler.

— Je tâcherai, promit le prêtre.

Roger partit le lendemain, non pour la France, mais pour suivre la trace de cette voyageuse inconnue : la baronne de Sancy.

Il revint à Paris par Trieste et l'Italie, après avoir perdu complètement les traces de celle qu'il cherchait.

Paris n'a pas beaucoup de mémoire. Lors du retour de Roger, le drame de Cormeil-en-Parisis était déjà un

bien vieux souvenir, et les événements qui soufflaient de nouveau la tempête sur l'Europe allaient le plonger tout à fait dans l'oubli.

Jusqu'à cette heure qui presque toujours arrive, où les souvenirs, sortant de terre, éclatent, désignant un coupable à l'arme du vengeur ou au glaive de la loi.

VI

LE SUPERBE

Il y a eu de sanglants réquisitoires contre la conduite des Parisiennes, en général, après les Cent-Jours.

J'ai, pour ce qui me concerne, la douleur de croire que tout n'est pas calomnie dans cette accusation. La Parisienne vit de la mode comme l'abeille vit des fleurs, et j'ai cette douleur, bien autrement cruelle, d'être obligé d'avouer que les Cosaques eurent, un moment, la vogue, la très-grande vogue!

Mais, pour juger le procès en équité, il faudrait d'abord bien s'entendre sur la valeur de cette appellation : *Parisienne*.

Les Parisiennes de Paris sont rares; les Parisiennes de province abondent. Des hommes forts en statistique ont

prétendu que sur dix Parisiennes, onze étaient originaires de Pontoise et autres Saint-Quentin.

Sans aller si loin, et tout en admettant l'exagération de ce calcul, on est forcé de reconnaître que la Parisienne pur sang se rencontre difficilement à Paris. *Rara avis!* Les jolies femmes qui devinrent Cosaques, en 1815, étaient de ces conquérantes qui viennent du Mans avec les poulardes; de Strasbourg, d'Amiens, de Chartres, avec les pâtés ; de Lyon, avec les saucissons ; de Troyes, avec les andouillettes; de Reims, avec le pain d'épices, et de Marseille, avec la foi.

Ce sont ces Parisiennes-là qui font le mouvement, le bruit, le scandale de Paris ; — mais ce sont elles aussi, parfois, qui font la gloire de Paris.

Elles ont, celles-là, les vices et les qualités de la conquête. C'est une horde. Il y a, parmi elles, des Brennus, des Attila et des Rollon : le tout en crinolines.

Les Parisiennes de Paris ont, généralement parlant, une toute autre allure, elles sont assises au Capitole, pendant que ces teutonnes battent la campagne. Elles sont *nées,* puisque Paris donne une noblesse à ses filles ; elles n'ont plus à gagner ce titre de Parisienne, qui est au-dessus de tous les autres titres.

Noblesse oblige : elles se tiennent, depuis la petite duchesse (il n'y a de petites duchesses qu'à Paris) jusqu'à la grisette, chantée par tant de flageolets poétiques, et qui est aussi, dit-on, une production particulière au terroir de Paris.

Nous pouvons affirmer que ni les vraies duchesses, ni

les vraies grisettes ne se déshonorèrent en lançant des bouquets sous les pas de la cavalerie russe.

Entre deux, la bourgeoisie, moins précisément définie, ne peut pas être absoute si péremptoirement. Il y a tant de bourgeoisies, depuis la toute petite jusqu'à la colossale ! Mais, enfin, malgré son défaut d'homogénéité, malgré le vice inhérent à tout centre, à tout *juste-milieu,* dirons-nous, pour exprimer plus énergiquement notre pensée, la bourgeoisie parisienne peut encore passer pour la moins déshonnête de toutes les bourgeoisies ; elle n'a pas ces dispositions chevaleresques, si abondantes chez nous, en haut et en bas, parmi nos gentilshommes et parmi nos hommes du peuple ; elle a, du moins, son raide orgueil, qui la maintient et qui la sauve. Elle est patriote ; elle est de famille : au fond même des boutiques les plus pillardes, vous trouvez parfois des sentiments qui vous attendrissent ou vous étonnent.

L'orgie de Paris, j'entends l'orgie quotidienne, qui n'a pas besoin de l'invasion pour florir, se faisait en ce temps-là au Palais-Royal comme elle se fait maintenant sur les boulevards. Quelle que soit leur place, ces guinguettes ne sont pas Paris. On pourrait presque dire qu'elles ne sont ni de Paris ni pour Paris. Paris n'y va pas. C'est tout au plus si Paris, avare et spéculateur, condescend à les commanditer parfois pour battre monnaie avec les sept cent mille péchés capitaux de la province et de l'étranger.

Paris est très-prude ; vous ne croiriez pas cela. Ajoutez qu'il est le seul qui ne soit pas à Paris pour s'amuser. Je l'ai regardé souvent de près et je l'ai toujours vu ven-

dant le plaisir d'un air morose. S'il ne s'agissait de gagner son pain, Paris se ferait trappiste.

Par une chaude soirée du mois de septembre, en cette même année 1815, une demi-douzaine d'officiers étrangers étaient réunis à l'entre-sol du café Valois, au Palais-Royal, dans un petit salon donnant sur le jardin.

Personne n'ignore que le Palais-Royal de cette époque présentait une physionomie absolument différente du nôtre. Les galeries de bois, situées en face du château, à la place occupée maintenant par la galerie d'Orléans, offraient l'aspect d'une foire permanente, et faisaient les délices des départements mauvais sujets. Le jardin était une admirable guinguette, avec tables dans les bosquets et labyrinthes galants. Le café Montansier avait la vogue parmi les étrangers; le café Valois était le rendez-vous des ultra-royalistes, et le café Lemblin prêtait ses salons aux timides essais d'opposition, qui déjà s'en allaient naissant.

Nos officiers étaient de très-jeunes gens pour la plupart; il y avait là deux Prussiens, le cadet des comtes Mohl et le major Bremer; trois autrichiens, le capitaine magyar Aszel, l'ingénieur comte Buntzau et le commandant d'artillerie comte Arnim; un Russe, le prince Potomkine.

Tous portaient de brillants uniformes; le magyar seul était un peu débraillé; les autres, la taille étranglée et

la face rouge, ressemblaient à ces valises qu'on a sanglées à force, en mettant le pied dessus.

Ils avaient supérieurement dîné; ils étaient gais, et leurs visages portaient bien un certain cachet de triomphante insolence, mais on aurait tort de croire que ce cachet fût très-apparent. Quand nous trouvons, à de longs intervalles, dans l'histoire, la France vaincue, nous voyons toujours les victorieux avoir peur.

Les alliés, à Paris, étaient tout à fait dans la position d'un cavalier novice, qui sent entre ses jambes un cheval fougueux et indompté. Certes, ce cavalier est le maître, mais voyez comme il tremble ! Le cheval est évidemment esclave, mais voyez s'il obéit !

Ne peut-on passer un peu de forfanterie à l'apprenti sportman, à qui sa frayeur même donne la conscience du haut fait qu'il accomplit? Les alliés montraient cette impertinence qui frissonne ; leur brutalité même avait la chair de poule.

Et cependant, ils adoraient Paris ; on aime toujours de passion le fringant coursier qui doit vous casser le cou. Leur conversation, c'était Paris, incessamment Paris, rien que Paris, — Paris, la belle captive, qui tantôt les affriandait par ses coquetteries et tantôt leur tenait la dragée haute, tout au sommet de ces fiers caprices.

Ils se vantaient, les fats, Tartares ou Welches, d'avoir Paris et de savoir Paris ; ils s'étudiaient maladroitement à singer les façons et le langage de Paris ; ils sentaient bien qu'ils vivaient ici le jour principal de leur vie ; ils amassaient de féeriques souvenirs pour les enfants de leurs enfants ; car, ces pays du nord, cent fois vaincus,

désormais, radoteront éternellement cette invraisemblable histoire; leurs bardes chanteront jusqu'à la fin du monde la cavale du Don qui boit l'eau de la Seine. C'est leur légende sacrée. Les Grecs firent bien une Iliade avec la victoire de cent contre un, sous les murs de Troie.

Mais, dussions-nous passer pour un Cosaque nous-même, nous affirmerons ce que les contemporains nous ont affirmé : la plupart de ces officiers étaient des enfants naïfs avec des curiosités de sauvages et des vanités de femmes.

Ils n'avaient rien assurément de séduisant ni d'aimable, mais ils n'avaient de haïssable que leur qualité d'envahisseurs.

Nous aimons mieux être lapidé pour cette vérité, dite en passant, qu'applaudi dans un bas théâtre ou dans une méchante librairie pour quelque pièce grotesquement calomnieuse ou quelque récit menteur, épopée de la haine idiote. Les peuples s'aimeront un jour ou l'autre. Ce serait peut-être le rôle de la plume de hâter ce moment, au lieu de flatter par de calomnieux radotages les colères qui s'éteignent et les rancunes à l'agonie.

— Combien de jours d'arrêts, ce pauvre Brünn? demanda le comte Mohl en allumant son cigare.

— Quinze jours, répondit Arnim; arrêts forcés, avec deux pandours à la porte de son hôtel.

— Et son crime?

— Il avait parlé haut, dans sa loge, à l'Opéra ; M. de Talleyrand-Périgord l'a entendu et a fait signe au prince de Schwartzemberg...

— Le duc d'Otrante a dit, interrompit Buntzau, qu'il mettrait l'armée alliée dans sa poche, si l'armée alliée faisait du bruit à l'Opéra.

— Et les redingotes bleues, boutonnées jusqu'au menton, ne demandent pas mieux pourtant que de nous chercher querelle, fit observer le comte Mohl.

— Et les *ultras* commencent à s'en mêler, ajouta le major Bremer.

— *Igitur, Gaudeamus!* s'écria Buntzau, comme nous disions à l'Université d'Iéna ! Heureusement que le champagne et les dames nous dédommagent amplement de ces petites misères ! Causons de choses plus agréables. Nous sommes dans la moderne Paphos. Les ris, les jeux et les amours nous environnent de toutes parts, et nous avons encore bien des mois, peut-être des années, à jouir des délices de cette Capoue.

— Fiez-vous à la sagesse de nos souverains, dit Arnim ; jamais, dorénavant, la France ne sera livrée à elle-même !

— Et qui empêcherait de la partager une bonne fois ; demanda Potomkine, parlant un français pur et harmonieux ou milieu de ces accents tudesques ; messieurs, je vous le demande ?

— Paris ! répondit Buntzau ; l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et la Russie se battraient pour avoir Paris !

Le Magyar Aszel, un beau grand garçon, brun comme un Italien, et portant un costume de trois mille écus, frappa la table du pommeau de son sabre.

Le Magyar Aszel parlait peu.

Quand il parlait, c'était au garçon, et pour demander du champagne.

Tous ces officiers étaient fous de champagne. Cette plate et indigente liqueur a eu deux ères de vogue extravagante : la Régence et l'Invasion. A l'heure où nous écrivons, ce sont encore les Russes et les Anglais qui soutiennent sa fortune chancelante ; et aussi ce troupeau de fausses Parisiennes qui broutait l'herbe pandoure et cosaque : les Anglo-Tartares du quartier Bréda.

— Et la belle des belles? demanda cependant l'ingénieur Buntzau, l'homme le plus discret de la compagnie ; la Vénus de cette Cythère?

— L'incomparable baronne de Sancy! s'écria Potomkine, dont les yeux brillèrent; la splendide créature! Demandez-moi de ses nouvelles, messieurs, car je la suis comme l'aimant va au pôle...

— Et vous la suivez en vain, prince, dit Arnim, parce que vous n'êtes ni sujet de S. M. l'empereur d'Autriche, ni colonel, ni blond.

Il y eut des sourires autour de la table. Le Magyar frappa le plancher de son talon éperonné ; son verre était vide et le garçon tardait. Buntzau dit :

— Messieurs, je réclame l'honneur d'avoir fait le premier cette observation curieuse et du plus haut intérêt : à savoir que, pour obtenir les bonnes grâces de l'adorable Sancy, il faut réunir ces trois qualités d'Autrichien, de blond et de colonel. Les Français, qui s'intitulent le peuple le plus spirituel de l'univers, n'ont

point remarqué cela, car ils persistent à l'appeler *la Cosaque*...

— C'est que nous sommes tous des Cosaques pour les gens de France, l'interrompit Potomkine, avec un certain orgueil. Le mot Cosaque restera pour caractériser l'invasion, et c'est la Russie qui baptisera cette grande victoire.

— Sacrament! s'écria le Magyar en allemand, si nous étions à Bude, ce coquin de garçon, qui me fait attendre, serait un Tzèque, un Slave ou un Serbe. Il ne garderait pas longtemps ses deux oreilles!

— Nous sommes bientôt à court de colonels autrichiens blonds, dit Potomkine. Taunitz était le dernier; encore Taunitz tire sur le châtain... et Taunitz était hier au bois, dans la calèche de l'éblouissante baronne.

— Oh! oh! firent plusieurs voix en chœur, Taunitz aussi! On jurerait que c'est une gageure! Est-ce que vraiment elle aurait cette idée fixe du blond, du colonel et de l'Autrichien!

Buntzau sourit et dit :

— J'en réponds! c'est vrai comme l'Évangile!

Il ajouta :

— Et les passants au bois? Comme toujours?

— Comme toujours, répliqua Potomkine : des têtes tournées avec dédain dans les équipages; sur la route, des rires moqueurs et des invectives à l'adresse de *la Cosaque*. Messieurs, Taunitz est le dernier... Je suis colonel, je vais me faire raser les cheveux pour prendre une perruque blonde et solliciter un régiment dans l'armée de S. M. l'empereur d'Autriche!

— Prince, interrompit Arnim en riant, il y a encore une chance contre vous : M. de Schwartzemberg fait venir d'Autriche un nouvel aide de camp en remplacement de ce pauvre Pfeiffer, tué en duel le mois passé ; c'est, dit-on, le colonel de l'un des régiments de hulans... et pour peu qu'il soit blond, je vous vois décavé !

Le beau Magyar, qui n'avait pris nul intérêt à cette discussion, était à bout de patience. Il se leva avec un grand bruit de ferraille, et saisissant une bouteille vide par le goulot, il l'écrasa contre le parquet à tour de bras.

— Par le diable ! s'écria-t-il, est-ce une conspiration ? Ne veut-on plus nous donner à boire ?

Au fracas de la bouteille brisée, les jeunes officiers demeurèrent consternés. Pour moins que cela, on avait vu les états-majors des armées alliées infliger des punitions terribles. C'était un peu selon le hasard ou l'humeur des chefs. Parfois les réclamations légitimes étaient écartées ; d'autres fois, sur la plainte la plus frivole, on déployait un luxe de sauvages sévérités.

La peur suggère souvent des expédients ingénieux. A l'entrée du garçon, tous ces messieurs crièrent à la fois : Du champagne ; du champagne !

D'ordinaire, cet argument « à la consommation » réussissait fort bien. Mais, cette fois, le maître du café en personne, tout de noir habillé, sauf la cravate blanche, se présenta d'un air grave et fier à la porte, ouverte à deux battants.

— Messieurs, leur dit-il, M. Chodruc-Duclos m'envoie vous prier de vous taire.

Ceci fut prononcé carrément, et le nom de M. *Chodruc-Duclos* sonna avec une emphase triomphante.

— Qu'est-ce que c'est que M. Chodruc-Duclos? demanda Buntzau d'un air provoquant, mais inquiet.

Et le grand Aszel ajouta :

— Apportez-moi ce M. Chodruc-Duclos.

Il n'avait pas achevé, que sur le seuil de la porte ouverte, un merveilleux paré de toutes pièces se montra : pantallon-ballon, tombant sur des bottes rondes, gilet à becs, tout enfrangé de breloques, habit vert à collet gauffré, cravate épaisse, chapeau de feutre gris, exagérant la forme qui fut placée, quelques années après, par les libéraux, sous l'invocation de saint Bolivar, badine très-mince à tête de cornaline et binocle d'or en paire de ciseaux.

Ce personnage était Chodruc-Duclos, et ces pauvres officiers prouvaient bien qu'ils ignoraient leur Paris de fond en comble, puisqu'ils demandaient, les barbares! Qu'est-ce que c'est que Chodruc-Duclos?

Chodruc-Duclos était le héros du café Valois, l'Ajax de ce camp, composé des *beaux du midi*, auquel appartenaient MM. de Peyronnet, de Martignac, et plusieurs autres qui occupèrent plus tard de hautes positions politiques.

L'histoire du Palais-Royal place Chodruc-Duclos au premier rang parmi ses demi-dieux.

Ses cent duels, ses bonnes fortunes, son ambition déçue, sa fastueuse élégance d'un moment, remplacée tout à coup par la livrée de la misère, le mystère qui entoura

toujours la source de ses prodigalités, l'effronterie cynique de sa détresse, tout se réunit pour faire de cet homme une énigme vivante, dont la postérité sans doute, n'a point souci de chercher le mot, mais qui mit en fièvre la curiosité contemporaine.

On l'appelait alors : *le Superbe ;* plus tard, il fut connu sous le nom de l'*homme à la longue barbe*. Les petites librairies, soi-disant populaires, vendent encore son histoire pour dix sous. Mais cette histoire, comme tous les livres du même genre, ne contient absolument rien, sinon des fautes de français et d'atroces estampes.

M. Chodruc-Duclos, — le Superbe, — se tint un instant debout sur le seuil, portant haut sa tête orgueilleuse et jouant négligemment avec sa badine.

Les officiers se levèrent en silence.

Le maître du café Valois regardait d'un air admiratif et respectueux le roi de ses habitués.

Chodruc prit enfin à la main son binocle en paire de ciseaux, et le mit au-devant de ses yeux.

— Sacrament !... commença le Magyar qui saisit la poignée de son sabre.

— Chut ! fit Chodruc de ce ton doucereux des raffinés de la salle d'armes ; voilà huit jours de suite que je vais sur le pré avec MM. les *patauds* du café Lamblin... Vous êtes sept, mes chers messieurs, cela fera une autre semaine. Plus un mot ; c'est convenu. Faisons connaissance.

Ceci dit, le Superbe permit qu'on montât le champagne, et voulut l'offrir à « sa semaine », comme il appelait

les officiers alliés. Il fut charmant ; il s'attacha surtout au Magyar, qui était son adversaire du lendemain, et l'affola du premier coup. Il conduisit, le champagne une fois *sablé,* ces messieurs au balcon de l'Opéra, et les mit à même, ma foi, de saluer les *belles* les mieux à la mode. Ce Superbe avait, à l'Opéra, un succès extravagant.

Une seule personne pouvait ici se flatter d'avoir plus de succès que le Superbe.

Ce n'était ni le premier ténor ni la prima donna.

La personne qui avait plus de succès que M. Chodruc-Duclos faisait, comme lui, partie de la salle. C'était une femme, une toute jeune femme, vous auriez presque dit une toute jeune fille, si son éblouissante toilette ne l'eût énergiquement damée, ainsi que le fait de se trouver seule dans sa loge.

Elle portait haut et hardiment le faste de sa parure ; ses regards glissaient avec une fierté froide sur tous ces yeux nus ou armés de verres grossissants qui, tous, convergeaient vers elle, hostiles pour la plupart, quelques-uns enthousiastes.

Elle était belle, cette jeune femme, précisément de la beauté qu'il faut pour resplendir sous le feu du lustre.

Ses traits, délicats et doux, mais sculptés avec vigueur, selon les courbes du contour aquilin, parlaient surtout la vaillance hautaine ; son front, coiffé de merveilleux cheveux bruns, eût porté comme il faut la couronne royale ; il y avait des rayons soudains et profonds dans ses grands yeux d'un bleu obscur, ombragés sous l'arc délié de ses sourcils, plus noirs que le jais. On la devinait grande ;

ce qu'on voyait de sa taille était une perfection, et sa main constellée, qui laissait pendre l'éventail sur l'appui de sa loge, eût tenté le ciseau de ce jeune sculpteur, déjà célèbre, quoi qu'il n'eût que vingt-cinq ans, Pradier, le dernier des Grecs.

Pourquoi cette femme, si miraculeusement belle, excitait-elle ici, dans le temple de beauté, un autre sentiment que l'admiration ?

C'est que, dans notre France, tout est Français, Dieu merci ! même l'Opéra, qui vit un peu de l'étranger. Ce n'est pas, assurément, la Maison-Vestale. La déesse qui préside à ces jeux préféra de tout temps la ceinture dorée à l'autre alternative, — mais qui n'a ouï vibrer la demi-vertu de ces murailles à tous les chants patriotiques ?

Madeleine se sauve par son cœur, en attendant l'expiation.

C'est que cette jeune femme, au milieu de son auréole de beauté, avait froissé trop effrontément le cœur public : j'entends le cœur de toutes les castes et de toutes les opinions. Peut-être, aux premières heures d'étourdissement, avait-on pardonné à quelques centaines de misérables créatures la trahison de leurs orgies. Ce n'était pour elles qu'une ignominie un peu plus profonde. Qu'importait ?

Mais celle-ci était riche, mais celle-ci était noble, mais celle-ci n'avait aucune de ces excuses, qui, puisées dans l'excès même de la perdition, absolvent la misère et les misérables.

Mais celle-ci était la baronne de Sancy; le luxe de sa

maison et de ses équipages était cité dans Paris. Elle possédait à l'avance et à profusion, tout ce qui se paye au prix si dur de l'infamie, — et cependant, elle avait bravé la pudeur commune, elle s'était affichée autrement, peut-être, mais aussi effrontément que les mercenaires.

C'était *la Cosaque,* et, dans la ville entière, vous n'auriez pas trouvé une seule voix pour protester contre l'injure suprême de ce surnom !

VII

L'OPÉRA

C'était la Cosaque ! Et qui donc eût protesté, puisque la baronne de Sancy, soit bravade, soit absence complète de sens moral, se paraît elle-même de ce sobriquet? Elle souriait aux anathèmes populaires lancés contre elle. C'était en plein jour, et devant tous, qu'elle affichait ses bizarres préférences pour les officiers de l'armée alliée.

Nos buveurs de champagne du café Valois nous l'ont dit : dans sa loge, au théâtre; dans sa calèche, au bois, on voyait toujours quelque officier de l'armée alliée. Peut-être le gros du public n'avait-il pas fait la même observation que Buntzau, mais cette observation était juste : la Cosaque n'accordait ses bonnes grâces qu'aux colonels autrichiens, et, circonstance frivole, — mais

bizarre, assurément, — les colonels autrichiens qu'elle avait élus jusqu'alors étaient tous blonds.

On pourra s'étonner qu'une jeune femme, dans la position de madame de Sancy, évidemment riche et portant en soi ce cachet de souveraine distinction qui défendait de la ranger dans la classe abandonnée des aventurières, n'eût point quelque Mentor pour la remettre dans la droite route, quelque lien de famille au moins qui pût arrêter sa chute.

Il en était ainsi, cependant.

La baronne de Sancy vivait absolument isolée dans son grand et riche appartement du faubourg Saint-Germain.

Elle était arrivée à Paris *comme tout le monde,* dirons-nous, pour employer le langage du temps, c'est-à-dire depuis la fin des Cent-Jours. D'où elle venait, nul ne le savait; personne n'avait la plus légère notion sur son passé ni sur son origine.

Ce nuage qui l'entourait n'était pas un des moindres aiguillons pour la curiosité de tous, réduite à glaner dans le champ vague des on dit et des conjectures. Les émigrés arrivaient de loin, il est vrai, et beaucoup usurpaient ce titre, qui fut renié plus tard; mais la baronne pouvait être tout au plus fille d'émigrés. En ce cas, où étaient ses parents?

Au faubourg, il y eut de belles dames qui poussèrent la passion de s'instruire jusqu'à demander des renseignements aux colonels autrichiens et blonds qu'on avait vus dans la calèche ou dans la loge de madame de Sancy. Chose singulière, les colonels furent discrets : tous les

colonels, comme s'ils se fussent donné le mot. Tous parlèrent de madame de Sancy avec une réserve voisine du respect.

Mais c'était *la Cosaque!* Aux colonels autrichiens, blonds ou bruns, une gaillarde de cette sorte fait croire ce qu'elle veut. La Cosaque leur avait conté quelque dramatique roman, et ces pauvres seigneurs, simples d'esprit comme tous les Allemands, restaient attendris au souvenir de cette histoire, inventée à plaisir.

Ce soir, madame de Sancy était seule dans sa loge, vêtue de noir, selon sa coutume (le noir lui seyait à miracle), et portant à la croisure de sa robe à cœur une fleur en diamants qui semblait un foyer d'étincelles.

On jouait *Fernand Cortez;* il y avait chambrée complète; cette grande musique de Spontini, tant applaudie par la cour impériale dans sa nouveauté, retrouvait une seconde jeunesse et un succès tout neuf auprès de ces autres puissants.

Il y avait au moins une douzaine de loges pleines d'officiers généraux étrangers, et la diplomatie européenne en occupait un nombre égal. Dans les entr'actes, c'était un remue-ménage d'uniformes. Il est probable que les coulisses, pour avoir perdu bon nombre de leurs anciens habitués, ne manquaient point cependant de visiteurs.

Les coulisses appartiennent aux vainqueurs.

Mais ne nous occupons que de la salle. Parmi tous ces braves, chamarrés, empanachés, on voyait aller, venir, pirouetter, caqueter ce pauvre oiseau des temps passés, qui, certes, avait eu son jour et sa gloire : le *petit mar-*

quis, vieillot, hélas! démodé, ratatiné, fourbu, mais toujours sémillant, toujours de légère humeur et tâchant naïvement de ressusciter les mœurs d'un autre âge.

On parlait politique un peu : le ministère du duc de Richelieu, qui venait de rogner deux ans sur les sept années fixées pour l'occupation de la France par les troupes alliées, passait déjà pour très-avancé! on lui reprochait presque son libéralisme; on causait littérature aussi, art, beauté, génie, mais on causait surtout petites nouvelles, « esprit français, » cancans, bons mots.

Notre belle baronne, bien qu'elle fût elle-même le sujet de plus d'un entretien, restait isolée de tout ce bruit. Ceux qui la regardaient ce soir lui trouvaient l'air rêveur et triste. Elle avait écouté avec distraction le premier acte de *Fernand Cortez,* acceptant d'un front hautain et presque dédaigneux la curiosité dont elle était l'objet.

Maintenant que la toile baissée rendait à chacun sa liberté, elle inclinait sa tête charmante sur sa main droite, tandis que sa main gauche soutenait, sur l'appui de sa loge, une admirable lorgnette d'émail azuré, dont les verres s'entouraient de cercles de saphirs.

Nos officiers du café Valois, toujours escortés de leur galant ennemi, le Superbe, étaient groupés non loin de l'entrée de l'orchestre.

Le Superbe avait la gracieuse obligeance de leur faire une litanie de noms brillants ou des grands noms qui, ce soir, illustraient l'Opéra.

C'était une gazette vivante que ce raffiné : au prix d'un coup d'épée, vraiment, ce n'était pas payer trop cher

le charme de sa compagnie. Seul, le prince Potomkine ne prêtait qu'une oreille distraite au babillage de Chodruc-Duclos; sa lorgnette ne quittait pas la loge de madame de Sancy.

Tout à coup, la belle statue s'anima; une nuance rosée vint à ses joues de marbre, et une lueur s'alluma dans le jais de ses prunelles.

Potomkine, recevant le contre-coup de cette émotion soudaine, suivit le regard de madame de Sancy, qui conduisit ses yeux à la loge où l'état-major du prince de Schwartzemberg étalait son luxe de panaches et de broderies.

En ce moment, un militaire, jeune encore, et très-remarquable par la mâle beauté de son visage, venait de faire son entrée; il était courbé en deux et saluait le plénipotentiaire autrichien.

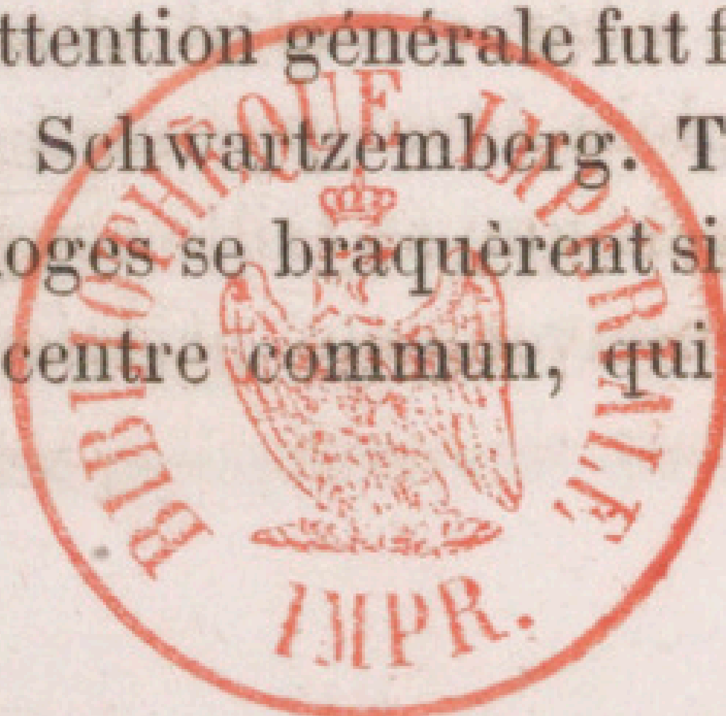
— Je n'ai pas besoin de vous apprendre, messieurs, dit le Superbe, que ce beau colonel est le baron de Rœderer, fameux par les soupçons qui planèrent sur lui lors de l'assassinat de Cormeil-en-Parisis.

— Le nouvel aide de camp du feld-maréchal, répartit Buntzau.

Les sourcils de Potomkine étaient froncés; il laissa échapper ces mots :

— Il est blond, de par tous les diables! C'est un sort!

Pour un instant, l'attention générale fut fixée sur l'aide de camp du prince de Schwartzemberg. Toutes les lorgnettes de toutes les loges se braquèrent simultanément, convergeant vers un centre commun, qui était le baron Rœderer.



Bien qu'il eût été prouvé officiellement, et en quelque sorte judiciairement, que les accusations portées contre lui, à l'occasion de l'affaire de Boisberthevin, n'avaient aucune espèce de fondement, cette terrible et mystérieuse histoire répandait sur sa personne je ne sais quel sombre intérêt.

Cela lui donnait du premier coup cette nuance romanesque après laquelle tant de pauvres gens courent toute leur vie sans la pouvoir jamais saisir.

En conscience, le colonel baron Rœderer n'avait pas besoin de ce hasard, et, par tous pays, il aurait pu passer pour un cavalier des plus remarquables.

Il était d'une taille beaucoup au-dessus de la moyenne et offrait ce type élancé, un peu grêle, mais musculeux et gracieux à la fois, des montagnards des Alpes noriques. Sa figure maigre, modelée vigoureusement, contrastait par ses tons de bronze avec les cheveux blonds et la barbe presque incolore qui l'encadraient. Ses moustaches épaisses, légèrement crépues et recourbées en lames de cimeterre, ressortaient en blanc sur sa joue brunie, tandis que les boucles courtes de sa titus avaient d'opulents reflets d'or.

Les dames savent quel effet produit sous le casque ou le kolbach, cette mâle opposition des chevelures blondes, ombrageant un front hâlé de soldat.

La question d'âge semblait chez lui assez difficile à résoudre. Le plein développement de ses traits accusait l'âge viril, tandis que sa taille souple et fine, et la grâce de tous ses mouvements parlaient énergiquement de jeunesse.

L'expression de son visage était sévère et triste. En dehors même du singulier hasard qui associait son nom au souvenir d'un drame funeste, les physionomistes de l'orchestre et du balcon ne pouvaient méconnaître que la beauté de cet homme avait comme un cachet menaçant et fatal.

Quand il s'assit, froid et silencieux au fond de sa loge, après avoir rendu ses devoirs au prince, plus d'une jolie dame prétendit que son regard glacé donnait le frisson, comme l'œil de ces cavaliers fantômes qui peuplent les légendes allemandes.

A partir de cet instant, la lorgnette de la belle Sancy ne quitta plus guère la loge du feld-maréchal.

Des visites lui vinrent, entre autres deux colonels, — autrichiens et blonds, — mais elle ne donna aux visiteurs que son sourire distrait et quelques banales paroles.

Évidemment son être entier était ailleurs, et le spectacle de cette invraisemblable préoccupation, — manie bizarre, pour ne rien dire de plus, si ouvertement, si crûment accusée, — servit un intermède curieux aux trois quarts de la salle.

La seule personne qui ne prît point garde à la Cosaque, ce soir, était précisément l'homme qui attirait son attention avec une sorte de violence irrésistible. Le colonel baron Rœderer, plongé dans sa rêverie silencieuse, n'avait pas même aperçu encore cette créature élégante et charmante qui se *compromettait* pour lui, si toutefois il est permis d'appliquer ce mot à la Cosaque.

Les yeux de Karl Rœderer erraient tout autour de la salle, sans se fixer, sans regarder peut-être.

Ce fut seulement vers la fin de l'entr'acte qu'un de ses voisins, le comte Buntzau, qui faisait sa visite au général en chef, se pencha vers M. de Rœderer en souriant, et lui montra d'un mouvement discret de sa main gantée la loge de la jolie baronne.

M. de Rœderer tourna les yeux de ce côté, lentement, nonchalamment et avec une indifférence parfaite.

La Sancy avait déposé sa lorgnette sur le velours. Sa figure, découverte, était en pleine lumière. Son regard croisa celui du colonel, dont la prunelle terne eut une vague lueur.

La morne tristesse de son front fut comme illuminée par ce rayon de beauté. Lui aussi eut une nuance plus chaude à ses joues pâles.

Ce fut l'affaire d'un instant.

Il baissa les yeux le premier et murmura en répondant à son voisin.

— Ce ne peut être moi qu'elle regarde ainsi : je ne l'ai jamais vue.

— Pardieu! s'écriait en ce moment le Superbe, voici un singulier concours de circonstances! l'accusé là-bas, ici l'accusateur!... Au balcon, tenez, ce garde du corps... c'est M. Roger de Loynes, le parent du malheureux colonel de Boisberthevin, et disait-on, dans le temps, le fiancé de sa fille.

— Est-ce que la baronne le connaît? demanda le prince Potomkine.

— La baronne? répliqua le Superbe; quelle baronne?

— Eh! mais! s'interrompit-il, voici notre belle Cosaque, pâle comme une morte! Dieu me pardonne! on di-

rait qu'elle regarde maintenant Roger de Loynes, qui n'est pourtant ni blond, ni Autrichien, ni colonel.

L'orchestre se prit à chanter, et le rideau se leva sur le second acte de l'opéra de Spontini.

— Vous plaît-il que je vous présente ? demanda tout bas le comte Buntzau à M. de Rœderer.

Ce dernier fit un signe de tête froid et négatif, en répondant :

— Je vous rends grâces.

Mais le proverbe donne force de loi divine à *ce que femme veut*. Madame de Sancy le voulait; elle était femme.

A l'entr'acte suivant, le Superbe, qui traînait à sa suite ses futures victimes, les officiers alliés, et qui les comblait fort galamment de politesses et de rafraîchissements avant de les immoler, offrit un tour de foyer. Buntzau, qui avait rejoint ses amis, n'eut pas plutôt franchi le seuil de ce brillant et bruyant salon, qu'il s'écria :

— C'est une gageure ! la voici avec M. de Rœderer.

Buntzau disait vrai : c'était une gageure gagnée.

Comment s'était opéré le rapprochement entre ces deux êtres qui, jusqu'alors, avaient vécu à quatre cents lieues l'un de l'autre et qui se voyaient pour la première fois ?

Ceci restait un mystère. Buntzau pouvait témoigner de ce fait qu'on avait refusé sa médiation, et cependant la belle Sancy, visiblement émue et cachant à demi sa joue brûlante derrière son éventail, se promenait avec le nouvel aide de camp du feld-maréchal.

La connaissance avait dû marcher très-vite. Madame

de Sancy se penchait au bras du colonel Rœderer, et s'y appuyait, en vérité, des deux mains, prenant déjà cette pose abandonnée que les Parisiennes font si jolie.

C'était elle qui parlait, c'était elle qui souriait, et le Superbe put dire, sans aller plus loin que bien d'autres :

— Ma parole ! c'est elle qui lui fait la cour !

Auprès de la porte d'entrée, stationnait un groupe de gardes du corps, parmi lesquels se trouvait Roger.

Il n'y avait pas une semaine que Roger était de retour de son voyage d'Allemagne.

Roger portait un crêpe à son uniforme.

Il serait parfois cruel de juger à la rigueur les sentiments des hommes ; nous avouerons cependant que Roger de Loynes, à part la profonde impression qu'il avait gardée du drame de Cormeil-en-Parisis, prolongeait un peu les marques extérieures de sa douleur. Bien peu parmi nous savent résister à l'occasion de se faire une contenance ou une originalité. J'en ai connu et des meilleurs qui avaient utilisé pour cet objet la plaie même de leur âme. Si c'est là une profanation, le monde ne la sait point punir, parce qu'il trouverait trop de coupables devant sa justice.

Roger était triste, sincèrement, mais peut-être se parait-il un peu de sa tristesse.

Dans notre société, qui escompte tout, en notoriété comme en argent, c'est un si précieux avantage que d'avoir participé, de près ou de loin, à quelque grande catastrophe !

Roger avait reçu depuis quelques jours seulement sa commission de garde du corps. Paris le connaissait peu,

et ne se fût certes point occupé de lui si quelque chose n'eût commandé son attention. Mais un crêpe suffit, et Paris lui savait gré de son crêpe, qui racontait une lugubre histoire.

Paris, qui aime tant à rire, n'adore rien si passionnément que les histoires lugubres. Un homme qui aurait seulement l'esprit de se faire assassiner deux ou trois fois, dans des circonstances un peu atroces, deviendrait, à coup sûr, l'idole de Paris.

Nous ne voulons pas dire, cependant, que cette recette nouvelle l'emporte sur l'ancienne, mise en usage avec succès par Mandrin et Lacenaire.

C'était la première fois que Roger assistait à une représentation de l'Opéra, depuis son retour ; il ne connaissait plus rien de toutes ces petites royautés de la mode qui changent chez nous toutes les semaines ; il était neuf, presque autant qu'un provincial habitué à faire tous les ans son voyage de Paris.

Mais il y a des faits que nul n'ignore et qui vont pénétrant les couches départementales les plus réfractaires ; à la tête de ces faits, il faut placer les petits et les grands scandales.

Quoique les journaux fussent enfants, ils bégayaient déjà le cancan : Roger savait la légende de la Cosaque et de ses colonels autrichiens.

Ce fut à ce moment où, suivant l'expression de Superbe, madame de Sancy *faisait la cour* au colonel baron Rœderer, que les camarades de Roger la lui montrèrent comme une bête curieuse.

Roger tourna d'abord vers elle un regard indifférent

et dédaigneux; la Cosaque, au bras de M. de Rœderer, se dirigeait vers l'autre extrémité du foyer; Roger ne pouvait apercevoir que la courbe admirable de ses épaules, sur lesquelles tombaient à profusion les masses soyeuses et lustrées de ses cheveux noirs.

— Comment trouvez-vous cette taille-là? lui demanda-t-on.

Roger sembla faire effort pour répondre, mais la voix s'arrêta dans son gosier.

Tout le monde put remarquer l'altération subite et profonde de son visage.

Il fit même un mouvement pour s'élancer, comme si quelque chose l'eût attiré en avant, mais ses jambes chancelèrent sous lui, tandis que des gouttes de sueur froide coulaient le long de ses tempes.

— Qu'avez-vous? lui demandèrent ses amis.

— Rien! fit Roger, qui parvint à se tenir debout.

Il n'était pas sûr encore, et se croyait le jouet d'une illusion.

— Celle-là est la Cosaque! murmura-t-il.

— En propre original! lui fut-il répondu.

— Et son nom? Son vrai nom?

— A-t-elle un vrai nom? Personne ne lui connaît ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni cousin, ni cousine, ni oncle, ni tante.

— Et son mari est mort quelque part, on ne sait où!

— Son nom? répéta Roger; le nom qu'elle a... le nom qu'elle prend?

— Madame la baronne de Sancy, lui fut-il répondu.

Il passa la main sur son front, se souvenant de cette voyageuse qu'il avait suivie en Allemagne...

A ce moment, la Cosaque se retourna.

La poitrine de Roger rendit un grand gémissement.

Il devint plus livide qu'un cadavre, et si l'un de ses amis ne l'eût soutenu, il aurait perdu l'équilibre.

Même dans les bras de son ami, il oscillait comme un homme ivre.

La Cosaque passait, souriante, animée, joyeuse.

Elle était tout entière à son œuvre de coquetterie ou de passion.

A voir le feu qui était dans ses yeux, ce dernier mot eut semblé le mieux choisi.

Son regard et celui de Roger se choquèrent.

Un imperceptible tremblement agita tout le corps de madame de Sancy, tandis qu'une nuance de pâleur descendait comme un voile sur son délicieux visage.

Mais sa prunelle resta claire et calme.

Roger étouffa un cri déchirant, et ce nom tomba de ses lèvres :

— Laure !

Ses amis l'entourèrent effrayés.

Il serra son front à deux mains et les interrogea d'un œil égaré :

— Suis-je fou ? murmura-t-il.

Puis avec une épouvante profonde :

— Ne me quittez pas... Je sais que je suis fou !

Dans le silence qui suivit, il put entendre la voix sonore et douce de madame la baronne de Sancy, qui disait à son cavalier, du bout des lèvres :

— Il fait ici une chaleur étouffante. Voici un jeune homme que je ne connais pas et qui se trouve mal.

Puis elle s'éloigna, souriant et s'éventant avec une gracieuse indifférence.

VIII

LA LEÇON D'ARMES

J'essaye de raconter cette courte histoire un peu comme elle fut dite chez la marquise. J'y laisse le décousu d'un récit de salon. Il y a là-dedans évidemment de quoi faire un très-gros livre, mais il me semble que ce serait défigurer cette tragédie en deux actes que de l'arrondir jusqu'au nombre voulu de tableaux. Je suivrai donc pas à pas mon auteur, ne prenant pas plus souci que lui-même des personnages accessoires jalonnés sur notre route.

La semaine fixée pour les duels du Superbe s'écoula. Il blessa le Magyar Aszel, il désarma le comte Arnim et fit grâce aux autres. C'était son humeur de se montrer parfois bon prince. Aussi ses ennemis lui jetèrent-ils plus tard quelque petite aumône, quand il devint ce gueux à barbe sordide, qui effrayait les enfants du Palais-Royal.

Huit jours après la représentation de *Fernand Cortez*,

à l'Opéra, dans un salon de la rue de Varennes, grand, riche et très-élégamment meublé, une scène singulière se passait.

Un homme à moustaches grisonnantes et mutilé d'un bras se tenait à la place du guéridon, qu'on avait poussé dans une embrasure. Il avait un fleuret à la main et un plastron sur la poitrine.

Vis-à-vis de lui, une jeune femme, vêtue d'une robe courte et d'un corsage lacé par devant, se tenait en garde, le visage protégé par un masque de laiton. C'était une de ces tailles gracieuses qui cachent leur vigueur sous la souplesse charmante ; vous vous seriez étonné au premier aspect que cette main délicate pût soutenir et diriger le fleuret, mais il ne fallait qu'un coup d'œil pour effacer cette impression. Cette peau veloutée recouvrait des muscles d'acier ; ce poignet vif et franc était maître de son arme, au point d'exécuter avec une netteté, avec une rapidité irréprochables, les coups les plus difficiles.

Quel que fût le caprice qui eût porté cette créature si jolie, et en apparence si distinguée, à étudier un art que son sexe trouve rarement l'occasion d'utiliser, il est certain qu'elle en avait saisi les principes et aussi les finesses avec un bonheur fort extraordinaire. C'était, dans toute la force du terme, une virtuose de l'épée, et, dans une salle d'armes parisienne, elle eût vraisemblablement trouvé bien peu d'hommes capables de lui rendre des points.

Son professeur, néanmoins, paraissait mécontent, et, au moment où nous franchissons le seuil du salon, il lui disait d'une voix rude :

— Croyez-vous qu'on attendra votre riposte l'arme au bras ou les mains dans les poches ? Il faut arriver à temps ou ne pas s'en mêler. On ne joue pas de cet instrument-là comme on pince du piano, nonchalamment et du bout du doigt. Corbleu ! soutenez votre garde, si vous ne voulez pas que le fleuret entre. Je vois un trou large comme un chapeau ! Du nerf ! nous ne faisons pas de progrès. Je mets en fait que j'aurais eu trois fois le loisir d'arriver à la parade.

— Bon ami, je n'en puis plus ! murmura la jeune femme.

Elle ne lâchait pas le fleuret, pourtant.

— Recommencez-moi cela ! répéta le manchot impitoyable, et ne nous endormons pas, s'il vous plaît !

On eût pu voir la charmante élève sourire derrière son masque, mais on aurait pu entendre aussi un soupir de fatigue siffler dans sa poitrine ; cependant elle se remit en garde gaillardement et croisa le fer.

Le manchot l'attaqua vivement et, on peut le dire, brutalement par une série de coups droits, alternant avec des feintes très-simples et telles qu'on les peut risquer sur le terrain.

Ce n'était pas un jeu de salle qui s'engageait là ; on n'essayait que les bottes du duel. L'amazone parait, il est vrai ; elle parait même très-bien et avec cet à-propos qui indique le tireur d'habitude ; mais sa riposte était faible, hésitante ; le manchot semblait se rire de sa riposte, rejetant l'épée à droite, à gauche, en dessus, en dessous, au moyen de toutes les parades connues.

— Voilà ! disait-il en faisant volter le poignet d'acier

qui lui restait, nous nous essoufflons, nous perdons haleine, le nerf n'y est plus. On ne peut pas aller contre la nature; le métier des armes ne convient pas aux dames... J'en ai connu une pourtant, mademoiselle Céleste, qui était *prévote* chez Cœurdelion. Mais ce n'était pas la fille d'un comte.

Le petit pied de la jeune femme, impatient et colère, frappa le sol; le manchot, qui vit étinceler son regard, s'interrompit, sourit et serra son jeu.

— Pour finir, murmura-t-il, car vous vous rendriez malade.

— Pour finir! répéta l'amazone, qui para de pied ferme un coup droit allongé en conscience.

— Bien! fit le manchot.

Ce mot si court sonnait encore dans sa bouche, quand la jolie amazone, venant à la riposte avec une vitesse désespérée, trompa le contre de quarte qu'on lui opposait et brisa son fleuret au beau milieu du plastron qui recouvrait la poitrine du manchot.

Le manchot avait une face de vieux soldat vigoureusement caractérisée; il y eut quelque chose de comique, et à la fois de touchant, à voir les impressions diverses qui se combattirent sur cette rude physionomie.

L'étonnement, la joie, le dépit s'y peignirent en même temps avec une égale énergie.

— Tonnerre du ciel! gronda-t-il, touché en plein! et pas marchandé! Par une demoiselle! Le brigadier Bonnet! Tonnerre du ciel!

L'amazone avait jeté le tronçon de son fleuret et s'était laissée choir pantelante sur le sopha. Elle enleva son

masque d'un tour de main pour respirer à son aise et le jeta au loin sur le tapis.

Le masque, en tombant, découvrit un visage de jeune femme, enflammé par l'exercice violent, inondé de sueur, mais triomphant et souriant, — un visage adorable, en vérité, on ne peut employer un autre mot, le visage de madame la baronne de Sancy, — la Cosaque !

Son sein battait précipitamment ; ses cheveux mouillés s'affaissaient le long de ses épaules, son regard pétillait et brûlait.

Le manchot déposa aussi son arme ; puis il essuya d'un revers de main son front humide. Ses traits étaient maintenant sérieux et son attitude respectueuse.

— Mademoiselle est forte ! dit-il d'un ton très-bas, mais avec une singulière emphase ; mademoiselle est très-forte.

— Tant mieux, bon ami, répliqua la Cosaque, car l'heure approche.

— Ah ! fit Bonnet, qui détourna les yeux ; l'heure approche !

Il ajouta en baissant la voix :

— Quand l'heure sera tout à fait venue, mademoiselle, il ne faudra pas me le dire, car je désapprouve tout cela.

— Bon ami, murmura la jeune femme avec une nuance de hauteur, mon père avait pour vous de l'affection, et je vous aime assez pour vous demander conseil quand ma volonté n'est pas arrêtée. Mais ici, j'ai une volonté. Elle est de fer.

L'ancien brigadier secoua la tête. Il restait soucieux.

— Mademoiselle, dit-il respectueusement, mais rondement, je vous ai vue longue comme le bras. Votre sainte femme de mère avait confiance en moi et me laissait vous emporter où je voulais. Ça se paye, des choses de même. Je me serais fait hâcher en petits morceaux pour elle et pour vous. Vous êtes fière un tantinet plus qu'elle. La chose vous va bien, non point parce que vous êtes noble et riche... et belle comme on n'en voit pas, non!..., mais parce que vous êtes la fille du colonel Boisberthevin. Je vous aime plus à vous toute seule que je n'aimais votre père et votre mère. Eh bien! n'empêche! Quand je vous entends appeler la Cosaque, il me prend des envies de vous planter là... en me faisant sauter la cervelle, comme de juste.

Laure lui tendit la main.

— Et, comme de juste, ajouta-t-il, ça ne ferait pas un pli, si je croyais un mot de ce qu'ils disent.

Laure ne demanda même pas « ce qu'ils disaient. » Elle garda la sérénité de son regard.

Bonnet soupira.

— Il faudrait être bien bouché pour ne pas comprendre, continua-t-il. Nous avons fait un millier de lieues à travers l'Allemagne et l'Italie; ce n'était pas pour nous promener. Il y a des moments où vous avez les deux yeux du colonel, oui. Mais ce n'est pas des choses naturelles; les dames ont reçu le don de l'amour et du ménage, L'épée est aux hommes. Vous ne changerez pas ça.

— Je le changerai! prononça Laure d'une voix ferme et basse.

Bonnet se frappa le front comme on fait pour saluer la venue d'une importante idée.

— Je savais bien que j'oubliais le principal ! s'écria-t-il. M. Roger est à Paris. Je l'ai vu.

— Moi aussi, dit Laure, qui courba la tête.

— Étant à Paris, poursuivit Bonnet, il peut bien s'aligner pour sa cousine et la mémoire de son oncle. Il a l'uniforme de garde du corps sur le dos, et je ne suis pas fou, moi, de cet uniforme-là. Mais n'empêche que M. Roger est un brave jeune homme. Qui veut la fin, veut les moyens. Pour la besogne susdite, faut un mâle, voilà mon opinion.

Laure ne répondit pas.

— Alors, reprit Bonnet, qui se gratta l'oreille, mademoiselle ne veut pas de son cousin Roger.

— Non, répartit la jeune fille d'un accent triste, mais résolu.

— Tonnerre du ciel ! gronda l'ancien brigadier. Pour l'entêtement, vous ne lâchez pas votre part, non..... Alors, ripostez sur la parade, au moins !

Il poursuivit avec une volubilité pleine d'émotion :

— Je ne comprends pas un jeu comme ça, voyez-vous. C'est femme ! c'est pigeon ! c'est dindon ! Vous tirez comme un ange, mais pour rire. On ne venge pas son père avec des parades.

— Je riposterai, dit Laure entre ses dents serrées, quand je serai en face de lui !

— Savoir ! fit Bonnet. Heureusement qu'il n'y a pas dans toute l'Autriche un Autrichien assez lâche pour croiser le fer contre une femme.

Les prunelles de Laure étincelèrent.

— Nous verrons bien ! murmura-t-elle.

Puis avec une jactance naïve, qui était presque d'un enfant, elle ajouta :

— Je tire encore mieux le pistolet que l'épée.

La paupière du brave Bonnet était humide.

— C'est vrai ! grommela-t-il; c'est pourtant vrai ! On croirait voir la paire d'yeux du colonel !

Cinq heures sonnèrent à la pendule. Madame la baronne de Sancy se leva brusquement.

— Sonnez ma femme de chambre, Bonnet, ordonna-t-elle. Je suis en retard.

Elle ajouta avec un sourire étrange :

— Il faut que je sois belle, ce soir !

L'ancien brigadier voulut parler encore, car la curiosité et la peur le pressaient à la fois; mais Laure le congédia d'un geste impérieux.

Une minute après, madame la baronne de Sancy avait dépouillé ce corsage montant et piqué dont elle se servait pour contenter sa bizarre manie d'escrime. Elle était en face de son miroir, sérieusement occupée de ces mille riens qui constituent la grande œuvre où la Parisienne excelle entre toutes : la toilette, ce dangereux sortilége qui, selon l'habileté, le goût ou la chance, peut enlaidir la laideur ou embellir la beauté même.

La camériste de madame la baronne était de Paris et fée.

Quand madame la baronne, armée plus terriblement qu'à l'heure où elle portait cuirasse, se leva et fit bouffer

les plis gracieux de sa robe, il y avait des rayons autour de son front.

« Il faut que je sois belle, ce soir, » avait-elle dit :

Si c'était pour livrer bataille, malheur à son adversaire.

C'était encore un salon, un salon bien différent de celui qui servait de salle d'armes à madame la baronne.

Pauvre salon, celui-là : comme il s'en trouve dans ce quartier perdu, là-bas, derrière le Jardin des Plantes, où les abandonnés vont chercher un semblant de famille dans les pensions bourgeoises ou les maisons de santé.

Je ne crois pas qu'il y ait au monde rien de plus lugubre que cette portion de Paris, habitée par des morts en avancement d'hoirie.

Elle n'a point changé depuis la Restauration; elle ne changera jamais. On mettra un nom de rue à la place d'un autre, quelque boulevard même pourra passer au travers, mais ce sera toujours le cimetière anticipé, le faubourg découragé, où les pavés ont de l'herbe et les vivants de la moisissure.

Le salon dont nous parlons semblait situé à cent lieues du Palais-Royal, tout exubérant de vie, tout ruisselant de lumières; il était étroit, froid, maigre, muet, austère, ennuyé, et portant énergiquement ce cachet particulier, cette odeur spéciale et sinistre qui appartiennent aux maisons de refuge, hautes et basses, pauvres ou riches,

depuis l'indigent hôpital jusqu'aux luxueuses retraites des délaissés millionnaires.

Ce n'est peut-être pas une odeur, mais où trouver un autre mot? C'est quelque chose de bien plus subtil qu'une odeur; cela s'adresse à l'âme au moins autant qu'aux sens : c'est glacé, c'est désolant, c'est mortel.

Auprès d'une petite table en acajou, sur laquelle un dîner sobre était servi, une vieille femme s'asseyait, vêtue de satin et coiffée de dentelles, en face d'une demoiselle de compagnie à la figure pointue et malheureuse.

La demoiselle de compagnie est le démon familier de ces funèbres asiles : misérables êtres qui vivent de la chute et de la détresse d'autrui, meubles amers qui remplacent la famille absente et les amis perdus, comme la béquille, hélas! remplace la jambe morte de l'invalide.

Elles mangeaient toutes deux, la vieille dame et la demoiselle de compagnie, partageant les mets propres, mais d'apparence un peu spartiate et mesurés avec parcimonie. La vieille dame grignotait, la demoiselle mâchait d'un mouvement solide et grave, comparable au jeu des mâchoires d'un ruminant.

Il faut beaucoup de substance nutritive pour entretenir la maigreur des demoiselles de compagnie.

— En demandant un supplément, dit tout à coup la vieille dame, dont les yeux mornes et vitrifiés eurent comme un reflet de souvenance, on aurait pu l'inviter à dîner.

— Les jeunes gens n'aiment pas dîner ici, répartit la demoiselle de compagnie, la bouche pleine.

La bonne dame murmura d'un ton de profonde envie :

— Quel appétit vous avez, mademoiselle Caron ! Cela fait plaisir à voir !

Puis elle ajouta, en caressant sa petite tabatière d'écaille :

— Roger, mon filleul, aime à me voir, parce que nous parlons d'elle. Il est garde du corps, à présent. La bonne cause a triomphé, Dieu merci !

Son assiette, à demi-pleine, fut repoussée. Il y avait comme un dolent écho dans ce cri de victoire. Elle garda un instant le silence. La demoiselle de compagnie mangeait sans rancune ni remords.

— Le colonel était couché en travers, devant la table, prononça la vieille dame péniblement, pendant que ses yeux s'égaraient. Il avait deux trous ronds et rouges : un au front, l'autre au cou. Il y avait une mare de sang sur le plancher... J'ai été folle, je sais bien cela, mais je ne le suis plus, et je ne veux point rester dans cette maison, où il y a trop de gens qui ont perdu la raison. Le colonel était un homme fort, un beau militaire. Vous n'ignorez pas qu'il était mon neveu par alliance. Il avait deux trous étroits, ronds et rouges, tirant sur le noir : un vers la tempe, l'autre au cou, celui du cou avait rendu la mare de sang... Je pense que je ne vous avais jamais dit cela.

Mademoiselle Caron bâilla. Peut-être avait-elle entendu trop souvent cette histoire. Quand elle eut bâillé, elle mangea.

— Feu madame de Boisberthevin était une de Croze, reprit la vieille dame posément et comme on parle au début d'un long récit; j'eus la tutelle de l'orpheline, et son éducation me fit honneur. Vous n'êtes pas capable, ma chère demoiselle, de me trouver, dans Paris, une jeune personne si pieuse, si douce, si réservée. Roger, mon filleul, Roger de Loynes, devint épris d'elle. Ils étaient autant dire accordés. Ce fut le jour même du départ de Roger que l'événement arriva. J'étais là; je les vis... ces hommes... ces monstres!... horrible!... horrible! Elle disparut; personne ne l'a rencontrée jamais. Il y a des jours où je me dis que les monstres dévorèrent son cadavre. Messieurs les officiers de l'armée alliée sont pourtant des jeunes gens bien élevés. Certes, certes... Et de famille!

La demoiselle de compagnie haussa imperceptiblement ses épaules aiguës en sucrant sa tasse de café.

Madame de Croze répétait :

— Horrible! horrible! ces figures sont encore devant mes yeux. C'étaient des Autrichiens, moi qui avais tant de confiance en eux! et quand on songe! N'est-ce pas vous, Caron, qui m'avez dit ce conte à dormir debout, où l'on voit une belle jeune femme courir après ces Autrichiens?

— La Cosaque, prononça la demoiselle d'un ton important; tout le monde sait cela dans Paris. La Cosaque est un monstre aussi!

Une servante de la maison de santé entra et annonça :

— M. Roger de Loynes.

Caron baissa aussitôt les yeux, mais les demoiselles de

compagnie savent regarder à travers leurs paupières fermées. Caron, profitant de cet avantage, examina curieusement et minutieusement le jeune garde du corps, qui était très pâle et dont le visage bouleversé gardait la trace d'une violente émotion.

Caron, la pauvre fille, ne détestait pas les beaux jeunes gens; mais Roger de Loynes se fit tout de suite du tort dans son esprit en disant à la vieille dame, sa marraine :

— Bonne tante, il faut que nous soyons seuls.

Caron ne bougea pas; il fallut un regard parlant de madame de Croze pour la mettre en mouvement.

Dès qu'elle fut partie, Roger vint s'asseoir auprès de sa marraine et lui baisa la main.

— Bonne tante, dit-il d'une voix altérée, vous avez été bien malade, et je me suis demandé plus d'une fois aujourd'hui si ce n'était pas une cruauté que de vous faire partager mes nouvelles tristesses.

— Il s'agit d'elle! murmura la vieille dame, dont les mains blanches et blêmes se mirent à trembler.

— Et j'ai beau chercher autour de nous, reprit Roger, je ne vois personne... mais personne qui ait des motifs de sang ou d'amitié pour s'intéresser à elle. Il n'y a que vous... et moi.

— Ne serait-elle point morte! balbutia madame de Croze, qui fit effort pour se lever.

— C'est une famille disparue! poursuivit le jeune garde du corps au lieu de répondre. Une sorte de malédiction a passé par là. De tous ceux qui les aimaient, nul ne reste. Elle a pu vivre à Paris, à Paris où elle est

née, à Paris où sa sainte mère et son digne père étaient bénis et respectés, elle a pu étonner Paris, scandaliser Paris, sans qu'il se soit rencontré un homme ou une femme, dans la foule, pour mettre son vrai nom sur son visage ! Personne pour l'avertir ! personne pour l'arrêter ! personne pour la tuer, entendez-vous, ma tante, à l'heure où elle allait se perdre et se déshonorer !

Ces derniers mots râlèrent dans la gorge du jeune homme.

— Scandaliser Paris ! répéta madame de Croze stupéfaite. Se perdre ! se déshonorer ! Ma pauvre tête est encore bien faible. Il y a des moments où je ne saisis pas le sens des paroles... Roger, dites-moi bien vite que vous ne me parlez pas de Laure de Boisberthevin !

Roger se prit le front à deux mains.

— Vous vivez loin du monde, bonne tante, continua-t-il ; mais, si retirée que vous soyez, peut-être avez-vous entendu prononcer le nom de cette créature que l'indignation publique a surnommée *la Cosaque*...

— La Cosaque ! répéta encore madame de Croze, dont les lèvres frémissaient. Est-ce que tu deviens fou, Roger ? Toi aussi, mon pauvre enfant !

Le jeune garde du corps rapprocha son siége ; un tic douloureux agitait les muscles de ses joues.

— Plût à Dieu que j'eusse perdu la raison ! murmura-t-il. Un instant, je l'ai espéré, à tel point ce que je voyais révoltait mon cœur et ma conscience ! J'ai vu et je n'ai pas cru. Il a fallu l'évidence et l'aveu même de celle...

Il n'acheva pas, parce que la vieille tante de Croze était debout, sur ses jambes chancelantes et balbutiait :

— Laure ! Laure de Boisberthevin ! ma fille ! la Cosaque ! Mais ce sont les assassins de son père !...

Roger courba la tête en poussant un gémissement.

— L'as-tu maudite, filleul ? demanda madame de Croze, qui lui saisit brusquement le bras ; l'as-tu repoussée ? L'as-tu foulée aux pieds...

Roger de Loynes se redressa lentement. Deux larmes roulèrent sur la pâleur de ses joues. Il prononça tout bas ce seul mot :

— Je l'aime !

IX

LE SAUT-DE-LOUP

Roger de Loynes avait douté, même après avoir vu. L'œil a beau voir, la conscience se raidit longtemps contre l'impossible. Il y a des ressemblances extraordinaires, et cette femme, la Cosaque, avait contribué, par sa conduite même, à fortifier l'incrédulité du jeune garde du corps. Le premier soir, à l'Opéra et les jours suivants, dans d'autres rencontres, la baronne de Sancy avait laissé tomber sur lui des regards si froids, si exempts de trouble et si absolument indifférents, que Roger en était arrivé à se dire : ce n'est pas elle. Il cherchait et trouvait des différences entre l'adorable jeune fille dont les sourires vivifiaient autrefois cette heureuse solitude de Cormeil-en-Parisis, et la jeune femme éblouissante de beauté qui, maintenant, soulevait autour d'elle tant d'admirations et tant de mépris. C'était bien toujours le

même visage aux lignes calmes et hardiment harmonieuses. C'était bien la fine souplesse de sa taille d'ondine. C'étaient bien aussi les mêmes cheveux de jais, dont le luxe abondant ruisselait sur les mêmes épaules aux juvéniles et ravissants contours. Mais quelque chose était changé dans l'expression, dans la signification, dans le *sentiment* de tout cela. Le regard ne parlait plus le même langage, la tournure aussi, cette expression du corps, s'était transformée.

Un matin, Roger reçut une lettre, cachetée aux armes de Boisberthevin. L'aspect seul de l'écriture suspendit le mouvement de son cœur. La lettre était ainsi conçue :

« Mon cher Cousin,

« Nous nous sommes aimés, j'ose le croire, sincère-
» ment. Le malheur nous a séparés ; je ne pense pas que
» l'heure des explications soit venue, de moi à vous : est-
» ce une raison pour que j'hésite à vous demander un
» service ? Et si je vous le demande, dois-je craindre un
» refus ?

» Me venir voir, soit dans ma loge au théâtre, soit
» chez moi, serait compromettant, peut-être, pour un
» officier français, et cependant il faut que je vous parle.
» Demain soir, à neuf heures, ma voiture passera devant
» le saut-de-loup de la Muette, au bois. A demain.

» Votre cousine et ancienne amie :

« Laure de B***. »

Ce fut une nuit de fièvre, une journée d'irrésolution et d'angoisses. Fallait-il accepter ce rendez-vous? Fallait-il répondre à cette assignation par l'abstention et le silence? Le ton de la lettre indignait Roger; il y avait là un aveu sans repentir. Elle connaissait la profondeur de sa chûte et cependant, rien n'indiquait dans la texture de sa phrase qu'elle eût eu, en l'écrivant, la rougeur au front. L'accent de toute cette missive était froid, hardi, presque viril. Cela ressemblait, en vérité, à cette nouvelle physionomie que Laure de Boisberthevin s'était faite : c'était glacé, osé, impertubable comme un regard de la Cosaque. Plus de cent fois, durant cette nuit et durant cette journée, Roger fit dessein de s'abstenir. Cette conduite lui semblait non-seulement digne et prudente, mais encore commandée par la situation. Le soir vint; à huit heures et un quart, il était encore en robe de chambre, regardant l'aiguille de sa pendule comme s'il eût été satisfait de voir arriver le moment où l'on peut répondre à tous les arguments de l'esprit hésitant par cette seule parole : il est trop tard.

La demie sonna. Roger tint bon, — mais, cinq minutes après, il était à cheval et brûlait le pavé sur le chemin du bois de Boulogne.

Madame la baronne de Sancy était seule dans sa calèche. Roger n'y voulut point monter. La baronne descendit et ils se promenèrent au clair de la lune dans ces coupes où les beaux chênes de Passy, tombés sous le sabre des Prussiens, commençaient à peine à relever au-dessus du sol leurs rejetons d'une année.

— Madame, que me voulez-vous? demanda Roger après un court silence.

La Sancy fut toute une minute avant de lui répondre.

— M. de Loynes, dit-elle enfin d'une voix où il y avait des larmes, vous souvient-il que nous nous quittâmes fâchés, le jour où je vous vis pour la dernière fois?

— Ce n'est sans doute pas pour me parler de cela, Madame... commença Roger d'un ton de froide surprise.

Elle l'interrompit doucement et ajouta :

— M. de Loynes, mon père vous aimait bien. Il venait encore de prononcer votre nom quand on l'assassina.

Roger recula d'un pas; le rouge lui montait au visage.

— Madame, murmura-t-il, je ne voulais pas venir. Je ne sais pas pourquoi je suis venu. Peut-être est-ce en effet la mémoire de votre noble et digne père... Madame, cette entrevue ne doit point se prolonger. J'aurais aimé ne point entendre dans votre bouche le nom de votre père. Encore une fois que voulez-vous de moi?

Les lèvres de la belle baronne s'entrouvrirent avec vivacité. On eût dit qu'une parole allait jaillir du plus profond de son cœur, mais elle se tut et ce fut seulement un long soupir qui souleva sa poitrine.

— M. de Loynes, reprit-elle pour la troisième fois, vous avez raison; cette entrevue doit-être courte et je ne vous parlerai plus de mon père. J'avais deux motifs en souhaitant de vous voir. Je voulais d'abord vous remercier de vos efforts généreux qui n'ont point été couronnés de succès. Le coupable était trop bien caché pour que la justice le pût découvrir à l'aide des moyens

ordinaires. Je voulais en second lieu, comme ma lettre vous l'annonça, solliciter de vous un dernier service. J'ai beaucoup souffert, M. de Loynes, mais j'ai agi plus que je n'ai souffert. Pendant qu'on se demandait : Où est la fille du mort? Que fait la fille du mort? La fille du mort était à son poste et faisait son devoir. La pauvre enfant que vous aviez quittée, timide et frivole, était une femme le lendemain, plus qu'une femme, car elle se sentait seule en face d'une grande fatalité : c'était un homme! Le service que je vous demande, c'est d'assister à ma justification et de protéger, au besoin, mon plaidoyer. Mes juges sont choisis déjà, ainsi que l'enceinte du tribunal : juges et salle d'audience sont ce qui convient pour le procès de la Cosaque. Le service que je vous demande est précisément de ne point reculer devant les hommes ni devant le lieu. Il faut cela. Paris entier doit savoir et absoudre, puisque Paris entier ignore et condamne. Je veux à cette fête ceux par qui Paris sait tout, les favoris de son caprice, les maîtres de ses fantaisies; je veux des soldats étrangers et des officiers de notre armée. Je veux les beaux du Palais-Royal et les merveilleux du Boulevard de Gand. M. de Loynes, il se peut qu'après cette soirée, nous soyons séparés pour jamais. La Cosaque disparaîtra comme mademoiselle de Boisberthevin est déjà morte. La pauvre fille qui est maintenant devant vous prendra un troisième nom pour cacher désormais à tous les derniers jours de sa vie. Au lieu du masque qui est sur son visage, elle aura un voile : ce voile qui est en même temps une égide et au-delà duquel ne vont point les regards du monde.

Elle s'arrêta. Sa voix était ferme et douce. Ses yeux pleins de prières cherchaient ceux de Roger qui détournait la vue pour fuir la fascination de cette merveilleuse beauté...

Ce fut le lendemain de cette entrevue que Roger de Loynes dit à sa pauvre vieille tante de Croze : Je l'aime.

Ce même lendemain, le grand restaurant du Veau-qui-Tette, situé sur la place du Châtelet, présentait dès le matin un aspect de fièvreuse animation. On y préparait une de ces solides et sérieuses bombances qui n'étaient pas rares à cette époque, et qui avaient porté jusqu'aux cercles polaires la renommée des traiteurs parisiens. L'art de la cuisine était alors tout particulièrement honoré, et personne, dans le monde civilisé, n'ignorait l'enseigne illustre que nous venons de citer : Le Veau-qui-Tette, non plus que les gloires rivales du café de Chartres, du Cadran-Bleu et du Rocher de Cancale. De tous ces héros culinaires, Véfour seul respire encore. Les autres ont vécu. On vend du calicot dans les salons historiques du Rocher de Cancale, et l'ombre du Veau-qui-Tette, revenant sur cette terre, ne retrouverait pas, hélas! une brique de ses fourneaux.

C'était un souper à cent francs par tête, sans les vins, et l'élite des gens à la mode devait s'y rassembler. On disait que l'amphytrion était une femme : madame la baronne de Sancy : la Cosaque. Certes, le chef, les deux

aides-majors, les aides, les sous-aides et l'armée obscure des marmitons à la douzaine, en avaient vu bien d'autres. Le Veau-qui-Tette, rival heureux du Bœuf-à-la-Mode (n'avions-nous pas oublié, dans notre énumération, ce vénérable Nestor des virtuoses de la casserole ?) avait donné à dîner à l'Europe entière, mais le fait semblait néanmoins digne d'attention : c'était une aubaine originale et de fantaisie qui méritait l'œil du maître et tous les soins des subordonnés.

Vers quatre heures, on commença à voir des uniformes sur la place du Châtelet ; les fracs élégants se mêlèrent bientôt aux habits militaires. Des groupes se formèrent sous l'enseigne emblématique, armes parlantes de l'illustre cabaret. Il faut remarquer que les gens du beau monde et tous les messieurs blonds, bruns ou grisâtres, appartenant à cette catégorie qu'on a nommée assez plaisamment la *Jeunesse dorée,* choisissent volontiers, pour y prendre leurs ébats, les tavernes des quartiers bourgeois ou populaires. C'est déjà une joie que de se dépayser et la vogue de telle noble guinguette vient surtout parfois de sa situation excentrique. C'est déjà une débauche que de passer les ponts ou que de pénétrer dans les habitudes tant et si souvent ridiculisées du quartier Saint-Denis. Paris a comme cela des lieux communs à l'aide desquels il se fait rire lui-même.

Grâce à son heureux caractère, Paris se divertira bien longtemps encore des petits rentiers du Marais et des épiciers de la rue des Lombards. Ce sont des gaîtés toutes faites, et Paris, je dis Paris, du haut en bas, chérit tout particulièrement cet esprit monnayé qui passe de main

en main et qu'on emporte avec soi comme un mouchoir de poche.

J'ai vu cela éternellement, comme éternellement j'ai vu le Parisien en province rire à gorge déployée et se moquer de prétendus sauvages, qui lui rendaient victorieusement la pareille. C'est là le plaisir souverainement parisien, la joie du dîner au cabaret, comme la joie de l'excursion en Bretagne ou en Sologne. On jouit avec ivresse de ses supériorités, on se repose dans la naïve conscience de ses plus-values ; on est heureux, on remporte avec soi de pleines pannerées d'histoires concernant les Chinois du boulevard du Temple ou les Osages de Quimper-Corentin. Où est le mal?

Nos *beaux* formaient des groupes observateurs et fiers de la curiosité générale, dont chacun d'eux pouvait s'attribuer une partie aliquote : il est si doux de se regarder soi-même comme un grand seigneur égaré parmi les manants !

Les groupes causaient, riaient, se moquaient, s'étonnaient, comme s'ils eussent admiré les tournures mandarines sur quelque place de Pékin.

Sur le quai, vers le lieu où la fontaine égyptienne montre maintenant ses sphynx à physionomie normande, un dernier groupe stationnait. Celui-là était composé de cinq gardes du corps en uniforme et d'un très-jeune homme, dont les allures militaires se trahissaient sous son costume bourgeois.

— Mes amis, disait ce dernier, j'ai pris un engagement d'honneur. M'estimez-vous et m'aimez-vous assez pour faire ce que je ferai, quoi qu'il arrive?

Il n'y eut point d'hésitation parmi les gardes du corps, qui répondirent d'une seule voix :

— Roger, nous avons confiance en vous, et nous vous aimons ; nous ferons ce que vous ferez, quoi qu'il arrive !

Roger de Loynes leur tendit la main à la ronde, et ce fut comme un pacte conclu.

L'instant d'après, la brillante calèche de madame la baronne de Sancy tournait l'angle de la place du Châtelet et les deux chevaux, encensant l'écume, s'arrêtaient court devant la porte du Veau-qui-Tette.

Les gens du quartier se montrèrent au doigt la Cosaque pendant qu'elle sautait, leste et charmante, sur le pavé, où deux colonels autrichiens, le Superbe et le prince Potomkine se disputèrent l'honneur de lui offrir la main.

Il y eut quelques huées timides, que couvrirent aussitôt les éclats de gaîté des convives.

Tout le monde entra sur les pas de la belle baronne, et le salon fut rempli en un clin d'œil.

Les lustres étaient allumés, bien que la nuit ne fût pas encore tombée ; fenêtres et volets étaient fermés, comme si l'on n'eût point voulu que les bruits de céans fussent entendus au dehors.

Autour de cette table, couverte de surtouts, chargée de fleurs et littéralement éblouisssante de lumières, les habitués trouvèrent quelque chose de changé dans la décoration du salon : quatre trophées d'armes pendaient aux lambris.

Comme la majorité des convives portait l'épée, ceci

pouvait être, de la part de la charmante baronne, une galanterie de plus.

Il y avait vingt-six couverts : deux fois treize, ainsi que le fit remarquer le Superbe.

Les convives étaient tous gens de notoriété ou de plaisir. On comptait parmi eux plusieurs diplomates, un officier général, des hommes politiques et des publicistes.

Quand ce récit fut fait chez la marquise, le conteur dressa exactement la liste des convives, et cela n'ajouta pas peu à la consistance du récit, mais entre ces noms, connus de chacun, certains sont portés encore par leurs propriétaires; d'autres, en plus grand nombre, appartiennent à la postérité de nos dîneurs; il n'y a guère que ce pauvre Chodruc-Duclos, le Superbe, qui soit mort tout entier, laissant l'historien à l'abri de toute plainte et de tout procès.

Verba volant; on disait ce qu'on voulait chez la marquise; *scripta manens!* dans les livres, il faut beaucoup de circonspection : nous ne nommerons que le Superbe.

Madame la baronne de Sancy prit la royauté du festin et s'assit au centre de la table entre le général *** et le Superbe. Vis-à-vis d'elle, à la place d'honneur, elle mit le colonel baron Rœderer, qui eut pour voisins Roger de Loynes et l'un des jeunes gardes du corps.

Le hasard sembla présider au placement des autres convives, et cependant on put remarquer que les officiers autrichiens se trouvaient tous entre deux gardes du corps.

— Messieurs, dit la belle baronne en forme de discours

d'ouverture, mais d'un ton si franc et si modeste à la fois que chacun se sentit pris de sympathie, je vous remercie tous tant que vous êtes d'avoir accepté l'invitation d'une femme telle que moi. Vous êtes gens d'honneur et gens de valeur; moi, je n'ai qu'une célébrité de scandale. Dînons, messieurs, je vous prie, dînons bien et gaîment, s'il se peut. Au dessert, je vous dirai le mot d'une énigme et j'espère que vous respecterez le sentiment honorable, il faut aller plus loin, le devoir sacré qui fut le mobile de ma conduite. Un lien m'attache à messieurs les officiers autrichiens, un lien cher et fatal qu'ils ignorent eux-mêmes. Ils seront instruits en même temps que vous, et chacun saura pourquoi, toute jeune et peut-être aussi timide que pas une de mon sexe, j'ai porté sans faiblir, au milieu des railleries et des malédictions, ce sobriquet si lourd : *la Cosaque!*

Il y eut un murmure d'approbation : le programme était consolant : Dîner d'abord, et dîner gaîment.

En somme, on était ici comme au spectacle, et personne ne prenait fort au sérieux, dans une telle bouche, ces grands mots : Honneur et devoir.

Le mot de l'énigme promettait une surprise.

A l'exception d'un seul visage, qui était là plus pâle que celui de la Cosaque elle-même, toutes les autres physionomies témoignaient de l'excellente humeur des convives.

J'ai vu des repas de corps où la terreur légitime, inspirée dès le début par les toasts motivés du dessert, attristait même le potage. Que Dieu punisse les porteurs de toasts ! Qu'ils soient maudits dans leurs estomacs et

dans leurs dents ! Qu'ils soient condamnés dans l'autre monde à écouter éternellement leurs propres discours !

Mais, ici, ce n'était pas une menace de toast qui pesait, suspendue sur la sérénité des convives ; le dessert ne devait apporter, à la fin d'un repas exquis, que la jouissance des curiosités satisfaites.

Une jouissance au lieu d'un supplice.

Le dîner fut charmant ; l'esprit français étincela devant les étrangers éblouis. Le Superbe et une demi-douzaine de ceux qu'il ne nous est point permis de nommer, firent assaut de légèreté, de grâce, de hardiesse et de coquetterie.

Les nobles dames qui écoutèrent en même temps que moi cette histoire, groupent volontiers autour de cet épisode de savants et mélancoliques commentaires, et appuient avec un complaisant regret sur le malheur que nous avons eu de perdre la science de causer.

On causait encore un peu, disent-elles, au commencement de la Restauration. C'est la monarchie de juillet et l'anglolâtrie qui ont amené les diseurs *ex professo,* les redoutables *dissertateurs*, les jeunes hommes sérieux, amidonnés comme un devant de chemise en calicot, et les parlementaires pour rire, si affligeants dans leurs essais d'éloquence.

Elles ajoutent, bien entendu, une définition de l'art de causer, qui est charmante, et quelques exemples. C'est à croire que, si elles voulaient, elles seraient capables de ressusciter la causerie !

Mais, hélas ! leur conclusion invariable est que la causerie gît, enterrée sous un sol lourd et profond, fait de

tous nos égoïsmes, de toutes nos grossières habitudes, de toutes nos prétentions pédantes, de nos connaissances banales et niaises comme des articles de dictionnaires, de nos ignorances puisées dans les encyclopédies (rédigées pourtant par des sociétés de savants !) de nos arrogances financières et administratives, de nos défaillances philosophiques et de je ne sais quels impurs résidus d'écurie, de clubs, de bourse et de taverne !

Il est donc acquis que les derniers causeurs étaient assis autour de la table du Veau-qui-Tette.

D'après nos comtesses, c'était un échange continu de bons mots, éclos naturellement et jaillissant en gerbes légères aux détonations du champagne, un feu roulant d'épigrammes courtoises.

Les prodigues ne comptaient pas ! On n'en était point encore à thésauriser ses pointes pour les placer, moisies et rancies, dans SES vaudevilles, on allait bon jeu, bon argent. Personne ne connaissait l'art ingénieux de mettre en pot les étincelles et de réchauffer les fusées confites. C'était riche, ardent, splendide, comme le bouquet d'une fête pyrotechnique.

N'oublions pas de dire que, parmi tous ces maîtres passés en l'art de tailler à mille facettes les cristaux de la conversation, madame de Sancy était parfaitement à sa place. Elle était gaie, sans cesser jamais d'être décente, et ses brillantes réparties avaient le rare mérite de toujours rester dans le domaine du goût exquis et de l'excellent ton.

Entre les gens qui l'admiraient ici, les plus enthousiastes n'étaient pas les étrangers. Les Français, bien

mieux placés pour apprécier les délicates saillies de cet esprit d'élite, s'étonnaient de trouver en madame de Sancy précisément tout ce que le monde noble paye au prix de ses plus chères faveurs.

Il n'y avait pas à s'y méprendre : la Cosaque était une grande dame.

A chaque instant, le mystère de sa vie gagnait en intérêt. Les pourquoi de toute sorte que soulevait le vague de sa légende populaire acquéraient une fiévreuse importance. Ceux qui croyaient la mieux connaître s'avouaient qu'ils ne savaient pas la première lettre du mot de cette prodigieuse charade.

On peut affirmer que les heures de ce repas avaient fui comme une rapide série d'éclairs.

Au moment où le dernier service dressait sur la nappe ses élégantes pyramides de fruits et de friandises, madame la baronne devint sérieuse tout à coup et regarda le colonel Rœderer, qui lui répondit par un grave salut.

Jusqu'alors ce beau ténébreux était resté froid au milieu de l'animation générale ; chacun put voir qu'en saluant madame de Sancy, il éprouvait de l'émotion ; c'était évidemment un signal, et la pâleur de ses joues se tinta d'une nuance de sang.

La baronne dit, en s'adressant à Roger de Loynes :

— Il est temps.

X

LE RÉCIT DE LA COSAQUE

Madame la baronne était ici le président du festin. Elle avait dit : Il est temps.

Dans un banquet ordinaire, c'eût été le moment funeste. Vous eussiez vu quelque redouté citoyen se lever, fier de sa parole facile et intolérable, déplier un papier abhorré, s'il n'a pas de mémoire, ou, s'il a de la mémoire, jouer un instant avec sa serviette pour la déposer sur la table et glisser sa main contente sous le revers de son habit.

Car ils sont contents, les malfaiteurs ! Ils ont prémédité leur crime ! Ils ont caressé pendant de longues heures ce toast impromptu qui va entraver la digestion publique. Ils en ont combiné à loisir les petites ruses et les puérils effets. Ils y ont placé de force le mot pour rire qui fait trembler.

Dieu juste! faut-il que nous subissions ainsi une à une toutes les baroques joies de la joyeuse Angleterre!

Ils sont contents, je le répète. Ils vont choisir leur homme dans l'auditoire et lui jeter à la face une monstrueuse flatterie que cet homme leur rendra avec usure. C'est réglé. Il y a eu répétition avant le spectacle, et pendant que ces enfants décrépits s'amusent, le triste peuple des convives écoute avec une résignation découragée.

Les toasts ne devaient naître que deux ou trois ans plus tard, aux premières fêtes de l'opposition. Il ne s'agissait point ici de toasts.

Au signal donné par la Cosaque, Roger de Loynes se leva.

Il était froid et grave.

Il parla au maître d'hôtel qui fit aussitôt retirer les gens de service, après quoi Roger ferma lui-même en dedans toutes les portes du salon.

Le baron Rœderer le suivait d'un regard approbateur.

Roger ayant accompli sa besogne revint s'asseoir à la place qu'il avait quittée.

Le colonel baron Karl Rœderer, son voisin, le remercia du geste.

Madame la baronne de Sancy envoya à l'adresse de ce dernier un regard dont l'expression ne se peut point traduire.

— Messieurs, dit-elle en repoussant son verre où pétillait encore la mousse rosée du champagne, il y a parmi vous des gens qui me connaissent et qui m'aiment; il y en a d'autres pour qui, ce matin encore, j'étais une

vulgaire chercheuse d'aventures, digne de mépris et peut-être de haine. Je vais parler pour les uns et pour les autres, pour les seconds, plus encore que pour les premiers. Au moment où nous prenions place à cette table, je vous ai dit que je vous choisissais pour juges. Vous allez absoudre ou condamner ma vie et vous allez aussi décider une question d'honneur, car l'un d'entre vous m'a demandé ma main, et j'attends votre décision pour savoir s'il m'est permis de m'asseoir à la place de l'épouse légitime dans la maison d'un gentilhomme et d'un soldat.

Elle s'arrêta.

Le colonel baron Karl Rœderer avait redressé sa tête hautaine et sévère.

Chacun devinait bien qu'il s'agissait de lui.

— Je vous ai dit encore, reprit madame de Sancy dont la voix s'altéra légèrement, qu'un devoir sacré avait dicté ma conduite. Ce devoir se rapporte au passé, non point au présent. Je suis la fille d'un père assassiné : je cherche l'assassin de mon père.

Vous eussiez vu disparaître, à ces derniers mots, les sourires qui restaient encore autour de quelques lèvres.

Il semblait qu'un nuage eut couvert soudain la radieuse illumination de cette salle.

Les visages étaient étonnés; la gaîté tuée d'un seul coup s'ensevelissait dans le deuil.

Le mystère attendu ne s'était point annoncé dès l'abord, sous ces couleurs lugubres. La plupart avaient rêvé je ne sais quel imbroglio aventureux et cavalier où cette belle baronne jouait le rôle à effet. La même idée vint,

cependant, à la majeure partie des convives : la baronne était une étrangère, malgré le piquant de son esprit et la pureté de son accent : une autrichienne sans doute. Une pensée de vengeance l'avait conduite en France, et certes, elle avait usé d'un droit en s'appuyant sur la protection des officiers de son pays.

Tout s'expliquait. Le baron Rœderer allait épouser une haine, et la main de cette belle créature devait être payée au prix du sang...

Mais il y avait maintenant sur les traits du baron Rœderer un grand étonnement et une sorte de malaise : autre énigme.

— L'assassin de mon père, continua la baronne renversant d'un seul mot toutes les hypothèses qu'on allait bâtissant autour de la table, fut un colonel autrichien. Je suis française et parisienne. J'ai de la fortune ; je pourrais avoir des amis. Au premier cri que je pousserais pour demander aide, plus d'une épée sortirait du fourreau, mais il ne me plait pas de transmettre à autrui le mandat de ma vengeance. Je ne veux pour cela ni ami ni serviteur. Ma main suffit ! elle sait tenir une arme. Il me faut un duel, un duel à mort avec le meurtrier de mon père !

Madame de Sancy fit une seconde pause.

Au milieu du silence, le Superbe dit à voix basse :

— Pour chercher, sinon pour combattre, je m'offre à vous, Madame, et de grand cœur.

Le sourire de la baronne fut un remercîment, mais elle répliqua :

— M. Chodruc-Duclos, il n'est plus besoin de cher-

cher : j'ai cherché moi-même et longtemps; j'ai enfin trouvé...

— Mais buvez donc, Messieurs, s'interrompit-elle. Le deuil est loin déjà et la réparation est proche. Baron Rœderer, je porte votre santé.

Elle effleura de sa lèvre un peu pâlie, mais souriante, le bord de son verre, tandis que l'Autrichien vidait le sien d'un seul trait avec toute sa gravité revenue.

Ils étaient là, en face l'un de l'autre.

Excepté Roger de Loynes qui avait de la sueur froide aux tempes, personne autour de la table ne soupçonnait encore le lien dramatique et terrible qui enchaînait cet homme à cette femme, et cependant chacun avait le cœur serré; chacun sentait d'instinct de grandes menaces planer...

Celle qu'on appelait la Cosaque reprit d'une voix lente et dont les vibrations résonnèrent longuement dans le silence.

— D'un seul mot, je vais vous dire toute la première moitié de mon histoire : Je suis la fille du colonel, comte de Boisberthevin.

Il y eut un murmure profond autour de la table.

Roger de Loynes, le visage livide et les yeux baissés, entendit la respiration de l'Autrichien s'embarrasser dans sa poitrine.

Chacun put voir le regard de ce dernier briller, puis s'éteindre à l'ombre de ses épais sourcils.

— J'ai vu, poursuivit madame la baronne de Sancy, dont la voix affermie prenait un calme extraordinaire, j'ai vu mon bien aimé père, couché près de moi, dans le

sang ; j'ai subi, sous le regard immobile de ses yeux, l'outrage suprême auquel les nobles filles des temps antiques ne savaient pas survivre. Me voici, témoin et victime, pour vous affirmer sur mon innocence et sur mon malheur que rien ne fut exagéré dans les récits qui soulevèrent un moment l'indignation et le dégoût de la France. Tout est vrai dans l'accusation portée contre le criminel inconnu : l'attaque nocturne, les coups de mousquets tirés à bout portant sur un homme sans armes, l'attentat plus hideux et plus lâche encore dirigé contre une pauvre enfant... M. le baron Rœderer, s'interrompit-elle, maintenant que vous savez mon nom et mon infortune, persistez-vous dans vos intentions à mon égard ?

— Je vous aimais, Madame, répondit l'Autrichien d'un ton de paternelle bonté, maintenant, je vous respecte. Je serai reconnaissant envers Dieu s'il m'est permis de remplacer près de vous celui que vous avez perdu.

— Et ce sera, en vérité, une étrange destinée, fit observer le Superbe. L'accusation que le colonel Rœderer a victorieusement repoussée dans le temps tombera plus bas encore devant le fait de cette union.

— L'accusation était folle, dit la Sancy d'un ton dégagé : M. le baron était à Prague à l'époque où le crime fut commis. M. de Loynes et moi nous savons bien cela puisque nous sommes allés tous deux, séparément, recueillir les témoignages sur les lieux mêmes... d'ailleurs, M. le baron Karl Rœderer a attesté sa présence à Prague, la nuit du meurtre et de l'attentat, par un serment, fait sur la vraie croix dans la chapelle de Saint-Jean-Népomucène, à la cathédrale de Saint-Weit, et tous les of-

ficiers de son régiment ont juré comme lui. Mais passons, s'il vous plait, à la seconde moitié de mon histoire. Le bruit courut dans le village de Cormeil-en-Parisis, que les deux mercenaires à qui le meurtrier avait donné la fille de sa victime, comme on jette aux chiens leur part sanglante de la chasse, avaient fait disparaître son cadavre après les horreurs de cette nuit...

Cette nuit fut horrible, en effet, horrible comme la plus dure de toutes les morts, mais la victime survécut à ses angoisses et la main de Dieu clément se mit entre elle et ses bourreaux.

C'étaient, vous le savez, deux soldats autrichiens ; on les avait enivrés pour les pousser à l'assassinat.

Après l'assassinat commis, on chargea la table de plus de vins qu'il n'en faudrait pour faire perdre la raison à dix hommes et l'on ferma la porte sur nous à double tour.

Le corps de mon père était couché entre la table et la cheminée. Je gisais, engourdie et paralysée sur le sopha. Les deux hulans étaient debout au milieu de la chambre.

Je me souviens que j'eus un poignant élancement dans ma torpeur, parce que l'un deux repoussa du pied mon père, afin de faire une place au fauteuil qu'il roulait vers la table.

Ils s'assirent.

Chacun d'eux décoiffa une bouteille et la but sans reprendre haleine, après quoi, saisissant à poignée leur barbe épaisse, ils échangèrent un sourire de sensualité satisfaite.

Leurs mains s'avancèrent à la fois pour atteindre un autre flacon, mais j'eus un spasme qui m'arracha un gémissement; leurs mains retombèrent; ils se retournèrent en tressaillant, ils m'avaient oubliée.

— Sacrament! dit l'un deux, j'ai cru que le vieux s'éveillait. Tu es tout pâle, Blasius!

— Suis-je aussi jaune que toi, Hans Kolb? Le vieux est bien mort, et voici une jolie fille!

Ils avaient eu peur, mais le gros rire revenait à leurs lèvres et tous deux me regardaient avec une gaîté stupide.

Il était évident pour moi que ces hommes n'avaient point de cruauté dans le cœur; on avait mis de l'eau-de-vie dans leurs estomacs, comme on pique le taureau après avoir fait flotter la rouge banderolle au-devant de ses yeux : ils avaient marché au crime, abrutis et aveugles, comme le bœuf va au sillon.

Cependant, l'espoir ne me vint pas de les attendrir, parce qu'ils étaient trop au-dessous de la prière. Il me sembla plutôt que s'ils m'attaquaient, je pourrais me défendre. Les pistolets de mon père étaient sur la cheminée : je mesurai, en moi-même, le bond qu'il me faudrait faire pour les saisir et j'attendis.

Le sourire de Blasius et de Hans s'alourdissait et s'ébêtait, pendant qu'ils me regardaient. Le premier dit enfin dans son mauvais allemand de Slavonie :

— La fille est belle!

A quoi, l'autre, un Serbe, répondit :

— Elle a des pendants d'oreille en or et des bagues : je pense qu'on nous a donné les bijoux avec la femme.

Ma première idée fut de me débarasser des objets qui allumaient leur convoitise et de les leur jeter, mais je me retins : il valait mieux pour moi leur laisser croire que je n'entendais pas l'allemand.

Blasius, le moins ivre des deux, se leva sur ses jambes chancelantes et vint à moi. Hans essaya en vain de le suivre. Blasius saisit le pendant de mon oreille droite et l'arracha d'un coup.

A la vue du sang qui jaillit sur ma collerette, il demeura tout interdit et repentant. Hans lui dit :

— Apporte-moi l'autre.

— C'est la fille d'un comte ! murmura Blasius.

Au lieu d'obéir, il fit un essai maladroit pour me remettre ma boucle d'oreille.

La souffrance m'arracha un cri. Blasius recula jusqu'à la table, puis, irrité d'avoir eu peur, il brandit une bouteille en s'écriant :

— C'est la fille d'un comte... mais d'un comte mort. Par le diable ! si nous voulions, elle nous servirait à boire !

— Je veux qu'elle me serve à boire ! balbutia le Serbe abruti.

Ce ne fut pas par suite d'un plan conçu ni d'une idée bien précise que je me levai. J'obéissais sans doute à l'instinct même de la conservation. Je me souviens que mes bras se croisèrent sur ma poitrine, pendant que j'allais vers les deux soldats d'un pas pénible et lent ; je me souviens que je fus obligée de faire le tour du corps de mon père...

Ici, la voix s'étouffa dans la gorge de Laure.

Il y avait parmi les convives un silence profond et morne.

On écoutait.

La main de Roger de Loynes se crispait sous son uniforme, tandis que son voisin, le colonel Rœderer, froid comme un marbre, tenait la tête haute et les yeux baissés.

— Les deux soldats, poursuivit mademoiselle de Boisberthevin, qui sembla faire sur elle-même un violent effort, me regardaient venir avec un étonnement stupide.

Hans essayait de se mettre derrière Blasius qui reculait malgré lui.

Je débouchai un flacon, j'emplis deux verres; je leur dis : buvez!

Tous deux restèrent à l'écart.

Je pris un verre dans chaque main, j'allai à eux et je leur dis encore : buvez !

— Je n'ai plus soif, murmura Blasius.

Mais Hans, trébuchant et riant, fit un pas vers moi. Sa rude main caressa ma joue au lieu de prendre le verre. Je demeurai immobile.

— Laisse-la ! s'écria Blasius, en fermant les poings.

Il dégaina; Hans l'imita. Au premier choc, ils tombèrent tous les deux. Leurs sabres s'échappèrent de leurs doigts amollis.

Je n'avais plus frayeur.

Je repoussai du pied les sabres loin de la table; ils étaient désarmés; ils ne le savaient pas.

Blasius, sans se relever, tira une paire de dés de sa poche et proposa de me jouer. Hans, vautré sur le tapis, accepta et m'envoya un baiser en criant : à boire.

Ils jouèrent et ils burent.

La partie ne s'acheva pas.

Au bout de quelques minutes et après quelques verres, le sommeil de l'ivresse les dompta, leurs deux têtes se choquèrent en tombant ; ils étaient désormais aveugles et sourds comme des morts...

— Messieurs, s'interrompit ici mademoiselle de Boisberthevin en redressant son beau front, tout chargé de tristesse, l'idée de punir ne me vint pas. Ces misérables m'appartenaient, mais ce n'était pas sur eux que je voulais venger mon père. Je ne leur donnai qu'un regard afin de me bien assurer que l'ivresse les garottait. Je m'agenouillai devant le corps de celui qui n'était plus. Je collai mes lèvres sur son visage froid déjà et je restai plus d'une heure en prières. Au jour naissant seulement, j'ouvris la fenêtre et je m'enfuis. Mon dernier mot, en donnant le dernier baiser à mon bien aimé père fut un serment.

Depuis lors, je n'ai rien fait, rien dit, rien pensé qui n'ait été l'accomplissement de mon vœu.

Dieu ne voulut pas cependant, Messieurs, que je commençasse, dès ce même jour, la guerre implacable que j'avais déclarée dans mon cœur. Je me réfugiai, à Paris, chez la sœur d'un fidèle serviteur de mon père, et aussitôt arrivée, je fus prise d'une fièvre terrible.

La maladie dura deux mois.

Quand je me relevai, les étrangers avaient quitté la France qui reconnaissait, une seconde fois, l'autorité de l'Empereur.

Personne ne savait le secret de ma retraite. Mon père, vivant loin du monde, et dans la disgrâce, avait gardé peu d'amis. Je ne voulais point d'aide. Je cachai ma résolution aux deux seuls parents qui me restassent, M. de Loynes et madame de Croze, et je partis pour Vienne, toute seule.

J'avais deux lueurs pour éclairer ma recherche : deux souvenirs.

Quelques heures avant le crime, j'avais entrevu le coupable, tandis qu'il causait, dans un bois, au bord de la route qui va de Cormeil-en-Parisis à la montée de Sannoy, avec ma femme de chambre, dont il marchandait sans doute le criminel concours pour avoir accès dans notre maison.

La tournure de cet homme, la couleur de ses cheveux et les lignes de son profil perdu, étaient gravés dans ma mémoire.

Mon cousin, M. de Loynes, qui était alors mon fiancé, peut se rappeler le trouble qui s'empara de moi pendant notre dernière promenade. Ce trouble était le pressentiment d'un affreux malheur.

Roger dit :

— Je m'en souviens.

— L'autre jalon qui devait guider ma route, poursuivit la Cosaque, c'était l'impression profonde et toute récente d'un terrible récit, fait par mon père : une aventure

mystérieuse et sanglante qui fut, je dois le dire, le point de départ de l'accusation portée par M. de Loynes contre le colonel baron Rœderer.

M. de Rœderer eut un court tressaillement. Son regard et celui de Roger se choquèrent.

La Cosaque ajouta froidement :

— Monsieur le baron, mon cousin, savait comme moi, par mon père, l'histoire de feu madame la baronne, assassinée dans son lit.

Le front de l'Autrichien devint livide.

Une sorte de contrainte glacée pesait désormais sur les convives qui commençaient seulement à entrevoir les mortelles menaces de toute cette étrange mise en scène.

Au milieu du trouble général, le calme de mademoiselle de Boisberthevin semblait grandir. Son regard clair et ferme fit le tour de la table.

— J'allai à Vienne, poursuivit-elle après un silence, pour tuer le colonel baron Rœderer.

Celui-ci eut un sourire fier et doux, parmi les pâleurs de sa face. Roger lui dit avec dureté, en appuyant sa main sur son poignet :

— On ne rit plus ici, Monsieur !

L'Autrichien voulut se lever.

La main de Roger pesa sur son bras comme un poids de plomb.

Le Superbe dit, en s'adressant à la ronde :

— Messieurs, il faut attendre la fin. Que personne ne bouge !

Potomkine ajouta :

— Monsieur de Rœderer, vous ne pouvez craindre un guet-apens, puisque nous sommes ici.

— Monsieur de Rœderer, prononça lentement la Cosaque, a demandé lui-même cette explication. Monsieur de Rœderer a voulu, ce sont ses expressions, que l'honneur de la femme qui portera son nom soit hautement et publiquement affirmé. Quelqu'un l'a dit ici : c'est une étrange destinée qui rapproche M. de Rœderer et moi. Ce qui sortira de ce lit de justice où nous sommes est à la volonté de Dieu...

Je continue et désormais M. de Rœderer n'attendra pas longtemps.

A Vienne, j'appris que M. de Rœderer commandait toujours le régiment de hulans tenant garnison à Prague. Ma chaise de poste rebroussa aussitôt chemin et se dirigea vers la Bohême.

Je portais déjà ce nom de Sancy que les circonstances ont rendu depuis lors trop célèbre.

M. de Rœderer n'avait ni à m'éviter ni à me craindre ; cependant, une sorte de fatalité contraria dès l'abord mes recherches. M. de Rœderer n'était pas à Prague ; il avait laissé le régiment à son lieutenant-colonel et prenait les eaux à Karlsbad. J'y courus. M. de Rœderer venait de partir avec une mission militaire pour l'Italie. J'allai à Trieste : M. de Rœderer, rebroussant chemin, courait la poste vers Saint-Pétersbourg. J'étais faible encore et ces dures journées de voyage avaient arrêté ma convalescence. Je dus rallentir mon voyage et j'allai attendre M. de Rœderer à Berlin ; il opéra son retour par Varso-

vie et ne fit que toucher barre à Vienne, pour prendre le chemin de Naples.

J'avais regagné Prague où je ne pris point la peine de l'attendre cette fois, car je savais, dès lors, les résultats de l'enquête provoquée par M. de Loynes et les renseignements, recueillis par moi-même sur les lieux, concordaient en tous points avec les affirmations de la justice autrichienne.

Selon l'expression judiciaire, il y avait *alibi* : mille témoignages attestaient qu'à l'époque du meurtre, M. le baron n'avait pas quitté son hôtel du Klenseite où il gardait le lit par suite d'une indisposition grave.

Tous mes plans de vengeance étaient ruinés ; j'étais désormais comme un vaisseau sans boussole, perdu dans la mer immense. Comment trouver une piste nouvelle ? De quel point partir ! Quels autres jalons poser sur ma route ?...

Messieurs, j'avais déposé un serment sur le front de mon père décédé. Je poursuivis ma tâche avec la résignation implacable du désespoir, et faisant comme ce fou qui voulait étancher l'océan goutte à goutte, je cherchai, parmi quarante millions d'hommes, un homme dont je n'avais pas vu le visage et dont je ne savais pas le nom.

Après avoir tenté cette œuvre et après l'avoir accomplie, peut-être a-t-on le droit de réclamer auprès de tous les gens de cœur et d'honneur un peu d'indulgence pour la voie suivie et pour les moyens employés.

Vous connaissez l'une et les autres, Messieurs.

La voie était longue autant qu'ardue; les moyens peuvent sembler romanesques et puérils.

Des deux côtés de la voie il y avait de nouveaux dangers, et chacun des moyens employés emportait un lambeau de mon honneur.

J'allais, cependant, inébranlablement appuyée sur ma conscience.

J'allais, sans discuter avec moi-même la folie de mes efforts.

Et il y avait en moi une voix qui me criait : Tu arriveras !

Il faut bien enfin montrer la frivolité étrange du fil qui me guidait.

Je n'ai pas eu honte en marchant; en parlant, je n'aurai pas honte !

Le meurtrier de mon père avait les cheveux blonds et c'était un colonel autrichien. Je commençai par ceux qui réunissaient cette double condition, et le bizarre aspect de cette fantaisie ne contribua pas médiocrement à fonder ma renommée à la fois odieuse et burlesque.

Vous étiez persuadés, n'est-ce pas, comme tout le monde, que la Cosaque avait une idée fixe ?...

Une idée fixe, en effet, je le jure ! Solide autant qu'un roc et qui ne pouvait périr qu'avec moi !

Elle repoussa brusquement son siége et se leva en ajoutant :

— La Cosaque entendait bien les rires et les malédictions de la foule, Messieurs : c'est la fille d'un soldat : elle a du cœur : son cœur saignait. La Cosaque est la

fille d'un colonel de la grande armée; elle aime son pays plus que sa vie ; elle a pleuré bien souvent des larmes cruelles, — mais elle allait toujours, mais elle cherchait sans cesse. Elle allait au combat, Messieurs; elle cherchait son adversaire !

Car la Cosaque est française : Elle ne saurait descendre à l'assassinat sur la personne de l'assassin lui-même !

La vie qu'il lui faut, à la Cosaque, pour payer son honneur attaqué lâchement et son bonheur perdu, le sang dont elle a soif, elle les aura par l'épée, dans un combat égal et loyal !

Mademoiselle de Boisberthevin se tut. Son sein battait. Son œil brûlait.

Elle croisa les bras sur sa poitrine et se tourna vers l'Autrichien qu'elle couvrit d'un regard ferme et hardi.

Celui-ci restait impassible.

Laure le regarda longtemps sans parler, si longtemps, que les yeux de l'Autrichien battirent, puis se fermèrent.

Il régnait un grand silence, au milieu duquel on entendait les respirations qui s'embarrassaient dans toutes les poitrines.

Laure était droite et sa haute taille semblait grandie.

Ses beaux cheveux frémissaient au souffle d'un vent mystérieux.

Sa bouche avait un sourire charmant — et terrible.

Elle était belle merveilleusement, comme le blond archange qui tint une fois Satan écrasé sous son talon de fer.

— Baron Karl Rœderer, dit-elle enfin d'une voix qui

fit tressaillir tous les cœurs, c'est à vous que je vais parler désormais.

L'Autrichien s'inclina lentement.

Et tout se tut, même ce bruit des souffles qui se révoltaient dans les poitrines.

XI

LE COMBAT

— Baron Karl Rœderer, reprit Laure de Boisberthevin, au milieu de ce silence qui pesait comme un ciel de plomb sur l'assemblée, c'est l'histoire de nos amours que je vais désormais raconter. Je vous ai vu pour la première fois, face à face à l'Opéra, il y a quinze jours.

Le tressaillement de tout mon être m'a dit : voilà l'homme !

J'ai rassemblé, cependant, mes souvenirs ; j'ai fait appel à ma mémoire qui m'a répondu : c'est lui !

Ne parlez pas, baron, car ce n'est point sur des impressions de femme que vous allez être jugé...

Ou du moins, pour parler, attendez qu'on ait jeté dans la balance les preuves dont le poids va successivement vous accabler.

Je ne me contentai point de mes souvenirs; je me forçai à douter de ma mémoire. Cette grande voix qui est en nous tous et qui se nomme la conscience, criait au fond de mon âme contre vous.

Je lui imposai silence et j'attendis.

Nous sommes à une heure trop grave pour que je craigne, soit pour moi, soit pour d'autres, le côté bizarre et peut-être ridicule de la situation.

Je me conduisis envers vous, monsieur le baron, comme je l'avais fait avec vos compatriotes et collègues.

Pourquoi eussé-je dédaigné mes armes de femme?

Ils sont ici cinq gentilshommes, cinq militaires; tous les cinq ont demandé ma main, ignorant les motifs secrets qui m'avaient jetée sur leur route et attribuant l'hospitalité que je leur accordais à un sentiment qu'ils étaient dignes d'inspirer.

Moi, je passais, quand je les avais soumis à l'épreuve de mon investigation sévère.

Et aucun d'eux, je le sais, ne portera témoignage contre moi : Je les sommes de répondre tout haut!

Les cinq colonels autrichiens, il faut bien le dire, trouvaient la fin de ce dîner amer; leur rôle n'était pas de ceux qui flattent l'amour-propre.

Néanmoins, ils répétèrent d'une seule voix :

— Nous ne pouvons qu'estimer et respecter madame de Sancy : ceci soit affirmé sur l'honneur!

La Cosaque les remercia du geste et poursuivit :

— Vous aussi, M. de Rœderer, vous avez cru et vous avez dû croire à mon affection. Une guerre légitime

admet le stratagème. Je vous ai trompé. Je vous haïssais de toute la passion de mon cœur!

Je vous ai reçu chez moi, je me suis introduite chez vous pour vous épier de plus près, pour capter votre confiance, pour vous dérober votre secret, parce que j'étais convaincue d'avance que ce secret était le mien : le secret de mon deuil et de mes larmes.

Un soir, vous souvenez-vous de cela, monsieur le baron, vous m'avez trouvée seule, à vous attendre, dans votre cabinet de travail?

Vos valets, qui pensaient avoir affaire à l'une de vos maîtresses, m'avaient laissée là : une femme irritée peut faire congédier un valet.

Ce fut notre entrevue la plus tendre : celle où notre union fut décidée, celle où vous acceptâtes l'épreuve de ce repas.

Moi, j'étais joyeuse; moi, j'étais émue presque jusqu'à l'ivresse...

Monsieur le baron, je venais de forcer votre secrétaire comme une voleuse : j'avais dans mon portefeuille les témoignages écrits de votre crime : ma vengeance m'appartenait!

Elle tira de son sein des papiers qu'elle déposa sur la table.

— Vous autres, Allemands, poursuivit-elle en faisant effort pour contenir sa voix qui voulait éclater, vous collectionnez vos souvenirs. Je trouvai ceci dans une cassette où il y avait une tresse de cheveux blonds, les cheveux de votre femme, monsieur : Un poignard taché de

rouille... le poignard qui tua votre femme! Un portrait... le portrait de votre femme! Et comme elle était belle! Et d'autres objets encore. Je laissai tout cela. Rien de tout cela ne me concernait. Je pris seulement ce qu'il me fallait : votre passeport, daté du 12 juin 1814, au faux nom du comte Wilhem Kohler, les feuilles de route des nommés Hans Kolb et Blasius, et deux reçus de la fille Justine Hazard, mon ancienne femme de chambre.

La Cosaque s'arrêta.

Il y eut un silence après lequel le colonel baron Rœderer dit :

— Messieurs, je suis prêt à répondre en justice à toutes les extravagantes accusations portées ici contre moi. Si l'on veut choisir une autre voie, plus courte et meilleure à mon sens, je me mettrai demain à la disposition de quiconque voudra soutenir les allégations mensongères de madame la baronne de Sancy.

— Ce sera moi! s'écrièrent en même temps le prince Potomkine et le Superbe.

La Cosaque fit un signe à Roger qui alla décrocher une épée au trophée d'armes placé derrière lui.

Autour de la table, pas une voix ne protesta.

C'était parmi les convives, un grand silence, plus éloquent que la parole elle-même.

Rœderer se redressa en face de cette unanimité.

— C'est donc vous.... commença-t-il en provoquant Roger du regard.

Le jeune officier, au lieu de lui répondre, lui tendit

l'épée par la garde, tandis que la Cosaque, dont l'œil brûlant, disait :

— Nous n'attendrons pas à demain, Monsieur le baron, et ce n'est pas l'arme d'un soldat qui aura mission de châtier votre crime. Je remercie les cœurs généreux qui ont voulu épouser ma querelle, mais je n'accepte pas leurs services. Ma vengeance est à moi ; mon serment est formel : Que mes amis ne craignent rien : je me suis préparée ; je sais attaquer et me défendre. Mon droit me fait aussi forte qu'un homme. Je suis sûre de tuer l'assassin de mon père !

Roger avait tourné la table.

Il décrocha une seconde épée que, tout pâle et les yeux baissés, il vint offrir à mademoiselle de Boisberthevin.

On put entendre qu'il lui adressait quelques mots à voix basse et d'un ton de prière. La jeune femme lui répondit par un *non* péremptoire.

Il y avait un large espace entre la table et la porte.

La Cosaque alla prendre position au centre de ce vide et attendit son adversaire l'épée à la main.

Il était facile de prévoir que Rœderer ne bougerait pas ; il avait de trop beaux prétextes pour refuser ce duel. Son visage, un instant décomposé, avait déjà repris son expression de froide amertume.

— Je ne me bats pas contre les femmes, prononça-t-il avec dédain.

Ce fut à ce moment que les jeunes gardes du corps, amis de Roger, remplirent leur office. Ils se groupèrent autour de lui.

— Messieurs, dirent-ils en s'adressant, non point à Rœderer, mais à tous les convives, nous sommes ici pour qu'il soit fait selon la volonté de mademoiselle de Boisberthevin. C'est un serment que nous avons prêté.

Personne ne releva ce défi. Les étrangers gardèrent le silence, tandis que les Français s'écriaient :

— Nous aussi ! nous aussi ! Nous sommes aux ordres de mademoiselle de Roisberthevin !

La face de Rœderer devenait livide et l'écume montait à ses lèvres. Il regardait tout autour de lui comme pour chercher une issue ou une aide. Ses lèvres tremblaient, tandis qu'il répétait à son insu peut-être.

— Je ne me bats pas contre les femmes ! Je ne me bats pas contre les femmes !

L'œil du Superbe, froid et dur, était fixé sur lui.

— Le mieux serait de vous exécuter, monsieur le baron, prononça-t-il d'un ton glacé. On se laisse tuer et tout est dit !

Il y eut des rires, plus menaçants que des invectives.

Le baron Rœderer se tordait les mains :

— Camarades ! s'écria-t-il à son tour, officiers de l'armée alliée, sujets de Sa Majesté impériale et royale, je vous somme de me prêter secours ! Je veux bien me battre ! Je suis brave ! Ne me laissez pas mourir de honte ! Votre aide ! je veux votre aide !

— T'avons-nous aidé à tuer le père et à torturer la fille ? demanda rudement le Magyar Aszel.

Et il but une furieuse rasade.

— Baron, tâche de mourir mieux que tu n'as vécu, ajouta le prince Potomkine.

Et il tourna le dos.

Rœderer appela les colonels autrichiens par leurs noms.

Tous s'éloignèrent de lui.

Roger et les gardes du corps étaient maintenant autour de lui, l'épée à la main.

Il fit un mouvement comme pour s'élancer contre eux, tête baissée, mais le cœur lui manqua.

— Misérables lâches! grinça-t-il entre ses dents qui craquaient, vous voilà vingt contre un! Russes, esclaves! Hongrois vaincus! Français déshonorés! vous m'avez pris au piége, mais ce jeu vous coûtera cher! Je ne suis pas seulement l'aide de camp du prince feld-maréchal : je suis son parent et je suis son ami. Dès demain, vous aurez à compter avec sa colère. Quant à vous, ajouta-t-il en s'adressant à ses collègues autrichiens, je vous jure que vous serez chassés de l'armée, à coups de fouet, comme des traîtres déserteurs! J'ai assez de votre comédie! Faites place! et malheur à qui me barre le chemin!

Il essaya un pas vers la porte fermée.

Le Superbe se présenta, les bras croisés, devant son épée et lui dit en riant terriblement :

— Fi, baron! vous faites attendre une dame!

Entre la porte et le Superbe, les gardes du corps interceptaient déjà le passage.

Rœderer chercha d'instinct une autre issue.

La colère le rendait ivre et fou.

— Lâches! Lâches! répétait-il. Mettez-vous deux contre moi! Mettez-vous quatre! Je vous combattrai tous les uns après les autres, si vous voulez... ou tous ensemble! Je suis brave! Je suis brave!

Des larmes de sang étaient à ses yeux.

Il lui fut répondu.

— Allons! Allons!

Car la fièvre folle que dégageait cette scène inouie gagnait les spectateurs eux-mêmes.

Le baron laissa pendre sa tête sur sa poitrine.

— Allons! Allons!

Le Superbe dit même :

— Allons, coquin!

Le baron Rœderer se redressa enfin comme la bête féroce acculée et gronda d'une voix sourde:

— Vous voulez donc que je la tue!

— Vous avez bien tué déjà votre femme, dit Laure qui restait désormais impassible : dans son lit, d'un coup de couteau!

Rœderer bondit vers elle, plutôt qu'il ne marcha.

Les fers se croisèrent, mais l'épée de l'Autrichien se baissa et une larme de honte jaillit de sa paupière.

Du plat de la sienne, mademoiselle de Boisberthevin lui toucha la joue.

L'outrage ne porta pas, venant d'une telle main.

Cet homme, en ce moment, quelque fut son crime, vous eut fait pitié. Il était fou de désespoir.

Mais, autour de lui, personne n'avait pitié.

Dans le cercle, immobile comme une muraille, il n'y avait que des faces de bronze.

— Au nom de Dieu et sur votre honneur ! s'écria Rœderer avec rage et prière à la fois, qu'un homme vienne et me tue ! Je vous provoque tous ! J'insulte vos sœurs, tenez ! J'outrage vos mères !...

Sa voix s'étrangla dans sa gorge.

— Assassin ! prononça la Cosaque dont l'épée fit une seconde marque à son visage.

Il eut un tressaillement par tout le corps ; dix voix répétèrent autour de lui : Assassin ! Assassin !

Ses yeux se creusèrent et sa bouche se contracta violemment. Il tomba en garde enfin et dit dans un éclat de rire extravagant :

— Ils croyaient que j'allais l'épargner ! Est-ce que c'est une femme !

En même temps, il chargea mademoiselle de Boisberthevin à fond, sans ménagement aucun et avec toute l'habileté d'un duelliste consommé.

Laure recula, déconcertée par cette brutale attaque.

Ceux qui racontent l'histoire ne disent pas qu'elle eut peur, mais ses pauvres yeux éblouis virent flamboyer le fer comme une gerbe composée de mille morts, et sa main de femme ne put opposer aux bottes de Rœderer, furieuses et pressées, que de molles parades.

Le froid venait aux veines des assistants, et Roger de Loynes fut obligé de se retenir au bras de son voisin pour ne point tomber à la renverse.

C'était après bien des années écoulées que le général

de Loynes faisait ce récit chez la marquise, et cependant la sueur froide collait encore ses cheveux blancs à ses tempes.

Il essayait, non pas comme un auteur qui met son habileté à couvrir une invraisemblance, mais comme une bonne âme qui explique de son mieux quelque heure d'inexplicable folie, il essayait de plaider sa propre cause, et disait pourquoi les témoins de ce duel dénaturé, lui en tête, lui, Roger de Loynes, le jeune et bouillant garde du corps restèrent si longtemps inertes spectateurs.

Il avait fait un serment, mais qu'est un serment surpris? Il était amoureux et la pointe d'une épée menaçait le sein de la femme qu'il aimait !

Quand il avait fait ce serment, d'ailleurs, il croyait, comme tout le monde, à l'infamie de celle qui portait cet infâme surnom : la Cosaque. Peut-être avait-il jugé qu'il fallait une expiation inouie, un bruyant, un éclatant martyre pour purger la plus éclatante et la plus bruyante de toutes les hontes.

Mais maintenant, il savait, il jugeait.

Lui comme les autres : tous pouvaient juger puisque tous savaient.

Laure était innocente. Laure avait suivi une vengeance grande et lente comme les colères antiques.

Eh bien ! c'était cela. C'était la prodigieuse fascination de cette vengeance qui enchaînait tous ces bras et faisait de tous ces hommes autant de statues.

Il y avait là deux sentiments qui se combattaient avec une indicible énergie. La passion de s'élancer, le devoir de s'abstenir.

Une fatalité passait. Chacun ressentait comme un religieux besoin de ne lui point barrer la route.

Comprenne qui pourra, cela était ainsi. Le jugement de Dieu eut en tout temps de ces entraînements surnaturels, et ceci était le jugement de Dieu.

Roger eut donné tout son sang pour saisir à pleines mains son épée, et il restait immobile, défaillant, occupant ses mains inutiles à déchirer, sous l'uniforme, la chair de sa propre poitrine. Il y avait autour de ce combat un vertige, une fascination, un charme impossible à rompre.

Roger se mourait, mais il ne franchissait pas le cercle invisible.

Et chacun était ici comme lui.

Le baron Rœderer, cependant, n'était plus le même homme. Sa fièvre l'exaltait. Sa prunelle avait de ces lueurs qui brûlent dans les orbites de la bête féroce. Il grondait en frappant sans relâche :

— Oh ! les fous ! Ah ! les aveugles ! Ma vengeance dormait : ils l'ont éveillée ! Je n'avais pas eu tout le sang de cet homme, cette nuit-là. C'est encore son sang qui coule... encore ! Encore ! Encore !

Le sang coulait en effet.

La blanche collerette de la Cosaque était deux fois tachée de rouge.

Elle reculait, car ses instincts de femme reprenaient le dessus et sa faiblesse, si évidente, en face de cette brutale vigueur, lui montrait, sans doute, la victoire impossible.

Mais pendant une année entière, la moitié des heures de sa journée avait été donnée à l'escrime ; chaque matin, chaque midi, chaque soir, elle tourmentait le fleuret jusqu'à ce que son souffle haletant et ses muscles épuisés vinssent à trahir en même temps sa passion ; elle s'était créé une force ou du moins une possibilité de soutenir longtemps l'effort violent ; elle s'était fait une habitude de jouer avec l'arme trop lourde pour la délicatesse de son bras ; tout son corps, pour employer l'expression technique du sport, était *entraîné,* c'est-à-dire rendu au plus haut dégré d'aptitude ; elle accomplissait les mouvements d'arme sans y penser, comme on marche et comme on respire ; les parades lui venaient naturellement, comme les mots du langage au causeur ; toute cette gymnastique véhémente de l'épée était littéralement sa manière d'être accoutumée, son exercice journalier, son pain quotidien.

Elle résistait donc, tout en reculant ; elle parait sans fatigue, cassant, au contraire, l'impétuosité de l'Autrichien qui voyait rouge et qui avait perdu la tête, puisque lui, homme, militaire et grand seigneur, il s'acharnait, en face de tant de témoins, ennemis ou amis, sur une femme ! Puisqu'il ne dissimulait même plus la sanglante ardeur de son attaque ! Puisqu'il la poussait à fond, sans merci, sans trève et sans vergogne !

Et cela durait, cela durait !...

Avait-elle peur ? Elle était horriblement pâle et des tressaillements de détresse contractaient les belles lignes de sa bouche. Avait-elle peur?

De temps en temps, elle murmurait : Ne me défendez

pas! Ne me défendez pas! Vous avez juré sur votre honneur de ne pas me défendre!

Mais il semblait que ce fut à son insu et comme on répète, dans les paroxysmes de l'effroi, de vagues et incohérentes paroles.

Il y avait une chose bizarre et qui ne pouvait passer inaperçue aux yeux de ces spectateurs, presque tous familiers avec l'escrime. La Cosaque, dont la retraite était si habilement couverte, n'attaquait jamais à son tour. Elle était là comme à la leçon du manchot; elle ne *ripostait pas,* et le vieux maréchal des logis Bonnet ne pouvait plus lui jeter son rude avertissement.

— Messieurs, dit le premier le prince Potomkine, nous serions responsables, s'il arrivait malheur!

Ce fut comme un réveil.

— De par tous les diables! s'écria le Superbe, c'est une honte déjà que d'avoir tant tardé! On nous avait donc jeté un sort! Nous mériterions d'être fouettés en place publique! A moi, colonel Rœderer! Je ne vous percerai pas comme un gentilhomme, je vais vous abattre comme un bœuf!

Il voulut saisir en même temps l'épée d'un des gardes du corps, mais celui-ci la retint et dit :

— Nous sommes ici pour que la volonté de mademoiselle de Boisberthevin soit exécutée à la lettre.

Roger, en même temps, silencieux et blême plus qu'un homme à l'agonie, se mit au-devant de Chodruc-Duclos.

Et la voix altérée de Laure, à ce moment même répéta :

— Ne me défendez pas! Je ne veux pas être défendue!

Mais l'habitude de ce beau Chodruc-Duclos était de faire à sa guise. Il écarta Roger de Loynes, sauta sur l'autre garde du corps, le terrassa et lui arracha son arme.

La Cosaque était acculée à la table.

Rœderer, irrité de trouver sans cesse un mur d'acier au-devant de son attaque et confiant dans cette absence de riposte, qu'il n'avait pas été le dernier à remarquer, en était arrivé à tenter ces coups d'assaut qui découvrent.

Il vit venir Chodruc.

Il rassembla sa rage, si l'on peut ainsi parler et poussa, coup sur coup, une série de bottes furibondes, terminées par un coupé de revers sur parade de tierce, dont la violence lui arracha un cri à lui-même : un cri de féroce triomphe.

Ce fut le dernier son qui sortit de sa poitrine.

Soit que mademoiselle de Boisberthevin fut rendue à elle-même par l'impossibilité de reculer désormais, soit que l'intervention de Chodruc-Duclos, éperonnât soudain sa passion, un instant engourdie par l'étonnement, par l'effroi, par la faiblesse même de son sexe, elle reçut de pied ferme le dernier choc de Rœderer et, courbant la tête avec la vivacité de l'éclair, elle passa sous l'épée qui fouetta sa nuque.

Son beau front vint choquer la poitrine de l'Autrichien, tandis que son arme, lancée à bras raccourci, dis

paraissait, jusqu'à mi-lame, dans la chair frémissante de l'assassin de son père.

Le baron Karl Rœderer poussa un grand soupir, battit des bras et tomba sur la face : il avait la vessie traversée et la pointe de l'épée lui sortait par les reins.

XII

L'HOMME A LA LONGUE BARBE

Voici venir, au dénoûment de notre anecdote rigoureusement historique, une de ces personnalités sacrifiées que tout le monde attaque et que nul ne défend. Ils sont nombreux, dans nos annales, ces noirs personnages, boucs émissaires des méfaits de toute une époque, *traîtres,* s'il est permis de parler pour une fois l'argot de théâtres, *traîtres* jurés des mélodrames de l'histoire. Nous avons Louis XI, ce roi énorme que les romanciers et les peintres raccornissent à plaisir, nous avons Mazarin, Louvois, Talleyrand et cent autres.

Il s'agit de Fouché.

Ce n'est pas à dire que nous ayons nous même pour le duc d'Otrante une bien vive attraction. Sa figure n'attire pas. Il y a à plaider, peut-être, que son rôle fut des plus

difficiles et de ceux qui moissonnent tout naturellement l'antipathie.

L'histoire, je dis l'histoire à long terme, car il faut se défier des raconteurs du lendemain, toujours intéressés à mentir, l'histoire réhabilite souvent à demi, ces sombres existences, parce qu'elle découvre, au crédit de leur bilan politique, quelque service majeur rendu au pays.

Fouché est de ceux qui doivent attendre.

L'homme éminent et bon, de qui nous tenons les diverses circonstances de ce récit, n'aimait pas Fouché et devançait cependant pour lui, en quelque sorte la justice de la postérité.

La mort du colonel baron Rœderer, aide de camp du feld-maréchal, fit un terrible bruit.

Paris s'éveilla le lendemain au fracas des mille versions qui rapportaient ou qui dénaturaient l'étrange dessert par lequel s'était couronné le banquet du Veau-qui-Tette.

On avait convoyé, sur une civière, le corps du colonel autrichien jusqu'à l'hôtel du prince de Schwartzemberg.

Les rues étaient en fièvre; le café Lemblin regorgeait, le café Valois délibérait; les troupes alliées restaient consignées dans leurs quartiers.

Dans ces quartiers, on parlait tout uniment d'incendier Paris.

Paris avait vaguement le désir de jeter à l'eau tous les soldats de Leurs Majestés les empereurs d'Autriche et de Russie, avec ceux de Sa Majesté le roi de Prusse.

Et quoiqu'on en puisse penser, Paris en était bien parfaitement capable.

Donc, ce lendemain, au matin, de très-bonne heure, le prince de Schwartzemberg tomba comme une bombe dans la chambre à coucher du duc d'Otrante.

Fouché travaillait déjà, assis à son petit bureau. Il signait un passe-port qu'il cacha sous un autre papier, quand on lui annonça M. de Schwartzemberg.

Ce fut une algarade furieuse. Le feld-maréchal était hors de lui. Un officier supérieur de l'armée autrichienne avait été assassiné dans un vil cabaret, par une aventurière, en présence de six gardes du corps et de quinze autres témoins ! C'était un fait grave, un scandale inoui, un cas de guerre !...

Fouché, il faut le reconnaître, en avait vu bien d'autres. Il écouta les menaces et les imprécations du prince, avec le sang-froid revêche qui lui était propre.

La moue de Fouché est presque aussi célèbre que le sourire sceptique de Talleyrand.

Le prince s'emporta de plus en plus en face de ce calme ; il jura même sacrament et tarteifle, comme un pandour de comédie. Quand il eut fini de jurer, il parla, naturellement, de mettre le feu aux quatre coins de la ville.

Fouché souleva une magnifique tabatière d'or qui était sur son bureau et dont Sa Majesté l'empereur d'Autriche lui avait fait présent.

Il huma d'abord une prise avec lenteur, puis il prit, à la place même où naguère reposait la boîte d'or, une petite liasse de papiers que nous eussions pu reconnaître,

pour l'avoir vue, la veille au soir, entre les mains de la Cosaque.

— Votre excellence, dit-il en jouant avec les papiers, a-t-elle quelquefois dîné au restaurant du Veau-qui-Tette?

Schwartzemberg, rouge de colère, allait répondre par un défi, lorsque monsieur le duc d'Otrante le calma d'un geste doux et continua :

— Moi qui vous parle, prince, j'ai eu l'honneur d'y souper une nuit, après l'Opéra, aux côtés de l'empereur votre maître. Ceci est pour rectifier une de vos assertions : ce n'est pas un vil cabaret. Mademoiselle de Boisberthevin, fille d'un gentilhomme, colonel de l'armée française, n'est pas non plus une aventurière, permettez-moi cette seconde rectification. J'ajoute que : parmi les témoins qui assistaient, avec les gardes du corps, à cette tragique aventure, il y avait plusieurs officiers de l'armée alliée, entre autres quatre ou cinq colonels autrichiens...

— Ils seront punis! s'écria le prince, chassés, dégradés, fustigés!

— Ceci regarde votre excellence, qui peut dégrader, fustiger, chasser ses gens et même les pendre, si tel est son bon plaisir. Malgré le chagrin que j'ai, prince, de me trouver une quatrième fois en désaccord avec vous, je suis forcé de poursuivre mes rectifications : M. le baron Rœderer n'a pas été assassiné, mais mis à mort dans un combat loyal... plus que loyal... dans un combat chevaleresque, de notre côté du moins, dans un combat extravagant de loyauté, dans un combat tel que, j'ose

l'affirmer, pas un officier, pas un soldat de l'armée française n'aurait voulu l'accepter : M. le baron Rœderer s'est battu en duel contre une femme et a succombé.

L'éperon du feld-maréchal laboura violemment le tapis.

— C'est un deni de justice, gronda-t-il ; nous allons voir si l'on peut ainsi se moquer de nous en pays conquis !

Fouché ne broncha pas. Seulement, la boîte d'or roula un peu plus vite entre ses doigts qui légèrement frémirent.

— Prince, prononça-t-il en baissant la voix, que Dieu vous préserve jamais de mettre ce pays conquis en humeur de vous donner des leçons de réserve et de politesse ! Votre position, dans ce pays conquis, est dangereuse et difficile. Soyons calmes, s'il se peut. Parlez-vous de justice ? Justice a été faite. Ces papiers dont votre excellence peut prendre lecture à son loisir prouvent que le baron Rœderer, assassin du colonel de Boisberthevin, commit, dans cette même nuit du 16 juin 1814, un attentat plus odieux et plus lâche encore. Une épée vengeresse dans la main d'une femme, n'est-ce pas le glaive de Dieu ?

Le feld-maréchal avait pris les papiers, preuves évidentes de la culpabilité du baron Rœderer, et les froissait entre ses doigts.

Fouché poursuivit :

— Je ne sais pas si votre excellence a bien tout le sang-froid qu'il faut pour réfléchir ; je veux lui épargner ce soin et lui dire que cette aventure, du commencement

jusqu'à la fin, est précisément taillée comme toutes celles qui donnent la fièvre aux nations et amènent les catastrophes foudroyantes. Il n'en fallut pas tant pour les Vêpres siciliennes. Que ce soir le lugubre drame de Cormeil-en-Parisis soit raconté dans *l'Étoile* avec le dénoûment providentiel que Dieu lui a donné cette nuit, et demain, j'y engage ma tête, excellence, il n'y aura pas un Autrichien vivant dans Paris !

— Une menace de massacre ! s'écria le prince en sautant sur ses pieds. Par le diable, monsieur !

Fouché se leva, lui aussi, et s'inclina froidement en disant :

— Votre excellence voudra bien m'excuser, c'est l'heure de travailler avec le roi.

Quand le prince fut parti, M. le duc d'Otrante ouvrit la porte d'un cabinet où attendaient un garde du corps et une jeune femme.

— Nous n'avions pas assez d'embarras comme cela ! grommela-t-il avec humeur : voici votre passe-port, M. de Loynes, mademoiselle de Boisberthevin, que Dieu vous bénisse, et allez vous marier ailleurs !

Bien longtemps après, dans l'hiver de l'année 1837, un équipage brillant s'égara dans cette affreuse rue Pierre-Lescot qui est maintenant un des corridors de l'hôtel du Louvre. C'était vers le soir. Le vent froid balançait les réverbères qui s'obstinaient à fumer dans ce

cloaque, quand Paris tout entier resplendissait déjà aux lueurs du gaz.

L'équipage s'arrêta devant une porte batarde, marquée du n° 9. Un homme entre deux âges, portant le costume militaire avec les insignes de général, descendit et donna la main à une femme très-belle encore, quoiqu'elle eut franchi les limites de la jeunesse.

Au rez-de-chaussée de ce n° 9, il y avait un cabaret (voir les plus hideuses descriptions du roman moderne). Au premier étage pendait une lanterne carrée avec ces mots, peints en rouge noirâtre sur le verre brumeux : *Ici, on loge à la nuit.*

Le valet de pied, sur l'ordre de son maître, entrouvrit la porte du cabaret et demanda M. Chodruc-Duclos.

Un cri fit irruption au dehors avec l'odeur épaisse du café, de l'eau-de-vie, de la bière et du tabac.

— Excusez ! disait-on. Une visite pour le Superbe ! En calèche, encore !

Chodruc-Duclos avait gardé son surnom.

La maîtresse du bouge sortit et vint ouvrir la porte de l'allée. Le général et sa compagne montèrent trois étages d'un escalier humide où le pied glissait sur les marches visqueuses. La cabaretière dit en levant sa chandelle, au seuil d'une petite porte en sapin :

— C'est ici. Le pauvre homme est un peu... vous savez ?

Elle ponctua sa phrase en posant son doigt sur son front.

Le général frappa. Une voix morne demanda de l'intérieur :

— Qui est là ?

— Roger de Loynes et sa femme, répondit le général.

La voix répéta, comme pour se rappeler un souvenir perdu : Roger de Loynes... et sa femme !

La dame dit alors en se rapprochant du seuil :

— Mademoiselle de Boisberthevin : la Cosaque !

Le pas lent de deux pieds nus sonna sourdement sur les tuiles.

La porte s'ouvrit.

La haute silhouette d'un homme enveloppé de haillons parut un instant, puis s'évanouit dans l'ombre.

La cabaretière donna sa chandelle au général qui entra, suivi de sa femme.

Le Superbe s'était recouché. Sa longue barbe s'étalait en gerbe sur la couverture du grabat. Les loques qui composaient sa toilette journalière, frangées, déchirées, effrontément rapiécées, pendaient à deux clous au-dessus de sa tête. Son taudis était nu, mais propre, et le linge qui approchait de son corps n'avait point de souillures.

C'était maintenant un vieillard. Il y avait des rides sur son visage maigre et maladif. Ses lèvres étaient blêmes et ses yeux ternes.

Roger et Laure, qui le contemplaient avec une compassion étonnée, avaient peine à croire à ce prodigieux changement.

En cet homme, il n'y avait plus rien du brillant et audacieux cavalier que Paris avait compté jadis au nombre de ses idoles.

Il n'était plus lui-même : Sa mère ne l'aurait pas reconnu !

Après quelques secondes de silence, pendant lesquelles le Superbe examina indolemment ses hôtes, il ferma les yeux à demi et dit :

— Madame, je n'ai pas de chaise. Je vous remets très-bien. Le général est l'ancien garde du corps. Il n'y a plus de gardes du corps ! J'ai tué le dernier... ici près... rue Saint-Thomas-du-Louvre, le 29 juillet 1830.

Un sourire erra autour de sa lèvre. Était-ce la vengeance satisfaite ? Était-ce mélancolique regret ? Quelques-uns prétendent que cet Alcibiade avait pris la peau de Diogène pour faire honte aux Bourbons ingrats. D'autres affirment qu'une rancune d'amour...

Mais qui saura le mot de cette pauvre énigme ?

Le Superbe continua d'un ton de sarcasme, ou se mêlait une amère tristesse.

— Je me souviens. Nous étions beaucoup ; j'avais le cœur jeune. Tous s'en sont allés : les Cosaques au diable et nos amis en terre. On ne se bat plus au Palais-Royal qui est mort. Bonaparte est mort ; le café Lemblin se met en chambre. Charles X est mort : le café Valois a fait faillite. Nous sommes tous morts et le Veau-qui-Tette a mis la clef sous la porte. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

Roger et Laure lui firent entendre, avec tous les ménagements possibles, qu'ils avaient ouï parler de sa détresse et qu'ils venaient lui offrir leur bourse. Le Superbe les interrompit :

— Pas besoin de prendre tant de gants, dit-il, non sans une sorte d'orgueil et en vulgarisant à dessein son accent : l'Europe entière sait que je suis un mendiant.

L'homme à la longue barbe est connu, Dieu merci, à Londres, à Vienne, à Berlin, à Moscou, tout aussi bien qu'à Paris. Le nom de Chodruc-Duclos a fait le tour du monde. Comme il reçoit de tous, il ne peut accepter beaucoup de chacun, sous peine de devenir riche. Merci de l'intention, général, et vous, belle dame, mais votre bourse est trop lourde pour moi. Prenez y une pièce de dix sous, mettez-la sur la fenêtre, — donnez le reste aux pauvres — et poussez la porte en sortant. Bonsoir !

Il nous reste à dire que la Cosaque, grand'mère, a trois petites filles qui sont des femmes à la mode. Elles portent toutes les trois les grosses épaulettes sur le dos de leurs maris : trois revenants de Chine.

FIN.

LE

ROMAN DE MINUIT

ÉPISODE DE LA VIE DE M. MARTIN

LE ROMAN DE MINUIT

I

ÉTUDE DE VILLE-D'AVRAY

Bien heureux l'écrivain qui peut offrir à ses lecteurs la description d'un pays inconnu! Les bois, qui ont un nom étranger, produisent sur l'imagination une impression toute particulière. On a déjà gagné aux trois-quarts son procès contre l'apathie blasée du lecteur, quand on peut glisser, dès la première page d'un livre, le nom du Schawartzwald, du Harz ou de la forêt de Thuringe. Qu'est-ce si l'on parle des prairies de l'Ohio ou des sentiers perdus de la Sierra-Verde?

Notre histoire se passe à Ville-d'Avray : Qu'y faire? Les bois de Fausse-Repose présentent d'adorables aspects, mais ils sont à vingt minutes de Paris. Serait-il séant de décrire ces jolis étangs où se dispute le prix de la joûte sur l'eau pardevant M. le Maire?

Nous ferons donc peu de paysage. Le seul train express de cinq heures un quart amène, à Ville-d'Avray, chaque jour dans l'été, cinq ou six douzaines de banquiers, agents de change, etc. Il n'y a pas de paysage qui tienne : la bourse est là. Le dimanche, les millions se promènent sur la terrasse de leurs parcs en paletots de coutil blanc. Mais figurez-vous bien que, de nos jours, le parc d'un million vivant est à peine aussi grand que le verger d'un pauvre diable d'autrefois. Sans le paletot de coutil blanc, ce serait la misère. Heureusement le paletot de coutil blanc, fait tableau dans la grande pelouse de trente pieds carrés; il orne la treille où le raisin ne noue pas; il décore le jardin anglais, planté de quatorze lilas, dont trois fleurissent par fois, si l'on a soin de les arroser; il est l'orgueil du parterre.

Et cependant, avec des fleurs artificielles, on rendrait ces séjours semblables à des jardins. Pourquoi ne va-t-on pas chez Constantin, au lieu de bêcher cette terre ingrate?

Ville-d'Avray, lieu délicieux, véritable et charmante patrie de la villégiature pour rire, tu t'épanouis au premier soleil comme une rose de maï; tes sentiers, qui n'ont point de fleurs, s'émaillent de ravissantes jeunes femmes pour qui l'hébreu des coulisses est la langue maternelle, tes gazons sentent le report; ta brise parle de fin courant en caressant « le coton du bouton » de tes peupliers; tes échos chantent la hausse ou la baisse! Ville-d'Avray! amour du Crédit mobilier, tendresse de l'Est ancien! caprice du Nord nouveau! loisirs du grand

Central, des quatre Canaux et de la Vieille-Montagne, pourquoi ne couronnes-tu pas tes rosières?

M. Martin avait donc acheté la maison de M. Durand, à mi-côte, non loin de l'église, entre M. Picard et M. Carpentier, sur la rue, et touchant par les derrières à M. Loiseau, à M. Giraud et à madame veuve Albert.

Vous croyez peut-être avoir à faire à des bourgeois? Veuillez demander M. Durand, sans ajouter de Beaugency, et vous verrez la mine du concierge, qui est en même temps jardinier et cocher. Il n'est plus besoin de se nommer Harpagon pour avoir maître Jacques à son service. M. Picard est seigneur de Lieusaint, où son berceau fût trouvé sur un seuil; M. Carpentier se distingue de ses nombreux homonymes par le beau nom de Forbach; cela se conçoit, il est Auvergnat. Les autres ne se gênent pas davantage : M. Loiseau de Pierrefonds, M. Giraud de Bonnefontaine, madame veuve Albert de Lustrac. A Ville-d'Avray, nous sommes tous comme cela.

Il n'y avait que ce bon M. Martin qui fut Martin tout court. Aussi n'avait-il pas d'habit du matin en coutil blanc, et son panama ne lui coûtait qu'un louis. Ses voisins le regardaient comme un homme de peu. Les artistes seuls, en effet, ont le droit incontesté de n'être point millionnaires. Ce bon M. Martin n'était même pas artiste. Il voyait peu de monde; on ne tirait point de feu d'artifice à sa fête. Il faisait tache, en un mot, au milieu de ce pâté noble et brillant formé par toutes les illustres familles déjà nommées : Les Durand de Beaugency, les Picard de Lieusaint, les Carpentier de Forbach, etc.

Tous ces barons avaient des fonctions libérales : M. Du-

rand de Beaugency n'était rien moins qu'un courtier marron; M. Picard de Lieusaint faisait des annonces; M. Carpentier de Forbach, épargnait aux inventeurs paresseux les démarches pour le brevet (sans garantie du gouvernement) ; M. Loiseau de Pierrefonds favorisait les succès dans un grand théâtre et avançait de l'argent sur pièces acceptées; M. Giraud de Bonnefontaine teignait les moustaches des maréchaux de France, et madame veuve Albert de Lustrac, fille unique de la célèbre madame Roquayrol, avait abandonné la carrière dramatique pour extirper les cors aux pieds avec une étonnante adresse. Il lui arrivait aussi de cimenter quelques mariages entre orteils de sexe différent. Ces deux spécialités ne l'empêchaient point de tirer les cartes et de retrouver les objets perdus. On venait la consulter de loin.

Quel était le métier de ce bon M. Martin tout court? On le voyait partir sur les neuf heures avec son panama, ramené en éteignoir, ses lunettes vertes et sa redingote d'orléans bien brossée. Il avait à la main une grande boîte plate. Les passants de bonne foi lui eussent souhaité un roseau pour compléter cette parfaite tournure de pêcheur à la ligne. Il parlait souvent tout seul avec une certaine animation. Il s'arrêtait parfois pour examiner des petits cailloux; un jour, on l'avait vu casser l'angle d'une borne avec un marteau mignon qu'il avait dans sa poche.

Outre sa boîte plate, il portait, en bandoullière, un sac de cuir assez volumineux, dans lequel il lui arrivait de fourrer des fragments de moëllons et de pierre meulière.

Il avait, en outre, une gourde suspendue à un joli cordon de laine verte.

M. Durand de Beaugency, qui avait vendu sa maison à M. Martin en 1848, au moment de la baisse, lui gardait beaucoup de rancune. Les terrains avaient quadruplé depuis lors. Il l'accusait méchamment d'être un savant, membre de quelque académie. Cela nuisait à M. Martin, qui était regardé comme un pauvre homme par toute la noblesse environnante.

Il y avait du vrai, il y avait du faux dans l'accusation du sire de Beaugency. M. Martin était bien un savant, ou à peu près. Depuis trente ans il s'occupait de géologie, de botanique et autres frivolités, au lieu d'avoir un bureau quelconque et de faire des affaires sérieuses, comme tous ses notables voisins; mais il n'était d'aucune académie, et cela le rendait fort malheureux.

Jusqu'à présent, les aréopages scientifiques n'avaient pas rendu justice à M. Martin, quoiqu'il eût présenté à l'institut de nombreux mémoires et fait aux diverses académies de l'Europe d'innombrables communications. Un mauvais sort pesait sur lui; c'était son opinion. La science faisait la sourde oreille à ses découvertes. Était-ce aveuglement? Était-ce jalousie? Monsieur Martin donnait à choisir.

Ce petit homme à l'apparence tranquille et discrète, qui passait le chapeau sur les yeux, dans les rues de Ville-d'Avray, avait tout simplement enrichi le domaine de l'humanité d'un métal nouveau : il était le père légitime du gypsium, ou plâtre métallique répandu en si grande abondance sur la surface de la terre, que son prix

devait être 122 fois inférieur à celui du plomb, du plomb vil, quoiqu'il eût des qualités supérieures à celles de l'argent!

Ce petit homme avait, en outre, fait cadeau à ses semblables d'une classe de plantes nouvelles, dont l'individu unique avait été trouvé par lui dans le parc de Saint-Cloud, au pied même de la lanterne, et qu'il avait rangé entre la quinzième et seizième classes de Linné, sous le nom d'Hexadynamie.

Les sires de Beaugency, de Lieusaint, de Forbach, de Pierrefonds, de Bonnefontaine, et la dame de Lustrac savaient-ils cela? Nous l'ignorons. S'ils l'avaient su, ils auraient demandé : « Son métal est-il dans le commerce? Sa plante peut-elle être vendue au marché?» Sur la réponse négative, ils auraient tourné le dos avec ensemble. A Ville-d'Avray nous ne plaisantons pas!

La maison de M. Martin était, par hasard, assez simple, honnêtement bâtie et dépourvue de belvédère avec vitres de couleurs. On ne l'avait point blanchie depuis 1848, de sorte qu'elle avait perdu ces tons violemment plâtreux qui blessent l'œil partout autour de Paris, comme la réverbération des sables fatigue les voyageurs dans le désert. Quelques ceps de vigne arrondissaient autour des fenêtres leurs pousses tourmentées et feuillues; à l'étage supérieur, un glycine grimpait, formant une belle guirlande de verdure, où pendaient deux fois par an les grappes abondantes de sa fleur, plus gracieuse que le lilas lui-même.

Le jardin était vaste, pour un jardin de Ville-d'Avray. Il avait bien un arpent et demi. Comme on avait

négligé de l'entretenir, dans le bon sens du mot ordinairement employé par les seigneurs de Beaugency, de Lieusaint, de Forbach et autres, il présentait un aspect vraiment pittoresque et champêtre. On voyait du premier coup que ce n'était pas le jardin du petit million. Les deux terrasses superposées, qui formaient le fond, avaient leur vêtement de lierre inculte, et supportaient de grands vieux ormes aux feuilles touffues. Les saules qui devaient faire groupe dans la pelouse, avaient grandi en tous sens, à la volonté de Dieu. Enfin, la vigne vierge, la clématite et le chèvrefeuille, qu'on avait négligé de tailler, cachaient si bien la grotte inepte et burlesque, qu'on ne la soupçonnait même plus au centre de cet épais buisson.

M. Durand de Beaugency avait vu parfois cela pardessus les murs des propriétés voisines. Il disait que M. Martin était un Vandale. Cacher la grotte!

Par exemple, on n'avait pu cacher la pièce d'eau, large comme une cuve, avec un jet de deux lignes de diamètre, lancé par un jeune Triton de terre cuite. Mais Lily Martin avait fait un parterre autour de la pièce d'eau : un bijou, un bouquet, dont toutes les fleurs étaient ses filles.

Nous ne vous avons pas encore parlé de Lily Martin. Ce n'était pas madame Martin. Madame Martin s'appelait Rose et méritait ce petit nom coquet par son inconcevable fraîcheur. Nous reparlerons amplement de madame Martin, qui était une femme de corpulence vaste et de caractère respectable sous bien des rapports. Nous en sommes à Lily qui était mademoiselle Martin.

Lily avait bientôt dix-sept ans. C'était une Parisienne; mais ne vous y trompez pas : il y a je ne sais plus combien de roses dans les catalogues, et certes, la Pompon ne ressemble guère à l'orgueilleuse Victoria. Une Parisienne du Marais n'a rien de la Parisienne du faubourg Saint-Germain, rien de la Parisienne de la rue d'Anjou, rien, Dieu merci, non plus de la Parisienne du quartier des Martyrs.

Encore, parmi les Parisiennes du Marais y a-t-il beaucoup de catégories.

Les provenances de la rue Boucherat ne sont pas du tout les mêmes que celles des environs du Mont-de-Piété.

Lily était du quai des Célestins : beau quartier, splendide paysage, bon air, libre aspect.

M. Martin demeurait là depuis 25 ans, afin d'avoir, le matin en se levant, la vue du Muséum d'histoire naturelle.

L'enfance de Lily avait échappé à cette maladie du renfermé qui étiole tant de jeunes plantes humaines. Elle avait respiré ces bonnes brises qui descendent des coteaux d'Arcueil; elle avait couru toute petite sous les énormes peupliers du mail de Henri IV, qui dressaient encore le long de la berge leurs branchages trois fois séculaires.

Puis, plus tard, quand elle eut dix ans, M. Martin, ayant hérité, fit cette fameuse affaire avec M. Durand de Beaugency. Lily eut une campagne. C'était à elle cette maisonnette fleurie et ce joli jardin dont les gazons en pente riaient si bien au soleil levant.

A cause de tout cela, Lily se portait bien. Son corsage bondissant emprisonnait la force avec la grâce. Vous eussiez souri à voir son pas leste, habile à ne toucher dans la rue que l'extrême pointe des pavés mouillés.

L'hiver dernier, on avait dansé deux fois chez les Bonnard; le prix de la polka avait été pour Lily l'infatigable. Elle chantait bien, mais autrement qu'à l'Opéra; elle avait son piano, comme toutes les petites Parisiennes, mais, sur l'honneur, son piano ne gazouillait pas trop aigrement. Du reste, elle ne jouait *sa sonate* qu'après en avoir reçu l'autorisation formelle du petit cercle du dimanche. Et sa sonate n'était pas longue.

Nous ajouterons que les murs de ces vieilles maisons du quai des Célestins sont généralement fort épais. Le piano de Lily n'offensait pas les voisins. C'était une bonne petite Parisienne qui n'avait jamais fait de mal à personne.

Elle avait un oiseau dans une cage dorée, présent de M. Bonnard, le père. C'était Alexandre Bonnard qui avait acheté l'oiseau. Alexandre Bonnard apportait quelquefois sa flûte pour les morceaux avec *accompagnement obligé.*

Elle était charitable envers les pauvres; sa petite bourse ne se gonflait que pour eux. Elle ne disait pas de mal du prochain. Elle allait peu au théâtre, où l'on perd l'esprit qu'on a pour gagner celui de messieurs les vaudevillistes: troc funeste. Elle avait son esprit à elle, l'esprit que le bon Dieu lui avait donné. Nous citons ceci avec éloge et comme une des plus rares curiosités qui se puissent rencontrer, soit à Ville-d'Avray, soit à Paris.

Cependant, était-elle jolie? Vous en jugerez selon votre goût. Elle avait de grands yeux d'un bleu très-sombre, frangés de cils trop longs et trop touffus. A la pension, ses petites camarades se moquaient de ses cils qu'elles comparaient à des pinceaux. Cette longueur de cils n'est pas le défaut de Paris, où souvent l'œil est chauve. Toutes celles qui se moquaient des grands cils de Lily étaient destinées à s'en faire pour le soir avec de l'encre de Chine. Elle avait des cheveux fins, abondants et soyeux, qu'elle relevait sur son front large et pur. A la pension, ses petites camarades se moquaient à la fois du front et des cheveux. — Les femmes jolies, disaient-elles, doivent avoir le front étroit : cela fait mieux pour les bandeaux. Quant à tes cheveux, ils ne sont ni noirs ni blonds. C'était vrai. Les cheveux de Lily étaient bruns avec un léger reflet fauve.

Les petites camarades de Lily avouaient que son nez était bien dessiné, mais la bouche était grande et le cou bien trop long. Quel cou! Elles appelaient Lily la cigogne. Les cygnes aussi, pourtant, ont le cou long.

Mains mignonnes, pieds de fée, taille souple comme un gant : à cela, nul prétexte de mordre. Mais Lily avait des couleurs. Fi donc! ses petites camarades lui avaient promis qu'elle ne serait jamais distinguée.

Eh bien! Lily n'en était pas plus triste. Elle avait gardé bon souvenir à ses petites camarades.

C'était une riante et joyeuse enfant, la vraie gaîté de la maison. Je crois qu'elle n'avait jamais eu en sa vie une mauvaise pensée. Les provinciales seront incrédules. Pour regagner leur estime, j'avouerai que, parfois, quand

passait sur la Seine, aux premiers beaux jours, l'équipe fringante de la *Patti,* yole modèle, dont M. Alexandre Bonnard avait l'honneur d'être le capitaine, Lily soupirait parfois pendant trois bonnes minutes, après avoir rougi et souri derrière la mousseline de son rideau, discrètement soulevé.

Il faut ajouter, afin d'être juste, que cet Alexandre Bonnard joignait, à son talent sur la flûte, un beau mérite de polkeur; qu'il montait fort bien à cheval; qu'il jouait à ravir la comédie bourgeoise; qu'il avait même fait une pièce et plusieurs romans; qu'il chantait les mélodies de Schubert comme un ange; qu'il était complaisant, galant, amoureux, et que son mariage avec Lily était, depuis longtemps, une affaire réglée entre les deux familles.

Depuis longtemps, vous comprenez. Les choses réglées depuis longtemps ne se font pas toujours. Il survient des obstacles. A l'époque où M. Martin avait sanctionné en riant les fiançailles des deux enfants, M. Bonnard, le père, était un humble débutant dans la carrière scientifique. M. Martin le dominait de toute la hauteur de ses deux inventions, récentes alors : le Gypsium et l'Hexadynamie.

Depuis lors, M. Bonnard, le père, était devenu professeur, et Alexandre, au lieu d'étudier, faisait des romans!

Veuillez remarquer ceci : le bon M. Martin, victime des préjugés industriels et des exclusions de boutique, avait des préjugés et des exclusions. Ainsi, dit-on, l'insecte, tourment des nuits du pauvre, a sur son petit corps

des insectes infiniment ténus qui lui rendent à leur insu les démangeaisons qu'il provoque sans le savoir. Les insectes des insectes doivent aussi avoir de ces hôtes incommodes dont il faudrait des millions pour former la grosseur d'une tête d'épingle. Tout s'enchaîne ici-bas et se dégrade, depuis la masse écrasante des grands soleils jusqu'à l'atome invisible et impondérable.

L'ordre moral est en tout semblable à l'ordre physique. Tout homme est à la fois opprimé et oppresseur. Je veux gager que le bourreau lui-même, ce vivant enterré dans le préjugé, a ses préjugés.

Madame Martin devait en avoir considérablement. Elle avait de tout en quantité. C'était la plus opulente nature qui fût à Ville-d'Avray. Elle était large comme une tour et rouge plus qu'un coquelicot. Elle s'appelait Rose de son petit nom. Quand M. Martin l'appelait Rose, ou qu'elle appelait M. Martin Philippe, l'esprit percevait cette saveur honnête et un peu moisie qui se dégage des anciens romans d'amour. Tout rancit, hélas ! même le sentiment.

Madame Martin avait pincé autrefois de la guitare; elle aimait à s'en souvenir. C'était une ancienne jolie femme dans toute la rigueur du terme. Pas n'est besoin d'avoir l'organe de l'observation bien développé pour savoir qu'une ancienne jolie femme prend autant de place pour elle toute seule dans la vie que dix ou douze femmes ayant été passables; ceci, dans la classe moyenne. Dans le haut monde, il y a un vernis qui fond tout; dans le peuple, il y a le travail qui domine tout.

C'est dans le milieu bourgeois que les petits ri-

dicules et les travers ont véritablement toute leur valeur.

Rose appartenait à cette catégorie de grosses femmes qui sont « agitées », qui parlent haut et vite, qui remuent leur pesanteur avec véhémence et qui se bercent de ce dada : que rien autour d'elles ne marcherait sans elles. Cela fait leur bonheur. Assez ordinairement, ces femmes brusques et charnues ont le cœur obligeant. Elles songent beaucoup à elles-mêmes, mais cela ne les empêche pas de penser aux autres. Il faut bien leur pardonner le bruit qu'elles font, la poussière qu'elles soulèvent, en faveur de la bonté de leur âme.

Ce serait un grand et noble drame que l'histoire de Monsieur et Madame Denis racontée au sérieux. L'esprit du chansonnier n'y a trouvé qu'à rire, mais sous le comique de ses couplets si bien taillés, il y a de belles larmes cachées.

Souvenez-vous-en ! Souvenez-vous-en ! La jeunesse est passée, les rides ont remplacé le velouté de la peau, l'or ou l'ébène de ces chevelures a déteint sous l'injure des années. Où sont les perles qui émaillaient cette bouche souriante ? Pourquoi ne peut-on plus étreindre à bras tendus cette taille inerte qui jadis tenait, frémissante, entre les dix doigts ?

L'homme vieillit moins vite que la femme. Si l'homme voyait cette lamentable transformation du même œil que ses voisins ou son valet de chambre, l'homme s'enfuirait épouvanté ! L'homme ne la voit pas, la preuve, c'est qu'il y a de bons vieux ménages.

L'homme ne la voit pas. S'il vous disait : Je la vois ;

refusez de le croire. Celui-là mentirait dans l'illusion de son cœur.

Il y a un bandeau qui couvre ses yeux. Ce bandeau c'est la main de Dieu qui l'a tissé. Il se nomme le souvenir.

Ne niez pas cela. N'objectez pas surtout qu'il vient un âge où les qualités physiques sont comptées pour rien. La physiologie la plus élémentaire vous répondrait que l'âme vieillit en même temps que le corps, sous le rapport des dons qui sont les conditions de l'amour. C'est, en quelque sorte, la même loi de décadence.

Non, rien de ce qui constituait l'attrait, rien de ce qui provoquait la passion n'a survécu. La chute est complète : Rosine est devenue la duègne de la comédie. Pourquoi la passion reste-t-elle ?

Je sais bien que vous lui donnez diverses dénominations plus ou moins ingénieuses; vous l'appelez estime, sympathie, dévoûment, bonne amitié, mais moi, je vous dis : C'est la passion, je la reconnais. Demandez à Agar expulsée, ce que la vieille Sara pouvait sur son époux !

C'est la passion, et c'est la même passion. Des deux côtés elle a gardé son caractère. L'estime ou la bonne amitié seraient-elles susceptibles des férocités de la jalousie ?

Souvenez-vous-en, oh ! souvenez-vous-en ! Tout est là ! Philémon regarde Baucis déformée à travers le prisme saint des souvenirs. Sur ce front qui n'a plus la beauté, la couronne symbolique jette toujours le talisman de son ombre; cet œil, voilé présentement, a, dans le passé,

le feu du premier regard d'ivresse. Ce lourd sommeil des soirs parle de veilles charmantes. Aux lueurs tremblantes de la chambre à coucher, c'est le vague fantôme de l'épousée qui soulève encore la couverture du vieux lit nuptial.

Souvenez-vous-en! On écrit parfois ces mots sublimes en raillant; mais le cœur se venge, souvenez-vous du baiser suave et chaste, souvenez-vous de l'aveu entrecoupé, souvenez-vous des étonnements et des terreurs. Souvenez-vous-en, car ce flambeau du passé éclaire votre présent; vous vivez encore de l'hostie partagée à cette première heure; vos jeunes amours sont là comme un dais mystique au-dessus de vos têtes, et ressuscitent en rêve les féeries de votre vingtième année. Souvenez-vous-en!

Il y a autre chose, je ne le nie pas : il y a le contrat loyalement observé, les souffrances partagées, les enfants, ce lien cher et vivant; mais tout cela fait la famille et non pas le prestige; je dirai plus : tout cela est contraire au prestige. Le miracle est en dehors de cela; le miracle est tout entier dans cette pauvre fleur d'oranger desséchée et fanée, symbole du sacrifice accompli.

Monsieur et Madame Martin étaient un peu les cadets de Monsieur et Madame Denis. Madame Martin n'avait guère plus de quarante-cinq ans; M. Martin dépassait à peine la cinquantaine. C'est le bel âge pour se souvenir. M. Martin se regardait comme un homme très-mûr et voyait sa femme toute jeune. C'eût été assez l'avis de madame Martin, sans les rhumatismes que la bonne dame avait.

Elle se mettait bien, au dire de sa couturière; on lui laçait ses corsages avec vigueur; elle affectionnait les couleurs un peu éclatantes, tout en proclamant ses préférences pour la *simplicité*. Elle valsait encore avec plaisir : c'était une forte affaire pour son cavalier. En ces occasions, M. Martin admirait sincèrement sa légèreté; mais le parquet criait son opinion contraire. En revenant M. Martin lui disait qu'elle avait été charmante; elle grondait alors M. Martin, qu'elle accusait d'être un enjôleur. C'étaient de douces scènes qui vous auraient peu diverti.

M. Martin aimait à la voir manger. Sous ce rapport, elle lui donnait beaucoup de satisfaction. Elle buvait aussi d'une façon fort honorable. Naturellement elle se plaignait volontiers de son peu d'appétit.

Du reste, sa tendresse pour M. Martin avait un caractère éminemment protecteur. Sans elle, le pauvre homme eût fait triste mine dans la vie. Elle se regardait comme son pilote et son bon ange. Elle avait raison; elle avait tort de le trop dire.

M. Martin n'avait jamais été beau garçon, tant s'en fallait. Il se vantait fréquemment d'avoir été choisi par sa femme, en concurrence avec Bonnard, le père, qui était un beau. Il ajoutait, et c'était sa seule fatuité : « Les beaux garçons réussissent rarement auprès des femmes. »

Cette opinion ne l'avait jamais empêché d'être jaloux. Après vingt-cinq ans de ménage, il restait bien encore quelques vieux levain. Nous n'étonnerons personne en disant que cette jalousie de M. Martin faisait partie intégrante du bonheur de madame Martin.

Ce n'était pourtant pas par suite de jalousie qu'avait eu lieu ce grand refroidissement de M. Martin à l'endroit de M. Bonnard, son meilleur ami, son plus vieux camarade. Du moins, s'il y avait jalousie, c'était une autre acception du même mot. Bonnard avait quatre ou cinq ans de moins que M. Martin; on l'avait nommé professeur, tandis que M. Martin restait dans l'ombre, et M. Martin avait lu, depuis peu dans un journal spécial, que Bonnard allait être décoré.

Nisus se réjouissait des bonheurs d'Euryale. S'il eût été donné à M. Martin de contribuer à l'avancement de Bonnard, peut-être s'en fût-il réjoui. C'est là un petit mystère de notre nature humaine. Mais Bonnard avait fait son chemin sans M. Martin, et Virgile ne songeait pas aux bourgeois de Paris quand il a décrit l'amitié d'Euryale et de Nisus. Je voudrais mettre le lecteur en garde contre une exagération : sans défendre le moins du monde les étroites rancunes de ce bon M. Martin, je dirai que c'était en lui un sentiment peu développé, presque latent; du moins, il ne s'en rendait nul compte. J'ajouterai que la vie solitaire, le travail ardu, la lutte ingrate peuvent aigrir les plus sains caractères et que, nonobstant quelques faiblesses, M. Martin était, de la tête aux pieds, ce qui s'appelle un brave et digne homme.

Notez bien que le fils Bonnard était canotier et qu'il écrivait dans les journaux. C'est là un double malheur; M. Martin se donnait cela pour prétexte. Il excommuniait le fils Bonnard comme ses nobles voisins l'excommuniaient lui-même. Les Chinois ne nous donnent-ils pas le nom de barbares?

Outre M. Martin, madame Martin et mademoiselle Lily Martin, la petite maison de Ville-d'Avray avait encore deux hôtes : Stanislas Martin, âgé de quatre ans, filleul de M. Bonnard, et Caroline, vulgairement Caro, bonne pour tout faire.

Stanislas était un jeune prodige qui avait dit papa le vingtième jour de son onzième mois. Madame Martin répétait à qui voulait l'entendre : « J'ai l'air d'être sa grand'-mère, » mais elle était prodigieusement flattée d'avoir un enfant de cet âge. Elle le gâtait avec un sauvage acharnement. Elle prétendait faire de lui, dans l'avenir, un garde national à cheval.

Caro était une grosse Comtoise, très-probe et très-dévouée, qui faisait mal la cuisine.

Le soleil descendait à l'horizon derrière les tilleuls taillés de M. Giraud de Bonnefontaine. Il avait fait depuis le matin un temps superbe, un temp d'été, quoiqu'on ne fût pas encore au milieu du printemps. Avril finissait : c'était la veille du 1er mai, jour de Saint-Philippe, fête de M. Martin. On eût dit en vérité que les fleurs se pressaient d'éclore pour lui faire un bouquet. L'air était plein des bonnes senteurs de la giroflée, le lilas penchait de toutes parts ses grappes odorantes, et quelques roses déjà entr'ouvraient çà et là leur opulente corolle.

Mademoiselle Lily était sur la terrasse, dans le berceau qui dominait la rue. Le chèvrefeuille et la vigne ne calfeutraient pas encore toutes les ouvertures du treillage. Il y avait des trous par lesquels mademoiselle Lily regardait dans la rue d'un air impatient et inquiet. Sta-

nislas jouait en bas de la terrasse. Il était en train de labourer à fond un semis que le jardinier venait de faire. Caro, sa surveillante ordinaire, n'était pas là; Stanislas profitait de son absence pour opérer le plus de ravages qu'il pouvait. Ayant bien saccagé le semis, il essaya de faire un trou pour enterrer son zouave.

Pourquoi mademoiselle Lily était-elle inquiète et pourquoi Caro manquait-elle à son poste?

Là-bas, tout à l'autre bout du jardin, il y avait une petite porte, donnant sur une ruelle qui desservait la propriété de madame Albert de Lustrac. M. Martin avait souvent travaillé dans cette ruelle, dont le sol contenait de remarquables échantillons de gypsium à l'état terreux. La porte était entr'ouverte. Caro causait avec un bon gros garçon qui avait la tournure d'un apprenti valet de chambre.

Mon Dieu, oui : c'était encore un des griefs de M. Martin contre ces Bonnard; ils avaient un *domestique mâle*. M. Martin trouvait cela inconvenant. Il appelait toujours François « le laquais » des Bonnard, et avec quelle amertume! Caro ne paraissait avoir aucun grief contre François. Ils causaient tous deux de bonne amitié, tandis que Stanislas enterrait son bébé tout vif.

Mademoiselle Lily, lasse d'inspecter la rue, où personne ne passait, avait mis sa jolie tête dans sa main. Je crois, en conscience, qu'elle rêvait. Cela vient vers dix-sept ans, quelquefois avant. A quoi rêvait-elle? Souvent, ce sont les lectures qui font naître le premier rêve des jeunes filles. Mais le livre, ouvert auprès d'elle sur la table champêtre, était un *Robinson Crusoé*.

C'était presque une enfant. Toutes les douces espiégleries de l'enfance étaient sur ce visage charmant, qu'ombrageaient les larges bords du chapeau de paille, cher aux bergères parisiennes. Sa taille, dessinée par les plis de la percale blanche à petits pois bleus, gardait les gracieuses promesses de l'adolescence. A quoi rêvait-elle?

Vous l'eussiez vue sourire derrière l'abri de ses doigts transparents, puis la riche frange de ses cils s'abaissait, voilant le sombre azur de ses grands yeux. C'était déjà la mélancolie; c'était aussi la colère, car son pied mignon frappait soudain le sable tamisé. — Et Stanislas, libre d'accomplir son forfait, avait déjà mis de la terre jusqu'au cou de son malheureux zouave.

Tout à coup, le pas d'un cheval se fit entendre au détour de la rue. Mademoiselle Lily eut un tressaillement léger; son regard, plus vif, passa comme un trait au travers de ses doigts disjoints; elle devint plus pâle, puis ses joues se colorèrent doucement.

Le cheval était monté par un beau jeune homme, qui leva la tête en passant sous la terrasse. Il allait au pas, le poing sur la hanche et le cigare aux lèvres. M. Martin reprochait encore cela aux Bonnard : le cigare. Le beau jeune homme s'inclina en souriant. Mademoiselle Lily demeura immobile.

Mais cette percale laisse voir si bien les battements d'un petit cœur!

Le beau jeune homme, cependant, s'arrêta juste au bout du berceau. Le mur était bas. Le chapeau du cavalier atteignait presque les jeunes pousses d'un jasmin qui s'enlaçait dans le treillage. La main de mademoiselle

Lily tremblait. Je ne sais ce qui serait arrivé si Stanislas n'eût poussé en ce moment des cris effroyables, parce qu'il s'était un peu éraillé le doigt avec sa bêche. Ce Stanislas était gros comme un rat, mais il avait une voix qui s'entendait de Sèvres. Mademoiselle Lily se leva en sursaut, et le cavalier dut continuer sa route.

Il est probable qu'il rencontra François aux abords de l'église, car les clameurs du jeune Stanislas avaient troublé un autre tête-à-tête. Caro accourait à toutes jambes au travers des gazons. Quand elle arriva auprès de l'héritier Martin, Lily le tenait dans ses bras, et ce cher enfant criait pour qu'on lui donnât la paix. Il était guéri.

— Où étiez-vous donc, Caroline? demanda Lily avec quelque sévérité.

— Je faisais le tour, répondit ingénuement la bonne; mademoiselle ne m'a donc pas vue sortir de la maison? mademoiselle regardait le cheval de M. Alexandre...

Lily tourna la tête en rougissant et Stanislas dit :

— Je l'aime bien, Alexandre, il me fait faire la culbute. Mais papa a dit que Bichette ne serait jamais madame Bonnard. J'ai enterré mon zouave.

II

LILY

Caro regarda sa jolie maîtresse en clignant de l'œil.

— Qui vivra verra, dit-elle.

Stanislas était retourné à ses affaires : il fourrageait à même dans un plan de jacinthes.

— Dites-moi donc un petit peu, mademoiselle Lily, reprit Caro qui se rapprocha confidentiellement, qu'est-ce que c'est qu'un secrétaire général?

— C'est un homme qui a une place de confiance auprès du ministre, Caroline.

— Ah ! oui dà... et le ministre ?

— Le ministre est le maître, après l'empereur.

— Voyez-vous ça ! s'écria Caro ; alors le ministre est plus qu'un banquier?

— Je crois bien, ma pauvre Caro!

— Vous comprenez, moi, je ne sais pas... il n'y a point de ministre chez nous, à Besançon. Et le secrétaire général, est-ce plus qu'un banquier ?

— Sans doute... quoiqu'il y ait des banquiers très-puissants.

— Celui d'en face? Sept domestiques. Mais ça marchande chez le boucher! Et un banquier est-il autant qu'un agent de change?

— Pourquoi me demandez-vous tout cela, Caro?

— Pour savoir. Comprenez bien. S'il fallait choisir une maison...

— Est-ce que vous pensez à nous quitter?

— Jésus, non! Madame grondaille pas mal, mais vous êtes de bon monde. C'est pour François, s'entend. Malgré qu'il ne songe pas non plus à congédier les Bonnard. Quel amour d'homme que ce jeune M. Alexandre! Comprenez bien : François se forme; il n'est pas mal, ce garçon-là; il est même joliment bâti, sans que ça paraisse. Et si un malheur arrivait... Un avoué, est-ce plus qu'un secrétaire général?

— Tant s'en faut!

— Et les courtiers-marrons?

— Encore moins.

— Je vais vous dire : il paraît que les ouvriers sont venus toute la semaine chez M. Delaunay pour son grand bal de cette nuit. On en parle, on en bavarde; tout Ville-d'Avray est sens dessus dessous. Les Bonnard sont invités.

— Ah! fit mademoiselle Lily qui se pinça les lèvres.

— Le ministre viendra. C'est-il moi qui voudrais voir le ministre! L'avez-vous vu, vous, mademoiselle Lily?

— Pas celui de M. Delaunay, répliqua la jeune fille.

— Il y a donc un ministre pour chaque secrétaire général? demanda la grosse Comtoise.

— Précisément, répondit Lily en souriant.

— Vous riez? J'ai peut-être échappé une inconséquence; mais on ne se forme pas dans une maison comme ici. Et vous n'êtes pas invités, vous autres, chez le secrétaire général?

— Je ne crois pas, fit Lily qui tourna la tête.

Caro n'était pas méchante.

— Quant à ça, s'écria-t-elle, y en a bien d'autres que vous! Les banquiers d'en face ont fait des pieds et des mains pour avoir une invitation. La dame et la demoiselle enragent. Paraît qu'il n'y aura que des gens tout à fait comme il faut.

— Voilà que le soleil est passé, dit Lily brusquement, je vais arroser mes fleurs. Veillez à mon petit frère, Caroline.

Le petit frère n'avait nul besoin de surveillance : il avait trouvé une planche et se servant de sa bêche comme d'un hachoir, il réduisait soigneusement les jacinthes en fines herbes.

Lily croyait s'esquiver sous ce bon prétexte de donner un peu d'eau à ses fleurs altérées, mais Caro n'avait pas fini de causer, Caro était de bonne humeur à cause de François, qui avait été aimable; elle se mit à suivre Lily

du parterre à la pièce d'eau et de la pièce d'eau au parterre.

— Je tirerai l'eau, dit-elle, et vous arroserez, puisque ça vous amuse.

On ne pouvait refuser cela, surtout à cause de la robe de percale blanche à pois bleus.

En remplissant le premier arrosoir, Caro reprit :

— Jamais on n'aura vu tant de verres de couleurs à Ville-d'Avray. Le ministre y amènera sa dame. Comment donc que m'a dit François? L'instruction?..

— L'instruction publique?

— Juste. Qu'est-ce qu'elle fait, celle-là?

— Vous sentez bien, Caroline, dit Lily, au lieu de répondre, que nous n'aurions pu aller au bal ce soir, quand même nous aurions reçu notre lettre. La fête de mon père...

— C'est vrai que c'est demain la saint Philippe. Donnez l'arrosoir.

Caro plongea le vase mignon dans la pièce d'eau.

Mais remarquez, je vous prie, cette expression : *notre lettre*. On avait donc espéré une lettre? On s'était efforcé, peut-être...

— L'an dernier, poursuivit Caro agenouillée auprès du bassin, tout était en l'air ici pour la surprise. Est-ce qu'on ne fera pas une surprise cette année?

— Maman ne m'a rien dit, répliqua Lily, qui prit un air mystérieux. Voilà déjà ces pauvres pâquerettes fanées. Comme les fleurs s'en vont vite!

— C'est comme la jeunesse, qu'on dit aux Folies, où

j'ai été cet hiver. Ça m'amuserait drôlement, d'avoir toutes mes soirées pour aller aux Folies et aux Délassements. Mais rien ne m'ôterait de l'idée qu'il y a quelque chose dans c'te maison-ci!

— Comment! quelque chose! se récria mademoiselle Lily.

Caro poussa un profond soupir et leva les yeux au ciel.

— Un si bon ménage! ajouta-t-elle.

— Ah ça! fit la jeune fille, qui posa son arrosoir, est-ce que vous perdez la tête?

— Qu'on le disait encore hier chez le boulanger, continua Caro plaintivement : un si bon ménage, quoi! des vieux tourtereaux des Canaries!

— Et pourquoi disait-on cela chez le boulanger?

— Par rapport à l'intérieur de l'agent de change, là-bas, vers les étangs, dont la dame a pris un abonnement au chemin de fer. Dès qu'il est parti, elle décampe. Moi, je leur ai dit : « Si elle a ses affaires, ça ne nous regarde pas. » Mais pour en revenir à monsieur et à madame... Est-ce que mademoiselle n'arrose plus?

— Non, je n'arrose plus.

— Ça ne fera ni chaud ni froid aux plates-bandes, non. L'arrosoir de mademoiselle ne tient pas une carafe d'eau. Il y a donc que madame va à Paris, pendant que monsieur trotte dans les bois pour ramasser des brins de foin et des petites pierres. A quoi ça lui sert, je n'en sais rien. Vous me direz que c'est une femme d'âge...

— Maman est encore très-bien, interrompit Lily, comme on proclame un article de foi.

— On dirait que M. Bonnard, le père, est de cet avis-là, répartit Caro.

Et comme sa jeune maîtresse la regardait, offensée :

— En tout bien tout honneur, s'entend, se reprit-elle ; n'empêche que monsieur lui a défendu de voir les Bonnard... à madame !

— Vous en savez plus long que moi, Caroline.

— Pour ça, oui... et c'est bien drôle qu'on se sépare ainsi d'avec des amis de trente ans. Je dis le père, car M. Alexandre n'en a pas vingt-cinq. Et il n'y a eu ni fâche, ni brouille, ni vitres cassées : rien de rien, sinon le dessous des cartes.

— Mon père est le maître, dit Lily, qui était toute triste.

— Le maître d'aller se promener dans le Cordon du Nord ou sur la route de Jardie, oui, répliqua la Comtoise d'un air malin. Mais madame a encore passé la journée d'hier avec M. Bonnard.

— Qui vous a dit cela?

— Oh ! fit Caro ; François va et vient... on se rencontre.

— Vous le rencontrez bien souvent, ce François !

— Quand ça se trouve. Il ne vient pas plus souvent à Ville-d'Avray que son jeune maître.

Lily eut la bouche fermée. Caro, qui la regardait en dessous, poursuivit :

— Les jours de froid, là-bas, sous la tonnelle, il fait un vent à décorner les bœufs, les jours de chaud, on y

étouffe : pourquoi que vous choisissez cet endroit-là pour travailler, mademoiselle Lily ?

— On y est tranquille, répondit la jeune fille, qui avait grande envie de se fâcher.

— J'aurais cru qu'on était plus tranquille ici en bas, rapport au passage de la rue ; mais des goûts et des couleurs, vous savez... Ah ! ce n'est pas toujours de la faute de madame, si on s'est brouillé avec les messieurs Bonnard Jésus Dieu ! les a-t-elle défendus !

— On les a donc attaqués ?

— Je m'entends. Monsieur ne peut plus les sentir, quoi ! Tout ce qu'ils font est mal fait.

— Il vous l'a dit ?

— Non... à madame.

— Mais vous écoutez donc aux portes, décidément, Caroline !

— Moi ! se récria la Comtoise scandalisée, écouter aux portes ! Je ne suis qu'une pauvre domestique, mais écouter aux portes ! Vous ne me connaissez pas, mademoiselle Lily : c'était à la fenêtre.

Lily ne put s'empêcher de rire.

Caro continua sur le ton de l'indignation :

— A la fenêtre de la cour. J'étais là pour mon ouvrage, pas vrai ? Ils causaient tous deux. Moi, je ne peux pas les empêcher de causer. Ils se croyaient seuls ; ils parlaient de ceci, de cela, de M. Bonnard, le père, de M. Alexandre, de vous...

— Ah ! fit Lily en se rapprochant, de moi ?

— Monsieur se fâchait, madame rageait.

— A propos de moi ?

— Tout de même. Monsieur surtout. Ah! il en disait de belles !

— Mais que disait-il donc, Caro ! demanda la charmante fillette d'un ton radouci.

Elle s'était assise sur l'une des pierres moussues qui formaient les assises de la grotte, au bout de la pièce d'eau. Caro était tout uniment accroupie sur l'herbe.

A cette question précise, Caro se recueillit :

— Il disait, répliqua-t-elle, attendez voir que je me souvienne. D'abord, il disait ce qu'il dit toujours : qu'il est un homme froid, un homme calme, qu'il ne s'enlève pas comme une soupe au lait. Je ne l'ai jamais vu se mettre en colère sans chanter cette chanson-là. Ne croyez pas que ça m'empêche de le respecter, au moins, mademoiselle Lily : c'est la meilleure créature que je connaisse. Mais enfin, vous demandez ce qu'il disait; il disait comme ça : On me connaît, que diable ! Je suis un homme sans préjugé, sans parti pris, sans exagération, sans... Écoutez-donc, j'en ai oublié pas mal, moi, des défauts qui lui manquent à votre papa. Je me souviens seulement qu'il reprochait à madame d'être tout le contraire de lui, d'avoir des lubies, des fixités, comme on dit, au lieu que lui, votre papa, suit son chemin tout droit sans regarder à droite ni à gauche, à l'abri des entraînements de la passion. Je crois que c'est ça... n'ayant jamais lu un roman qui sont pleins de balivernes contre la sagesse et la conduite, méprisant le théâtre, pour ça, il a tort, et voyant la vie telle qu'elle est, morbleu !

Ici Caro respira.

Lily dit :

— Je ne vois rien là-dedans qui me regarde.

— Attendez donc; c'est pour arriver aux Bonnard. Il disait que ça ne l'étonnait pas que madame ne partageait pas ses idées, qu'elle avait toujours eu l'esprit à l'envers...

— Mon père ne parle jamais ainsi à ma mère, dit sèchement Lily.

— Devant vous, c'est possible. Et puis, je n'ai pas eu d'éducation dans mon pays; M. Martin, qui est un savant, parle autrement que moi; mais, au fond, ça y est. N'empèche que j'ai vu bien des ménages et pas un comme eux pour roucouler jusque dans la vieillesse. Mais les amoureux, pas vrai, ça se dispute : monsieur et madame, c'est des amoureux. Il disait donc que madame partageait bien mieux de préférence les idées de M. Bonnard, qui est un étourneau du numéro premier et un ahuri de sans cervelle, malgré ses cheveux grisonnants... qu'il veut faire insolemment sa tête, depuis peu d'avoir un valet de chambre et de laisser son fils courir à cheval comme un héritier de bonne maison... qu'il a eu le tort de mal éduquer ce jeune homme, dont il avait d'abord montré de belles dispositions pour l'étude... en place de quoi, M. Bonnard, le père, souffrait qu'il écrit des fanfreluches dans les journaux et qu'il est auteur de romans dans les cabinets de lecture... que son nom est affiché sur les portes dans Ville-d'Avray !

— Mon père disait cela ! murmura Lily.

— Tout au long, répliqua la Comtoise, et vous voyez bien que ça vous regarde !

Lily baissa la tête en rougissant.

— Si bien, reprit Caro d'un air d'importance, que tout ça ne plaît pas à monsieur, ni peu ni beaucoup, et qu'il a dit en finissant que jamais mademoiselle Martin ne serait l'épouse d'un Alexandre Bonnard !

— Et que répondait maman ? demanda la jeune fille en étouffant un gros soupir.

— Autre chanson ! Madame a la sienne comme monsieur, et ça n'ôte rien au respect que je vous dois à tous, madame répondait que monsieur voulait faire le méchant, mais qu'il était doux comme tout un troupeau de moutons. Allez ! et que ça n'avait pas de bon sens de se hérisser de même, quand on était une bonne âme ; que tout en cherchant des herbages et des cailloux, il se fourrait un tas d'idées biscornues dans l'esprit ; qu'il exagérait tout, malgré qu'il dise toujours « je n'exagère rien. » qu'il se faisait du mal avec ses rages... et que ce n'est pas beau d'être envieux à son âge.

— Mais, l'interrompit Lily, pour ce qui concerne les messieurs Bonnard ?

— Bien, bien, on y arrive tout doucement. Je laisse le père de côté, pas vrai, je prends le fils. Elle disait : Ça fait honte d'entendre habiller de même un charmant jeune homme, un jeune homme doux, honnête, spirituel, rangé, musicien, bien habillé : enfin, un modèle, quoi !

— Bonne mère ! soupira Lily.

— Qu'il n'était pas un paresseux, qu'il avait une place au ministère, qu'il la remplissait très-bien, et qu'après

la rentrée, il aurait de l'avancement dans les gratifications.

— Excellente mère !

Lily avait ses beaux yeux tout humides.

— Et qu'on n'était pas un malfaiteur, poursuivit Caro, dont la grosse lèvre raillait, ma foi, un petit peu, pour écrire de temps en temps quelques jolis vers...

— Oh ! fit Lily, des vers si bien tournés !

— Je ne m'y connais pas, quant à ça. Qu'on ne montait pas sur l'échafaud (que disait encore madame) pour avoir publié des romans que tout le monde s'arrache.

— Tout le monde ! l'interrompit Lily, ce n'est que la vérité... un succès fou !

— Et qu'en définitive il faudrait bien en venir au mariage, un jour ou l'autre, puisque l'inclination était des deux côtés à la fois.

Lily était plus rouge qu'une cerise.

— Ah ! murmura-t-elle, ma mère a dit cela !

— Haut et ferme !

— Vous êtes bien sûre de l'avoir entendu?

— Comme je suis sûre de vous voir là devant moi, j'avais l'oreille à la persienne.

Mademoiselle Lily n'en était plus à blâmer la curiosité indiscrète de sa suivante.

— Et mon père, demanda-t-elle d'un air pensif, qu'a-t-il répondu?

— Des bêtises, répliqua Caro, sans hésiter.

Lily protesta, mais pas trop sévèrement, parce qu'elle voulait savoir.

— Quoi donc? reprit la Comtoise, ça ne l'empêche pas d'être un brave homme; mais il se fâche tout rouge du premier coup; il crie, il se démène tout en disant : « Je suis calme, je raisonne tranquillement. » C'est tout de même farce, les philosophes.

— N'oubliez pas que vous parlez de mon père, Caro!

— Je vous dis que ça ne l'empêche pas d'être un brave homme. Mais j'ai cru qu'il allait tout casser. Parole! il était comme un enragé!

— Et ma mère?

— Madame a tenu bon. En voilà une qui n'a pas froid aux yeux! Elle a dit qu'une plume valait bien un marteau à casser les petites pierres...

— Papa a dû se fâcher bien fort?

— Pas plus fort qu'avant, ça ne se pouvait pas. Elle a dit encore : Si vous tendez la corde, la corde se rompra!

— Quelle corde? demanda ingénûment mademoiselle Lily.

Caro haussa les épaules.

— La corde qui tient les oiseaux par la patte, pardié, répliqua-t-elle; vous êtes pourtant de Paris et moi de mon village! C'était une menace, quoi! comme qui dirait : Mademoiselle Lily pourrait bien prendre le mors aux dents...

— Vraiment! dit la jeune fille; et mon père?

— Il a juré comme un païen!

— Vraiment! mon père! il a juré! Et ma mère?

— Elle a pleuré, c'est tout simple, ça!

— Ma mère! Est-ce possible! Et mon père?

— Ah! dam! ça m'a bien étonnée! Il n'a pas mis les pouces. Il a eu le dernier mot. Il s'en est allé en disant : «Je ferme ma porte aux Bonnard! Jamais les Bonnard ne passeront le seuil de ma maison...» et bien d'autres choses. Il était déjà devant l'église qu'il parlait encore.

— Et ma mère? demanda Lily en un gémissement.

Caro la regarda un instant sans répondre.

— Madame est restée toute seule, répliqua-t-elle enfin.

Puis, comme Lily, toute pâle, étouffait un grand soupir, elle ajouta :

— Mais il ne faut pas trop vous désoler, voyez-vous; quand monsieur a été parti, madame s'est mise à rire.

— Lily! Caroline! cria en ce moment une voix aiguë du côté de la maison; qu'est-ce donc? N'y a-t-il personne? Quand je ne suis pas là, rien ne marche. Caroline! Lily!

A cet appel, les cris perçants de Stanislas répondirent aussitôt. Il jeta sa bêche au centre d'une magnifique cloche qui protégeait un semis de melons et s'élança vers sa mère, dont l'éclatant visage apparaissait à une des fenêtres de la maison.

La cloche fut brisée en mille pièces, — mais les melons ne seraient pas venus.

— Au moins, dit Caro à Lily qui essuyait vivement une larme, ne faites pas mine que je vous ai conté la moindre des choses!

— Caroline! Lily! Stanislas! voulez-vous bien ne pas courir si vite! On me tuera cet enfant-là! Je ne devrais jamais quitter la maison!

Caro et Lily rattrapèrent Stanislas dans l'escalier au moment où il allait faire la culbute. Madame Martin les attendait sur le palier.

— T'es-tu bien ennuyé après ta mère, amour chéri? demanda-t-elle en prenant Stanislas dans ses bras.

— Non, répondit l'héritier, j'ai enterré mon zouave.

— Où va-t-il chercher tout ce qu'il dit? murmura la grosse dame en le dévorant de baisers. A-t-il été sage?

— Toujours assez, répartit Caro, quand madame n'est pas là.

— Vous! s'écria madame Martin, je viens de passer à la cuisine, la vaisselle n'est pas lavée, le feu brûle... rien n'est fait dès que je m'absente : je finirai par ne plus sortir!

Stanislas tournait autour de sa vaste robe, élargie par une crinoline hautement inutile. Elle s'interrompit pour dire avec attendrissement :

— Comme il aime sa grosse mémère, voyez, cet ange-là!

A quoi Stanislas répliqua :

— Dis donc, est-ce que tu n'as rien apporté?

— Aujourd'hui, non, mon bijou; je n'ai pas eu le temps. Si tu savais ce que j'ai fait depuis ce matin!

Stanislas se roula incontinent par terre en poussant des cris effrayants.

— Emmenez-le coucher! ordonna madame Martin.

La Comtoise le saisit comme un paquet, non sans dire à demi-voix :

— C'est étonnant comme il aime sa grosse mémère, cet ange-là! Venez à dodo, galopin!

Madame Martin saisit le bras de sa fille et l'entraîna au salon. Elle se souvint tout à coup qu'elle était très-essoufflée; elle s'éventa avec son mouchoir et tomba dans un fauteuil en disant :

— Il n'y a que moi pour tout faire! J'ai travaillé aujourd'hui comme dix hommes. Vous saurez tout, mon enfant; il est temps que ce secret vous soit révélé. Vous connaîtrez enfin le cœur de votre mère. Un verre d'eau... pure... avec un peu de sucre et de cognac. A ce métier-là on use sa vie. Tant mieux! Quand je ne serai plus là on saura peut-être ce que je valais.

III

ROSE

Le salon de M. et madame Martin était meublé avec une simplicité qui n'excluait pas le mauvais goût. Lily avait, il est vrai, brodé quelques dessus de fauteuil d'un dessin fort gracieux, mais ce n'était pas Lily qui avait choisi la pendule et les candélabres. Les siéges eux-mêmes existaient avant Lily. Madame Martin avait, en fait d'art, des préférences hardies; M. Martin aimait les choses gentillettes, les bronzes dorés jaune tendre où il y a des troubadours, des chevaliers, des pages. Cela contrastait avec l'austérité de son caractère.

Madame Martin, au contraire, affectionnait le bronze noir, les hommes à manteau flottant rattaché au cou par une torsade, les bottes évasées, les chapeaux larges, ornés d'une plume relevée par le vent violent de la tem-

pête : le genre Corinne ou l'Italie ! Ce genre, vous le savez, est une pyramide qui porte à son sommet la belle statue de madame de Staël, et qui cache sa base déshonorée dans la collection complète des romances idiotes, avec accompagnement de guitare.

C'était un peu par la base que madame Martin aimait le genre Corinne ou l'Italie.

Comme le ménage Martin était un bon ménage, disons plus : un ménage amoureux, le goût de madame Martin avait tout naturellement opprimé celui de M. Martin. La garniture de cheminée seule montrait, sous verre, quelques innocentes et consolantes dorures. Le reste était sombre comme la poésie des cœurs désolés. Quatre lithographies coloriées surtout, pendues aux murailles dans leurs cadres d'ébène, résumaient les tendresses artistiques et littéraires de madame Martin.

La première représentait Oswald sur le rocher, donnant les mèches de ses cheveux à la brise; la seconde l'enlèvement nocturne de Julie de Merville par le perfide Giuseppe Marescalchi, tel qu'il est décrit dans le *Château de San Giovanni* ou les *Deux Issues du Souterrain,* par la baronne de Verteuil; la troisième, le duel aux torches entre Francavilla et Orsini, l'un des épisodes les plus saisissants de la *Vengeance des morts ;* la quatrième, l'assassinat de Philippe d'Aulnay, dans la *Tour de Nesle.*

Ce dernier sujet tournait au romantisme moderne. Mais les estafiers de Marguerite de Bourgogne ont de si grandes épées !

La moitié de ces quatre sujets mal lithographiés, dégagée avec soin et scrupuleusement exprimée serait,

sauf erreur, la quantité artistique représentée par *Cœlina* ou l'*Enfant du Mystère*. Tel était, en effet, à peu de chose près, le niveau intellectuel de madame Martin, au point de vue littéraire ; mais, sous d'autres rapports, elle était bien plus forte que cela.

Entre les lithographies, on voyait quelques portraits de famille : M. Martin à l'âge de 37 ans, madame Martin en grande toilette, Lily toute petite et Stanislas photographié dans son berceau. Notez que nous sommes à la campagne ; le salon du quai des Célestins était peut-être beaucoup plus riche en objets d'art.

La nuit s'en allait tombant. Madame Martin et mademoiselle Lily étaient assises côte-à-côte sur le canapé, dont madame Martin occupait exactement les trois quarts. Caro couchait Stanislas.

On voyait sur le guéridon et sur les meubles le mantelet de madame Martin, son chapeau, qui semblait un énorme buisson de roses, son mouchoir, ses gants, son ombrelle. Ces divers objets étaient toujours semés çà et là, parce qu'elle était si pressée ! Vous ne vous douteriez jamais de l'ouvrage que faisait cette grosse madame Martin ! Rien que pour compter son linge avec le blanchisseur, elle dépensait plus d'activité, plus d'agitation, plus d'efforts que le ministre des finances pour encaisser les revenus nationaux. Aussi perdait-elle chaque semaine plusieurs serviettes.

Au milieu de ce clair-obscur qui emplissait le salon, vous l'eussiez prise pour une jolie femme sans les profils éléphantins de son buste. Les lueurs trompeuses du crépuscule, rendaient à ses traits toute leur régularité ; ses

cheveux paraissaient blonds comme autrefois, et l'offensant éclat de sa fraîcheur s'adoucissait en des tons d'un rose presque raisonnable.

Il faut croire qu'elle avait fait à Lily cette grande confidence si solennellement annoncée, car la jeune fille restait muette auprès d'elle et toute abasourdie. Madame Martin jouissait évidemment de ce trouble.

— Voilà, dit-elle avec un triomphe naïf, voilà comme je suis, moi, ma bonne petite ! Je n'y vais pas par quatre chemins ! Si j'avais été homme, j'aurais soulevé des montagnes. Ah ! ah ! j'ai vite fait un tour ! Quand on me croit encore de l'autre côté de la rivière, j'ai déjà dépassé le pont. J'en connais qui seraient bien embarrassées. Je demanderais seulement que toutes les femmes fussent comme moi et l'on en verrait de droles !

— Mais... murmura Lily, qui restait toute pensive, si papa savait...

— Il ne saura pas ! on me connaît bien ! M. Martin est le maître ! Je n'aurais pas voulu d'un homme qui n'aurait pas su porter des culottes, d'abord ! Les femmes qui mènent leur mari par le bout du nez, ça me révolte. M. Martin a le droit de commander ; je le respecte ; c'est un savant, quoiqu'en disent les imbéciles. C'est même un homme étonnant, et ils n'ont pas son pareil dans leurs académies. Mais je n'ai pas peur de lui après vingt-cinq ans de mariage, peut-être ! On se connait à l'usé. Je l'aime assez pour faire à ma tête quand ça me convient. Nous ne sommes plus des tourtereaux.

— A votre place, ma bonne mère... commença Lily.

— Je te dis que tu n'y entends rien ! Est-ce clair ?

Auras-tu le caractère de ton père? Faudra-t-il discuter deux heures avec toi pour la moindre des choses?

Elle se leva impétueusement. Presque jamais une grosse femme ne sait rester en place. Elle vint boire une gorgée au verre d'eau qui était sur la table.

— Ah! s'écria-t-elle, moi, je peux me vanter de n'être pas secondée! Personne ne me comprend! personne! Il faut que je sois à la fois le capitaine et les soldats. Heureusement que je suis forte. Mais je m'userai à la fin. Dieu veuille que tout aille à peu près quand je ne serai plus là!

Elle poussa un long soupir et revint lentement au canapé; mais au lieu de s'y asseoir, elle consulta sa montre et s'écria :

— Tu me fais causer, petite! Toujours des paroles inutiles! Nous n'avons que le temps, voyons à la toilette!

— Maman, chère maman, objecta Lily, qui se leva pourtant, pensez que mon père pourrait rentrer...

— Il est sorti après le dîner, répondit madame Martin, sûre de son fait; il a pris par le chemin de Sèvres. Il fera son tour au café, là-bas, devant la grille du parc; il ne rentrera pas avant dix heures et demie. A dix heures, nous aurons notre affaire, à moins que le guignon ne s'en mêle, et alors je ne tiens plus à rien, je jette le manche après la cognée, je donne ma démission. A ta toilette! Ces messieurs nous attendent.

— Ces messieurs? répéta Lily, dont la voix trahit un sourire; M. Alexandre y est donc?

— M. Alexandre y est donc? répéta Madame Martin en contrefaisant la voix de sa fille; et dire que je trouve le temps de répondre à des questions pareilles! Oui, M. Alexandre y est, et tu le sais bien! Et si M. Alexandre n'y était pas...

— Ça ferait manquer la partie carrée, quoi! grommela Caro, qui écoutait depuis quelques secondes à la porte du salon.

Malheureusement, cette pauvre Caro avait pris le rhume. Elle eut une quinte de toux.

— Que faites-vous là, ma fille? demanda madame Martin sévèrement.

— Je venais vous dire, répliqua Caro, que Monsieur arrive par la ruelle.

Il y a un Dieu pour les écouteuses.

Madame Martin entra en fièvre aussitôt. Elle s'élança sur son châle qu'elle abandonna pour prendre son chapeau. Un de ses gants tomba. En voulant le ramasser, elle brisa son ombrelle. Si les pauvres grosses dames, affligées de cette maladie comique : l'agitation, étaient une fois coupables, il leur serait bien difficile de cacher leurs méfaits.

Innocentes qu'elles sont, elles ont toujours l'air de l'avoir échappé belle.

Vous croiriez, à chaque instant, que leur trouble est la voix d'une conscience en détresse, qui crie : une minute plus tôt, j'étais prise sur le fait! Leur candeur répand un parfum de flagrant délit.

— M. Martin, s'écria-t-elle ; dans la ruelle! à l'heure qu'il est! Aurait-il des soupçons! Lily, aidez-moi

à faire disparaître tout cela! Caroline, je ne suis pas sortie. Me comprenez-vous?

— Pardine, oui, répliqua la Comtoise, vous voulez faire croire à Monsieur que vous êtes restée à la maison. Soyez tranquille, je n'ai pas gagée ici pour *moucharder*.

Madame Martin eut aussitôt une *révolution*. Ceci est un mot éminemment parisien. Toutes les femmes de Paris ont des révolutions. Les médecins eux-mêmes commencent à employer ce mot expressif. Une révolution casse du premier coup les bras et les jambes de ces dames. Ce sont leurs nerfs qui font des barricades à l'intérieur.

Madame Martin crispa d'une main les roses de son chapeau, de l'autre, elle s'accrocha à l'épaule de Lily.

— Moucharder! répéta-t-elle. Faut-il subir les soupçons dégradants de cette fille? dans ma propre maison? de la part d'une créature que je paie? après toute une vie de conduite irrréprochable!

— Mais, ma bonne mère... voulut dire Lily.

— Taisez-vous! Je dévorerai l'affront! Emportez ces divers objets qui pourraient me trahir. Cette fille m'a fait bien du mal!

Caro était à la fenêtre du corridor qui donnait sur la ruelle.

— Vous n'avez pas besoin de tant vous dépêcher, dit-elle, Monsieur est en train de causer.

Madame Martin serra le bras de Lily.

— Cette fille prend déjà des airs protecteurs, murmura-t-elle; que ceci soit une leçon pour toi, ma minette. Les

malheureuses qui ont des secrets, vivent à la merci de leur femme de chambre. J'en ai connu : te souviens-tu de madame Mesnil, la femme de l'agréé? Mais je ne peux pas souffrir les médisances. Je suis poursuivie par le guignon, c'est clair! M. Martin rentre justement aujourd'hui, pourquoi? Parce que j'avais besoin qu'il ne rentrât pas! Rien ne me réussit. Mais je sais me raidir contre les obstacles; voyez-vous, ma chère enfant, prenez exemple sur moi... Caro!

— Madame!

— Avec qui cause Monsieur?

— Je vous le donnerais bien en mille. Avec les messieurs Bonnard.

Madame Martin lâcha l'épaule de Lily et ses deux bras tombèrent.

— Les malheureux vont tout perdre! dit-elle en se laissant choir sur le canapé, pourquoi venir si près de la maison? Non! ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Se disputent-ils?

— Ils n'ont pas l'air, répondit Caro; Monsieur leur montre ses petits cailloux.

— Et le temps passe, reprit madame Martin : comment éloigner Monsieur, maintenant? Quand une fois il est installé...

— Voilà Monsieur qui monte, dit Caro.

Ce fut un sauve qui peut général. Madame Martin accepta le bras de Caro pour regagner sa chambre à coucher où les diverses pièces de sa toilette de ville devaient être dissimulées; elle fit plus, en traversant le corridor, elle dit à la Comtoise :

— Ma chère enfant, je vous ai prise chez moi malgré votre peu d'habitude du service, je vous ai donné de bons gages, je vous ai fait de nombreux cadeaux, je vous ai formée...

— Puisqu'on vous dit qu'on ne vendra pas la mèche ! interrompit Caro.

— Cela ne suffit pas, ma fille.

— Comment ! s'écria Caro.

— La paix ! Vous êtes incapable de juger un cœur comme le mien. Bornez-vous à me dire si je peux conter sur votre dévoûment.

Ceci fut prononcé avec lenteur et d'un ton très-digne.

— Dam ! fit Caro ; si vous me promettez de me garder pour le cas où je m'épouserais avec François.

— C'est un excellent garçon ; je vous le promets.

— Alors en avant, marche ! s'écria Caro enchantée ; je ferai tout ce que l'on voudra.

— Caro ! cria la voix mâle de M. Martin dans le vestibule.

Madame Martin disparut comme une biche effrayée. Les fugues trop rapides lui réussissaient rarement. Un lambeau de sa robe de soie resta au verrou de sa chambre. Ces choses-là n'arrivaient qu'à elle !

— Caro ! Lily ! Rose !

M. Martin s'impatientait. Caro vint enfin lui ouvrir la porte du salon. Elle vous avait un air ingénu à faire soupçonner les plus noires infamies, mais M. Martin ne prit point garde.

M. Martin était un petit homme maigre, sec et bilieux. Il avait une voix de basse taille. Chacun se propose un

but moral auquel il s'efforce d'atteindre. Le but de M. Martin était le calme absolu, le grand calme, le calme de l'homme d'Horace.

Rien n'est plus drôle que cet effort d'un esprit naturellement inquiet, faible et enclin à la colère, pour arriver à l'apparence de l'impassibilité, rien n'est moins rare surtout. Ce caractère forme, lui seul, une vaste catégorie dans le classement des bourgeois de Paris.

Ils ont l'ambition d'être *flegmes,* pour employer le barbarisme usité dans nos comptoirs. La chute du ciel les écraserait tranquilles. Ce sont de hautes études de dignité humaine.

Ordinairement ce travers, qui ne nuit à personne est porté par de très-braves gens. M. Martin ne faisait point exception à la règle. Nous avons dû le dire déjà, c'était un excellent petit homme.

Mais c'était un petit homme.

Il entra, la tête haute ; son pas mesuré disait le calme de sa conscience ; son regard froid désirait imposer. Il donna son herbier à Caro et déposa sur le guéridon sa boîte riche de petites pierres.

— Rien de nouveau? demanda-t-il.

— Quoi donc qu'il y aurait de nouveau? fit l'adroite Comtoise, au lieu de répondre.

M. Martin haussa les épaules avec un tranquille dédain.

— Monsieur a-t-il fait bonne chasse ? interrogea Caro.

— Rien de nouveau? répéta le fier naturaliste, ma robe de chambre.

— On va vous la chercher.

Caro remarqua, avant de s'éloigner, que le regard sournois de son maître faisait le tour du salon.

— Il a la puce à l'oreille, pensa-t-elle; gare dessous!

Mais Caro se trompait. M. Martin était à cent lieues de tout soupçon. Le regard circulaire qu'il venait de lancer aux meubles du salon était l'indice symptômatique d'un tout autre ordre d'idées.

— Que diable faisaient-ils là, ces deux Bonnard? murmura-t-il quand Caro fut partie. La ruelle mène chez madame Albert. Est-ce qu'ils fréquenteraient cette maison-là?

Peut-être eussiez-vous démêlé un peu de jalousie dans le froncement de sourcils qui accompagna ces paroles. C'était le défaut dominant de M. Martin; il voulait bien rompre avec les Bonnard, mais il ne pouvait s'habituer à l'idée que les Bonnard fissent de nouvelles connaissances.

— Non, non, se reprit-il en ôtant son panama pour passer ses doigts dans les mèches de ses cheveux, et il souriait presque, en dépit de ses graves habitudes non, non... ils rôdent. J'ai déjà flairé quelque conspiration... à la faveur de ma fête, on voudrait opérer un rapprochement.

Il se redressa et se regarda dans la glace.

— Instinctivement, se dit-il entre parenthèses, j'ai toutes les poses d'un orateur. C'est un don perdu. Je ne parlerai jamais aux multitudes.

Il s'interrompit encore et ajouta :

— Du tout! mais du tout! Ils ignorent la fermeté

profonde de mon caractère. Je n'agis jamais sans réflexion. Une fois que ma détermination est arrêtée, c'est que j'ai pesé mûrement le pour et le contre, sans entraînement, sans passion. Jamais les Bonnard...

— V'là votre robe de chambre, dit Caro qui s'avançait en réprimant un sourire moqueur.

— Mettez sur un meuble, gronda M. Martin avec mauvaise humeur, et retirez-vous!

— C'est-il drôle, marmotta la Comtoise, qu'un homme peut se monter comme ça en causant tout seul!

M. Martin lui montra la porte d'un doigt impérieux. Dans sa jeunesse, il avait fréquenté le théâtre. Pour le geste, il était de l'écolc de Talma.

Au moment où Caro, toujours riant, passait le seuil, M. Martin prononça noblement :

— Demeurez!

Caro s'arrêta court, les mains dans ses poches.

— Mon fils est-il couché? demanda M. Martin.

— Et endormi, Dieu merci! répondit la Comtoise, qui n'avait pas pour l'héritier une tendresse immodérée.

— M'a-t-il demandé avant de se mettre au lit? continua M. Martin.

— Avec ça qu'il pense à vous quand il ne vous voit pas!

— M'a-t-il demandé? répéta le naturaliste; point d'ambages : j'aime les réponses claires, nettes, précises!

— Eh bien! non, quoi, pas plus aujourd'hui qu'hier.

M. Martin s'occupait à plier avec soin sa petite rédingote d'orléans.

— Cet enfaut me ressemble, murmura-t-il; au moral

surtout ! Il a du cœur, il est aimant ; mais il ne se livre pas à de vaines démonstrations.

— Il a cassé la cloche du melon, insinua Caro.

— C'est de son âge, fit observer M. Martin, il ne connaît pas encore le prix des objets mobiliers. Un autre s'emporterait ; moi, je me borne à vous dire : il faut que vous soyez bien dépourvue d'intelligence, d'attention, de tout ce qui distingue l'homme de la brute, pour permettre à un enfant de quatre ans de jouer à proximité d'un objet dont la fragilité est connue.

— Pardine ! s'écria Caro, votre fils vous ressemble, comme vous dites : il fait ce qu'il veut.

— Sortez ! ordonna M. Martin, avec le calme qui ne l'abandonnait jamais.

Il tira de sa boîte un morceau de peau, à l'aide duquel il essuya son petit marteau d'acier.

—Le vulgaire est toujours frappé d'étonnement, se dit-il, en voyant les gens qui vivent par l'esprit s'entretenir avec eux-mêmes. Mes bons enfants, il n'y a que les sots qui ne parlent pas tout seuls, pour employer votre expression familière. Ceux dont l'intelligence se retrempe sans cesse dans la solitude...

— Hélas ! s'interrompit-il, j'ai mis le doigt sur la plaie ! Les Bonnard rôdent ; les Bonnard voudraient se réconcilier. Ils sentent bien que cette maison abrite un maître. L'envie elle-même reconnaît tacitement l'évidence de certaines supériorités.

Il souffla chaud sur le manche de son marteau pour le faire briller davantage. Un sourire vint à ses lèvres,

minces et tranchées droit comme l'ouverture d'une plaie bien pratiquée.

— Mes femmes n'apparaissent pas à l'horizon! reprit-il avec une nuance de satisfaction. Le jeu de cache cache commence. Tous les ans la même chose! La surprise antique et solennelle! C'est puéril... mais c'est attendrissant. Et puis, ça fait leur bonheur.

Il prit un air de bonhomie compatissante en fourrant son marteau nettoyé dans son casier. Puis, tout à coup, un léger nuage assombrit sa physionomie.

— Je suis vif, avoua-t-il; je suis un peu trop vif, malgré le soin que je prends de réprimer la fougue naturelle de mon tempérament. J'ai brusqué Rose, ces jours-ci. On doit pardonner beaucoup à l'amour d'une femme. Mais bah! tout va se raccommoder dans leur surprise. Ce sont d'honnêtes usages... un peu naïfs, mais utiles à la paix des familles. Je me prête avec plaisir à ces jeux. Il est convenu que, chaque année, j'oublie religieusement le quantième de ma fête, moi, l'homme positif par excellence, l'esprit formaliste, esclave de la régularité, sûr de lui-même : j'oublie! Cela fait partie du programme. Si je n'oubliais pas, où serait la surprise? Le 1er mai, à minuit, heure militaire, mes femmes me surprennent : cadeaux, souhaits, embrassades. L'an prochain, Stanislas en sera. On lui apprendra, pour la circonstance, la fable de la *Cigale et la Fourmi*. Le petit scélérat sera bien mignon en disant : « La fourmi n'est pas prêteuse, c'est là son moindre défaut... » Il aura de l'esprit comme un démon! Toutes les protubérances de mou crâne sont sur le sien... en petit.

Ici, M. Martin regarda dans la glace son crâne long et même un peu pointu. Il avait la larme à l'œil.

— J'avais cinq ans, poursuivit-il, quand je récitai mon premier compliment. Je m'en souviens encore : «Le Créateur, en faisant fuir le temps qui nous ramène une nouvelle année, me fournit l'heureuse occasion...» C'est idiot, ma parole d'honneur ! Mais mon pauvre père me pressa sur son cœur avec ivresse. il prédit dès lors que je ne serais pas un homme ordinaire...

— En conscience, s'interrompit-il en refermant sa boîte, je ne vois pas pourquoi on refuserait à des êtres faibles cette innocente joie. Philippe! va me dire Rose avec émotion; si tu étais à recommencer, m'épouserais-tu? Ces plaisanteries du ménage sont immuables... et quand je réponds : oui, l'émotion de ma compagne est toujours la même. Il me semble que j'entends la douce voix de ma petite Lily : Mon papa, voilà ce que je t'ai brodé. Ma foi, j'ai bien fait de ne pas aller au café : nous allons passer une bonne soirée.

— Caroline! appela-t-il, en rendant à sa basse-taille toute sa profonde sonorité.

Il était dispos et gaillard. Il fit un tour de salon en se frottant les mains et en cherchant s'il ne verrait point apparaître quelque part un bout d'oreille de la surprise.

— Caroline! Mais que diable vont-elles m'offrir cette année? Voilà vingt-cinq ans qu'on me surprend. Je dois avoir reçu à peu près tout ce qui peut surprendre... Caroline!

— Voilà! monsieur, voilà, répondit la Comtoise en se précipitant dans le salon.

— Où sont ces dames?

— Chez madame.

— Savent-elles que je suis rentré?

— Je vas leur dire, si vous voulez.

— Il n'est pas nécessaire. Passez-moi ma robe de chambre.

La Comtoise obéit. M. Martin se disait :

— Elles travaillent sans doute comme deux malheureuses... il manque un point à la surprise !

Quand la robe de chambre fut passée, il croisa ses bras sur sa poitrine. Entre toutes les poses magistrales qu'il avait, il prit la plus imposante.

— A nous deux, dit-il, en toisant la Comtoise.

Caro mit aussitôt ses mains dans ses poches. C'était sa tenue de bataille.

— Connaissez-vous, lui demanda M. Martin, un coquin du nom de François?

Caro recula d'un pas et devint rouge comme une tomate.

— Il y a des coquins de tous les noms, répliqua-t-elle.

— Pas d'ambages! réponses claires et nettes. Le coquin susdit est au service des nommés Bonnard.

— Dites donc, s'écria Caro, est-ce qu'il vous a volé quelque chose?

— Du calme! prononça gravement M. Martin, n'exagérons jamais! Je puis dire que cette faiblesse qu'on appelle la colère m'est tout à fait inconnue. Je ne suis point irrité contre ce jeune garçon, qui peut être un fort honnête lourdaud.

— J'en connais bien d'autres, des lourdauds! fit Caro prête à perdre toute mesure.

— La paix! Je vous parle avec tranquillité : écoutez-moi de même. Il est évident que je ne vous en veux pas, Caroline, ma fille. Mais M. François vient trop souvent autour de ma maison.

— Si c'est son chemin...

— On ne plaisante pas avec moi, souvenez-vous de cela! Cette conversation; qui prend une tournure inconvenante, a trop duré déjà. Vous entretenez des relations avec le nommé François.

— Est-ce Dieu possible! protesta la Comtoise.

— Innocentes ou criminelles, poursuivit M. Martin, cela ne me regarde pas. Vous aurez la bonté de les rompre tout net, à moins que vous n'ayez envie de nous quitter pour servir les Bonnard, auquel cas...

— Ah! monsieur Martin! monsieur Martin! sanglota la Comtoise; qu'est-ce que je vous ai fait pour que vous me disiez des choses de même!

— Ce n'est pas pour moi, j'aime à le penser, acheva M. Martin, que le nommé François vient rôder autour de mon domicile. Je vous ai dit ma manière de voir avec calme. Songez-y. Je vais rejoindre ces dames : vous porterez le thé dans la chambre à coucher.

Il avait, quand il le voulait, ce pas théâtral qui arpente la scène en mesure. Il sortit en cambrant le jarret sous sa robe de chambre, la tête haute, l'œil froid et fier. On eut souhaité un peu de musique pour accompagner cette marche noblement cadencée.

Caro lui montra le poing par derrière et prononça ces paroles que nous consignons à regret :

— Ah! grigou! Je ne sais pas quel tour elles veulent te jouer... mais je vas leur donner un joli coup d'épaule!

IV

MYSTÈRES

La chambre à coucher de madame Martin communiquait avec le cabinet où l'on avait dressé une couchette pour Lily. Madame Martin était seule dans sa chambre. Lily s'habillait dans le cabinet voisin. Elles causaient par la porte, qui restait ouverte.

— Je prends tout sur moi, disait madame Martin, n'aie aucune inquiétude : les choses vont aller parfaitement.

— Est-ce qu'il faut me coiffer ? demanda Lily.

— Sans doute... et crêper tes cheveux solidement : les nuits sont encore humides.

— Quand papa va me voir ainsi...

— Sois donc tranquille ! ton papa flaire déjà les surprises. Il te verrait entrer en écuyère du Cirque-Olympique, qu'il se dirait : C'est une surprise. Il faut que tu

sois toute prête : figure-toi bien que nous aurons à peine le temps...

— Aurons-nous le temps?

— Tu sais bien que rien ne me résiste, quand je veux... cette Caro ! Voilà un exemple ! Sans lui rien dire, sans trahir aucunement le grand secret, je lui ai fait comprendre toute notre mécanique. Elle est épaisse, elle est lourde, elle est stupide : cela ne l'empêchera pas de jouer son rôle admirablement. Pourquoi ? Parce que je l'ai voulu !

Il y avait entre Monsieur et Madame Martin divers points de ressemblance. Le principal, c'était la haute opinion que chacun d'eux avait de soi-même.

— Où en es-tu? demanda madame Martin.

— Je passe mes boucles d'oreilles, répondit Lily; mais ma main tremble un peu... J'ai si peur!

— Va toujours! Si les femmes savaient oser... Mais j'achèverai ce chapitre-là une autre fois. J'entends ton père, dépêche-toi et viens dès que tu auras fini.

Elle ferma la porte du cabinet au moment où M. Martin ouvrait celle du carré. Elle courut légère, mais faisant gémir le plancher, à la rencontre de son mari.

— Voilà un petit homme qui est aimable comme tout ! s'écria-t-elle en lui jetant ses deux forts bras autour du cou ; c'est bien gentil d'être rentré de si bonne heure!

M. Martin avait à la main deux boîtes et un cahier manuscrit. Il accueillit d'un visage fier et doux les empressements de sa femme.

— Rose, lui dit-il, vous n'ignorez pas, qu'en thèse générale...

— Qu'on me tutoie, et tout de suite ! interrompit madame Martin.

— Je ne demande pas mieux, Rose, répliqua le naturaliste, que d'employer vis-à-vis de toi ces formes familières qui sont comme un aveu tacite et journalier de l'affection conjugale. J'ai pour toi, ma bonne et chère amie, toute la tendresse qu'un époux honnête homme doit à la compagne de son existence.

Madame Martin fit la moue.

— Ce n'était pas ainsi que vous me parliez autrefois ! murmura-t-elle.

— O femme ! déclama aussitôt M. Martin, créature impressionnable et inquiète ! Notez que je suis loin d'employer les mêmes épithètes que Beaumarchais. J'ai pour le sexe auquel nous devons nos mères un respect mêlé de reconnaissance. Bien que je ne partage pas les idées extravagantes de certains utopistes qui voudraient donner à la femme des droits subversifs de l'harmonie du foyer domestique...

Il mit avec protection un baiser grave sur le front de sa moitié.

— Je disais donc, Rose, reprit-il, qu'en thèse générale, je préfère à tous les plaisirs bruyants du dehors une soirée passée au sein de la famille. Je ne me vante pas de cette prédisposition, elle est dans ma nature. Tant mieux si elle peut contribuer au bonheur de ceux qui me sont chers.

— En doutes-tu, Philippe ? demanda tendrement madame Martin.

Philippe était en humeur de faire un peu le cruel. Il

déposa ses deux boîtes sur la table et s'assit en face de son manuscrit ouvert.

— Il y a des choses véritablement providentielles, dit-il, au lieu de répondre; là-bas, tout près de la station du chemin de fer, au pied d'un peuplier qui borde la route de Sèvres à Ville-d'Avray, j'ai trouvé une hybride des onzième-douzième classes de la méthode de Jussieu, corisanthérie-épipétalie tellement caractérisée, que la vue d'un hermaphrodite complet ne m'eût pas plus étonné. Viens voir cela, Rose

Il étala sur le papier de son manuscrit une plante poudreuse dont les tiges semblaient avoir été entammées par la dent innocente de quelque mouton voyageur.

— Mon ami, dit Rose, tu connais mon ignorance....

— A qui la faute? Combien de fois n'ai-je pas essayé de vous mettre en tête les éléments des diverses classifications? C'est là le mauvais côté des femmes : sortez-les de leur petit train-train...

— Voyons, voyons, Philippe! Tu m'as dit cent fois que tu n'aimais pas les femmes pédantes. Tu te moques volontiers de madame Bertin, la femme du chirurgien, qui demande à table le *coccix* d'un poulet ou les *psoas* d'un dindon.

M. Martin caressa du pouce ce que le mouton avait laissé de l'herbe.

— Mettons toujours de la bonne foi dans la discussion, répliqua-t-il, de la bonne foi et du calme. Je ne reproche pas à madame Bertin de savoir ce que c'est qu'un *coccix* ou un *psoas*, je lui reproche d'employer ces mots scientifiques pour désigner les morceaux d'une volaille décou-

pée. L'anatomie est une belle chose, la dissection est un art utile, l'amphithéâtre est un lieu dont je ne veux pas dire de mal. A table, cependant, je préfère évoquer d'autres pensées... et telle serait précisément la définition que je donnerais du pédantisme : le pédantisme est le travers de ceux qui ne laissent pas la science en son lieu. Quand je demande un chou, je ne dis pas : Servez-moi de ce dicotylédone ; pour acheter des carottes, je ne désignerai pas à la marchande le genre ombellifère ; j'aime mieux dire tout uniment : Donnez-moi une pomme de terre, une tomate, etc., que de réclamer un *solanum tuberosum,* un *lycopersicum esculentum* ou autres.

— C'est que tu es un vrai savant, toi, monsieur Martin ! dit madame Martin avec flatterie ; tu as raison, toujours raison ! Mais il ne s'agit pas de cela, mon bon chéri ; je ne suis pas aveugle : tu as quelque chose contre ta femme.

— Moi ! voulut se récrier le naturaliste.

— Oui, monsieur. Et je ne veux pas de ces vilaines rancunes.

Elle lui prit, ma foi, la tête à deux mains par derrière et la renversa pour l'embrasser au front. Il fallait que ce M. Martin fût un homme bien fort pour garder dans cette position critique la fine fleur de sa gravité.

— Mon bon chéri, reprit Rose, quand j'ai eu tort, vois-tu, moi, je sais demander pardon. J'ai été trop loin dans nos discussions : je le sens ; j'y ai pensé toute la journée et je viens faire mon *meâ culpa.*

— Prodiges de la Saint-Philippe ! se dit le naturaliste *in petto.*

Puis, avec une douce solennité :

— Ma bonne amie, reprit-il tout haut, j'apprécie ton procédé; il est digne de ton cœur. Je ne t'en veux point; la rancune n'a pas de prise sur moi. Le seul sentiment que je puis éprouver quand tu t'égares, c'est de la compassion et de la tristesse. Je te prie, néanmoins, de vouloir bien remarquer que j'étais complétement dans le vrai, selon mon habitude. Tout ce que je t'ai dit au sujet des Bonnard...

— Au fait, l'interrompit madame Martin, habile à donner le change à l'entretien, comme le sont toutes les femmes, tu viens de les rencontrer dans le pays, m'a dit Caroline.

— Dans la ruelle, ici près. Cette Caroline a vraiment des yeux de lynx, quand il s'agit des Bonnard! Les Bonnard étaient arrêtés non loin de notre propriété. Ce qu'ils faisaient là, je l'ignore. Je hais les exagérations de toute sorte. Je pars de ce principe qu'il faut voir les choses telles qu'elles sont : rien de plus que la réalité, rien de moins. Tout ce qu'on donne à l'imagination est jeté à l'eau. C'est pour arriver à ceci : un autre dirait peut-être : les Bonnard n'étaient pas là pour le roi de Prusse. Moi, non! ce n'est pas dans mes mœurs. Je réfléchis froidement. J'arrive à cette conclusion : les Bonnard sont libres d'aller et de venir. Nous ne sommes pas les seuls habitants de Ville-d'Avray; les Bonnard passaient leur chemin, voilà!

M. Martin prononça ces dernières paroles d'un petit ton sec où il y avait quelque peu d'amertume. Madame Martin se pencha sur la plante, et dit :

— Voyons un peu ce que c'est qu'un hybride. C'est comme ça que tu appelles cette herbe-là?

— Cette herbe-là, répondit M. Martin, non sans emphase, n'a pas encore de nom dans la science. C'est ton mari qui l'a découverte. Si je veux, elle s'appellera le *Martinia.*

— Oh! non, chéri, il y a trop de Martin. Est-ce que tu les as engagés à monter?

L'ellipse était hardie. M. Martin leva les yeux sur sa femme, qui ajouta d'un air indifférent :

— Les Bonnard?

Un léger froncement rapprocha les sourcils du naturaliste, inventeur du martinia.

— Nous pourrions ajouter macrophylla, prononça-t-il d'une voix un peu altérée; martinia macrophylla. Quant aux Bonnard, eh bien!... oui! J'ai eu l'insigne faiblesse de leur demander — pour dire quelque chose — s'ils voulaient entrer et se reposer un instant. Savez-vous ce qu'ils ont répondu, Rose?

— Quelque énormité, j'en suis sûre, répondit la grosse dame en souriant.

— Ma bonne amie, fit M. Martin, ce ton railleur ne m'a jamais convenu, je te l'ai dit bien souvent. Je te le répète aujourd'hui une fois pour toutes. Quoique retiré du monde, j'en possède toujours les manières, et personne n'a le droit de me parler comme on le fait à un enfant maussade. Les Bonnard ne m'ont répondu aucune énormité; ils m'ont fait une impertinence pure et simple. C'est bien plus près de leur niveau. Ils ont hésité, ils ont

échangé des regards fort ridicules, puis le père a prétexté une affaire à Paris... le train qui va partir. Bref, des défaites pauvres et grossières.

— Cependant... voulut dire madame Martin.

— Permets, Rose, permets, ma chère amie; tu vois que je n'y mets point de passion. Je ne veux voir que la stricte réalité. Soyons de bon compte. J'en connais plus d'un qui, à ma place, aurait donné une signification à leur embarras; moi, je me suis abstenu de porter un jugement quelconque. Je suis fondé à me regarder comme ne ressemblant pas à tout le monde. Qu'y a-t-il eu? un fait. Ne voyons que le fait lui-même. L'induction est une folle comme l'imagination. Ce qu'on ne voit pas n'existe pas. La certitude n'a pas deux degrés. Le système des probabilités conduit au machiavélisme en politique, au mennesianisme en philosophie. La négation est au bout de l'affirmation trop facile. Qu'ont été les athées au point de départ? des poètes. Si je connaissais sur mon crâne la bosse de la poésie, je la cautériserais avec la pierre infernale, comme on extirpe une verrue!

Il s'animait. Ses cheveux se hérissaient un petit peu sur son chef, et ses narines avaient, en se gonflant et en se dégonflant un va-et-vient tout à fait caractéristique.

Ce petit homme grave était foncièrement pétri de soufre, de salpêtre et autres substances inflammables.

Il n'en avait eu que plus de mérite assurément à éteindre les feux de sa nature volcanique.

— L'imagination! reprit-il en s'animant, le péché origi-

nel, la perte de l'homme! la honte des peuples! la chute des rois! Donnez-moi une bèche et une pioche, je creuserai un trou profond pour l'enterrer à tout jamais! Je n'exagère rien, ce serait contraire à l'essence même de mon individu; je la hais froidement et honnêtement, cette insensée, cette empoisonneuse qui travestit tout et change l'existence la plus logique en un roman absurde!

— Qu'est-ce que cela! s'écria madame Martin en tressaillant.

Un coup de sifflet aigu et prolongé venait d'entrer par la fenêtre.

M. Martin commença par pâlir légèrement.

Un observateur se serait dit : Au fond de la forêt de Sénart, un coup de sifflet pareil ferait grand'peur à M. Martin.

Mais on était à Ville-d'Avray non loin de la mairie et tout près de l'église.

M. Martin se remit tout de suite, tandis que sa compagne gardait un imperceptible tremblement; les dents de la bonne dame, qui étaient encore fort belles, avaient même mordu sa lèvre. Il était évident qu'elle regrettait sa question imprudente.

Elle savait, en effet, parfaitement *ce que c'était que cela*.

La preuve, c'est qu'elle avait la chair de poule et qu'elle se disait :

— Ils s'impatientent! pourvu qu'ils ne nous fassent pas quelque sottise!

M. Martin, cependant, s'était un instant recueilli.

— Vous voulez savoir ce que c'est que cela, reprit-il, retrouvant dans cette interruption inattendue toute l'austérité de son calme; je vais vous le dire, Rose, et cet enseignement aura une certaine valeur.

Il y avait de la pitié; il y avait du dédain dans son regard. Son regard rencontra la glace, par cette raison qu'il la cherchait. M. Martin aimait à constater par lui-même les jeux de sa physionomie. Il les trouvait puissants. Il s'avouait que certains mouvements de sa bouche relevée par la glaciale ironie, eussent impressionné violemment les foules rassemblées pour écouter sa parole incisive et dure comme l'acier. La glace lui renvoya son image bilieuse au-dessus de laquelle une forêt de cheveux gris se hérissait comme une crête. Il fut content. Le trouble de Rose passa à la faveur de cette joie.

— Je vais vous le dire, répéta-t-il avec plus de force; ce coup de sifflet, c'est l'imagination, c'est la maladie, c'est la poésie, c'est la fantasmagorie, c'est l'absurde.

— En vérité! fit Rose, qui savait bien que non.

Le coup de sifflet n'avait aucun de ces noms si ronflants. Il s'appelait tout uniment, pour Rose, Bonnard père et fils.

Mais quelle machination, grand Dieu! Cette femme épaisse et bien conservée avait-elle ourdie?

— Cela vous étonne, continua M. Martin d'un ton professoral, mais plein de mansuétude; je m'explique. Figurez-vous une faible fillette, seule, dans une maison de

campagne isolée au milieu des bois; ou bien, figurez-vous des voyageurs simples, crédules, illétrés, dans l'intérieur d'une diligence qui traverse la forêt de Bondy; le canal de l'Ourcq a bien changé ses mœurs, mais enfin, n'importe. Figurez-vous la jeune fille lisant quelque roman vampirique et malsain, un roman de M. Alexandre Bonnard, par exemple.

— Ce sont des récits du cœur, voulut objecter Rose.

— Des chansons, madame! Figurez-vous les voyageurs se racontant les uns aux autres ces sottises à faire frémir, ces antiques sornettes, ces histoires de voleurs toutes pleines de pistolets et de poignards. Un coup de sifflet retentit. La jeune fille s'évanouit, les voyageurs se pâment. Voilà des malades, peut-être des morts, car l'imagination tue! Qu'était-ce, pourtant? Un rustre qui ramenait sa vache; un bucheron qui affutait sa cognée...

— C'est pourtant vrai, cela, dit madame Martin, qui parvint à sourire; mais avoue mon Philippe que tu as bien de l'imagination!

Nous n'essaierons même pas d'expliquer le mystère de cette contradiction; M. Martin fut flatté jusqu'au fond de l'âme, il tendit la main à Rose, qui se disait :

— Allons-nous réussir à l'envoyer coucher.

— Ne t'y trompe pas, ma bonne amie, reprit le naturaliste complètement reconcilié, ce n'est pas de l'imagination, c'est de la finesse. Un aperçu délicat n'est pas un rêve. Voyons, approche-toi, tu sais bien que je suis dépourvu de fiel; je n'en veux à personne, pas même à ces

Bonnard. Non! la main sur la conscience : je n'ai rien contre eux. Vous me trouvez parfois sévère, c'est que je suis juste. Je les juge avec froideur, avec impartialité, avec perspicacité, c'est chez moi un don. J'y tiens plus peut-être qu'aux avantages plus brillants que la Providence m'a départis, non sans quelque libéralité.

Je juge les Bonnard sans passion. Je ne m'en connais pas, sans entraînement; j'en aurais que j'y saurais résister. L'entraînement est la source de toutes les erreurs, et j'ai fait de la vérité mon dieu sur la terre. Que sont les Bonnard? Examinons cela dans le calme de notre raison. Bonnard, le père, est un bon gros homme qui sue la médiocrité.

— Oh! bon chéri! fit Rose qui, depuis quelques minutes, jetait de fréquents et impatients regards vers la porte.

— Je prétends qu'il sue la médiocrité, répéta M. Martin; suis-je, oui ou non, compétant en fait de botanique et de minéralogie? A-t-il fait une seule découverte! A-t-il dérangé aucun classement? A-t-il bouleversé le moindre système? Il faut pourtant parler la bouche ouverte; il sue la médiocrité, il la sue! Pas le plus petit coup d'œil, pas la plus mince initiative! Parbleu! il sait son métier, je ne dis pas non; il a passé de beaux examens, je ne vais pas contre; mais que prouve cela? Qu'il a étudié. Qui n'a pas étudié? Il sue la médiocrité!

— Eh bien! oui, mon bon chéri, dit Rose obéissante; il sue la médiocrité, ce Bonnard.

— On te ramène, au moins, toi! murmura M. Martin; tu es réellement supérieure à la plupart des femmes.

Bonnard le père a été mon ami; je le connais par A plus B, ce n'est pas un méchant homme... du tout! c'est un esprit sans portée et même légèrement obtus qui a été séduit par je ne sais quelles visées. Il veut briller, ce garçon! ça m'amuse!

M. Martin eut ce haussement d'épaules qui lui allait si bien. Rose était positivement sur les épines.

— Briller! poursuivit le naturaliste, Bonnard! Enfin, on voit des choses comme cela! Il a un domestique de trois cents francs; il médite de lui acheter une livrée... ma parole! Un paour qui gardait les oies l'an dernier! Il a changé de logement; il s'est meublé à la moderne; il a fait mettre *professeur* sur ses cartes de visites.

— Puisqu'il l'est, risqua madame Martin.

— Petitesses! gronda le naturaliste, ai-je jamais fait de pareilles folies, moi, à qui l'on doit l'hexadymanie! moi, l'inventeur du gypsium! Vais-je mettre demain sur ma porte une enseigne pour dire que, ce soir, j'ai découvert le Martinia Macrophylla? Petitesses! infimes petitesses! Mais les femmes n'ont pas le sens qui condamne ces choses-là!

— Cette Caro n'en finira donc pas! pensait Rose.

— Petitesses! Dans sa soif burlesque d'honneur ne s'est-il pas fait nommer membre de l'académie des sciences de Périgueux? N'a-t-il pas eu le courage de présenter à l'institut un mémoire sur la série des couches géologiques traversées par la sonde, dans le forage d'un puits artésien, à la Briche-Saint-Denis? Des choses connues comme le loup blanc!

Je ne dis pas que ce soit mal fait, comprenez bien ; je dis que c'est le pont aux ânes : des petitesses, de pures et simples petitesses ! Vous me direz, qu'en somme, cela ne me regarde pas. Vous avez raison, l'institut et moi nous sommes deux ! je reste dans mon coin, je me tiens à l'écart de toutes les coteries et de toutes les intrigues ; je n'ai pas d'ambition, encore moins de jalousie.

On va, dit-on, décorer M. Bonnard ; je trouve cela parfait... parfait ! Pourquoi ne décorerait-on pas M. Bonnard ? Moi, je ne dis pas ! à la bonne heure, je n'aurai jamais la croix, c'est entendu. M. Bonnard vit des miettes de mes recherches et de mes études, c'est lui qui doit être récompensé. *Sic vos non vobis,* disait déjà Virgile. Cela signifie : Prenez de la peine, Bonnard en profitera. Bien fou qui se chagrinerait de semblables pasquinades ! moi, j'en ris, vous voyez, j'en ris comme un bossu, ma parole d'honneur !

Il riait en effet, ce pauvre bon M. Martin, mais, derrière cette pénible grimace, la blessure de son orgueil saignait à découvert.

Nous aurions aimé à vous montrer Rose compatissant aux fiévreux malaises de son époux, mais il est certain que Rose était distraite. Nous sommes même forcé d'avouer qu'il y avait parfois autour de ses lèvres un coquin de petit sourire où l'analyse chimique eut découvert une pointe de sarcasme.

Était-elle donc sans pitié cette belle grosse madame Martin ?

— Moi, reprit le naturaliste avec moins d'éclat, mais

plus d'amertume, je ne suis rien. Je pourrais me consoler en disant que beaucoup d'hommes illustres sont restés en dehors des corps savants; mais j'aime bien mieux avouer tout haut mon incapacité. Je ne suis rien, parce que je ne vaux rien. Que voudriez-vous qu'il fissent d'un pauvre diable comme moi : sot, ignorant, malavisé?

— Oh! M. Martin! dit Rose, un peu au hasard.

Et ce fut heureux pour elle, car si elle n'eût pas interrompu, cette fois M. Martin aurait fait explosion comme une chaudière à vapeur.

Il étouffait. La protestation de sa femme, toute tiède qu'elle était, le sauva.

— Je sais bien, ma bonne amie, dit-il en s'essuyant le front, que tel n'est pas votre avis personnel. Il vous a été donné d'assister à mes travaux et de constater mes triomphes. Vous voulez bien m'accorder quelque valeur, et je vous en remercie. Mais les autres! Mais la cohue! Mais le vil troupeau! Mais l'ignoble vulgaire qui ne juge que par les résultats...

— Bon ami, dit madame Martin, réfléchis donc! Tu ne te souviens donc plus de la manière dont tu les as reçus l'autre fois?

— N'exagérons rien! interrompit le naturaliste, retrouvant soudain sa vigueur et sa fierté; n'exagérons jamais, je vous en supplie à mains jointes! c'est la mort de la logique, et je vis de la logique! Je n'ai pas mal reçu les messieurs Bonnard : 1° Parce que je suis un homme bien élevé; 2° Parce que...

— Enfin, mon chéri, ils sont sortis fâchés.

— C'est leur tort ! rétablissons les faits.

Il se posa en homme qui va entamer une discussion à fond.

Rose jeta un regard désespéré vers la pendule.

— Ah ! cette Caro ! fit-elle en serrant les poings sur son tablier de taffetas.

M. Martin poursuivait avec cette importance calme et un peu hautaine qu'il ressaisissait bien vite quand il l'avait un instant perdue.

— J'ai accueilli longtemps avec le plus vif plaisir les messieurs Bonnard. Le père était mon confrère ou plutôt mon élève, car tout ce qu'il sait il me le doit. Je ne m'en vante pas. Je constate un fait historique. M. Bonnard, le père, était, au début de nos relations, un homme insignifiant, mais modeste et sachant se tenir à sa place. Il a changé : ce n'est pas ma faute. Il a pris des façons, des allures, des opinions qui choquent ma manière de voir : Je n'y puis rien. J'aurais probablement toléré cela, si le fils n'eut grandi.....

— On ne peut pourtant pas empêcher... commença Rose.

— Permettez, mon amie. En tronquant ainsi les phrases d'un orateur, on lui fait dire toutes les platitudes imaginables, c'est un jeu puéril. J'allais ajouter : Si le fils, en grandissant, ne fut devenu cent fois plus fat et plus déplaisant que monsieur son père.

Un bruit de pas se fit entendre dans le corridor. Il n'y avait pas à se méprendre, Caro vous avait de ces braves

pieds larges et plats qui produisent un claquement tout particulier.

Madame Martin respira longuement.

— M. Alexandre Bonnard, continuait cependant le naturaliste, a porté moustaches dès l'âge de seize ans, je crois qu'il fumait à dix-sept. Monsieur Alexandre Bonnard a joué au fils de famille tout de suite en sortant du collége, où jamais il n'a remporté le moindre accessit. Monsieur Alexandre Bonnard rame dans des barques avec un costume ridicule, monsieur Alexandre Bonnard monte à cheval, monsieur Alexandre Bonnard...

— Mon Dieu, mon bon chéri, l'interrompit Rose, nous avons tous commencé par être jeunes.

— Pas moi, répliqua dignement le naturaliste; le père aurait dû s'opposer à tout cela. Le père est coupable; qu'est-il résulté de sa faiblesse? Un véritable malheur. Monsieur Alexandre Bonnard, ne sachant plus à quelles sottises se vouer, s'est fait poète. Et le père n'a rien dit! Et le père a souffert cela! Et le père rit comme un idiot quand on lui dit que son fils va jusqu'à composer des romans! je crois, ma parole, qu'il en a de l'orgueil! Moi, je n'aime pas les poètes, madame, je ne fais pas mystère de mon opinion; moi, je déteste la fiction qui ment et qui égare. Je casserais les deux bras de Stanislas si jamais il faisait un roman. La tragédie elle-même me révolte, bien quelle soit acceptée par un grand nombre de bons esprits. Je ne veux pas, soyez avertie d'avance, que Stanislas se donne à la tra-

gédie. Corneille et Racine les ont toutes faites : la France n'en demande pas davantage.

Mais la porte du carré s'ouvrit et Caro se montra, tenant à la main la théière et la bouilloire. Le regard de madame Martin lui dit :

— Faites donc vite, malheureuse !

M. Martin, qui était lancé, ne s'interrompit pas.

— Pas d'exceptions ! poursuivit-il, je suis comme Platon : je m'en honore. Il y a dans la poésie quelque chose qui blesse la précision, la rigueur, la sage prudence de ma raison. Qu'est-ce que c'est que la poésie, sinon la fièvre chaude de l'esprit ? Où vont les inventions des fables, ces romans, ces fadaises biscornues ?...

— Moi, morbleu ! s'écria-t-il à l'improviste en donnant un grand coup de poing sur la table, je veux avant tout le calme ! Je ne sors pas de là : le calme de l'esprit, le calme du cœur !

— Restez donc tranquille un petit peu, alors, dit la Comtoise, qui posait le thé sur le guéridon.

M. Martin demeura muet un instant. Il regarda madame Martin avec inquiétude : il avait peur de rencontrer un sourire sur ses lèvres, mais madame Martin avait autre chose en tête.

M. Martin, rassuré de ce côte, pris la physionomie la plus glaciale, une de celles qu'il avait vues à Talma, au temps ou il admettait encore la tragédie.

— Rose, dit-il en se redressant, les bras croisés sur sa poitrine, l'aspect de cette fille me rappelle à l'accomplissement d'un devoir. Je penche à croire qu'elle a

commis une série d'actions coupables. A l'heure où nous nous retirons d'ordinaire, vous me suivrez dans ma chambre à coucher; nous jugerons le fait selon l'équité naturelle, et, après avoir délibéré froidement, je déciderai de son sort sans appel.

V

L'HEURE DE LA SURPRISE.

A cette déclaration inattendue, madame Martin laissa tomber ses deux bras qu'elle avait un peu courts. Elle échangea un regard avec Caro, Caro dit :

— Quoi donc qu'il y a de nouveau ?

— Vous êtes invitée à garder le silence, répliqua M. Martin.

Puis, s'adressant à sa femme, sur un mode noble et lent :

— Par anticipation, reprit-il, je vous engage, ma bonne amie, à veiller sur cette servante très-attentivement. Je ne veux pas entrer pour le présent dans le détail des faits; je me borne à vous dire ceci : Veillez sur sa conduite : il y a lieu.

— Par exemple! se récria la Comtoise, piquée au vif.

— Il y a lieu! répéta M. Martin d'un ton ferme.

Caro tira de sa poche un mouchoir rouge pour s'essuyer les yeux.

— Mais, enfin, dit Rose explique-toi!

— Que je m'explique! En suis-je venu à ce point de ne plus mériter la confiance de ma propre famille! Il y a un M. François, le valet de chambre, le chasseur, le maître Jacques de ces gens dont nous venons de parler. Ce nommé François est un troisième Bonnard. Je n'ai pas l'habitude d'exagérer, je ne veux pas la prendre; ce nommé François, à ma connaissance, n'a assassiné ni son père ni sa mère... mais il me gène considérablement; il rode autour de mes pénates, sa figure un peu bête et très-impertinente se présente à moi trop souvent quand je rentre ou quand je sors. Mademoiselle Caroline Bridoux, ici présente, doit être pour quelques choses dans ces assiduités du Frontin Bonnard. Je le flaire : mademoiselle Caroline Bridoux est sans doute une fille très honnête, mais elle n'a pas été élevée aux oiseaux.

Jusque-là, Caro avait montré une patience d'ange. A ce dernier mot, elle mit résolûment le poing sur la hanche, madame Martin n'eut que le temps de lui dire :

— La paix, ma fille, la paix!

Caro se tut, mais sa rancune était profonde. Elle répéta plus de dix fois, au dedans d'elle-même :

— Ah! mon vieux Rodrigue! on n'a pas été élevée aux oiseaux! c'est bon! c'est bon! tiens-toi bien!

Quant à M. Martin, il était sincèrement étonné. Depuis plus d'une demi-heure, il se livrait impunément à plusieurs excès de pouvoir. Sa femme ne l'avait pas contrarié une seule fois, malgré les flots d'éloquence dont il l'avait méchamment inondée; Caro lui laissait le dernier mot. Il était, dans toute la spendeur du terme : maître chez lui.

La fête! il se doutait bien que c'était la fête! On ne voulait pas assombrir le beau soleil du 1er mai par une querelle préalable.

Grâce à la fête, il avait, ce soir, le droit de tout oser.

Ce bon M. Martin eut un instant l'idée de goûter un peu aux délices du rôle de tyran domestique, c'était sans danger, la veille du 1er mai, il pouvait tailler à merci sa famille obéissante. Mais c'était, au demeurant, une honnête et douce nature. Il sut résister à la tentation, et loin de la mener à mal, la pensée de la surprise prochaine l'attendrit et le désarma.

— Caroline, dit-il d'un ton radouci, relevez la tête ma fille. La semonce que je viens de vous infliger peut vous arrêter sur la pente fatale où j'ai des raisons de croire que vous glissez. Bien que je vive dans une sphère tout à fait différente de la vôtre, j'ai parfois abaissé mes regards jusqu'à vous. Sans exagérer nullement, je puis dire que vous êtes une domestique à peu près passable, sauf l'omelette que vous vous obstinez à trop cuire.

Que ceci vous serve de leçon. Marchez avec précaution

dans le sentier de l'honneur, dont la soumission à vos maîtres est le principal mérite. Je vous pardonne, entendez-vous, Caro, et j'espère que cette clémence nous sera plus profitable qu'un châtiment sévère. Allez dire à ma fille que le thé est servi.

— Remerciez monsieur ! ordonna madame Martin.

Et pendant que Carô, rouge et rogue, s'approchait du naturaliste, elle lui dit, tout bas, par derrière :

— A la pendule, tout de suite, ou nous sommes perdus !

Caro lui fit un signe d'intelligence en se dirigeant vers la porte du cabinet de Lily. La rancune implacable brillait dans les yeux de cette Comtoise; M. Martin, heureux de la mansuétude qu'il venait de montrer, ne se doutait de rien et tournait ses pouces assis qu'il était sur un volcan.

Car, nous ne pouvons plus le dissimuler, il y avait dans cette maison un vent de mélodrame. Quelque chose parlait tout bas de catastrophes ou tout au moins de péripéties. La figure de madame Martin changeait de minute en minute. Les femmes, qui ont la coupable pensée de se faire enlever, doivent avoir de pareilles physionomies.

Lily entra. Elle avait une robe de mousseline blanche à très-petits volants, bordés d'un mince liseré bleu pâle. Sa ceinture blanche se rehaussait de deux filets bleus. Sur sa tête, ses admirables cheveux qui n'étaient ni noirs ni blonds, au dire des pensionnaires, ses anciennes ennemies, lissaient leurs bandeaux retournés en deux con-

ques doucement mutines, où s'enroulait une légère guirlande de verveine bleue. Elle était si adorablement jolie que ce bon M. Martin eut un sourire d'orgueil.

Il avait l'habitude de prêcher rigoureusement la loi somptuaire. Il possédait, dans son redoutable recueil de harangues, une demi-douzaine de tirades contre le luxe qu'il plaçait en toute occasion avec avantage.

Mais ce soir-là, M. Martin ne dit rien, attribuant la ravissante toilette de sa fille à la solennité du 1er mai.

— C'est pour ma fête, se dit-il.

Ce mot expliquait tout.

Et, vraiment il eut été maussade de chasser, par des paroles sévères, le délicieux sourire qui naissait sur les lèvres de Lily. Elle courut, légère et gracieuse, embrasser son père. Ce n'était pas la même légèreté que Rose, car le parquet ne cria point.

— Le plus souvent, se dit M. Martin, que cette chère fleur sera pour un Bonnard !

Il la tint un moment sur ses genoux, puis, du ton qu'il prenait à chaque repas pour commander la manœuvre :

— A vos places, mesdames ! Caroline, servez le thé pendant que l'eau bout !

Les siéges grincèrent. A la faveur de ce bruit, madame Martin demanda à Lily :

— Les as-tu entendu siffler?

— Oh ! oui, c'est Alexandre ; il siffle bien.

— Sont-ils allés sous la fenêtre de ton cabinet?

— Oui... Alexandre.

— Il t'a parlé?

— Tout bas... Un petit peu.

— Que t'a-t-il dit?

— Oh! ma mère... Que veux-tu qu'il m'ait dit?

Madame Martin sourit. Lily rougit jusqu'aux oreilles.

— Savent-ils que nous ne pouvons partir? demanda encore madame Martin.

— Je le lui ait dit.

— Et qu'a-t-il répondu?

— Qu'il fallait trouver un moyen.

— Et tu lui as dit pour la pendule?

— Oui, maman.

— Et il a ri?

— Oui... et il a dit : Cette chère madame Martin, a-t-elle de l'esprit!

Madame Martin se rengorgea.

— Je ne fais pas de romans sur le papier, moi! dit-elle.

Il n'y a, pour prononcer des mots scélérats, que les bouches extrêmement honnêtes.

M. Martin guettait la mère et la fille du coin de l'œil. Il se disait :

Les complots du 1er mai! les chuchotements! les grimaces! tous les ans la même histoire! Laissons-les se livrer à ces innocentes joies qui prouvent, en définitive, l'affection sincère dont je suis entouré en ces lieux! Il

est d'un bon époux, il est d'un bon père, de ne jamais se lasser de cette petite comédie de famille. Favorisons-les au contraire, non pas ostensiblement, ce serait tout gâter, mais avec l'adresse que je retrouve au besoin derrière la franchise de mon caractère.

— Ton père a ri en nous regardant, dit madame Martin à Lily.

— Oh! répondit la jeune fille, il ne se doute de rien, le pauvre bon père.

— C'est étonnant! pensait M. Martin; quand on tourne les yeux de leur côté, vous diriez des coupables! Pauvres chères enfants! car ma Rose est un enfant par le cœur, malgré l'embonpoint trop puissant qu'elle a pris avec les années. C'est un doux moment, il n'y a pas à dire! Elles s'occupent de moi. Ah! je connais bien des sots qui font les esprits forts en ces occasions, et qui s'amusent à tuer toutes ces joies naïves. Mais moi, je me laisse tromper : je n'abuse pas de ma supériorité. Jusque dans ces petites choses, j'apporte le calcul, le calme et la condescendance bienveillante!

— Il faut se mettre à table, dit Rose, ton père aurait des soupçons.

— Caro a-t-elle bien sa leçon faite? demanda l'ingénue.

— Sois tranquille.

— A table, mesdames, à table! commanda la basse taille du naturaliste, au moment précis où la mère et la fille s'ébranlaient.

On s'assit. Madame Martin faisait de louables efforts pour demeurer en repos, mais son agitation se trahissait

de mille manières, Lily était rose comme une cerise; madame Martin but son thé trop chaud; Lily oublia de sucrer le sien. M. Martin regardait tout cela, il était aux anges.

— Ah ça! se demandait-il, qu'ont-elles imaginé? Jamais je ne les ai vues dans un état pareil. Je parie qu'elles vont me faire une surprise monstre!

A en juger par l'émotion de ces dames, la surprise, en effet, devait être bien autrement considérable que les surprises des années précédentes. M. Martin, malgré son mépris pour l'imagination, se laissait aller à des hypothèses tout à fait fantastiques. Il lorgnait tour à tour sa femme et sa fille. Comme leur embarras augmentait au lieu de diminuer, le brave homme en vint, par ricochet, à une sorte de fièvre. Il était intrigué au plus haut point. Il comptait désormais les minutes qui le séparaient de la surprise, comme un collégien suit l'aiguille de l'horloge en attendant la récréation.

Seulement il ne suivait pas l'aiguille, car il tournait le dos à la pendule.

D'ordinaire la surprise avait lieu sur le coup de minuit, c'était réglé. Depuis vingt-cinq ans, il y avait eu vingt-cinq surprises éclatant ainsi à l'heure sombre où l'airain sonne douze fois.

A l'estime de M. Martin, la demie après dix heures devait approcher, encore quatre-vingt-dix minutes.

C'était une pendule aussi jolie que celle du salon; un *sujet* choisi, représentant peut-être Phébé sur son char nocturne qu'escortent les étoiles, peut-être l'amour et Psyché, peut-être le centaure Chiron apprenant le tir

de l'arc au jeune Achille. Elle était sous verre, comme toutes les choses précieuses qu'on tient à conserver.

Voilà pourquoi l'embarras de ces dames augmentait : Pendant que l'on beurrait les tartines, Caro s'était approchée de la cheminée sur la pointe du pied. Ce n'était pas une sylphide que cette Comtoise; ses gros orteils maladroits faisaient gémir sa chaussure et produisaient ce bruit de soufflet à l'aide duquel les fabricants de jouets imitent indifféremment le chant de tous les quadrupèdes.

Les souliers de Caro donnaient la chair de poule à ces dames.

Heureusement que M. Martin ne s'occupait nullement de Caro. M. Martin était tout entier au trouble de ses femmes. Jamais il ne lui arrivait de rien exagérer, mais, en ce moment, il prêtait aux éventualités de la surprise, des proportions exorbitantes.

Ses femmes allaient-elles lui offrir une calèche avec deux beaux chevaux blancs? Folie! Un château? Démence. Mais enfin, qu'allaient-elles lui offrir?

Ainsi songeait le naturaliste, aveuglé, ou plutôt assourdi par la divinité qui préside aux surprises.

Caro était arrivée jusqu'à la cheminée malgré la musique de ses souliers, madame Martin n'osait pas la regarder, Lily retenait son souffle. Caro glissa une œillade sournoise vers son maître, pour bien constater qu'il ne pouvait la voir, et saisit résolûment, à deux mains, le globe de la pendule.

Caro n'avait pas l'adresse d'une fée. Le globe, soulevé avec trop de brutalité, toucha l'extrémité du sujet, le

manteau flottant de Phébé, le bout des ailes de l'amour ou la pointe de l'arc du centaure Chiron, cela produisit une sourde vibration.

Madame Martin eut aussitôt une quinte de toux, tandis que la sueur perlait sous les cheveux charmants de Lily.

— Buvez un demi-verre d'eau, ma bonne amie, dit M. Martin; vous aurez avalé de travers.

La maladresse de Caro était sauvée. Rose but sans soif le demi-verre d'eau.

— C'est étonnant, comme cela me fait mal! murmura-t-elle.

— Cela fait un mal étonnant! appuya Lily d'une voix tremblante.

— Celles-là ne sauraient pas tromper! pensa M. Martin! comme elles se trahiraient si elles avaient quelques choses à cacher!

Caro avait déposé le globe sur le tapis.

Madame Martin qui comprenait désormais les dangers du silence, faisait d'incroyables efforts pour trouver un thème de conversation. Quand on en est là, rien ne vient, c'est comme un fait exprès. Rien ne venait à madame Martin.

Rose toussa de nouveau.

— On dirait que tu te forces, bobonne, fit observer M. Martin.

— Je voudrais t'y voir! s'écria Rose; cela fait un mal étonnant!

— Oh! oui, approuva de nouveau Lily, c'est étonnant comme ça fait mal!

M. Martin cessa de tremper ses mouillettes et professa ainsi :

— Il n'y a rien d'étonnant dans ce fait. Les connaissances anatomiques les plus élémentaires suffisent à l'expliquer. Les aliments, une fois ingérés, ont leur route tracée et distincte du canal qui conduit dans les poumons l'air atmosphérique nécessaire à ce travail, que nous nommons la respiration. Au moment de l'ingestion du bol alimentaire, ce dernier canal se ferme à l'aide d'une sorte de soupape, qui a dû fournir à la science certaines applications industrielles, dont la principale est la double lèvre continue du conduit où se fait le vide, dans les chemins de fer à matière atmosphérique. Voir le tronçon du Pecq à Saint-Germain. Il arrive parfois, soit par suite d'une convulsion morbide, soit par l'effet d'un rire mal à propos provoqué, que cette soupape s'ouvre à l'instant où l'aliment prend sa route vers l'œsophage. L'aspiration se fait ; l'aliment détourné pénètre dans la trachée artère et y produit des désordres instantanés...

C'était édifiant, de voir avec quelle déférence attentive Rose et Lily écoutaient l'explication de M. Martin.

Caro, cependant, maîtresse de la pendule, s'en était prise aux aiguilles, comme si elle eut fait toute sa vie le métier d'horloger.

Grand Dieu ! si monsieur Martin l'avait vue ! Lui qui, pour ses pendules, ne s'en fiait à aucune main étrangère !

Mais grâce à son explication scientifique, M. Martin ne

vit rien. Caro, triomphante, prit le globe pour le remettre en place.

— Du sucre! demanda monsieur Martin, le sucrier est vide.

Lily voulut se lever.

— Caro, du sucre! Reste en place, petite fille!

Caro tenait son globe à deux mains. Elle le remit sur le tapis, mais si vite et si rudement, qu'il sonna le fêlé! madame Martin ne fit ni une ni deux; c'était une femme de tête. Elle laissa tomber sa tasse dans sa soucoupe. La soucoupe et la tasse se brisèrent avec fracas.

Caro prit le sucrier et sortit en courant.

Cette ingénieuse diversion coûtait, il est vrai, quarante sous, mais si jamais vous avez besoin d'une diversion, n'en choisissez pas d'autre. Celle-ci est féconde entre toutes. C'est un coup de tonnerre, d'abord, qui tranche dans le vif et fait une coupure nette au beau milieu de la situation. Ensuite, c'est une inépuisable source de ces bêtises sublimes, de ces lieux communs domestiques qui s'enfilent les uns aux autres comme des grains d'un chapelet et peuvent servir de pont pour traverser tout périlleux passage.

On part de ce principe lumineux :

Cela ne serait pas arrivé si vous aviez fait attention.

Ensuite on évalue la perte contradictoirement.

Après quoi l'on dit :

Ce n'est pas la valeur de la chose, mais je n'aime pas la casse!

Qui donc aime la colique? Connaissez-vous des gens

qui se réjouissent, quand le pavé glissant les a mis dans le ruisseau?

Mais on dit cela très-sérieusement : Je n'aime pas la casse! Et si quelque imprudent s'avise de rire, on se fâche tout rouge.

On ajoute, cependant, comme une maussade excuse : J'aimerais mieux donner à un pauvre!

Ma foi, que Dieu vous le rende! C'est là de la grandeur d'âme, où je ne m'y connais pas!

Il n'est pas un habitant des pays civilisés qui n'ait pu admirer ces naïvetés suprêmes, servant d'oraison funèbre à toute assiette cassée chez un petit bourgeois. Les petits bourgeois des pays sauvages évitent ces visqueuses litanies, parce qu'ils ont l'habitude de manger et de boire dans le crâne de leurs ennemis vaincus.

Quand Caro revint avec le sucrier, on en était encore à la casse, cette plaie de l'office et de la salle à manger, qui fait vivre, néanmoins, tous les faïenciers et tous les marchands de porcelaine. Grâce à la casse, Caro pût remettre le globe en place sans encombre.

Elle fit de loin, à madame Martin, un signal victorieux et se rapprocha pour continuer son service. Rose et Lily échangèrent un mystérieux serrement de main par dessous la table. Il était bien facile de voir que leur respiration était plus libre; leurs regards n'avaient plus cette inquiétude hagarde. Il semblait que leur poitrine fût soulagée d'un grand poids.

M. Martin remarquait tout cela.

— Rien ne m'échappe! pensait-il; dans une autre voie que la mienne, j'aurais très-certainement réussi par l'ob-

servation et la finesse. Quelle peine elles se donnent, ces pauvres chéries, pour dissimuler leur embarras! Il n'y a que ce sexe délicat et faible pour accorder à ces riens une importance capitale.

Et tout haut :

— Vous ne voulez plus de thé, mesdames?

— Non, trésor.

— Non, mon papa.

M. Martin repoussa la théière et demanda :

— Faisons-nous une partie de loto, pour tuer le temps?

Rose avait recouvré toute sa crânerie. M. Martin, qui l'examinait, pensait :

— La comédie de la tranquillité, maintenant... c'est superbe!

— Mon chéri, répondit Rose vaillamment, sais-tu que nous n'avons pas beaucoup de temps à tuer?

— Comment, pas beaucoup de temps!

— Il s'en va l'heure de nous coucher.

Caro, à l'autre bout de la chambre, étouffa un éclat de rire.

M. Martin, l'entendit et pensa aussitôt:

— Cela fait partie de la mise en scène. Elles ont fait des frais!

— Quelle heure croyais-tu donc qu'il était, petit père? demanda Lily de son ton le plus candide.

— L'heure que tu voudras, ma minette, repondit M. Martin.

La sonnerie de la pendule rendit ce son sec, suivi

d'un grondement sonore, qui précède le travail du timbre.

— Voilà minuit! cria Caro, incapable de contenir sa joie.

Madame Martin avait le sang à la tête, Lily était blanche comme sa robe.

— Voilà minuit! répétèrent-elles toutes deux.

— Minuit! se récria le naturaliste; ceci est par trop fort!

Il fit le geste d'atteindre sa montre.

— Ce lambin de Gérard ne me la rendra donc jamais! dit-il avec une mauvaise humeur.

Gérard était l'horloger de Sèvres qui possédait la confiance de M. Martin.

Celui-ci comptait, cependant, les coups tintés par la pendule, et tout en comptant il parlait.

— Quatre, cinq, disait-il. Minuit! êtes-vous folles, toutes les trois? Six, sept. Il ne faut pas non plus essayer d'en faire trop accroire! Huit. J'ai la mesure du temps dans la tête. Neuf, dix. Je suis rentré à neuf heures. Onze. C'est onze heures.

Le douzième coup sonna. M. Martin ne le compta pas. Il resta véritablement stupéfait.

Ces dames le regardaient en tâchant de sourire, mais le diable n'y perdait rien.

— Monsieur a pourtant le compas dans la tête! dit cette grosse Caro, insatiable de vengeance.

— Ah ça! fit M. Martin, est-ce que j'ai la berlue, moi!

— De temps en temps, murmura Caro.

— Mon bon chéri, dit Rose, les heures passent si vite quand on est ensemble comme ça, tous trois.

— Oh oui, ajouta Lily ! tous trois ensemble.

Caro fredonna, l'insolente créature :

— Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?

M. Martin se leva d'un brusque mouvement, prit la lampe et alla ouvrir la porte du salon.

Caro dit à madame Martin, tout bas.

— Tâche ! Je l'ai arrêtée.

— Elle ne marche pas ! s'écria M. Martin en revenant; voyons celle de ma chambre.

— C'est arrangé, dit Caro à madame Martin je l'ai mise au pas.

— Minuit ! fit M. Martin en revenant.

Puis, posant la lampe et d'un ton oratoire :

— L'homme sérieux, dit-il, n'éprouve aucune répugnance à reconnaître une erreur. Je me suis trompé. Je ne le cache pas. Cela m'arrive très-rarement, mais je ne prétends pas échapper aux conditions de la nature humaine. *Errare humanum est*. Eh bien ! mesdames.

Il s'arrêta. C'était le moment officiel de la surprise. Il ne voulait pas brusquer son départ.

Caro alla chercher son bougeoir, qu'elle alluma. Lily et sa mère s'étaient levées.

M. Martin attendit le quart d'une minute. Il n'éprouvait encore d'autre sentiment que l'impatience.

— Elles ne sont pas à la réplique, se disait-il; est-ce que le feu d'artifice va rater ?

— Eh bien ! mesdames ? reprit-il tout haut.

— Eh bien! mon bon chéri, dit résolûment madame Martin, nous allons nous coucher.

Le naturaliste la regarda tout abasourdi.

Et la surprise?

La surprise était déjà en retard de trois minutes.

C'était la première fois depuis vingt ans!

— Bonsoir, petit père, dit Lily qui vint, son bougeoir à la main, lui présenter son beau front à baiser.

Rose vint également avec son bougeoir.

— Bonsoir, mon bon chéri, dit-elle.

M. Martin eut peur un instant de céder à la détresse subite qui lui serra le cœur. Ses yeux se baissèrent. Il sentit qu'il avait envie de pleurer.

Il n'y avait donc pas de surprise! C'était un fait bien avéré. Ses femmes avaient oublié sa fête.

C'est en ces occurrences que les hommes de valeur montrent la force de leur esprit. M. Martin prit son bougeoir à son tour.

— Bonsoir, mes enfants, dit-il avec ce calme fier qui était le caractère et l'ornement de sa physionomie.

Il gagna la porte de sa chambre d'un pas ferme. Il l'ouvrit. Il disparut, non sans avoir glissé un dernier regard où se montrait l'espoir.

— Bonne nuit, M. Martin! lui cria la Comtoise au travers de la porte; ayez de beaux rêves!

Jamais le coup de pied de l'âne ne manque aux grandes infortunes.

VI

ESSAI SUR LES SURPRISES

Eh bien! M. Martin n'était pas encore convaincu tout à fait qu'il n'aurait point de surprise. On ne renonce pas comme cela à ses vieilles habitudes. Il déposa son bougeoir sur la table et s'assit auprès de son lit.

A chaque instant, il croyait voir sa porte s'entr'ouvrir doucement pour donner passage à la surprise. Il rêvait tout éveillé d'orangers fleuris, de bouquets monstres, de couvre-pieds brodés, de vases de Chine et d'étuis de mathématiques.

Les surprises revêtent ces diverses formes. Elles sont parfois dans une cage coquette, sous l'espèce d'un serin savant, parfois sur un bâton, déguisées en perroquets patus, bavardant comme père et mère. M. Martin aimait

les perroquets ; il ne détestait pas les serins. Mais, depuis bien longtemps, il avait envie d'une calotte grecque brodée d'or.

L'idée de la calotte grecque, brodée d'or, lui vint. Il souleva son oreiller pour voir s'il n'y avait rien dessous. Les surprises peuvent se cacher sous les oreillers.

Hélas ! ce pauvre M. Martin eut honte d'avoir soulevé son oreiller. Il n'y avait sous l'oreiller que son madras de nuit. Chose singulière ! La passion des surprises le prenait décidément à la gorge. Il eût accepté la moindre des surprises. Une demi-douzaine de foulards l'eût rendu l'homme le plus heureux de l'univers.

Mais le temps passait, M. Martin avait froid ; sa tête lui faisait mal. Il faut bien dire les choses telles qu'elles sont et avouer que notre société n'est pas sans commettre çà et là quelques petites injustices. M. Martin était un véritable savant, un puits de science même. Sa valeur, comme naturaliste, était connue de quelques confrères et hautement appréciée, mais cela ne sortait point d'un certain cercle, au delà duquel le nom de M. Martin était profondément ignoré. Le talent ne suffit pas toujours pour réussir. Le talent est un outil auquel il faut un manche. L'outil de M. Martin était mal emmanché.

Le manche est cependant si important qu'on a vu des gens parvenir sans l'outil.

M. Martin avait de la raideur ; son naturel était un peu sauvage. Bien qu'il abhorrât l'exagération, il avait de lui-même une opinion un peu trop avantageuse, qu'il laissait percer trop franchement. Ajoutez à cela des petits ridi-

cules assez nombreux et parfaitement incurables, vous aurez le secret de son isolement et de son obscurité.

Les grands ridicules servent parfois. N'est pas qui veut personnage de haute comédie. Les petits ridicules assassinent à la manière du charbon, par l'asphyxie.

M. Martin avait du moins, pour se consoler des oublis et de l'antipathie du monde, le bonheur complet dans sa famille. Il prétendait se suffire avec cela. Je crois qu'il avait tort. Ces petits hommes austères ne méprisent les honneurs qu'en paroles. Mais enfin il vivait tranquille dans son coin. Il avait le droit de se croire Dieu dans sa maison.

Et voilà que, pour la première fois, il se sentait attaqué dans le sanctuaire même où il réfugiait ses secrets ennuis ! C'était encore par l'orgueil qu'il souffrait ce soir, mais son orgueil ici était de l'amour. Ne lui reprochez pas l'obstination en apparence puérile et avec laquelle il se cramponnait à son espoir. Jetez un voile clément sur les péchés de sa vanité. Il souffrait. Il vous eût fait pitié.

Mais il ne voulait pas s'avouer qu'il souffrait ; ses serrements de cœur l'humiliaient. Il eût voulu se cacher à lui-même sa blessure.

— Ce qui me fâche, se disait-il, c'est qu'elles ont pu remarquer du désappointement sur ma physionomie, d'ordinaire si calme ! Il serait désolant qu'on pût me croire capable d'attacher la moindre importance à ces misères.

Quand M. Martin se livrait à ces monologues, il ne se bornait pas à penser : il parlait bel et bien, comme feu les princes de tragédie. C'est l'habitude des solitaires.

M. Martin causait ainsi avec lui-même dans l'isolement de ses longues promenades. Les bois de Fausse-Repose l'avaient entendu bien souvent soutenir contre lui-même des discussions ardues et compliquées où il avait fait doublement preuve d'éloquence en défendant, lui tout seul, deux opinions contraires.

M. Martin mettait dans ces controverses soliloques beaucoup de gravité, de courtoisie et de mesure. Les discussions entre gens bien élevés ne doivent jamais dégénérer en querelles.

— Mon Dieu ! s'interrompit-il; on sait bien que je ne suis pas homme à me chagriner pour un cadeau qu'on oublie de me faire. C'est un joug que je subis, une obligation que je remplis pour faire plaisir à ces dames... rien autre chose !

Il soupira. Son regard se fixait tour à tour sur les divers objets qui meublaient sa chambre à coucher, pour voir si aucun d'eux n'avait changé de tournure. Il y a des surprises qui passent inaperçues.

On est quelquefois tout près d'une surprise sans s'en douter le moins du monde.

Pendant qu'il se livrait à cette recherche sans en avoir la conscience, un sourire lui vint aux lèvres.

— Peut-être! peut-être! se dit-il; les folles en sont bien capables ! La petite a voix au chapitre maintenant. La hardiesse de son jeune esprit rajeunit tout naturellement les idées de la maman. Elles ont usé de tout, elles ont épuisé toutes les formules. La rage de faire du nouveau. Elles vont attendre que je sois endormi.. elles vont venir m'éveiller. Que le diable emporte l'imagination!

Il repoussa d'un coup de pied le tabouret auquel il appuyait ses talons. Cet acte de violence le surprit et lui donna de la contrition.

— Je ne me reconnais plus moi-même ! murmura-t-il avec une sorte de terreur ; je crois que je suis en proie à une certaine agitation.

Il saisit son poignet gauche de la main droite et s'approcha de la cheminée. Pendant une minute entière, il resta immobile, l'œil fixé sur l'aiguille de la pendule.

— On ne peut jamais être sûr, murmura-t-il, quand on n'a pas de montre à secondes. Ce Gérard ne me rend pas la mienne : c'est inconvenant. Néanmoins, par approximation et sauf erreur, je trouve 77 pulsations à la minute : ceci me paraîtrait complétement anormal : je n'en ai habituellement que 66... cela ferait onze d'augmentation... sans doute le commencement d'une fièvre brûlante !

Il alla chercher son bougeoir et se regarda dans la glace. L'aspect de sa figure lui arracha un cri d'effroi.

— Je suis connu pour ne rien exagérer, pensa-t-il tout haut ; même en ce moment où j'entame sans doute une très-grave maladie, je possède tout mon calme. Cela me met à même d'apprécier que je suis très-défait et horriblement pâle.

M. Martin ne se trompait pas. Il était changé. Ses yeux avaient un regard morne et, sous ses paupières, un cercle d'estompe se montrait.

— Cela va bien ! fit-il d'un air sombre ; elles se repentiront trop tôt de m'avoir oublié !

Il eut incontinent remords de ce sentiment mauvais, et ajouta, retrouvant sa grandeur d'âme :

— Je les détromperai ; il en est temps encore ! Je leur dirai : le mal couvait ; le germe empoisonné était en moi : je ne veux pas leur léguer le désespoir !

Voyez pourtant où peut conduire la privation de surprises ! M. Martin parlait en vue de sa mort prochaine.

Oh ! gardez-vous de contracter ces habitudes qui, au premier abord, semblent insignifiantes. Ce simple récit a plus d'une moralité. Voici la première : usez des surprises, mais n'en devenez jamais l'esclave !

M. Martin, ayant constaté la pâleur de ses joues, eut aussitôt le frisson : c'est la règle. Il s'adressa à lui-même, dans le miroir, un mélancolique sourire, puis, se touchant le front avec le geste de Gilbert à l'hôpital, il dit :

— Et pourtant il y avait encore bien des choses là !

Il ôta sa robe de chambre et resta un instant en bras de chemise devant la glace.

— Je comprends la poésie de la tristesse ! murmura-t-il d'une voix profonde et douce.

Quel aveu ! M. Martin, confus de sa faiblesse, se redressa et darda au miroir un regard de défi.

— Tu es muet toi, dit-il avec le geste qu'il fallait pour accompagner cette prosopopée ; tu ne répéteras pas mes paroles imprudentes !

Il revint vers son lit et drapa sa robe de chambre au pied de sa couverture ; son madras fut noué sur ses oreilles. Il dépouilla son gilet, puis son pantalon. Les petits hommes maigres ont souvent l'habitude d'admirer

leurs formes quand ils sont en caleçon. M. Martin cambra un peu le jaret, mais le sourire qu'il accordait chaque soir à ses rotules osseuses et carrées fit défaut pour cette fois.

— Sottises ! gronda-t-il tout à coup dans les notes les plus creuses de sa voix ; l'homme est un être fatalement misérable ! Ceci n'est pas une blessure, c'est une chiquenaude, et voilà ma philosophie en déroute ! Nous sommes bien plus sensibles au mal qu'au bien. C'est de l'ingratitude ! que diable ! j'ai découvert le gypsium ! j'ai modifié la nomenclature de Linné. Ce soir encore, n'ai-je pas rencontré sur mon chemin le plus beau cadeau de fête que le hasard puisse offrir à un fils de la science ? Cette hybride...

Sa tête tomba, lourde, entre ses mains.

— Rose ! Rose ! soupira-t-il ; c'est la première fois. On a beau dire ! ce sont là les vraies fleurs de l'existence ! Qu'importe le hasard ? Est-ce que j'aime le hasard ! C'est Rose qui aurait dû me souhaiter ma fête !

La porte craqua. M. Martin bondit sur ses pieds. Tout son pauvre visage, naguère si pâle, s'illumina aux rayons d'une allégresse infinie.

— Elles viennent ! elles viennent ! pensa-t-il ; les voici ! je les entends ! Je distingue le pas léger de ma petite Lily. Elles sont là. Elles chuchotent...

Il se mit à marcher vers la porte sur la pointe de ses pieds nus, non point pour écouter mieux ou se convaincre davantage : il avait une certitude, mais pour pousser le verrou.

Cet espiègle M. Martin voulait se venger.

Si vous aviez vu sa figure pendant qu'il accomplissait cet acte de gai badinage. Il avait rajeuni de dix ans. Ah! la surprise avait voulu se moquer de lui! Elle était derrière la porte, la surprise : il allait lui barrer le chemin!

M. Martin n'avait plus de fièvre. Ce que c'est que l'idée! Puissance de l'imagination chez ceux-là même qui cabalent contre elle!

Le verrou glissa tout doucement dans sa gâche et le malin naturaliste, riant d'avance du désappointement de ces dames, mit son oreille à la serrure.

Il ne s'était pas trompé. On entendait des pas dans la chambre voisine : le pas sourdement pesant de Rose et le pas de biche de Lily. On entendait aussi des chuchotements.

— Maintenant, se dit M. Martin, heureux comme un roi, faites vos manigances : je vais me coucher!

Il souffla sa bougie et se coula entre ses draps.

Aussitôt que la bougie fut éteinte, une ligne lumineuse se montra sous la porte. M. Martin regardait cette ligne d'un air narquois. C'était le bout d'oreille de la surprise.

— Il est incontestable, se dit-il, que l'exagération n'est point mon fait. Je vois les choses à la rigueur, et telles qu'elles sont. Mais la matière réagit manifestement sur l'esprit : il faut que je sois un peu malade, car j'ai eu un accès de véritable enfantillage. Qu'avais-je à craindre en réalité? Ne suis-je pas sûr de Rose? Et ce pauvre petit chou de Lily! à l'âge de Stanislas elle me faisait déjà des compliments. Mais Stanislas est un homme! il a le

caractère plus mâle. Ah ça! que font-elles donc? Allons-nous passer la nuit à ce jeu-là?

Le bruit de pas avait cessé. On n'entendait plus de chuchotements.

— Ma foi, je vais dormir! se dit M. Martin; le verrou veille pour moi.

Il ferma les yeux, mais le sommeil ne vint pas. Il écoutait toujours. Un silence profond régnait dans la maison. Un roulement de voiture le rompit.

Je ne sais pourquoi ce roulement de voiture impatienta M. Martin qui se retourna dans son lit. Il rouvrit les yeux. Cette ligne lumineuse ne brillait plus sous la porte. M. Martin se souleva sur le coude. Il était éveillé comme une souris.

— C'est de l'abus! pensa-t-il; l'année prochaine, je prohiberai les surprises.

En attendant, le verrou faisait une faction inutile. Personne ne livrait assaut à la retraite de ce pauvre M. Martin, sinon ce fâcheux ennemi qu'on nomme le dépit et qui entre malgré les verroux.

Mais revenons à ces dames. Aussitôt après le départ de M. Martin, madame Martin avait lancé son commandement favori :

— Et vite! et vite!

J'ai connu de grosses dames agitées qui passaient leur

vie à se dépêcher ainsi et qui, en définitive, manquaient toujours le coche. L'agitation empêche d'aller.

— Et vite! et vite!

Elles partent comme des locomotives, mais elles ont oublié leurs gants. C'est la faute de Caro, c'est la faute de Justine ou de Jeannette, quel que soit le nom de la servante. Elles reviennent à toute vapeur; elles prennent leurs gants, mais elles laissent leur mouchoir; elles arrivent enfin, toujours au galop, et vite et vite! C'est fait exprès pour elles! On voit encore la fumée du train, le bateau n'a pas encore doublé la pointe de la jetée; sans Jeannette, sans Justine ou sans Caro, elles étaient en avance d'une demi-heure.

Et dire qu'on ne peut se passer de ces filles!

— Voyons, Caro! voyons, Lily! voyons mes enfants! Il ne s'agit pas de s'endormir. Mon bonnet à fleurs... celui du dimanche gras aux Italiens! Soyez prête, Lily. Vous savez bien que ce n'est jamais moi qui fais attendre!

Lily faisait de son mieux, mais sa mère la dérangeait à chaque instant pour une agrafe à passer, pour une épingle à attacher. Et vite, et vite!

— Quoique çà, dit Caro en posant le col de madame, je viens de faire là de l'ouvrage bien faite, pas vrai?

— Ne prenez pas un pied à cause de cela, ma fille, lui répondit sèchement madame Martin; une domestique qui aurait un air avec moi ne resterait pas vingt-quatre heures à la maison. Ne supposez rien. La conduite de vos maîtres ne vous regarde pas.

— Où donc que vous allez comme ça, madame? demanda Caro, incapable de réprimer sa curiosité.

— Si on vous le demande, repartit madame Martin avec un sourire goguenard, n'oubliez pas de répondre que vous n'en savez rien !

Puis elle ajouta :

— Avez-vous jamais vu ! cela vous interroge ! et vite et vite !

— Maman, je suis prête, dit Lily.

Madame Martin lui fit signe d'approcher et lui glissa à l'oreille :

— Dis-leur de patienter... une minute... une seconde ! Ils savent bien que je ne fais jamais attendre !

— A vos affaires, ma fille ! ordonna-t-elle à Caro, qui tâchait d'entendre. Ai-je mes gants, mon éventail ?

— Ah ! dit Caro, vous faut votre éventail ?

— Et veillez bien à Stanislas ; le pauvre mignon ! Mon écharpe, ma fille ! Mon Dieu que vous êtes empâtée. A votre âge, moi, j'allais comme le vent. Ai-je mes gants ?

— Voilà trois fois que je vous les redonne, fit observer Caro ; vous les reportez toujours dans des coins.

— Ai-je mon mouchoir? Pas celui-là ! Le tout brodé. Je ne sais pas où vous avez fourré mes gants...

— Et de quatre ! Mettez-les à vos mains, ou vous les égarerez.

— Et vite ! et vite ! L'éventail, ma fille ! Je n'ai qu'un gant, vous voyez bien ! D'où vient cela? Quel brouillon, seigneur ! il faut de la patience !

Elle allait, elle venait, elle tournait, elle soufflait, elle cherchait, elle travaillait. Et vite ! et vite ! Elle ne faisait

absolument rien. C'était un empressement vain, une peine superflue, une dépense inutile d'haleine. Mais tudieu! elle ne se ménageait pas!

— Nous y sommes! s'écria-t-elle enfin. Lily! Je parie qu'elle va me retarder! J'ai mes gants. J'avais mes gants, Lily! un peu de vivacité, au nom de Dieu, ma chérie. J'ai l'éventail. Ah! mon flacon! Pourquoi ai-je deux flacons? C'est le vôtre, Lily. Sachez donc serrer vos affaires: que voulez-vous que je fasse de votre flacon? Mais vous bavardez et le temps passe. Et vite! et vite!

Elle s'élança. Sa robe se prit au bras d'un fauteuil et se déchira.

— Des épingles! Lily! Caro! Qui a posé ce fauteuil! Deux épingles suffisent... Voilà qui est bien. N'avais-je pas mon éventail? Et vite, Lily, mon enfant, vous n'en finirez pas!

Elle passa le seuil, mais elle se retourna pour dire:

— Caroline, n'oubliez pas de remettre la pendule. Que M. Martin ne l'entende pas sonner: c'est de la dernière importance... et couchez-vous tout de suite. On m'a caché mon mouchoir... non, le voilà! J'ai mes gants... oui... Ah! on peut bien dire que je ne suis pas secondée!

Tant qu'elle fut dans l'escalier, on put l'entendre broder ce thème inépuisable. Au bas de l'escalier, elle réclama son éventail qu'elle avait à la main. En traversant la cour, elle déplora la lenteur de Lily, qui, certes, n'en pouvait mais. A la porte, donnant sur la ruelle, deux hommes en habit noir et en cravate blanche attendaient.

Ils croyaient sans doute avoir le droit d'éclater en reproches, mais madame Martin parla plus haut qu'eux. Sans elle, rien n'eût été fait. Il fallait s'estimer bien heureux qu'elle eût mis la main à la besogne.

— Voulez-vous savoir, dit-elle, tout ce qui nous est arrivé : les contre-temps, les embarras, les anicroches ?...

— En route ! l'interrompit le plus âgé des deux messieurs, nous savons que vous êtes une fée : sans vous, tout était perdu, c'est clair !

Il la prit sous le bras et l'entraîna vers l'extrémité de la ruelle, tandis qu'elle protestait :

— Mes volants ! prenez garde ! Mon pied va tourner. Ne vaudrait-il pas mieux être en avance que de se presser ainsi ?

Par derrière, venaient Lily et le plus jeune des deux messieurs. Ceux-là ne disaient rien.

Au bout de la ruelle était la rue. Une voiture attendait. La lueur des deux lanternes éclaira la toilette un peu trop voyante de madame Martin et la délicieuse simplicité de Lily. Elle éclaira en outre nos deux messieurs, dont l'un était un bon gros grand père noble d'une cinquantaine d'années et l'autre un jeune premier, tourné admirablement. Nous avons déjà vu le jeune premier caracolant sur un joli cheval, au tomber du jour. C'était M. Alexandre Bonnard, poète d'espérance et romancier précoce. L'autre était M. Bonnard, le père, un veuf plein de gaîté.

M. Bonnard le père hissa madame Martin dans la voiture. Pendant qu'on la guindait, elle recommanda ses vo-

lants. Une fois guindée, elle fit l'appel de son mouchoir, de son flacon, de son éventail et de ses gants qui tous, par impossible, se trouvaient à leur poste.

M. Bonnard monta à son tour, puis Lily, puis M. Alexandre.

— Et vite et vite! criait cette bonne madame Martin. Ah! si j'étais homme!

La portière fut fermée et Alexandre commanda :

— Au galop, Vincent : c'est à deux pas!

La voiture s'ébranla aussitôt. Un quadruple éclat de rire salua son départ, à l'intérieur de la caisse, où l'on était très-serré. Madame Martin tenait les sept huitièmes de la place : les autres faisaient comme ils pouvaient. La mélancolie n'avait où se mettre. Pauvre M. Martin! Souvenez-vous que ce roulement de voiture l'avait fait se retourner dans son lit!

Caro, cependant, avait pris congé officiellement de ces dames au haut de l'escalier. Elle leur avait souhaité bien du plaisir; elle avait promis de veiller sur Stanislas. Madame Martin pouvait être tranquille.

Mais quand ces dames furent dans la cour, Caro descendit tout doucement et les suivit jusqu'à la porte de la ruelle. Les yeux de lynx qu'elle avait, au dire de M. Martin, dès qu'il s'agissait des Bonnard, firent leur office. Elle reconnut le père et le fils. Elle n'eut pas donné sa soirée pour un mois de gages!

— Ça va bien! se dit-elle; monsieur peut dormir sur les deux oreilles. Ils sont appareillés deux par deux; ça fait que personne ne s'ennuiera!

Elle se glissa le long de la ruelle et ne rentra qu'après le départ de la voiture.

— Ça va bien ! ça va bien ! répétait-elle. De quoi va-t-il rêver cette nuit, le père Martin ?

Elle riait. Tout au fond de son humble fonction, Caro savourait la vengeance, ce plaisir des dieux.

De retour au logis, son premier soin fut d'accomplir la recommandation de sa maîtresse. Elle souleva une seconde fois le globe de verre qui était sur la cheminée de la chambre à coucher de madame, et, pour que M. Martin n'eût aucun soupçon de son mystérieux travail, elle emporta la pendule jusque dans la cuisine. L'aiguille, sous sa main lourde et malhabile, fit onze fois le tour du cadran, et vingt-deux fois le timbre sonna. Comme elle achevait le onzième tour, une petite pierre vint heurter contre les vitres de la croisée.

— Tiens ! tiens ! fit la Comtoise, est-ce que François vient aussi me chercher en voiture ?

Elle eut de la vertu : elle ne répondit pas. La pendule fut transportée de nouveau et remise à sa place.

— C'est fait gentiment, cet escamotage-là, pensa Caro en remettant le globe, quoiqu'on n'aie pas été élevée aux Oiseaux !

Ce sarcasme du naturaliste lui tenait cruellement au cœur.

— Ils sont envolés, tes oiseaux, reprit-elle en jetant un regard moqueur vers la porte de son maître ; ronfle, mon bonhomme ! Ça te va bien de dire qu'on veille sur moi ! Ta dame veille, va ! ta demoiselle aussi ! Moi, je ne cours pas la prétentaine au clair de la lune. Moi, je

suis une honnête fille ! Mon bonhomme, ce n'est pas sur moi qu'il faut veiller !

Dans le silence de la nuit, ce signal éminemment parisien se fit entendre :

— Prrrr...hit !

Caro arrangea son bonnet devant la glace et se prit a sourire. La tentation commençait.

— Il est gentil, ce François ! soupira-t-elle ; et dire que monsieur l'appelle un lourdaud !

— Prrrr !... Prrrr... hit !

Ce ne fut pas par amour pour François, ce fut par rancune contre M. Martin. Caro éteignit la lumière. Quand elle ouvrit la porte du palier, elle hésitait encore. Elle alla écouter du côté de la cuisine. Stanislas dormait.

— Bah ! se dit-elle en prenant décidément la clef des champs ; François fera un bon mari... et puis, on n'a pas été élevée aux Oiseaux !

VII

NUIT D'INSOMNIE

Les fenêtres de toutes les maisons voisines s'étaient successivement assombries. La fille de M. Loiseau de Pierrefonds, qui étudiait le piano «pour faire danser,» avait cessé la bataille acharnée qu'elle livrait à ses polkas cruelles; on ne jouait plus au billard chez M. Giraud de Bonnefontaine; le whist était achevé chez M. Picard de Lieusaint. Dans le salon épilatoire et célèbre de madame veuve Albert de Lustrac elle-même, la théière avait refroidie. Toutes ces nobles familles dormaient. Le silence, fils de la nuit, régnait à Ville-d'Avray.

Le temps était orageux et chaud. Des nuages noirs couraient au ciel, voilant et découvrant tour à tour la lune décroissante. Le vent sifflait dans les branches encore dépouillées des arbres. Certaines nuits prêtent au

drame. Il est des moments où l'aspect du ciel fait songer aux violentes péripéties. Par ces heures de tempête menaçante, on est moins étonné de voir passer au travers d'un carreau brisé le poing d'Antony, entouré d'un foulard, pour éviter des écorchures toujours pénibles.

Si j'étais bandit, je choisirais volontiers ces soirées où les démons du romantisme sont dans l'air, où il semble que la nature soit un décor agrandi de la Porte-Saint-Martin, où les buissons posent en brigands de la Calabre dans les haies. Enfer et damnation! ce sont de bonnes soirées pour couper des têtes de vieillards, calmes et belles, qu'on revoit bien longtemps dans ses rêves, pour traîner une victime douce par les cheveux ou pour vider en grinçant la coupe âcre de l'adultère!

Eh bien! c'était une nuit comme cela. Les rayons pâles de la lune entraient par intervalles dans la chambre à coucher de madame Martin, où l'alcôve fermée montrait les longs plis de ses rideaux à ramages. Ce n'était que de la perse à dix-huit sous le mètre, mais cela faisait un terrible effet aux lueurs changeantes de l'astre nocturne. Les lithographies pendues aux murailles prenaient l'aspect de sévères portraits de famille, et les tasses vides, encore éparses sur la table, donnaient au tableau je ne sais quelle couleur d'orgie.

Un bruit se fit dans la chambre de M. Martin, un bruit mystérieux et sourd. Des pas étouffés s'approchèrent de la porte avec précaution. Le pêne de la serrure joua doucement dans la gâche. Une lumière brilla.

Le drame n'allait donc point manquer au décor! Ces scènes de nuit ont une saveur extraordinaire.

Le bout du nez de M. Martin se montra. Il était très-rouge, au milieu de sa face pâle. On a tort au théâtre de négliger cette opposition. Elle fait peur. M. Martin tenait à la main son bougeoir. Il était vêtu de sa robe de chambre, à demi-fermée, qui laissait à découvert son cou maigre et ligamenteux. Ses jambes tremblottaient dans un pantalon à pied, il avait son madras sur les oreilles.

Je ne sais pourquoi l'on a fait à ces déshabillés de nuit une réputation de prosaïsme. Si M. Martin eût porté un bonnet de coton, je n'aurais pas osé mettre ce détail dans ma description. Nous devenons trop délicats : c'est signe de décadence.

Mais M. Martin ne se servait que de madras. Il arrangeait très-bien son madras avec une rosette au milieu du front. C'était sa seule coquetterie.

L'insomnie le chassait de sa couche, on voyait bien cela. Le quart d'heure qui venait de s'écouler lui avait semblé long comme toute une journée d'ennui. Il arrivait le cœur plein de tristesses et de monologues. Les paroles emphatiques se pressaient déjà sur sa lèvre blême.

Mais qu'il était changé, mon Dieu! *Quantum mutatus ab illo!...* Il avait bien encore cet air digne et grave qui était l'honneur de sa physionomie, mais il s'y mêlait déjà je ne sais quel humilité de vaincu. Suffit-il d'un quart d'heure d'angoisses pour abattre ainsi un homme fort?

Oui, répondrons-nous hardiment, quand il s'agit de surprises. Entre toutes les maladies morales, l'attente d'une surprise est la plus énervante.

M. Martin s'arrêta au seuil et leva son bougeoir pour promener autour de la chambre un mélancolique regard.

— Rose sommeille ! murmura-t-il quand son œil rencontra les rideaux fermés de l'alcôve. Elle a pu trouver le repos ; sa conscience ne lui reproche rien ! Vanité des serments d'amour ! C'était tout ce que je voulais savoir : Rose sommeille ! cela me suffit : je suis content !

Il repoussa la porte et rentra dans sa chambre qu'il se prit à parcourir lentement.

— Rose sommeille ! répéta-t-il. Pendant que je me tordais entre mes draps brûlants, la compagne de ma vie trouvait le repos ! Rien ne l'avertissait des désordres graves qui compromettaient la santé de son époux. La sympathie n'est qu'un vain mot.

Il drapa sa robe de chambre autour de ses reins et pressa un peu le pas, parce qu'il avait froid.

— Moi, je ne m'en cache pas, reprit-il, je ne peux pas dormir. J'ai le cœur gros... bien gros ! J'ai l'âme malade. Les autres années, la veille du 1er mai, l'heure de minuit était si brillante, si joyeuse, si folle ! Toute la maison riait, et j'étais roi de cette fête ! Il y aurait de quoi s'indigner, ma parole !...

— Arrêtons-nous ! s'interrompit-il ; sur cette pente, on irait trop loin. Heureusement que je suis doué d'une très-grande force de caractère. Je vois les choses telles qu'elles sont, avec une précision purement mathématique. C'est un oubli de leur part. L'oubli peut être une chose désobligeante, mais ce n'est pas un crime. Demain, Rose se repentira : il sera trop tard. Mais qu'elle soit

tranquille : ici, comme toujours, je suivrai les conseils de ma dignité naturelle; je serai muet; pas un mot de reproche ne tombera de ma bouche. Bien plus, j'éviterai toute allusion, même indirecte...

Un long et profond soupir s'échappa de sa poitrine pendant qu'il prenait ces excellentes résolutions.

— Je ne suis pas bien, murmura-t-il, c'est un fait. J'éprouve un malaise auquel la plupart des gens de ma connaissance accorderaient l'importance d'une maladie. Dieu sait ce qui en résultera. J'ai ceci de bon que l'imagination n'augmente jamais mes souffrances.

Il se tenait un peu courbé; sa main droite s'appuyait sur le tapis de son guéridon, qui était brodé au petit point et très-beau. Son regard s'attendrit tout à coup; sa basse-taille s'adoucit jusqu'à trouver des notes de baryton pendant qu'il murmurait :

— C'est le cadeau de l'année dernière. L'année dernière, à pareille heure, elles m'apportaient ce charmant produit de leurs veilles. Elles avaient collaboré. On reconnaissait bien le travail de ma femme, qui était peu considérable et mal fait. C'était ce que j'aimais le mieux; en regardant le tapis, je cherchais toujours les petits coins, gâtés par ma compagne. Pour m'offrir cela, Rose avait retrouvé son sourire de vingt ans et ma petite Lily avait les larmes aux yeux.

Une larme roula sur sa joue. Il l'essuya du bout de son index en disant :

— Voilà bien l'effet de ma prédisposition morbide ! Quand j'ai perdu mon grand procès, en 45, je n'ai pas pleuré. Pleurer pour de pareilles misères! Je vais être

bien malade, il n'y a pas à se faire illusion. J'ai toujours redouté la fièvre typhoïde. Il serait sage de me remettre au lit.

Il fit un pas vers son alcôve. Son pied heurta contre un tabouret.

— Ceci, c'est de l'année d'avant, poursuivit-il d'une voix dolente ; je me suis fait beaucoup de mal : cela a porté justement sur mon cor. Mais je suis dur à la souffrance. Elles m'apportèrent les quatre tabourets : un oiseau, un quadrupède, un poisson, un insecte ; le reptile manquait : on avait été pris de court...

M. Martin était auprès de son lit. Il repoussa le couvre-pieds d'un geste indolent et découragé.

— Ceci, continua-t-il, c'est d'il y a quatre ans. Il s'est fané vite, mais il était fort brillant. La descente de lit est d'il y a trois ans. Cinq ans, la bergère. Six ans les trois chauffeuses. Sept ans, les coquillages montés en coupes. Huit ans, le porte-montre...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'interrompit-il, partout où mon regard se porte, je rencontre des preuves de leur attentive et délicate tendresse. Ma retraite fut ornée par leurs mains. Tout ici est plein d'elles. Chacun de mes meubles est une surprise !

Au lieu de se mettre au lit, il se laissa choir dans la bergère.

— Cela devait donc finir ainsi ! s'écria-t-il en se couvrant le visage. Il y a un terme à tout, dit le proverbe impitoyable : le terme de la félicité domestique est arrivé. Je n'exagère pas, je suis calme. Il me suffit de jeter les yeux autour de moi pour voir que, depuis quelques

temps, le malheur me poursuit avec un inqualifiable acharnement. Rien ne me réussit. Mes travaux restent dans l'ombre ; mes découvertes sont mises sous le boisseau. Mes amis eux-mèmes m'abandonnent. Les Bonnard ! Ils étaient là l'an dernier. Je suis délaissé, conspué, enterré. *De profundis !*

M. Martin ôta ses mains qui cachaient son viasge. Une pointe d'ironie naissait parmi son désespoir.

— N'est-ce pas la juste récompense de trente ans d'études consciencieuses et de stoïque honnêteté ? demanda-t-il ; on a comblé de distinctions et d'emplois divers tous mes rivaux... tous mes inférieurs. Moi, je suis comme un petit saint Jean : personne ne songe à moi ; je n'existe pas, je suis mort !

— Certes, reprit-il en se redressant à demi, je ne tiens pas à ces vains honneurs que dispensent les grands de la terre. Je n'ai pas d'ambition ; j'appartiens, par mon mépris des grandeurs, à l'école stoïcienne. Mais c'était pour ceux qui m'aiment. Les femmes ont la frivolité de s'enorgueillir de cela !

Il eut un rire sec et sardonique en ajoutant :

— J'aurais dû dire : ceux qui m'aimaient, car il semble manifeste qu'il faut désormais parler au passé. On ne m'aime plus, on m'oublie, on me met au panier. Peut-être est-ce parce que je ne suis pas décoré ! Les femmes ! les femmes !

Il se souleva dans un soudain accès d'excitation.

— Heureusement, s'interrompit-il, les lèvres tremblantes et les yeux allumés, fort heureusement que j'apprécie tout avec une froideur étonnante ! L'imagination

est chez moi une esclave. Je voudrais exagérer que je ne le pourrais pas. Je remercie Dieu pour ces trésors de calme qu'il m'a généreusement départis. Je reste impassible devant toutes ces piqûres. Je vais réveiller ma femme.

Il se dirigea vers la porte et mit la main sur le bouton.

— Vingt-cinq ans d'union! se dit-il avant d'ouvrir, jamais un nuage sérieux : jamais un reproche! Vais-je commencer aujourd'hui?

Le bouton ne tournait point. M. Martin hésitait.

— Réveiller ma femme! répéta-t-il; sous quel prétexte? A-t-elle manqué aux serments qu'elle m'a faits à l'église et à la mairie? M'avait-elle promis solennellement de me faire chaque année, une surprise! Vais-je jouer ce rôle burlesque du vieil enfant qui réclame son jouet du jour de l'an!

— Une surprise ou la mort! s'interrompit-il en un ricanement convulsif. C'est bien digne de l'inventeur du gypsium! Cela va parfaitement à mon âge et à mes études... Courage! on vous achètera un hochet de cinq sous! Ma parole d'honneur! quelqu'un m'a jeté un sort! je ne me reconnais plus : moi, l'homme du raisonnement rigoureux et précis, moi, Philippe Martin, qui avais annoncé l'hexadynamie avant même d'avoir trouvé dans la nature aucun individu de cette classe : absolument comme Colomb soutenait *à priori* l'existence du Nouveau Monde. Non! non! mille fois, non! c'est absurde, c'est petit, c'est inouï de niaiserie : je ne troublerai pas pour si peu le sommeil de madame Martin!

Il lâcha le bouton, et fit un pas pour s'éloigner de la porte. Mais il ne fit qu'un pas.

— Mon brave, se dit-il en s'adressant à lui-même d'un ton insinuant et plein d'humilité, tu as raison, tu parles d'or... enfin, tout ce que tu voudras, mais je souffre. Lequel de mes organes est attaqué? je n'en sais rien, mais je souffre; c'est une folie, soit; c'est une faiblesse, d'accord. On ne raisonne pas la souffrance. J'aime ma femme, moi; c'est bourgeois au dernier point, je le confesse, mais cela ne me fait pas honte du tout. Au contraire, j'en tirerais volontiers vanité : j'aime ma femme. Quand je souffre, c'est toujours ma femme qui me guérit ou qui me console. Voilà! si tu n'es pas content, va te plaindre à Rome. Je vais éveiller ma femme!

Il tourna le bouton, cette fois résolûment, et s'introduisit en vainqueur dans la chambre de Rose.

Les premiers pas furent fermes; ceux qui suivirent allèrent se ralentissant quelque peu. Quand M. Martin fut au milieu de la chambre, sa vaillance avait subi déjà de notables diminutions. Il se débarrassa de son bougeoir et se prit à tousser à bas bruit.

Rien ne remua derrière les rideaux. M. Martin toussa un peu plus fort. Même résultat négatif.

M. Martin regarda timidement les rideaux fermés.

— Elle a tort... elle a bien tort, se dit-il, d'intercepter ainsi toute communication avec l'air extérieur. Je sais qu'elle a des rhumatismes; mais toute créature humaine a besoin, pour respirer librement, de quatorze mètres cubes d'air, pour le moins. Allez voir s'il y a qua-

torze mètres cubes d'air dans cette alcôve! Je vais l'éveiller pour lui parler un peu de cela.

Il lança un hem! retentissant; puis, comme le silence s'obstinait, il dit tout haut :

— Rose, ma bonne chérie, tu as tort de te claquemurer comme cela. C'est malsain. Ce défaut d'air favorise tes dispositions à l'apoplexie. Ce n'est pas pour moi que je te dis cela, tu comprends bien. C'est pour toi!... hem! hem!

Toujours le silence.

— Allons! allons! se dit M. Martin qui essaya de railler, voilà ce que j'appelle un bon sommeil! La saint Philippe ne l'agite pas, non. C'est bien fait! je me croyais un pacha. Il ne faut jamais se fier aux apparences. Rose! ah ça! Rose!

Il s'était approché graduellement. Sa main étendue aurait pu toucher les rideaux.

— Moi, reprit-il entre haut et bas, je ne sais pas si c'est l'impatience, mais je me sens malade de nouveau. Là, ma parole, je suis gravement indisposé... et c'est d'autant plus dangereux, chez une homme comme moi, que l'imagination n'est pour rien là-dedans.

M. Martin, paraîtrait-il, avait un peu de frayeur de sa Rose bien aimée, car, au lieu d'étendre la main et de tirer les rideaux, il tourna son regard vers la chambre de Lily.

— En voici bien d'une autre! s'écria-t-il; la porte de ma fille grande ouverte! Et les courants d'air. Lily! Mademoiselle Lily!

Pas plus de réponse de ce côté que de l'autre. Croyez

bien, cependant, qu'aucun soupçon n'entrait encore dans l'esprit de M. Martin.

— Ah ! vous dormez comme cela, mes deux minettes, gronda-t-il, c'est parfait. Pendant que l'insomnie me poursuit, vous ronflez ! Attendez, attendez, je vais vous servir un plat de mon métier ! Je vais réveiller Caro pour qu'elle me fasse de la tisane. Vous enragerez. Vous direz : Depuis quand se fait-on soigner par une domestique? Dites ce que vous voudrez...

Il pesa sur le cordon de la sonnette qui tinta bruyamment au loin dans le silence nocturne.

— Celle-ci entendra, j'espère ! dit-il en se frottant les mains ; je les punis : elles l'ont bien gagné ! Ce n'est pas méchanceté, mais justice. On ne dort pas comme cela ! Je suis bien sûr d'être calme ; et même en ce moment, qui est pénible pour moi jusqu'à un certain point, je ne voudrais pas dépasser le but. Caroline va venir. Quand ces dames s'éveilleront, elles la trouveront à la besogne...

Il sonna une seconde fois.

— Le temps de passer un jupon, reprit-il avec une véritable sérénité, car l'idée de châtier ses deux femmes l'égayait sincèrement. Point de hâte intempestive. Chez madame Martin, ces vivacités infécondes et superflues m'ont toujours beaucoup déplu. Du reste, au fond, je n'ai plus besoin de cette fille. C'est surprenant comme je me sens mieux. Je suis sûr que je ne bats pas plus de 70 pulsations à l'heure qu'il est. Quelle souveraine médication que le calme ! Si l'humanité savait la puissance contenue dans ce simple don ! mais les passions, mais

l'imagination, mais les faux enseignements de la philosophie moderne! Je mets en fait que ce qui détermine les cinq sixièmes des maladies inflammatoires, c'est le défaut de calme. On s'est d'abord procuré la fièvre par l'agitation physique ou morale, par l'intempérance, par la colère ou autre ; puis l'inquiétude naît. Alors, on perd la tête, on s'épouvante... allez-donc!

Il sonna pour la troisième fois, en achevant avec un juste orgueil :

— Moi, jamais!

— Ah ça! s'interrompit-il, en prenant, sur la pointe des pieds, le chemin du couloir qui menait à la cuisine, il me semble que j'ai sonné trois fois!

Il prêta l'oreille à l'entrée du couloir. On n'entendait aucun bruit, sinon le balancement métronomique et enrhumé du coucou de la cuisine.

On eût dit que M. Martin était content de ne point ouïr le pas lourd et empressé de la Comtoise. Il se caressa le menton. Vous connaissez déjà son sourire espiègle. Il eut son sourire espiègle.

— Jamais d'excès! murmura-t-il; je ne veux pas la mort du pécheur; mais il est bon qu'elles ne portent pas leur impolitesse en paradis... car elles m'ont fait une impolitesse... je ne dis rien de plus, désirant garder en tout une juste mesure. Ce paquet de Comtoise ne me répond pas : je sais pourquoi : je le sais! Il y a du François là-dedans. François de chez les Bonnard! Loin de moi la pensée de dire que ce nom m'exaspère : ce sont des locutions entachées d'exagération; ce nom me taquine, voilà tout. Il y a longtemps que je soupçonne la

Comtoise. Mes soupçons se confirment : elle est sortie... sortie avec ce maraud de François. Très-bien ! Voilà un motif sérieux et valable d'éveiller Rose !

Là était le nœud. L'aviez-vous deviné ?

Il y eut en M. Martin une explosion d'insolent triomphe.

Il se redressa. Il prit sa pose d'orateur.

— Ce n'est plus un enfantillage, plaidait-il ; ce n'est plus même une affaire personnelle. Il ne s'agit pas de moi : il s'agit de la sûreté générale. Comment ! comment ! je vous prie, mais voilà une maison bien gardée ! Nous sommes au milieu des campagnes. On n'est pas sans entendre parler quelquefois de vols à Ville-d'Avray. La démoralisation de la capitale s'y étend et l'on n'y a pas les mêmes ressources de sergents de ville, veillant toute la nuit avec activité. J'ai des valeurs dans mon secrétaire, indépendamment de mes cinq mémoires inédits sur le gypsium. Il y a l'argenterie. Nous sommes isolés au fond d'un jardin de près d'un arpent. Les cris et les gémissements seraient difficilement entendus. Dans certains départements de la France, il y a des bandes de brigands appelés chauffeurs ou autres, qui commettent de surprenantes atrocités. L'exagération doit être tenue à distance : Elle conseille mal ; mais il ne faut pas non plus s'endormir dans une sécurité funeste...

Il se frotta les mains de tout son cœur en ajoutant :

— De la tranquillité ! Ne franchissons pas les bornes ! Je pense que Rose va comprendre l'extrême gravité du cas. Elle est intelligente et poltrone. Elle a, en outre, le sentiment de la responsabilité. C'est Rose, en définitive, qui est chargée de surveiller nos gens. La sécurité de

notre domicile commun dépend d'elle. Ah! ah! mes enfants il ne s'agit plus de la saint Philippe! Votre surprise, on s'en moque! C'est une autre paire de manches. Sans garder la moindre rancune, j'ai le droit d'être sévère. Bien plus, c'est pour moi le plus sacré des devoirs! Morbleu! je vais faire lever ma femme et constater le flagrant délit!

Il se tourna vers l'alcôve, et de toute la puissance de sa basse-taille, il appela :

— Madame Martin!

C'était un juge. Il avait la tête haute et l'œil assuré. Sa pose, son geste, son accent, tout en lui était digne et noble.

— Madame Martin, poursuivit-il, non sans une petite pointe d'amertume goguenarde, je suis désolé de vous déranger à cette heure indue, et je vous prie de croire qu'il a fallu des motifs d'un ordre supérieur... M'entendez-vous?

Il s'arrêta pour attendre la réponse, puis il répéta en enflant sa voix :

— Je vous demande si vous m'entendez?

Il y eut réellement quelque chose de lugubre dans le silence qui suivit cette question. M. Martin avait donné toute sa voix qui était, quand il voulait, un tonnerre. Le sommeil le plus profond ne résiste point à ces secousses. M. Martin sentit du froid dans ses veines et ses cheveux gris frémirent sur son crâne comme un taillis touffu où passe la brusque rafale.

— J'ai parlé tout à l'heure d'apoplexie, pensa-t-il tout haut.

Ses jambes flageolèrent sous le poids de son corps. Il serra sa poitrine à deux mains.

Puis, d'un bond, il gagna l'alcôve dont il écarta violemment les rideaux.

— Rose, murmura-t-il, ma femme ! où est-tu donc? Voyons ! pas de mauvaise plaisanterie... Rose !

Sa voix allait s'affaiblissant et s'étouffant.

— Rose ! prononça-t-il une dernière fois, cela peut tuer ! Ma femme !... ma femme chérie !

Ses jambes manquèrent. Il tomba sur ses genoux en rendant un sanglot. La chambre resta muette.

M. Martin se releva au bout d'une minute. Il eut grand'-peine à se mettre sur ses jambes, grand'peine aussi à se soutenir. Il regarda un instant ce lit vide. Par derrière, il semblait amoindri et rapetissé, sa tête rentrait dans ses épaules. Quand il se retourna, je ne sais si vous l'eussiez reconnu.

C'était une figure complètement changée et ravagée. D'ordinaire, le temps ou la maladie peuvent seuls produire ces terribles transformations.

Il avait l'œil hagard et creux, le front ridé, les lèvres rentrées. Sa pauvre poitrine maigre haletait, sa bouche s'agitait convulsivement, sans produire aucun son.

Il resta un instant ainsi, hébêté et comme anéanti, puis il se dirigea d'un pas saccadé, chancelant, mourant, on peut le dire, vers la porte de la chambrette où Lily couchait.

Il entra. Il tâta le lit. Il revint. C'était un fantôme.

Au seuil, il s'arrêta comme un homme ivre qui cherche à s'orienter. D'une main, il s'appuya au chambranle,

tandis qu'il passait l'autre sur son front lentement et à plusieurs reprises.

Il dit d'une voix qui vous aurait tiré des larmes :

— J'ai l'habitude de ne jamais exagérer. Oh ! oh ! mon Dieu ! ayez pitié de moi ! Allons ! du calme ! J'ai l'habitude de voir les choses telles qu'elles sont. J'en mourrai ! Voyons ! je raisonne froidement.

Tout son corps trembla. Il poussa un cri déchirant :

— Ma femme ! ma fille !

Puis, les deux bras levés, avec un sarcasme désespéré :

— Ah ! elles me l'ont donnée, ma surprise !

VIII

RÉVÉLATION

M. Martin s'était affaisé auprès de la table à thé, dans le fauteuil où sa femme était assise naguère; son regard allait des rideaux écartés de l'alcôve à la porte ouverte du cabinet. Il y avait de grosses larmes sur sa joue.

— Le lit de Rose n'est pas défait, murmura-t-il; le lit de ma fille n'est pas défait. Quand j'écoutais leurs pas, elles préparaient leur fuite. J'ai entendu le roulement de la voiture qui les a emportées. J'aimerais mieux qu'elles fussent mortes!

— Non! oh! non! se reprit-il; ne m'écoutez pas, Seigneur Dieu! Ce n'est pas ma coutume de tomber ainsi dans l'exagération. Mais c'est que ma tête est bien faible. Je vais faire effort pour recouvrer mon calme. La raison va présider....

— La raison! s'écria-t-il en un subit accès de rage. Osez-vous bien me parler de raison, à moi! Quelle raison pouvait prévoir ce qui m'arrive? A quoi sert la raison? La raison est une folle. Ma femme! ma fille! Rose! Lily! J'avais mis tout mon bonheur là-dedans, et tout mon espoir. Cela n'est-il pas raisonnable? Se marie-t-on pour autre chose? Oh! je les aimais! Est-ce que je peux dire comme je les aimais? Il y a dix minutes, je ne le savais pas moi-même. Il faut percer un cœur pour le voir à nu. Ma femme! On se moquait de nous! Nous étions des amoureux. Ma fille... Lily, dont je n'ai jamais su prononcer le nom sans sourire! Toutes deux! toutes deux à la fois! Me voilà seul! Me voilà brisé! Parlez-moi de raison! Je ne connais plus la raison! je la renie, je la hais, je la méprise!

Il paraît que ces déclamations sont un dérivatif et font du bien. M. Martin, à la fin de ce discours, se sentit un peu soulagé.

Il repoussa la tasse vide et froide de sa femme qui était en face de lui et s'accouda sur la table.

Tout à coup, sa tête se redressa. Ses sourcils se froncèrent. Il saisit brusquement la bougie et s'élança dans le couloir conduisant à la cuisine.

— Ce serait horrible! murmura-t-il, horrible gratuitement! Que pourraient-elles faire de cette faible créature?

Dans le couloir s'ouvrait une petite porte qui donnait dans la chambre basse où la Comtoise avait son lit auprès du berceau de Stanislas Martin, dernier né de Rose. M. Martin tomba comme une bombe dans ce réduit. Du

premier coup d'œil, il reconnut que l'héritier n'avait pas été enlevé. Stanislas dormait. Ce n'était pas un joli enfant; il ressemblait plutôt à monsieur qu'à madame, et sa bouche mince, taillée comme avec un sabre, semblait fendue tout exprès pour dire : MOI, cet odieux monosyllable qui caractérise la maladie morale des enfants grands et petits.

On devinait déjà qu'il détesterait l'exagération et qu'il retrouverait le gypsium, si, par malheur, ce métal nouveau-né périssait dans l'oubli.

Stanislas dormait. M. Martin le contempla d'un œil mouillé de larmes. A notre goût, rien n'est attendrissant comme la fable où le hibou s'extasie de bonne foi sur la beauté de ses petits. Toute la famille est là-dedans.

— Dors, mon enfant, dit M. Martin, prenant, pour la première fois depuis son malheur une pose quelque peu théâtrale; tu es mon dernier bien. Je fais serment de reporter sur toi tout l'amour dont je comblais ces ingrates créatures!

Il s'interrompit pour prendre son foulard qui était dans la poche de sa robe de chambre. A l'aide de son foulard, il se boucha le nez en jetant un regard irrité vers le lit intact de Caro.

— Ces filles ont de l'odeur, murmura-t-il, je veux que Stanislas ait une autre chambre.

— Il y a maintenant de la place, ajouta-t-il avec un soupir, nous serons grandement logés!

Il se pencha au-dessus du berceau et baisa le front de Stanislas qui gronda.

M. Martin reprit tout pensif le chemin de la chambre à coucher. En route, il se disait assez tranquillement, car il y a toujours des temps d'arrêt dans les grandes crises de l'âme.

— C'est bien étonnant qu'elle ait abandonné son fils ! Elle adore cet enfant-là. Du moins elle l'adorait. Mais que voulez-vous ? Les femmes...

Puis, revenant à son emphase favorite :

— Bien fou qui penserait sonder l'abîme sans fond de leur cœur !

— Mais, voyons ! s'interrompit-il d'un ton rassis et persuasif à la fois, je pardonne à mon premier moment de fièvre ; il est excusable. L'homme le plus solide, moralement parlant, est incapable de résister à certains coups. Seulement, il se remet plus vite que le vulgaire. Je suis remis. Le calme renaît en moi du sein de ma tristesse. Je veux raisonner ma situation ; je le veux. Partons d'un principe : l'exagération mène tout droit à l'erreur. Ce qui fait ma supériorité, c'est ma logique rigoureuse et implacable. Eh bien ! je m'adresse à ma logique : il y a des choses radicalement impossibles, absurdes, invraisemblables, des contes à dormir debout, des mensonges patents. Je ne connais pas de conte plus hardiment imposteur que l'événement de cette nuit. Je connais ma femme : vingt-cinq ans de candeur ; je connais ma fille : un ange. On ne tombe pas comme cela tout d'un coup ; chaque crise a ses prodrômes ; chaque chute a ses avant-coureurs, que diable !

Mais ses yeux qui se ranimaient tombèrent sur l'alcôve.

— Insensé! insensé! fit-il, rendu à tout son désespoir; qu'est la logique contre un fait? Elles n'ont pas pu partir, dis-tu? Elles sont parties! toutes deux! Je vois d'ici les lits. J'ai perdu ma femme! J'ai perdu ma fille!

Il se jeta de son haut dans son fauteuil où il demeura immobile et sans voix. Le fauteuil était auprès de la petite table-bureau où madame Martin faisait sa correspondance. La tête du malheureux homme était vide. Il lui passait de vagues idées qui secouaient un instant sa torpeur. S'il était permis d'employer un mot pareil pour caractériser l'état actuel de cet esprit rigoureux, si précis, si infaillible, nous dirions qu'il rêvait.

Nous ajouterions que sa conviction était loin d'être nette et solide comme ses paroles paraissaient l'affirmer. Le doute voulait entrer en lui à chaque instant. Il employait ce qu'il avait encore de force morale à repousser ce leurre. Mais le doute revenait toujours.

Le doute cherchait où s'asseoir. Il prenait des voies détournées. Par moments, il rencontrait juste; alors M. Martin ranimé tout à coup, se lançait dans la voie indiquée, où l'arrêtait net et court cette implacable barrière qui s'appelle l'évidence.

Vous l'eussiez entendu murmurer des choses comme celles-ci :

— C'est pourtant la vérité. Dans toutes les histoires qu'on raconte, celles qui s'en vont laissent une lettre, un billet, un mot. L'habitude est constante; elle a sa source dans la nature même. Chaque faute éprouve le besoin de l'excuse. On écrit quelques paroles d'explication ou d'adieu... et certes Rose était à cheval sur les convenances!

Elles n'ont rien laissé, pas même un pauvre papier où Lily me fasse l'aumône d'un dernier baiser. Voilà un fait qui semblerait indiquer...

Ses yeux s'éclairaient, toute sa figure s'illuminait aux lueurs d'un espoir soudainement grandi.

Puis il retombait au plus bas de ses découragements.

— Écoutez, Rose! Ma femme, ma bonne grosse femme, écoute! Lily, ma petite fille chérie! Vous êtes peut-être là, cachées quelque part. Vous avez voulu me faire une niche. On joue ainsi, quelquefois les jours de fête. Êtes-vous là? Répondez-moi... rien qu'un petit éclat de rire pour me rendre le cœur! Vous voyez bien, je suis tout malade, Si vous êtes là, par pitié finissez. C'est un jeu cruel, mes enfants. Me voilà qui vieillis, pensez-donc. Je crois que je ne sais plus rire.

Sa voix avait des accents suppliants.

Il attendait, il écoutait. Le lourd silence des nuits l'entourait.

Au bout de quelques minutes, il fit effort pour secouer la torpeur qui s'emparait de lui.

— Je perds la tête! s'écria-t-il; c'est manifeste! A-t-on vu parler ainsi à des absents? Mes ennemis voudraient bien me voir réduit à cet état humiliant. Mais, un instant! la vigueur native de mon caractère reprendra le dessus. La science! voilà mon égide et mon refuge! Je m'abriterai derrière mes travaux comme le plus jeune fils de Télamon derrière le bouclier d'Ajax. Je suis familiarisé avec la solitude; ma maison ne sera jamais plus déserte que les forêts où je passe toute ma vie. J'élève-

rai mon fils... et par un pieux mensonge, je lui apprendrai à respecter le nom de sa mère!

Il était bon et noble de cœur, ce pauvre M. Martin; mais sa vertu n'était point l'humilité chrétienne, car il ajouta complaisamment :

— Voilà de la grandeur d'âme, ou je ne m'y connais pas!

Un peu réconforté par cette justice qu'il se rendait à lui-même, M. Martin respira.

— J'ai eu un moment de faiblesse, se dit-il, je ne cherche pas à le nier; mais il a été court, et peu de personnes auraient pris le dessus aussi rapidement que moi. Cela tient au sang-froid que je possède à un si haut degré. Je souffre, mais je suis calme; mon esprit a toute sa liberté; je puis dresser, d'une conscience ferme, le bilan de ma situation. Voyons d'abord si les deux fugitives n'ont rien laissé derrière elles, et que cet examen soit fait avec soin!

Cet examen fut fait surtout avec terreur. Ce bon M. Martin craignait mortellement de trouver un indice. Malgré le calme dont il se vantait, malgré sa force d'âme, la vue de tout chiffon de papier lui causait un douloureux tressaillement.

Il visita les meubles l'un après l'autre. Quand il revint auprès de la table à ouvrage, il dit froidement :

— Rien! elles n'ont même pas daigné m'adresser deux lignes. Tant mieux! Ces procédés contribuent à détacher. Reste encore pourtant le tiroir de ce bureau. C'est moi qui le lui ai donné... la cinquième année de notre mariage... elle en mourait d'envie. Voyons! ce n'est pas

une indiscrétion. Il faut les circonstances actuelles pour me porter à cet acte. Jamais, non jamais je n'ai cherché à surprendre les secrets de ma femme.

Sa main caressait le bouton du tiroir. Il avait envie, mais il avait frayeur.

Car, même en cet instant, l'espoir tenace survivait. M. Martin se mentait à lui-même : ce n'était pas un adieu qu'il poursuivait, c'était une explication, une preuve d'innocence, que sais-je ?

Il ouvrit.

Le tiroir était plein de papiers en désordre. La plupart de ces papiers étaient des lettres. M. Martin en prit trois au hasard. Il n'eut besoin que d'un coup d'œil pour reconnaître l'écriture des adresses.

— Les trois lettres que je lui ai écrites pendant mon dernier voyage en Champagne, dit-il ; le papier en est fatigué : on voit qu'elles ont été lues et relues. Elle m'écrivit cinq fois contre moi trois. Et comme ses réponses étaient tendres et bonnes ! Moi, je ne les ai pas gardées.

Il étouffa un gros soupir. Il semblait qu'il fît effort pour chasser une pensée importune.

— Non, s'écria-t-il enfin, il ne faut pas biaiser ; j'ai eu des torts. Trop de bonheur engourdi l'affection. Il est certain que je n'ai pas toujours montré cette galanterie empressée, qui est comme le condiment de l'amour. Il y a bien de la différence entre les hommes et les femmes ; il y en a trop. Elles arrivent pures et toutes neuves dans la demeure nuptiale, où nous les recevons, nous, blasés déjà que nous sommes sur toutes les tendresses et sur

tous les plaisirs. Nous ne leur rendons jamais tout ce qu'elles nous donnent. Bien plus...

Il s'arrêta et passa brusquement sa main dans ses cheveux.

— Ceci, par exemple, reprit-il, est le comble de la stupidité. Tout homme est don Juan pour un peu. Dans l'intimité, on se livre. Il n'y a guère de maris qui n'aient conté à leur femme, pour les divertir, quelques fredaines de jeunesse. Dans ces fredaines, il y a parfois des maris qui jouent des rôles désagréables. Moi, à cause même de la réserve qui fait le fond de ma nature, j'ai été sobre de ces anecdotes... très-sobre. Mais il m'est arrivé cependant de parler. J'ai fait rire ma femme avec M. Grandin, le mari de Céleste. Je vois aujourd'hui M. Grandin sous un nouvel aspect. Céleste ne m'inspire plus que du mépris... comme elle valsait! et M. Grandin avec ses lunettes!

Le sourire fut sur le point de naître, mais il avorta.

— C'est profondément idiot! reprit M. Martin; aller raconter ces excentricités à sa compagne légitime, à la mère de ses enfants! Je me souviens que Rose écoutait cela non sans un certain plaisir. Les femmes sont curieuses... je dis les plus honnêtes... et la curiosité est un sentiment bien dangereux. Voilà pourtant comme les idées changent avec le point de vue! Je me fais pitié dans ce rôle! J'aurais mérité un bon coup d'épée... ou mieux une volée de coups de canne. Papa Grandin avait une canne; je ne lui ai jamais connu d'épée. Quant à Céleste, c'était tout simplement une effrontée. Elle doit courir sur ses soixante ans.

Il secoua la tête d'un air pensif et prit un autre paquet de papiers en disant :

— Ce sont des maladresses... au bas mot. On s'en mord les doigts. Malheur au mari qui sème le vent sur le terrain conjugal; il est sûr de récolter la tempête.

— Une page d'écriture de Stanislas, s'interrompit-il ; des bâtons : c'est de son âge... âge heureux ! Pour un marmot de quatre ans et demi, ces bâtons ont de la tournure. Moi, j'ai commencé à épeler à trois ans et cinq mois; j'étais étonnamment précoce : preuve que la précocité n'est pas un funeste présage. Une recette pour faire l'encaustique et mettre les appartements en couleur. Une note acquittée de la corsetière. Un, deux, quatre, sept, douze numéros de fiacres !

Ses sourcils se rapprochèrent.

— Je n'aime pas ce symptôme, dit-il, Rose ne me parlait jamais que d'omnibus.

— Après cela, se reprit-il, ce meuble est là depuis vingt ans. Douze courses, en vingt années, ce n'est pas exagéré absolument.

Il ferma le premier tiroir et ouvrit le second.

Le tiroir de Lily !

— Si j'ai quelques reproches légers à me faire au sujet de ma femme, pensa M. Martin, ici, du moins, je suis blanc comme neige. Pauvre ange ! Il n'y a point de papiers dans son tiroir. Ah ! si fait !... du papier à papillottes. Et ce paquet ? Une broderie... une chancelière : j'en avais témoigné le désir. Mon chiffre au milieu. C'était pour moi !

— Ah ça ! s'écria-t-il en se frappant le front; il faut

donc que le démon les ait tentées bien à l'improviste ! C'est à n'y pas croire ! Je dirai même qu'à bien réfléchir...

Il n'acheva pas. Tout en parlant, il avait fermé le second tiroir et ouvert le troisième, qui était le dernier.

A peine eût-il jeté les yeux à l'intérieur de ce troisième tiroir qu'il poussa un cri étouffé.

Il recula comme on fait à la vue d'un serpent. La figure de Robinson Crusoé, rencontrant sur le sable une empreinte humaine, ne dut pas exprimer plus d'étonnement.

Elle dut exprimer beaucoup moins d'horreur.

Le troisième tiroir contenait aussi des lettres.

L'œil de M. Martin, fixe et démesurément ouvert, couvait une de ces lettres et ne s'en détachait point. La première parole qui sortit de sa gorge en sifflant fut celle-ci :

— Elle était en correspondance avec lui, l'infâme !

Puis il répéta, le front injecté, les veines gonflées :

— L'infâme ! l'infâme !

Il saisit la lettre d'un air convulsif.

— Bonnard ! râla-t-il ; l'écriture de Bonnard ! Une lettre de Bonnard... dans le tiroir de madame Martin !

— Eh bien ! s'interrompit-il ; eh bien ! vous attendiez-vous à cela ? Sans rien exagérer, était-ce un événement à ranger dans les catégories du possible ! Ces choses arrivent-elles à d'autres qu'à moi ? Je suis calme, j'en fais serment, et cela m'étonne. Ces catastrophes me donnent

la mesure de ma force morale. Je grandis positivement dans l'adversité. Je suis un de ces hommes qui...

— C'est égal, gronda-t-il en fermant les poings, ceci dépasse les bornes ! Mais voyons un peu jusqu'où vont la perversité de l'un, la honte de l'autre et mon propre malheur.

Il déplia la lettre, qu'il avait terriblement chiffonnée, malgré ces éloges décernés à sa tranquillité, il la repassa sur son genou, et lut au travers d'une série d'éblouissements :

« Ma bonne Rose !... »

— Ne vous gênez pas ! grinça-t-il en ricanant ; voilà où ils en étaient ! Ma bonne Rose !

— Après cela refléchit-t-il d'un sens soudainement radouci, je crois qu'il l'a toujours appelée ainsi par son nom de baptême. Voilà bien une preuve de ma prodigieuse liberté d'esprit ! En face de pareils ébranlements, je trouve le moyen de raisonner froidement. Je suis dans une passe où les neuf dixièmes des époux se laisseraient aller aux plus extravagantes exagérations ; moi, pas du tout ! Je constate un fait : il avait l'habitude de l'appeler par son nom. En tout cas, je trouve cela très-mauvais, c'est une inconvenance et même une anomalie ; on ne devrait jamais tolérer ces familiarités...

Tandis qu'il bavardait ainsi, allongeant les proxilités de son verbiage ordinaire, il lissait la lettre sur le coin de la table. Il prenait évidemment son temps ; il cherchait des chemins détournés pour arriver le plus tard possible au corps de la missive. La découverte au seuil

de laquelle il frappait lui faisait peur. Ses ambages étaient pure poltronnerie.

Il reprit enfin la lettre et lut de nouveau :

« Ma bonne Rose... »

— L'odieux personnage ! Tout ce que fait cet être-là me choque et me déplaît ! Mais c'est qu'il n'y a pas à dire ! j'avais comme un pressentiment ! Ma nature est réservée, mais bienveillante. Si je l'ai pris en grippe, il fallait bien qu'il y eût pour cela une raison valable ?

« Ma bonne Rose, tout est fait de notre côté ; notre tâ-
» che est terminée : c'est à vous d'agir. Il ne peut plus
» être question de remettre au lendemain ; c'est vous
» que nous voulons. »

Les yeux de M. Martin se troublaient. Il avait le vertige.

— Remettre quoi ? se demanda-t-il ; que signifient ces mystérieuses paroles ? Tentateur ! tentateur ! Quel prétexte l'enfer te fournissait-il pour les pousser vers le bord de l'abîme ?

Il s'interrompit pour prendre un petit miroir à main qui était sur le bureau. Avant de se regarder il dit :

— Je dois être effrayant à voir.

Il se regarda et répéta :

— Je suis effrayant ! Les caractères de ma physionomie sont changés sensiblement. J'ai du tigre dans le regard. Ils feront de moi une bête féroce !

Il lança le miroir à la volée. Mais il le releva pour voir s'il n'était point cassé.

— Je parlais du démon tout à l'heure, poursuivit-il en posant le miroir avec beaucoup plus de précaution, je

parlais du démon tentateur! C'est Bonnard qui est le démon. J'éprouve un sentiment très pénible en songeant que mon Stanislas, pauvre ange, est le filleul de cet homme.

— Puérils regrets! déclama-t-il sur le mode de la mélancolie résignée, j'ai ouvert ma demeure à la trahison; j'ai permis au loup d'entrer dans la bergerie. Aurais-je dû oublier qu'à l'époque de mon mariage, Bonnard était l'un des prétendants de Rose... qu'il lui adressait des vers... détestables et même boiteux. Je l'emportai sur lui; aurais-je pu penser jamais qu'un jour viendrait où je regretterais ma victoire? Ce jour est venu! Le bandeau qui couvrait ma vue est tombé; mes yeux se dessillent. Et qui sait si ma récente clairvoyance n'aura pas des effets rétroactifs? J'étais aveugle, je l'ai toujours été; qui sait si mon malheur ne remonte pas à des années?

La défaillance le prit à ce poignant soupçon.

— La date! murmura-t-il d'une voix changée; avant tout, voyons la date!

Il rapprocha le papier de ses yeux. L'écriture dansa au devant de sa vue.

— 28 avril! lut-il enfin; c'est d'avant-hier, c'est tout récent! Ah! misérable! tu as terni vingt-cinq années d'innocence! vingt-cinq ans pleins! Notre mariage eut lieu le 14 avril, quinze jours en plus des vingt-cinq ans révolus! C'est ignoble! mais tremble, je t'y engage! Désormais, je n'ai plus qu'un but: la vengeance. Mais n'anticipons pas! ne mêlons rien! La précipitation gâte tout.

Nous allons traiter cette question de vengeance *in extenso*. Achevons la lettre.

«... Alexandre... » Bien ! bien ! voici maintenant M. Alexandre ! « Alexandre a vu Lily... » Et c'est à la mère qu'il dit tout cela ! Maternité ! fonction sainte ! candide et doux sacerdoce ! notre siècle verra-t-il aussi ta chute. « Ils sont d'accord... » Pitié ! voyez-vous cela ! ils sont d'accord ! c'est, ma foi, bien heureux ! Alors, la mère favorisait ce commerce ! C'était le crime en partie double ! J'avoue franchement et la main sur la conscience que je n'aurais même pas soupçonné ce comble de la dégradation humaine ! « Notre chère petite Lily a dû tout vous expliquer. » De plus fort en plus fort ! Ah çà ! suis-je le jouet d'un cauchemar ? Ceci franchit à tel point les limite de la vraisemblance....

Il se frotta les yeux de bonne foi et vit bien qu'il était éveillé.

— Plût à Dieu que je fisse un mauvais rêve ! s'écria-t-il ; mais non ! Je reste tout uniment confondu devant ce déplorable excès de perversité ! prendre pour intermédiaire une jeune fille... sa propre fille ! se servir d'une enfant ! Allons jusqu'au bout. Il ne m'est jamais arrivé de manquer de force. Épuisons le calice jusqu'à la lie !

« ..... a dû tout vous expliquer. Il faut *absolument*... » (le mot est souligné) «... *absolument* que vous vous teniez prêtes après-demain, à huit heures précises du soir... »

— C'est aujourd'hui. Elles étaient prêtes ; Lily était coiffée ! Ma venue a déconcerté un instant leurs projets.

L'exécution a seulement été retardée de quelques heures...

«... précises du soir. Nous serons en bas avec une voiture et de bons chevaux... »

— Ils y étaient les misérables! Ils m'ont serré la main tous les deux! Et moi qui les ai invités à monter! Ils n'avaient garde!

— Et je n'ai rien vu! se reprit-il avec colère contre lui-même, rien deviné! Ils ont dû rire!

Cette pensée le piqua au cœur, mais il avait le baume qu'il fallait à cette blessure.

— Non, dit-il, en étendant la main comme pour repousser un injuste reproche du haut de sa dignité, non! cela est bien vrai; je n'ai rien vu, rien deviné. Moi, je ne vois pas les infamies; moi, je ne devine pas ces effroyables hontes. Je ne m'en plains pas; cela me fait honneur. Du fond de mes angoisses paternelles et conjugales, Bonnard, je te domine! Bonnard! au milieu de mon martyre, je te crie : Je ne changerais pas de place avec toi!

Ayant prononcé ces paroles d'un ton ferme, M. Martin continua sa lecture. Il se croyait désormais cuirassé contre toute nouvelle émotion.

«... Et de bons chevaux. Nous vous enlevons toutes deux et fouette cocher! » A la bonne heure! le mot est dit : nous vous enlevons! Cette lettre serait une arme terrible devant les tribunaux! «... Ce sera la veille de la saint Philippe... » Ah! ah! « sa fête, et cela ne peut pas mieux tomber, puisqu'ilaime les surprises. »

C'était signé : *Stanislas Bonnard* en toutes lettres.

M. Martin ferma les yeux. Il devint vert. Cette allusion aux surprises allait fouiller sa plaie vive.

Son poing menaça le vide, et il dit en jetant la lettre sous ses pieds :

— M. Bonnard, vous êtes un mal-appris ! un scélérat ! un imbécile ! un lâche ! M. Bonnard ! j'irai vous attendre sur la place publique pour vous cracher au visage ! Un homme de cinquante-trois ans, veuf et père de famille ! M. Bonnard ! je vous démasquerai, je vous déshonorerai, je vous tuerai !

La voix lui manqua. Il se renversa sur son fauteuil, tremblant, écumant et à demi-suffoqué.

IX

LE PLAN DE M. MARTIN

Ces crises sont d'autant plus terribles chez les hommes froids et forts qu'elles ne se manifestent qu'à la dernière extrémité. Il faut, pour désarçonner ainsi ces robustes natures, que l'infortune dépasse en quelque sorte les limites du possible.

L'éclair ne peut rien sur eux ; ils gardent leur calme stoïque en face des éclats du tonnerre, mais qui peut résister au fatal attouchement de la foudre ?

Du moins, la foudre les frappe-t-elle debout. Hélas ! ils n'en tombent que de plus haut.

Tel était M. Martin, que nous n'hésitons pas à désigner comme un des plus vigoureux types du monde moderne. Il avait tout : science, sagesse, coup d'œil, logique. La haine qu'il nourrissait contre ce travers des esprits vul-

gaires : l'exagération, le mettait positivement à l'abri de toute erreur.

Il avait des motifs légitimes de se croire infaillible. Il n'avait pas de prétexte pour être modeste : il ne l'était pas, il aurait eu tort de l'être.

Dans ce récit, nous ne prenons pas souvent la parole; nous la laissons à M. Martin, à cause de l'habitude invétérée qu'il avait de se livrer au monologue. L'art du monologue n'avait point de secrets pour lui. Dans sa bouche, le monologue prenait l'importance d'une conversation, d'un récit, d'une prosopopée. M. Martin était le dernier classique.

Ce n'est pas sans orgueil que nous présentons au lecteur cette belle tête d'habitant de Ville-d'Avray. Malheur à ceux qui chercheront le ridicule en cet homme : ceux-là ne seront pas dignes d'apprécier la fière et tranquille saveur qui se dégage d'un tel caractère; ceux-là seront des hommes d'imagination, incapables de s'élever jusqu'aux splendeurs du monologue à jet continu.

Cette églogue est écrite pour les pères de famille domiciliés dans la banlieue de Paris. Que d'autres se livrent au roman échevelé. M. Martin les méprise !

M. Martin ayant cédé à l'indignation qui le transportait, comme nous avons pu le voir à la fin du précédent chapitre, demeura un instant tout honteux. La réaction se faisait en lui peu à peu. Il blâmait déjà les emportements de cette colère que bien des gens, cependant, trouveront légitime. Dans ces moments suprêmes, on a besoin de sa conscience. C'est le dernier appui. M. Mar-

tin, mécontent de lui-même, tomba dans un accablement profond.

Il avait été trop loin dans ses invectives adressées à Bonnard absent.

Il avait employé des mots trop crus et de mauvaise compagnie.

Mais ce chagrin philosophique devait disparaître, comme on le pense bien, au milieu de la grande tempête soulevée dans son âme. Il était en proie à une douleur immense et sourde qui pesait sur lui jusqu'à l'écraser. Parfois des chocs lancinants traversaient et poignardaient cette agonie.

On eût pu distinguer pourtant l'effort héroïque qu'il tentait pour élucider sa pensée, pour la ramener d'autorité à ce diapason de noblesse et de calme qui était sa vraie supériorité.

Il avait déjà dit deux ou trois fois entre ses dents : Gardons-nous de rien exagérer ! Ne faisons pas de poésie ! Dégageons la réalité de toutes les brumes qui la sophistiquent et la déguisent !

C'était un bon symptôme.

Mais la réalité, cette fois, ne pouvait guère être enlaidie par un déguisement quelconque.

M. Martin reprit la parole en ces termes :

— J'ai beaucoup lu, dans ma jeunesse : des ouvrages historiques et même des fictions. Je ne me souviens pas d'avoir jamais rien trouvé de comparable à ma situation actuelle. Je tombe du faîte même de la félicité dans un véritable abîme de détresse. Ceci est un fait accompli. Acceptons-le avec courage.

Il repoussa du pied la lettre et mit ses deux mains croisées sur ses genoux.

— Conserver un doute, poursuivit-il, ce serait désormais de l'aveuglement. La certitude m'entoure de tous côtés et les accable. Il y a même des circonstances très-aggravantes ; je fais allusion ici à la préméditation. C'était prémédité. J'ajoute qu'elles m'ont percé le cœur en raillant; le poison qu'elles m'ont servi était assaisonné de sarcasme. On ressassait d'avance cette infâme plaisanterie : M. Martin est friand de surprises. On le trouvait fort ridicule, ce bon M. Martin ! On racontait sans doute les joies de ce bon M. Martin, quand il recevait les cadeaux du jour de sa fête. Et l'on choisissait précisément ce jour, le jour de sa fète, pour lui retourner le poignard dans le sein !

— Oh ! certes ! s'interrompit-il, un homme adonné aux rêves et à toutes les bizarreries de l'invention broderait ce thème à l'infini. Il se représenterait leurs rendez-vous, leurs conciliabules ; il entendrait leurs éclats de rire moqueurs au seul nom de ce bon M. Martin, le mari, l'être ridicule, le personnage sacrifié de toutes leurs banales comédies. Moi, je m'arrête, juste à temps ; je vois ce qui est ; je ne porte même pas mon regard au-delà.

Un gros soupir souleva sa poitrine et il dit en un gémissement :

— Ce qui est me suffit, mon Dieu !

— Mais, se reprit-il en secouant la masse de ses cheveux gris, comment cet excès de cruauté n'a-t-il pas révolté Rose ? Pourquoi tomber si bas et comme à plaisir ? Rose ! Lily ! Lily surtout, ma petite Lily !

Sa voix s'étouffa ; il essuya une larme en continuant :

— Lily, mon amour chéri, front d'ange, sourire des vierges du ciel ! Rose ! ma foi, ma tranquillité, la paix de mes vieux jours !

— Eh bien ! je vais vous le dire, moi, s'écria-t-il en fermant les poings, pourquoi elles sont tombées si bas et du premier coup : c'est qu'il y a dans toute chute une loi fatale ; les vérités physiques vont aux choses de l'âme. Plus elles étaient pures, plus elles étaient.....

Il s'arrêta et haussa les épaules avec pitié.

— Systèmes ! murmura-t-il, sottises ! Je tuerai ce misérable Bonnard. C'est un droit ; c'est un devoir ! Je le tuerai... oui. Est-ce qu'on croit que je ne suis pas capable de le tuer ?

Il se leva de son haut. Ses yeux brillaient ; ses narines s'enflaient.

— Et je lui dirai : Coquin ! voilà l'envers de ta surprise ! Comment la trouves-tu, celle-là ?

M. Martin, nous le savons, ne restait jamais longtemps dans ces gammes violentes. Il fit dans la chambre quelques pas chancelants : il réfléchissait.

— Tuer Bonnard ! murmura-t-il, un meurtre ! N'exagérons rien, au nom du ciel ! Bonnard est un ancien duelliste ; il a encore bon pied, bon œil. Ce serait plutôt lui qui me tuerait.

Il eut un sourire sinistre en ajoutant :

— Je préférerais cela... oui, ce serait un raffinement ! Comme elles seraient punies ! Mais s'il allait m'épargner ? Il est sûr qu'il m'épargnerait ; c'est la marche

ordinaire : on se donne des gants d'avoir eu compassion du mari...

— Et pourtant, se reprit-il avec une soudaine fureur, il faut du sang ! il en faut ! J'en ai soif.

Son cerveau s'échauffait, son pas s'affermissait : il arpentait maintenant le parquet à grandes enjambées.

— Il y a un moyen, dit-il tout à coup en s'arrêtant devant la glace, selon son habitude favorite ; ce serait leur porter à tous une botte terrible ! Ah ! ah ! nous les tenons, cette fois ! Ils ne peuvent pas nous échapper ! Je me rends à la porte du jardin, sur la rue ; je tiens dans ma main crispée cette lettre, tissu d'ignominies. (Il ramassa la lettre et la crispa dans sa main gauche.) De mon autre main, je me fais sauter la cervelle d'un coup de pistolet ; je tombe à la renverse sur le seuil et je reste là, mort. Au point du jour, les premiers passants me trouvent baigné dans mon sang et déjà froid ; ils s'écrient : On a assassiné M. Martin comme il rentrait chez lui ! On s'approche ; on aperçoit la lettre ; on en prend connaissance... péripétie ! M. Martin n'a pas été assassiné, M. Martin s'est suicidé. Lui ! M. Martin ! un homme si calme ! si étranger aux entraînements de la passion ! Et pourquoi ? Parce que sa femme le trompait, parce que les Bonnard, ses meilleurs amis, le trahissaient indignement ! Voyez plutôt ce message révélateur !

— Et la nouvelle se propage ! continua le naturaliste en se frottant, ma foi, les mains d'assez bon cœur ; et tout Ville-d'Avray s'ameute ! Eh quoi ! madame Martin ! Eh quoi ! la jeune demoiselle Martin. Et ces Bonnard ! Oh ! ces Bonnard ! On ne rira plus, savez-vous ! Il n'y a

pas de danger qu'on rie ! Les sarcasmes de la foule se taisent toujours devant un cadavre. Quand il y a du sang sous l'adultère, le mari cesse d'être ridicule et le monde se charge aussitôt de le venger. Il est bien temps ! Enfin, n'importe ! J'ai trouvé mon moyen : je vais chercher mes pistolets.

Il s'élança vers sa chambre, leste comme un jeune homme. Il disparut derrière la porte demi-fermée. On eût pu l'entendre qui disait :

— Mes pistolets sont toujours chargés, crainte des voleurs ou des chiens atteints de la rage.

Il resta une minute dans sa chambre, puis vous l'eussiez vu reparaître, austère et raide, les mains croisées derrière le dos.

Il n'avait pas ses pistolets.

— J'ai réfléchi, dit-il fièrement, en quelques secondes, moi, je sais apaiser, par ma seule volonté, l'effervescence de la fièvre. Ce projet était une utopie. Je rougis d'en avoir eu seulement l'idée. Ce projet était radicalement indigne de moi, il donnait un démenti pénible à mes mœurs, à mes habitudes, à mon caractère, à moi tout entier. Le nom de Martin n'est pas princier ; je ne me fais à cet égard aucune illusion, mais ceux qui me l'ont transmis le portaient honnêtement. Sans tomber dans cette puérilité qui consiste à conduire en espalier les branches d'un arbre généalogique, je peux dire qu'il y a eu des Martin bien posés dans le commerce et même dans la magistrature. Mon père était un homme de cœur ; je ne veux pas déshonorer le nom de mon père.

Ces derniers mots furent prononcés sans emphase ;

ils étaient l'expression simple d'un sentiment profond et vrai.

Mais M. Martin, ennemi implacable de l'imagination, de la poésie, etc., ne pouvait se priver longtemps des innocentes consolations de la mise en scène. Il se campa noblement et regarda le plafond.

— Du haut du ciel, mon père, reprit-il avec une lenteur pleine de recueillement, ton œil est fixé sur moi; tu me contemples. Je ne crains pas tes regards. Si tout à l'heure j'ai commis cette faute de me laisser aller à des pensées entachées de romanesque exagération, conviens que la circonstance y prêtait. Nous avons beau nous targuer superbement de notre philosophie, nous restons hommes, en définitive, et sujets à toutes les faiblesses de l'humanité. Une fois n'est pas coutume. En examinant la série déjà longue de mes jours, c'est à peine si je rencontre deux ou trois de ces défaillances. Encore furent-elles motivées par des conjectures exceptionnelles. Celle-ci sera la dernière : j'en prends l'engagement formel. Je ne peux plus supporter la vie, c'est clair. L'idée seule de passer sous les fenêtres de madame Albert de Lustrac ou de croiser M. Durand de Beaugency dans la rue me fait dresser les cheveux sur le crâne. Il me semble que M. Picard de Lieusaint, M. Giraud de Bonnefontaine et M. Loiseau de Pierrefonds savent déjà la douloureuse catastrophe qui vient de fondre sur moi. Je n'oserais plus me montrer sur la place de Ville-d'Avray; il faut mourir... La question du suicide a été fort controversée. Les anciens l'honoraient; le christianisme le réprouve. Mettant à part cette dispute qui nous entraînerait trop loin, je

suppose la question jugée en faveur du suicide et je dis : que ma mort soit digne et sage comme l'a été ma vie! que cet acte important et solennel soit accompli froidement, sans passion, sans haine, sans crainte! Qu'on ne puisse pas crier : M. Martin a fait un coup de tête! M. Martin ne fait pas de coup de tête! N'employez jamais à son égard ces locutions ridicules. M. Martin, trahi dans ses affections les plus chères, blessé dans ses plus précieuses croyances et dérangé en outre dans ses habitudes, se réfugie purement et simplement au sein de l'éternité. Voilà le fait et sa définition exacte.

Le bout de son doigt indicateur pointa son front, entre les deux sourcils. Il prit cette attitude qui annonce la méditation féconde.

— Mon plan vient! poursuivit-il en changeant de ton pour obéir aux règles fondamentales de l'art du monologue; je le sens naître en moi tout d'une pièce. Il y a vraiment une sorte de jouissance dans la gestation d'une grande idée, même quand elle est triste, même quand elle est mortelle. Cette fois, la réflexion ne réformera pas mon plan; j'ai la conscience de ceci, et je rends grâce au destin, qui m'a donné la présence d'esprit nécessaire pour créer, pour concevoir, pour combiner, en présence de telles extrémités! Qui donc ne s'étonnerait, à bon droit, en mesurant la solidité de mon intelligence?

— Voici mon plan, s'interrompit-il, sauf améliorations et perfectionnements. Je ne suis pas de ceux qui refusent d'amender un premier jet; je puis avoir de l'orgueil; je n'ai pas de vanité... pas l'ombre! Voici mon plan; grâce à lui, je disparaîtrai comme Empédocle, dont le tombeau

fut le cratère d'un volcan. Ma fin restera un secret entre moi et les coupables qui m'ont été si chers. La curiosité bavarde du monde n'aura rien à y voir. Ce sera, dans toute la rigueur du terme, un mystère de famille. Voici mon plan; il peut être déduit en deux mots comme toutes les choses grandes et simples : je partirai d'ici, sans rien dire, à la faveur des ténèbres qui couvrent notre hémisphère; j'emporterai des moyens de destruction, une corde, un couteau-poignard, du poison ou mes pistolets, selon mes penchants; je me rendrai dans quelque forêt solitaire, soit que je choisisse Fausse-Repose, théâtre de mes travaux scientifiques, soit que je franchisse la route de Versailles, et que j'aille jusqu'aux bois de Meudon. Là, au fond d'un inextricable fourré, loin du regard des hommes, je me donnerai la mort d'une main ferme et calme. Ce n'est pas tout : avant de partir, je ferai mon testament... et je me charge de l'écrire avec de la bonne encre! Mon testament fait, je le mettrai sous enveloppe, je le scellerai de mon cachet avec de la cire noire... et je le laisserai sur cette table, en évidence, revêtu de cette suscription significative : *A madame veuve Martin, à Ville-d'Avray (Seine-et-Oise).*

Sa voix n'éprouva aucune altération quand il prononça ce mot : madame veuve Martin. Il était tout entier à son idée. Il triomphait comme Archimède au sortir du bain. Il avait trouvé!

Il avait trouvé. Du haut de l'Empyrée, feu M. Martin, le père, était témoin!

Il se redressa dans sa juste fierté et ne craignit pas de se décerner à lui-même quelques sobres félicitations.

— Je suis content de moi, se dit-il; c'est bien! c'est fort! Il y a autour de cette idée je ne sais quelle résignation calme et noble qui me plaît infiniment. Il fallait une nature comme la mienne pour résoudre ce problème dont je ne me suis pas dissimulé un seul instant les difficultés. Le cas est exceptionnel; il sort violemment des ornières tracées, et cependant je ne voulais rien d'excentrique, rien de ce qu'ils appellent fantaisie ou originalité. Je hais ces platitudes comme la nature a horreur du vide! J'espère que ce n'est pas du roman cela! j'espère que ce n'est pas de la poésie!... quoique le récit d'un événement aussi saisissant ne doive pas manquer de charme pour certaines imaginations. Les femmes surtout s'intéresseront à cette anecdote éminemment dramatique. Elles ne verront que l'enveloppe. Superficielles créatures! Mais, au fond, si l'on considère la chose d'un sens rassis, c'est bien parfaitement le dernier acte d'un homme positif, courageux, précis, logique, n'exagérant rien et sachant conserver son sangfroid au milieu du plus épouvantable malheur qui puisse accabler une créature humaine.

Il s'arrêta, satisfait de cette fin de période. Puis, d'un air dédaigneux :

— Esprits faibles, continua-t-il, cherchez là-dedans une élégie! Représentez-vous l'ombre épaisse qui couvre de son voile impénétrable le lieu où s'exhalera mon dernier soupir. Voyez la branche verte et chargée de jeunes feuilles qui pliera sous le poids du fardeau fatal. Placez dans un coin une pierre avec de la mousse où je puisse m'agenouiller pour adresser au Seigneur ma su-

prême prière. Faites murmurer non loin de ce séjour une onde claire sur les cailloux luisants. Qu'on entende sous la voûte de feuillage la chanson brillante et mélancolique à la fois du rossignol; qu'on respire l'âpre et doux parfum des grands bois, et que là-bas, au travers du fourré, on voie un rayon de lune se jouer sur le gazon velouté de la clairière.

— Mon Dieu, s'interrompit-il, j'aurais fabriqué ces fadaises tout aussi bien qu'un autre. Si je n'eusse pas emprisonné mon imagination dans une sorte de cilice austère, si je n'avais garotté l'ardeur de mes impressions, si je n'avais jeté sur ma fougue intellectuelle le manteau glacé de la raison, j'aurais été poète, moi aussi, et poète bien étonnant, car, malgré mon âge et mes habitudes, je sens encore en moi souvent la lyre d'Orphée qui veut agiter ses cordes harmonieuses.

Il secoua la tête en riant avec dédain.

— Ces harmonies, continua-t-il, on leur impose silence! Orphée était un fainéant...

Son regard s'assombrit tout à coup pendant qu'il murmurait :

— Qu'y a-t-il au fond de cette fable : Orphée allant chercher sa femme aux enfers?

Peut-être qu'une idée de rédemption voulut naître en lui. Madame Martin était un peu dans la position d'Eurydice.

Mais M. Martin tenait à son plan.

— Il n'y a rien, se répondit-il, rien que de l'inanité, rien que du néant, rien que de la poésie! Ne perdons pas de temps à rêver ainsi. Je remarque avec une surprise

mêlée de chagrin une certaine prédisposition qui me vient : c'est de laisser mon esprit errer à l'aventure. Serais-je comme ce captif du baron des Adrets? Me faudra-t-il prendre mon élan par trois fois? Fi donc! Je pense et j'espère qu'il suffira de ce seul avertissement pour m'empêcher de retomber dans le même travers!

On devine que ces dernières paroles furent prononcées de cet accent sévère qu'il faut pour donner à une semonce toute la portée désirable.

Nous renonçons à peindre la physionomie de M. Martin, exprimant à la fois l'importance hautaine du maître qui vient de se servir de la férule et l'humble docilité de l'élève corrigé.

M. Martin, pour ne plus perdre du temps, prit sur la tablette supérieure du bureau de sa femme une de ces jolies boîtes en maroquin qu'on nomme des *papeteries*, et qui contiennent tout ce qu'il faut pour écrire.

Avant de l'ouvrir, il la tint un instant entre ses mains.

— Le 18 juillet 1849, dit-il, je méditais un voyage en Angleterre, dans l'intérêt exclusif de la science. M. S. Powels Jobson m'offrait une place de professeur de minéralogie dans sa maison d'éducation pour les jeunes ladies. Je risquai la traversée afin de m'entendre avec lui.

Les appointements étaient raisonnables, mais mon principal but c'était l'ardent désir que j'avais d'introduire l'hexadynamie dans la nomenclature anglaise. Sur le point de me confier aux hasards de cet élément perfide et fécond en tempêtes, l'Océan, puisqu'il faut l'appeler par son nom, je fus pris d'une certaine mélancolie

chronique et je vis un instant l'existence sous un aspect dépourvu de gaîté. C'était peut-être le pressentiment de ce qui m'arrive aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, un jour, en rentrant, c'était, je crois, l'avant-veille de mon départ, j'apportai ce petit objet à Rose en lui disant : Que chaque matin, pendant mon absence, je reçoive une lettre de toi.

M. Martin ne put retenir un gros soupir.

— Heureux temps, murmura-t-il; l'objet fut trouvé joli; on versa quelques larmes à la pensée de la séparation, et l'on me promit bien la missive quotidienne. Lily jouait avec sa poupée. Je vois ce tableau comme s'il était là, sous mes yeux...

Il ouvrit la papeterie et continua :

— Du reste, le voyage n'eût pas lieu. Sur le point de quitter ma patrie, je réfléchis mûrement aux dangers d'une semblable entreprise. Le calme de la plaine liquide est bien souvent trompeur. Que de navires partent gaîment pour ne jamais revoir le port! Image fidèle de notre propre voyage dans la vie! Qui m'eût dit, mon Dieu, le jour où je conduisis Rose à l'autel, qu'un moment viendrait où... Mais ces récriminations contre le sort sont entièrement superflues. Le fait certain, c'est que le fond des flots est pavé d'ossements humains et que je reculai devant les chances de la traversée, non pas par frayeur; je suis connu pour ma fermeté, mais par prudence et pour céder aux larmes de ma jeune famille. La papeterie resta comme un monument de ce voyage qui fut si près de s'accomplir. Je ne cache pas, du reste, que j'aurais aimé à connaître les mœurs de ces contrées cé-

lèbres. La France et l'Angleterre furent trop souvent ennemies, mais plus les moyens de communication se multiplient...

— Allons! allons! s'interrompit-il durement; pas d'échappatoires! Je dis ici de très-bonnes choses au point de vue de l'avenir des civilisations, mais, en ce moment, la parole est pour moi un subterfuge. A la besogne! Un testament est une œuvre qu'il faut mûrir... et le mien doit être fait de telle sorte qu'il n'ait pas besoin de corrections du lendemain.

Il avait réellement sa beauté, ce pauvre M. Martin, quand ces allusions à sa fin prochaine amenaient un sourire mélancolique à sa lèvre. Son parti était pris, cela est certain. Il se croyait de bonne foi en face de la mort, et en dépit de certaines lenteurs naïvement calculées, il y marchait d'un pas ferme.

Il n'avait point peur : ceci soit dit pour ceux qui considèrent le ridicule comme inséparable de la faiblesse. Que chacun regarde autour de soi. Chacun verra s'il connaît beaucoup de braves qui puissent conserver cette sincère et sereine tranquillité au seuil de la dernière heure.

Et qui sait si quelque espérance obstinée ne restait pas au fond de ce cœur ulcéré? Au moindre bruit, monsieur Martin tressaillait. Vous savez bien que Dieu a voulu cela : l'espoir s'acharne. C'est la folie incurable; il faut qu'un malheureux ait respiré son dernier souffle pour qu'on puisse dire : celui-là n'espère plus.

Spirare, sperare, disait l'adage romain : L'espoir, c'est la vie.

Hélas! les bruits qui venaient ne parlaient point des fugitives. Depuis longtemps déjà, le chemin de fer avait sifflé pour la dernière fois. Les voitures ne roulaient plus sur le pavé de Ville-d'Avray. C'étaient, çà et là, le craquement d'une boiserie, une persienne agitée par le vent, la girouette du banquier grinçant sur la rouille de son axe, ou le lointain aboiement du grand chien de l'actrice.

M. Martin prit dans la boîte un cahier de papier, vergé et satiné; il le disposa devant lui méthodiquement; il déboucha l'écritoire; il mit à portée de sa main le flacon à poudre, le rouleau buvard et même le grattoir.

— C'est fort commode, ces petits nécessaires, dit-il, tout y est. Les femmes sont, Dieu merci, la moitié la moins écrivante de l'espèce humaine : pour qu'elles prennent la plume, il leur faut le confortable. J'ignore la signification exacte de ce mot anglais. Je l'emploie rarement. Mieux vaudrait ne pas l'employer du tout.

Il trempa la plume dans l'encre et la regarda à la lumière.

— Certes, reprit-il, avec nos anciennes plumes d'oie, il y avait l'inconvénient du canif. Mais ces petites pointes de fer enlèvent à l'écriture tout son moelleux et toute son ampleur. Encore le canif n'était-il pas inutile pour reposer un instant la pensée. Dans leurs livres, quel nom donneraient-ils à cette tranquillité que j'éprouve? Je gage qu'ils prononceraient le mot héroïsme. Ma foi! s'ils ne tombaient jamais dans des exagérations plus blâmables! Le fait est que je suis étonnamment calme. Je me tâterai le pouls de nouveau avant de partir. J'ai la con-

viction que je trouverai six ou huit de moins... peut-être davantage.

Il fit un parafe net et hardi sur le gardemain pour essayer sa plume.

— J'avais une belle main, murmura-t-il; ma signature n'était pas celle de tout le monde. Ah ça! pourquoi ces dames ont-elles toutes des plumes trop fines, de l'encre trop bleue et du papier trop glacé? J'ai remarqué cela. Je remarquais tout : l'esprit d'observation était extraordinairement développé en moi. Ce que je viens de dire sur les plumes, l'encre et le papier des personnes du sexe peut sembler, au premier aspect, un pur enfantillage. Mais comme symptôme, c'est hautement curieux.

Il faut faire entrer en ligne de compte la position où je suis. Je n'ai point de disciples à prêcher comme Socrate buvant la ciguë. Je bois ma ciguë tout seul : c'est plus amer. Et, certes, les observations fines et un peu frivoles auxquelles je me livre dénotent une incroyable liberté d'esprit. Je suis content de moi. Bonnard n'est peut-être pas si tranquille!

M. Martin se posa décidemment pour écrire.

Après quelques secondes de réflexion, il traça d'une main assurée ces paroles sacramentelles :

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ceci est mon testament.... »

X

LE TESTAMENT

Beaucoup de gens de valeur ont pensé que la mort est tout ce qu'il y a de sérieux dans la vie. Ceux-là devaient être pris d'une sincère et profonde pitié en voyant de haut les vaines agitations de la fourmillière humaine. C'étaient des géants qui regardaient au microscope l'imbroglio sérieux où se croisent, où se mêlent, où se choquent toutes nos petites ambitions, toutes nos mesquines jalousies, toutes nos méchancetés, grosses comme des têtes d'épingles, toutes nos perfidies lilliputiennes, toutes nos rages d'insectes, toutes nos machinations d'infusoires.

Rien n'est laid comme cette bataille de la vie, dans nos sociétés fatalement organisées pour la lutte fratricide. Rien n'est triste comme cet amas de détritus humains

qui ont passé au tamis de misère, laissant sur le sas quatre ou cinq fils du hasard, dont ils seront désormais le piédestal et la litière.

S'ils restent cinq, de mille qu'ils étaient, trois seront poussés par derrière, à l'improviste et traîtreusement précipités. Puis les deux derniers, les vainqueurs, comme ils s'appellent, se prendront corps à corps et tâcheront de s'entre-étouffer.

En bas, sous le tamis, dans ce fumier de vaincus, il en est de même. Regardez de près cette mêlée confuse, c'est un combat à mort.

Et au-dessus comme au-dessous, en bas comme en haut, ils ont un mot pareil qu'ils jettent aux hommes et à Dieu en guise de suprême excuse :

« Il faut vivre ! »

Toutes ces violences, vous entendez, toutes ces duplicités, c'est parce qu'il faut vivre ! C'est parce qu'il faut vivre, toutes ces trahisons, tous ces emportements, toutes ces ignominies !

Blasphème idiot, n'est-ce pas? et contre-sens impie.

La grande nécessité humaine n'est pas là. L'axiome serait : il faut mourir.

Ceux qui montent tout d'un coup jusqu'à la pensée de la mort pour considérer la vie, ne peuvent être ni menteurs, ni voleurs, ni parjures. J'ai vu la tourbe d'en bas leur jeter parfois la calomnie comme une éclaboussure vaine qui n'arriverait pas à moitié chemin de leurs pieds.

La mort est le but; la vie est la route. La vie est la tige et la mort est la fleur. Chacun sait cela pourtant et

bien d'autres choses encore, car les philosophes ont tout dit, même ce qu'ils ne pensaient pas. Mais il faut vivre.

Ce que le peuple appelle rudement un coquin, ce que nous nous nommons avec plus de politesse un habile, « un homme fort, » voilà le fruit de la sentence.

Il faut vivre. Ceux qu'on écrase en chemin, ceux qu'on noie, qu'on étrangle, qu'on étouffe n'étaient pas nés viables, apparemment. Que n'écrasaient-ils d'ailleurs, au lieu de se laisser étrangler ?

De toute évidence, l'axiome est pour chacun et chacun est pour soi. Il n'est pas besoin du tout que les autres vivent, au contraire. Le peuple américain, si jeune encore, et déjà si aimable, met la sentence en action avec une franchise que nous nous garderons bien de qualifier cynisme : là-bas, on porte un revolver à six coups comme on se munit d'une canne ou d'un parapluie dans notre vieux monde arriéré.

La preuve de l'excellence de la mort est dans la vénération dont on entoure tout ce qui l'approche. Les dernières paroles d'un mourant sont sacrées. Je ne sais point de tête si grossièrement orgueilleuse qui ne se découvre devant un cercueil.

Le testament lui-même, cette chose vulgaire qui moisit dans les cartons des garde-notes, participe au respect que nul ne refuse à la mort. Cette formule chrétienne et solennelle qui termine notre dernier chapitre porte en soi je ne sais quelle autorité mystérieuse. C'est le préambule d'un code. Le testament est comme la loi.

On ne s'étonnera donc pas de la gravité soudaine que

la physionomie de M. Martin exprima en surcroît pendant qu'il écrivait ces simples paroles : «Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ceci est mon testament.»

Après les avoir écrites, il s'arrêta. Peut-être ne savait-il pas bien dans quel ordre ranger ses dispositions. Peut-être ne connaissait-il pas bien ces dispositions elles-mêmes. Un testament est une œuvre en même temps qu'un devoir. Il faut avoir conscience précise de sa volonté pour la transmettre.

M. Martin se prit à méditer.

— Mes biens meubles et immeubles, dit-il après un court silence, vont naturellement à mes deux enfants, Lily et Stanislas Martin, dont naturellement aussi ma veuve, madame Martin, prend la tutelle. Certes, hier encore, je n'aurais pu désirer un meilleur appui à mon fils et à ma fille. Les événements de cette soirée ont malheureusement modifié mon opinion au sujet de madame Martin. Mais j'ai toujours vécu fort isolé ; je me connais peu d'amis. Lily sera virtuellement émancipée par son mariage avec M. Alexandre Bonnard, et comme madame Martin a beaucoup de tendresse pour notre Stanislas...

— C'est égal ! s'interrompit-il, laisser la tutelle d'un enfant à une femme dont la conduite...

Il se frotta le front laborieusement et conclut :

— Voilà une difficulté majeure !

Nous affirmons qu'il n'avait pas cherché cette difficulté ; nous allons plus loin : nous affirmons que cette difficulté tout à coup rencontrée l'irrita fort sincèrement.

— En somme, se dit-il, je ne puis pas m'arrêter à cela. Ma résolution est-elle prise, oui ou non? Elle est

prise : alors, marchons! Voyons tout de suite le pis aller, c'est la méthode la plus sûre. Madame Martin est libre par mon décès. Elle convole en secondes noces avec M. Bonnard et, de ce fait, M. Bonnard devient le beau-père de Stanislas, qui est déjà son filleul. Mon Dieu! je ne suis pas de ceux qui exagèrent tout et qui se font des monstres. Bonnard n'est pas fort comme naturaliste, mais c'est ce qu'on appelle un bon vivant. Il a généralement montré beaucoup de sympathie pour l'enfant qu'il gâtait, même au-delà de mes désirs. Stanislas vivra chez monsieur et madame Bonnard, voilà. J'aurais mieux aimé conduire son éducation moi-même, mais...

— Ce point est réglé, s'interrompit-il, je ne vois pas pourquoi désormais je ferais un testament. Les enfants hériteront purement et simplement.

— Mais tout beau! se reprit-il en passant sa main droite sous le revers de sa robe de chambre; je ne suis pas dans la position de tout le monde. Il y a en moi l'homme privé; il y a aussi l'homme public. Je me dois à mon siècle. Diable! diable! il ne s'agit pas de mourir tout entier. Ceci mérite réflexion. Qu'on fasse silence et que rien ne trouble mon recueillement.

Ayant obtenu le silence réclamé, monsieur Martin tomba dans une profonde méditation. Bientôt son œil rayonna, tandis qu'un souffle plus mâle dilatait sa poitrine et l'inspiration descendit sur son front.

— Que le père de famille se taise dans les conjonctures où nous sommes, reprit-il enfin avec toute l'onctueuse fierté que nous admirions en lui autrefois. Très-bien! je conçois cela : c'est affaire entre lui et sa con-

science. Mais que le savant déserte son poste avec armes et bagages, halte-là ! Dieu ne m'a pas comblé de ses dons pour que je laisse sous le boisseau la lumière faite par mes veilles. Cela tombe sous le sens. Je me rendrais coupable d'un crime sans pardon, si je privais ma patrie et le monde de mes découvertes.

— Non, ma belle et noble France ! s'interrompit-il, saisi par un irrésistible attendrissement ; non, *alma mater !* non, je ne serai pas vis-à-vis de toi un fils ingrat. O mon pays, je ne te ferai pas banqueroute ! Et si je parle ainsi, ce n'est pas à l'exclusion du reste de l'univers : l'humanité tout entière a droit à ma sollicitude. Je suis Français, mais je suis homme ! Que personne ne puisse m'accuser jamais d'avoir oublié cela ! Ce serait un abus de confiance envers le Créateur de toutes choses, qui m'avait chargé ici-bas d'une fonction. Que sont les facultés, les puissances, les aptitudes, sinon un dépôt sacré qu'il ne faut jamais nier ? sinon un sublime capital dont la rente doit être exactement servie ? servie à Dieu, servie aux hommes ? Je prends le ciel à témoin que j'ai servi ma rente avec ponctualité : j'ai travaillé consciencieusement, sans trêve ni relâche ; j'ai produit dans la mesure rigoureuse de la puissance propre que l'Être suprême m'avait départie. Reste le capital : il est là, intact : je n'en ai rien détourné ; je ne l'ai point affaibli en sacrifiant à mes passions ardentes ; je ne l'ai point écorné en donnant mes jours et mes nuits au plaisir. Une fois seulement, et c'était avant mon mariage, je suis allé au bal masqué de l'Opéra. C'est un spectacle curieux. Plusieurs dominos m'intriguèrent. Je ne puis regretter cette innocente

débauche qui n'eut, du reste, aucune conséquence fâcheuse.

Il eut un sourire et secoua la tête comme un père indulgent qui va gronder son fils avec douceur.

— C'est un peu passer les bornes, murmura-t-il; partir de la pensée d'un testament pour arriver au bal de l'Opéra! Le chemin que vous fait faire ce phénomène appelé l'association des idées est véritablement étrange! C'eût été là mon défaut dominant, si je n'avais toujours su mettre un frein à mon imagination. Mais les sentiers tortueux de la digression ne m'ont jamais égaré; il y avait en moi une boussole naturelle qui toujours me ramenait au cœur même du sujet. Ah! j'étais bien organisé! Ceux qui me tuent brisent un chef-d'œuvre peu commun. Mon testament en sera la preuve. Le testament d'un savant, c'est le procès-verbal de ses travaux et la liste de ses découvertes. J'en ai fait cent, des découvertes, mise à part même cette hybride que j'ai rapportée ce soir, et dont l'examen m'eût conduit peu-être à bouleverser toutes les classifications établies. J'en ai fait mille, si l'on donne ce nom de découvertes à certaines visées particulières et nouvelles qui rectifient dans ses détails l'ensemble des connaissances humaines. Mais je ne veux pas descendre aux détails : mon bagage est assez beau pour que je ne cherche pas à enfler son importance. Je n'ai jamais trouvé de planètes dans le ciel, moi! Je n'ai jamais espionné la marche capricieuse de la lune! Je n'ai jamais cherché de taches au soleil! Je suis le père du gypsium et de l'hexadynamie : j'aime mieux cela, chacun son goût!

Il reprit la plume. Au-dessous de la formule qu'il avait précédemment libellée, il écrivit :

« Forcé de quitter la vie pour des motifs graves et tristes qu'il serait trop long d'expliquer, je lègue mon âme à Dieu, mes biens à ma famille, ma famille aux lois de mon pays. »

M. Martin s'arêta et relut cette phrase deux ou trois fois tout haut, avec une satisfaction croissante.

— Ceci me paraît concis, précis et singulièrement réussi comme tournure de phrase, dit-il, on trouve parfois sous la plume ces bonheurs d'expression. J'ai tracé ces quelques lignes sans réfléchir. Je ne serais pas fâché d'avoir sur ce préambule l'avis d'un critique de bonne foi.

Il continua :

« Quant à mes découvertes scientifiques qui forment, à mon sens, mon principal avoir, j'en dispose incommutablement au profit de mes contemporains et de la postérité. Tel est mon dernier vœu. Je regarderais comme une petitesse de constituer à cet égard un monopole au profit de mes héritiers. La science est un don de Dieu, les études sont un bienfait social : Dieu et la société sont à tous, donc, les résultats de la science...

— Tout cela est vrai, rigoureusement, s'interrompit ici M. Martin. Mais je suis forcé de convenir que c'est exprimé d'une façon prolixe et pâteuse. Comparez cela à ma première phrase : Je lègue mon âme à Dieu, mes biens à ma famille, ma famille à la loi ! C'est romain, tout uniment. Après cela, Boileau Despréaux l'a dit : Le style sublime a cet inconvénient qu'il est malaisé de le

soutenir. Ces éclairs mettent nécessairement dans l'ombre les autres parties du discours. C'est un malheur.

En parlant et par distraction sans doute, M. Martin dessinait sur son papier à testament une plante de la treizième classe. Cela le força de déchirer son papier.

Il prit une autre feuille et calligraphia soigneusement l'entête qui le séduisait si fort.

— Le moyen de ne plus errer, dit-il, c'est de se rendre parfaitement compte de la teneur de cet acte. Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement. Qu'est-ce que je veux? Le voici : faire profiter mon siècle et ceux qui le suivront des modestes progrès que j'ai pu apporter, de l'humble pierre ajoutée par moi au monument magnifigues des connaissances humaines. Parfait! ce dernier membre de phrase pourrait même être utilisé. Et cependant... Oui! je n'ai jamais dissimulé mon éloignement pour les formes ampoulées de ces écoles dites nouvelles et qui remontent directement à Ronsard. Évitons avec soin l'emphase, le pathos, les festons et les astragales ! Ce que les anciens nommaient *novissima verba*, le testament, est sans contredit la chose simple et grave entre toutes. Bornons-nous à léguer...

— Mais, au fait, léguer quoi?

Telle fut la question que s'adresa brusquement M. Martin.

Il la jugea du premier coup si importante qu'il déposa sa plume sur le bureau et joignit ses deux mains sur son estomac. Cette position invite à tourner les pouces, et M. Martin excellait à cet exercice. Il tourna ses pouces.

— On ne lègue pas une découverte contestée, professa-t-il doctoralement; la jalousie des corps constitués me poursuivra même après mon trépas! Une découverte à laquelle manque la sanction académique n'existe pas. Nous en sommes encore là dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle! Léguer le néant serait sans nul doute un acte dérisoire.

— J'ai mes manuscrits, il est vrai, reprit-il, mes mémoires : plus de vingt volumes in-quarto. C'est une valeur.

— Une valeur inestimable, d'accord. Personne plus que moi n'est disposé à le proclamer. Mais ce sont des matériaux bien plus que ce n'est un édifice. Il me faudrait des années pour mettre en œuvre ces splendides pierres de taille, ces poutres solides, ces barres de fer forgé. Et je n'ai plus que des minutes.

Il déchira tout doucement la seconde feuille de papier.

— Mon bonhomme, dit-il d'un accent un peu goguenard, on t'accuserait d'avoir voulu nouer des échasses à tes talons. Le monde est fait comme cela. Si tu ne veux pas être ridicule, meurs à petit bruit. Par esprit de contradiction, si tu veux bien ne pas souffler mot en quittant cette terre, le monde chantera quelque antienne autour de ta tombe. Mais pour peu que tu embouches la trompette, ton affaire est claire. M. Martin a posé en grand homme incompris! En voici encore un qui a inventé la vapeur! Et ceci, et cela! Rien que l'idée de leurs clabauderies me dégoûte!

Il repoussa le cahier de papier d'un geste découragé.

Un instant la mort lui sembla trop dure ainsi, sans la consolation de la mise en scène.

Mais il avait, développée à un degré très-notable, cette obstination enfantine qu'on appelle « du cœur » au collége et dans les ateliers. A l'aide de ce mot inepte, vous porteriez certaines gens à sauter par-dessus le balcon d'un cinquième étage, pour prouver qu'ils ont du cœur.

Le cœur, pris dans ce sens ultra-populaire, consiste à ne jamais reculer, même devant l'absurde.

Je connais aussi des familles où l'on dit d'un enfant « qu'il a du cœur » quand il boude fermement et qu'il refuse d'avouer ses torts. On ferait un livre aussi chinois que le *Jardin des racines grecques* avec les obscènes stupidités du langage bourgeois.

Donc, ce pauvre M. Martin ne pouvait pas rester en chemin, parce qu'il avait du cœur. Il avait pris avec lui-même l'engagement de se tuer; il fallait y passer, bon gré mal gré. Tant pis pour lui, s'il avait porté trop haut les petits bénéfices de cette façon de mourir. C'était un article à passer en profits et pertes dans son compte final.

Tant pis pour lui; avant de dire, pour employer son style noble : J'attenterai à mes jours, il fallait réfléchir.

Sa tête lourde se pencha sur sa poitrine. Il était de mauvaise humeur.

— Ce n'est pas la coutume, murmura-t-il, de donner aux métaux les noms de leurs inventeurs. Ceux qui trouvent des procédés nouveaux, des instruments, des

astres ont meilleure chance. Le martinium ! cela ferait bien pour désigner ce métal destiné à remplacer la plupart des autres dans un temps donné, temps qui peut être fort long, du reste, car les plus belles découvertes peuvent rester indéfiniment sous le boisseau. Mais dans dix ans, dans vingt ans, que sais-je, dans cent ans, un homme viendra qui lira mes manuscrits. Cet homme, enthousiasmé, montera sur les toits pour crier la bonne nouvelle. Aura-t-il la délicatesse de me garder la propriété de mon invention? Ne mettra-t-il pas plutôt son nom vulgaire au frontispice de mon œuvre ? La terre où Colomb posa le pied le premier s'est appelée Amérique. Ignomineuse ingratitude des peuples! Si, au contraire, la personne a de l'honnêteté, mon nom aura sa place au temple de mémoire... Martin ! Il y a une énorme quantité de Martin. Il faudrait qu'il eût la précaution de dire : Philippe Martin. Et encore, parmi les Martin, il doit se trouver beaucoup de Philippe. Comment parer à cela?

Il haussa les épaules, mais cette fois sans colère.

— Toutes les hautes intelligences, dit-il, comportent une notable dose de naïveté. Je n'échappe pas à la règle. Si quelqu'un était tout à coup initié à mes préoccupations, il aurait le droit de rire. N'allons pas chercher midi à quatorze heures : c'est le défaut des esprits inquiets. Savez-vous ce que je vais faire? Je vais tout uniment finir par où j'aurais dû commencer. Je vais écrire dix lignes à ma femme pour lui recommander les manuscrits et les enfants. Point de reproches... un appel aux sentiments qui peuvent survivre à sa chute. Dix lignes, ni plus ni moins : quelque chose de digne et de noble. Je sais par-

ler quand je veux. C'est désormais une affaire de quelques minutes.

M. Martin, bien décidé à brusquer le dénoûment, rapprocha son siége du bureau avec vivacité. Sa plume courut comme une folle sur le papier. C'était du style familier; plus n'était besoin de se creuser la tête.

Il écrivit :

« Madame... »

Il effaça et mit à la place :

« Rose... »

Il effaça encore pour tracer :

« Madame Martin... »

Et il se disait :

— Allons toujours, allons toujours! S'il y a trop de ratures, cela me servira de brouillon. Madame! c'est trop cérémonieux, évidemment : cela sent le dépit. Rose... Je ne puis pas la traiter comme si de rien n'était. Quoique la rancune n'ait aucune prise sur mon âme, cependant, le fait subsiste et la morale conseille. Madame Martin, voilà le joint trouvé, le juste milieu. Je lui laisse le nom de son époux, mais j'ajoute madame. La nuance y est.

« Madame Martin, je prends la plume pour vous dire... »

— Ah ça! où lui adresser ma lettre? Voilà une question assez difficile à résoudre.

Il déposa la plume. Le prétexte était assurément plausible.

— Je regarde comme mille fois probable, poursuivit-il, que Rose ne rentrera point dans cette maison. Qu'y

viendrait-elle faire? D'un autre côté les Bonnard, craignant mes poursuites, doivent avoir abandonné aussi leur domicile. Cela se fait ainsi. On part en chaise de poste; on ne s'arrête qu'après avoir passé la frontière. L'expérience semble prouver que les unions ainsi formées par le crime conduisent rarement à la félicité. Ils seront malheureux. Je ne le souhaite pas.

— Il y a plus, s'interrompit-il, si un prophète, à supposer qu'il y ait des prophètes ici bas, pouvait m'affirmer que ma pauvre petite Lily fera bon ménage, je pardonnerais tout de suite à ce beau monsieur Alexandre Bonnard. Mais faites donc bon ménage avec un artiste, avec un poète! avec un homme qui publie des romans dans les journaux! Cela ne s'est jamais vu!

— Mais ce qui m'étonne, se reprit-il, c'est le faible développement de mon organisme, au point de vue de la jalousie, sentiment naturel pourtant et que je ne blâmerais pas chez un autre dans la circonstance exceptionnelle où je suis. Il y a des gens qui pousseraient des cris de rage et qui ne mettraient point de bornes à leurs transports furieux : des gens très-honorables, s'entend, très-sensés même. Moi, je ne suis pas jaloux. J'ai parlé tout à l'heure du mariage probable de ma femme avec Bonnard, comme j'aurais parlé d'autre chose. C'est une anomalie. Je penche à croire que je dois cette tranquillité aux habitudes de sage modération que j'ai su prendre dès mon jeune âge. Mithridate, roi de Pont, défiait les poisons les plus subtils. De nos jours, l'Américain d'origine hollandaise, Van Amburg, se jouait avec les lions, les tigres et les léopards. J'ai connu un villageois illettré,

natif des environs de Fontainebleau, si mes souvenirs me servent bien, qui fourrait des vipères dans son giron. Pareil à tous ceux-là, moi, je me ris des passions, plus dangereuses que le poison, plus cruelles que les animaux féroces, plus venimeuses que les serpents.

— Une chose curieuse... J'ai le temps, puisque je ne veux écrire que quelques lignes. Une chose curieuse, ce serait de les suivre par la pensée dans leur voyage, depuis Ville-d'Avray jusqu'au lieu de leur destination. Voilà bien la plus bizarre des idées! Et qui prouve un merveilleux sangfroid. Évidemment, nous rencontrerions sur la route plus d'un incident. Il faut s'avouer cela... plus d'un détail. Eh bien! rien ne m'effraie. Je suis de bronze! Est-ce défaut de cœur? Non... j'aimais ma femme. C'est le résultat d'une trempe en quelque sorte miraculeuse : je suis d'acier!

— Voyons, pensa-t-il avec une sorte de complaisance; en sortant d'ici, ils ont dû prendre la route de Paris. Versailles mène en Bretagne. La frontière Belge est la plus voisine : c'est là que vont les banqueroutiers de toute sorte. Le mot est sévère, mais joli... et nouveau. Les vaudevillistes en cherchent de pareils; moi, j'en trouve. Je ne crois pas qu'il y ait de départ la nuit au chemin de fer du Nord; d'ailleurs les romanciers affectionnent les chaises de poste. On ne fait les enlèvements qu'en chaise de poste. De ce côté-là on trouve d'abord Saint-Denis, puis Enghien-les-Bains. Nous y avons été l'an dernier en famille. C'est un aimable séjour. Après Enghien... J'ai des connaissances assez étendues en géographie générale, mais les environs de Paris ne me sont

pas familiers, et je n'ai jamais voyagé que sur la route de Bourgogne.

— Meaux! s'écria-t-il, après avoir réfléchi un instant; parbleu! c'est Meaux qui est la première ville importante : siége épiscopal de Bossuet. Mais non, j'erre : Meaux est sur la route de Flandre.

— Pontoise! c'est Pontoise! Pourquoi dit-on d'un sot qu'il revient de Pontoise? L'origine des proverbes est presque toujours entourée d'une brume épaisse. Ils auront été d'une traite jusqu'à Pontoise. Se seront-ils arrêtés à Pontoise? C'est vraisemblable : Lily n'est pas forte; Rose aime ses aises et les Bonnard auront voulu souper. Les voici donc soupant au meilleur hôtel de Pontoise, selon un calcul de probabilités qui est positivement acceptable. Je connais leur goût à tous, je pourrais faire le menu du souper. Après le souper, la somme des probabilités se divise en deux parts presque égales; ou bien ils remonteront dans leur chaise de poste, ou bien ils coucheront à Pontoise. Rose ne pense qu'à une chose quand elle a soupé, c'est à son lit. Rose aura dit : Couchons ici, demain il fera jour. On aura demandé des chambres...

Son débit, à cet endroit, devint un peu moins précis. Ses yeux eurent de vagues regards et les rides de son front se creusèrent.

— Combien aura-t-on demandé de chambres? murmura-t-il; le bon sens dit que, dans des cas semblables, pour ne point exciter les soupçons, il faut se faire passer pour mari et femme...

Il respira péniblement et chercha son aplomb sur le fauteuil.

— Mari et femme! répéta-t-il, tandis que des gouttes de sueur perlaient à ses tempes; il reste beaucoup à faire, au point de vue des bonnes mœurs, dans la surveillance des auberges et hôtelleries. Tout cela produit peu d'effet sur moi, mais...

— Tu déguises la vérité! s'interrompit-il ici rudement. Vains efforts! N'essaie jamais de t'abuser toi-même! Tu as trop de perspicacité pour cela! Fais ton examen de conscience; avoue plutôt avec franchise que tu ressens enfin les amères tourments de la jalousie!

— Moi, jaloux! se récria-t-il avec un effroi mêlé d'humiliation; eh bien, oui! je le confesse, ce serpent s'est glissé dans mon âme. Je n'aurais pas dû jouer ainsi avec le feu. J'ai eu tort d'évoquer certaines images. Arrière, fantômes outrageants et moqueurs! Peut-être n'ont-ils pas soupé seulement! Et qui me dit qu'ils soient à l'auberge de Pontoise? Mais toutes les auberges se ressemblent...

M. Martin était affaissé sur lui-même. Il parlait d'une voix faible et dolente.

— Et que serait-ce, bon Dieu! reprit-il, si j'avais accoutumé mon esprit aux entraînements de l'imagination? Où en arriverais-je? Quels tableaux funestes se présenteraient à ma pensée? Je dois rendre grâces même en cet instant douloureux, à l'excellente direction que j'ai toujours imprimée à mon esprit : précision, rigueur, sûreté, haine de l'hypothèse fantastique, horreur du rêve et de l'exagération...

Sa tête s'inclina sur sa poitrine. C'était d'un ton de plus en plus désolé qu'il s'adressait ces félicitations.

— Rose est encore très-belle, soupira-t-il, surtout aux lumières. La dernière fois que nous avons été au Théâtre Lyrique, on la regardait encore. Il y a des femmes qui se conservent très-bien. Sans remonter à Ninon de Lenclos, nous avons eu de nos jours mademoiselle Mars. Rose est encore très-belle. Ses yeux n'ont pas changé. Et quand elle veut sourire...

Sa main languissante attira jusqu'au bord du bureau la quatrième feuille de papier :

« Que t'ai-je fait, Rose? écrivit-il comme malgré lui; Rose, de quel crime veux-tu donc me punir? »

— Examinons un peu ce point de vue s'écria-t-il en se redressant. Que lui ai-je fait? Ce sont là, reconnaissons-le, des questions bien délicates. Très-certainement, je n'ai jamais commis de crime, mais... Voilà. En ces moments, on se souvient. Il y a eu madame Lemonnier, la fabricante de fleurs. Rose m'a bien souvent reproché, avec une apparence de raison, de la trouver jolie. Le fait est qu'elle vous avait des dents... et des cheveux... et une taille! Il est vrai qu'il y a vingt-trois ans de cela. Mais enfin... Et mademoiselle Alphonsina, la maîtresse de piano. Elle jouait *Fleuve du Tage* comme un ange. Voilà dix-neuf ans que je la reconduisis jusqu'à sa porte à deux heures du matin après le bal de chez le cousin Riché. C'était le pied qu'elle avait bien, cette grande fille. Et l'année de la naissance de Lily, madame Alfred, la petite veuve du numéro 7. Rose disait qu'elle était veuve de toute la Faculté de droit. Rose a un esprit

d'enfer. Toujours à la riposte. Et Mariette, la troisième bonne de Lily... nez retroussé, soupçon de moustaches...

— Sur mon honneur et sur ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, ces diverses intrigues ne dépassèrent pas les limites de la galanterie française. Ma conscience est pure comme un miroir que nul souffle n'a terni! Mais Rose était jalouse en ce temps-là. Et je me moquais d'elle, Et je lui disais : suis-je cause d'obtenir auprès du beau sexe des triomphes indépendants de ma volonté?

— C'est bien certain, se reprit-il; Rose n'a pas toujours été heureuse. J'ai joué avec la sensibilité de son cœur; je lui ai donné des soupçons; j'ai peut-être fait couler ses larmes. En outre, il faut bien en convenir, j'ai tenu d'une main un peu despotique mon sceptre de père et d'époux. Que de scènes j'ai faites pour la régularité dans les heures des repas!

Pour dix minutes de retard, je criais comme un aigle. Et pour la toilette! ne m'est-il pas arrivé de dire à Rose qu'elle s'habillait trop en jeune femme? C'est là l'endroit sensible, les filles d'Ève ne pardonnent jamais cela. Et pour la danse, l'hiver dernier je lui ai fait des observations qui sans doute étaient sages au fond, mais qu'elle a pu trouver déplacées dans la forme. Il ne faudrait jamais, — jamais piquer les femmes; elles ont à leur disposition une si terrible vengeance!

Maintenant, pour ce qui regarde les Bonnard, j'ai eu raison, je ne sors pas de là! Sur cet article, je suis inflexible. Les Bonnard sont des malheureux qui ont essayé

de mousser, des petites gens qui posent, des grenouilles qui s'enflent à la taille des bœufs. Très-bien! Les Bonnard prenaient des façons détestables; les Bonnard ne me convenaient plus. Il est clair comme le jour que j'avais beaucoup mieux pour Lily que M. Alexandre Bonnard. J'avais le jeune Tronchet, interne à la Pitié. Quel joli jeune homme! Il ne fume pas. Jamais vous ne le rencontrez sans son parapluie. Et déjà myope, par trop de lecture! J'avais le petit Bordais, préparateur au Jardin des Plantes; un gaillard adroit comme père et mère, qui gagne ses trente francs par semaine et qui dîne à dix-huit sous. Ce sont là des gages d'avenir. J'avais le fils Mimerel qui aura la chaire de son papa, quoiqu'il soit bègue et un peu innocent...

— Ah! s'interrompit-il; si nous en sommes-là, j'en avais bien d'autres! Mais la forme! toujours cette coquine de forme! On a vu des peuples faire des barricades pour des affaires de forme. Plus on a de pouvoir, plus il faut être doux, bienveillant, poli... cela ne coûte rien, au fond...

— Alors, dit-il tout à coup avec une nuance de révolte dans l'accent, nous mettons les pouces? nous avons eu tous les torts?

— Mais non! pourquoi pousser les choses à l'extrême?

— Si fait!... ne biaisons pas. Est-ce blanc? est-ce noir?

— Il peut y avoir des torts partagés...

— La chèvre ou le chou, que diable! gronda M. Martin d'un air sombre; si vous êtes le roi, pourquoi crier

vive la Ligue ! Je vous pose ce dilemme : Elles ont bien fait ou elles ont mal fait.

Il rapprocha son fauteuil d'un air tragique et prit la cinquième feuille du cahier.

— Pas d'emportements ! ordonna-t-il avec calme ; je sais où vous en voulez venir. Soit, je serai sévère. Elles sont coupables, qu'elles soient punies. Le sort en est jeté. Désormais, ma détermination est inébranlable !

Il écrivit :

« En pleine possession de ma raison, et sur le point de mettre fin à une vie qui n'est plus dorénavant pour moi qu'un insupportable fardeau, je déclare avoir été trahi par ma femme et par ma fille, de complicité : en raison de quoi je les enveloppe dans une commune malédiction. »

Il signa son nom en toutes lettres et déposa la plume en disant :

— Voilà ! ce n'est pas tâtonné ; cela va droit au but comme un boulet de canon. J'espère qu'il n'y a là nul symptôme de lâche clémence...

M. Martin appuya son coude sur la table, et sa main fit un oreiller à sa tête alourdie.

Il resta un instant dans cette position, immobile et silencieux. Son regard ne quittait point les lignes qu'il venait de tracer.

— Tel devait donc être l'adieu adressé par moi à ma femme ! murmura-t-il entre ses dents à peine desserrées. Une malédiction ! Moi ! je devais arriver à maudire ! Rose ! la compagne de ma vie ! la confidente de mes tristesses et de mes espoirs. Rose ! ma femme ! car ce nom dit tout : ma femme ! ma pauvre femme ! L'amour de

ma jeunesse! La joie de mon âge mûr! Et Lily a sa part de l'anathème... ma petite Lily bien-aimée!

Il fit effort pour retenir les sanglots qui voulaient éclater dans sa poitrine. Un instant, il lutta contre cette explosion de sa douleur. Sa douleur, plus forte, remporta la victoire. Son visage s'inonda littéralement de larmes et ses sanglots s'échappèrent en cris inarticulés.

Il roula sa tête entre ses deux mains, comme un malheureux qui va devenir fou.

Puis ce grand transport tomba. Il ne resta que les larmes qui allaient muettes et coulant sur sa pauvre joue creuse.

— Elle m'a embrassé hier au soir, balbutia-t-il, au moment où j'ai gagné ma chambre. Elle m'a embrassé comme à l'ordinaire. Est-ce une chose possible? Comment Lily a-t-elle eu le cœur de tendre son front à mon baiser? Rose m'a dit : Bonne nuit, mon ami... et Lily : Bonne nuit, père!

Il pressa à deux mains sa poitrine défaillante.

— Bonne nuit! répéta-t-il; mon Dieu! mon Dieu! Bonne nuit! Mon Dieu, secourez-moi! Mon Dieu! ayez pitié de moi! Vous m'aviez donné beaucoup, vous m'avez tout repris! Je n'ai plus de femme! Je n'ai plus de fille! Je n'ai plus rien. Rien!

— Et qui m'a pris cela? demanda-t-il en levant au ciel ses yeux baignés; mon Dieu! j'avais un ami! C'est mon ami qui m'a ravi tout mon bonheur!

Il essuya brusquement son visage et chercha son papier, mais ses yeux étaient aveuglés. Il fut du temps

avant de mettre la main sur la feuille où l'encre n'était point sèche encore.

Il la déchira d'un grand geste.

Puis, la tête haute :

— J'ai pleuré toutes mes larmes. Je suis homme. Je me pardonne cet instant de lâcheté à la condition expresse qu'il ne se renouvellera plus. Je ne ferai pas de testament, je n'écrirai pas de lettres, je ne laisserai pas de malédiction derrière moi. Tout cela est trop et trop peu. Mes découvertes appartiennent à Dieu : Dieu les rendra à l'humanité quand il voudra. Point d'adieux, pas une plainte, nulle marque de courroux. Trois mots pour constater un fait. Une ligne, une seule, et cette ligne achevée, que tout soit terminé entre ce monde et moi !

C'était une détermination énergique et sincère, qui était à cette heure dans son regard et sur son front. Un instant, il tint la plume suspendue au-dessus de la sixième et dernière feuille du cahier. Puis la plume grinça. Une ligne fut tracée hardiment et rapidement.

Il lut tout haut :

« La lettre de M. Bonnard m'a tout appris. Je pardonne et je meurs. »

M. Martin eut un mélancolique sourire.

— Il y a quelque chose de souverainement touchant dans ce laconisme, murmura-t-il; nos écrivassiers à la mode ne trouvent pas ces mots-là !

Il entoura son nom du large et beau parafe qui complétait sa signature.

Les parafes de ces bons petits hommes sont presque toujours vastes comme leur orgeuil.

Tout était dit. M. Martin déposa lentement sa plume auprès du papier où sa suprême parole restait à découvert.

Il glissa sa main droite sous le revers de sa robe de chambre et dit, en adoucissant jusqu'au murmure les mâles retentissements de sa basse-taille :

— Je n'ai plus rien à faire dans cette maison qui fut la mienne. Du fond du cœur, je dis un éternel adieu à ces divers objets extérieurs auxquels on s'accoutume, qui deviennent en quelque sorte des amis, et que, pour cette raison, les anciens divinisaient sous le nom de lares ou pénates. J'avais acheté cette demeure presque pour rien, en un temps de défiance publique. La prospérité renaissante avait fait de ce marché une excellente affaire. Tant mieux pour ceux qui me survivront. Je ne laisse point de dettes. Maintenant, *favete linguis,* c'est assez de discours : j'ai vécu. Je vais aller embrasser mon jeune fils dans son berceau, prendre mes armes. Ensuite, je gagnerai la solitude qui doit être mon tombeau d'un pas silencieux et grave, comme l'innocent qui marche au supplice.

Il repoussa son fauteuil afin de se relever.

Comme il mettait ses deux mains sur les bras, la pendule, à laquelle il tournait le dos, sonna un coup.

Il s'arrêta.

— Une heure! dit-il avec étonnement; il n'y aurait qu'une heure! Mais si fait.

La pendule sonnait un second coup.

— Deux heures! fit M. Martin; je savais bien. En deux heures, on a le temps.

La pendule l'interrompit en sonnant un troisième coup.

— Oh! oh! pensa-t-il, trois heures! trois heures déjà! J'ai mis trois heures à me décider? je n'aurais jamais cru....

Un quatrième coup tinta.

M. Martin se leva brusquement et tout d'une pièce. Pendant qu'il se retenait au bureau de sa femme, le timbre frappa un cinquième coup.

— Cinq heures! balbutia M. Martin; c'est matériellement impossible.. On verrait le jour. J'ai fait un rêve ou je suis fou...

Et la pendule sonnait toujours : six, sept, huit, neuf...

XI

LA VRAIE SURPRISE

M. Martin ne se retournait point pour regarder le cadran. Il était comme écrasé sous sa stupéfaction. A peine gardait-il la force de se frotter les yeux et de répéter ;

— Ai-je rêvé ?... suis-je fou?

La pendule qui n'en pouvait mais, continua paisiblement de tinter ses douze coups.

Un roulement de voiture se fit entendre dans la rue.

—Minuit! prononça tout bas M. Martin; ou midi? Toutes les apparences sont pour minuit... à moins d'une éclipse de soleil totale et visible à Paris. Le bureau des longitudes ne l'a pas annoncée. C'est minuit.

Par réflexion, il porta précipitamment la main à son gousset, pour contrôler la pendule à l'aide de sa montre. Son gousset était vide.

— Je ne l'ai pas! murmura-t-il; voilà trois semaines que M. Gérard me la garde. On conviendra que c'est abuser. Comment savoir? Et dans tous les cas, ces dames? Je donnerais quelque chose pour pouvoir contrôler... car c'est minuit. L'aiguille marque positivement minuit et une minute.

Le coucou de la cuisine se prit en ce moment à déraper l'ancre de sa sonnerie enrhumée. M. Martin prêta aussitôt l'oreille. Comme il écoutait, la pendule de la chambre de Lily éleva sa petite voix argentine. M. Martin avait peu de confiance dans le coucou : il écouta la pendule de sa fille. Au troisième coup tinté par celle-ci, l'horloge Wagner du banquier d'en face entonna son carillon fashionable, puis, à l'unisson, la mairie et l'église entrèrent en danse.

C'était comme un cœur de vibrations voisines ou lointaines qui chantait sur tous les tons à la fois : Minuit, minuit, minuit!

M. Martin fut pris lui-même d'une sorte de vibration contagieuse. Il frétilla comme un poisson. Il a avoué plus tard qu'il n'aurait pas voulu être surpris en cet état manifestement névralgique et qu'il classe dans la catégorie des *musculations involontaires,* dont certaines épilepsies et les danses de saint Guy fournissent des spécimens aussi curieux qu'effrayants.

On n'oserait affirmer que l'idée de suicide fût en lui au moment où il se trémoussait de la sorte. Peut-être avait-il oublié pour un instant le réduit solitaire, au fond des bois qu'il avait choisi pour théâtre à son suprême sacrifice, les vieux troncs, les lianes, la pierre moussue,

le rossignol et le ruisseau murmurant qui devaient servir d'accessoires. Personne ne le blâmera de cette courte distraction : il en avait eu bien d'autres!

Mais nous espérons piquer fortement l'intérêt du lecteur en disant ici par avance que M. Martin, électrisé par la surprise, électrisé, nous répétons le mot, électrisé comme ces marionnettes légères que la pile de Volta fait valser follement, quand elle veut, que M. Martin, galvanisé, titillé, jeté hors des gonds, exalté, livré à des mouvements bizarres, dont il ne se rendait point compte lui-même et que la dignité de son caractère aurait hautement réprouvé, que M. Martin, disons-nous, arrivé à ce paroxysme aigu qui change la stupeur en fièvre chaude n'était pas le moins du monde au bout de ses tourments.

Pendant que toutes ces horloges et toutes ces pendules chantaient encore, des bruits de pas se firent dans la cour. Le roulement de la voiture avait cessé. Quelques voix s'élevèrent. On eût pu distinguer même des rires étouffés.

Faites bien attention à cela : dès que le transport monte au cerveau, on croit ouïr ainsi des éclats de rire. Le rire est diabolique de sa nature. Aux théâtres de mélodrames, on fait des effets d'enfer avec le rire!

M. Martin fut tenté de se boucher les oreilles.

Un vertige tournait autour de son cerveau.

Il ne réfléchissait point. Il avait peur de tâter le pouls de son intelligence. Lui qui toute sa vie avait noblement foulé aux pieds le rêve, le fantastique, tous les produits, en un mot, de cette faculté malade que le vulgaire ché-

rit sous le nom d'imagination, il se trouvait soudain noyé dans la fantaisie. L'heure de minuit, propice aux spectres, éveillait pour lui un monde de péripéties invraisemblables. Toutes ces bizarreries, comprenez-le bien, le saisissaient à l'improviste, au milieu de ses graves et solennelles pensées. Il ne s'attendait à rien, il se croyait calme, il avait foi en sa raison éprouvée.

Et voilà qu'une douche de nouvelles énigmes tombait sur son crâne pointu. Aux heures de l'agonie, qu'on s'en souvienne, l'entendement humain, violemment ébranlé, se laisse entraîner souvent aux évolutions giratoires de ces danses macabres. M. Martin retenait son souffle comme un homme à demi submergé : il se sentait perdre plante.

Cependant, il ne se boucha point les oreilles.

Aurait-il eu le temps? Si vous saviez comme, à certains moments, les événements se pressent, s'enjambent, s'entassent!

Nous anticipons encore une fois pour vous dire que, dans la vie de monsieur Martin, si pleine et si mouvementée, cet instant allait être solennel!

Il n'aurait pas eu le temps. Le bruit s'enflait; les pas approchaient; les voix éclataient.

M. Martin crut reconnaître... Mais il n'en voulait point croire ses sens.

On marchait dans le salon. Dans le salon un organe glapissant s'éleva.

— Quoi donc! quoi donc! disait-on, pour une fois qu'on va faire un petit tour de promenade! Le loup ne nous a pas mangée, quoi donc!

M. Martin eut affirmé sous serment que c'était la voix désagréable de Caro, s'il n'eut nourri l'intime conviction qu'une atmosphère de diableries l'entourait de toutes parts.

Une autre voix se prit à dire :

— Onze minutes, montre à la main, pour revenir de chez le secrétaire général. Est-ce aller!

— Arrière, Bonnard! spectre odieux! pensa monsieur Martin.

Bonnard! que venait faire ici Bonnard! Oh! les idées de l'agonie!

Une troisième voix :

— Taisez-vous, effrontée! Si vous ajoutez un mot, je vous donne votre compte!

Ici, l'accent, l'inflexion, le style, tout se rapportait. Mais où seraient les chances de l'illusion si elle ne savait se rapprocher de la réalité!

M. Martin, chancelant et frissonnant qu'il était, eut la pensée ingénieuse et simple de se pincer la cuisse pour voir s'il veillait ou s'il dormait. Il se fit mal et dit avec stupeur :

— Je veille!

— Petite mère, dit une quatrième voix, douce comme un chant, je demande la grâce de Caro.

Il y avait dans cette voix mignonne comme un écho de la première allégresse du cœur.

— Rose! murmura monsieur Martin; Lily!

Incapable de se contenir, il fit un pas vers la porte du salon.

Il s'arrêta, parce que, désormais, on parlait à voix

basse. C'était comme un concert de chuchotements qui se croisaient.

— Bah! dit la voix de Caro, dominant tout à coup les autres, je parie qu'il dort comme une marmotte en vie. Le cher homme n'y verra que du feu!

Qu'avait espéré monsieur Martin? Nous ne savons; mais cette parole lui traversa l'âme comme un coup de canif.

— Je ne puis plus sortir sans être aperçu, se dit-il; mais... Ah! je n'y verrai que du feu! coquine! Au lieu d'aller chercher la mort dans les bois, je puis toujours rentrer dans ma chambre, saisir mes pistolets, en appuyer le canon sur mes tempes. Elles entendront l'explosion! Elles verront si je dormais comme une marmotte en vie!

Ses jambes lui étaient revenues. Cette phrase : Il n'y verra que du feu, a remis le diable dans des centaines de corps engourdis.

Comme monsieur Martin s'élançait ingambe et réintégré dans toute sa fureur, les chuchotements cessèrent tout à coup, et la porte s'ouvrit brusquement. M. Martin resta suspendu sur un pied. Il eut un grand et rapide éblouissement.

Son intention fut d'abord de s'écrier : en croirai-je mes yeux? Mais la voix lui manqua.

Madame Martin, qui ne perdait jamais la parole, s'écria au contraire :

— Tiens! le papa n'était pas couché!

Et Caro, éclatant de rire avec son impudence ordinaire :

— A-t-il bien l'air d'un quelqu'un qui est poursuivi par un songe!

Mais nous aurions dû, avant tout, peindre le coup de théâtre. Les vrais coups de théâtre sont rares. Espérons que les connaisseurs apprécieront l'effet de celui-ci.

Il fut double : c'est un avantage.

Figurez-vous d'abord monsieur Martin défait, serrant autour de ses reins sa robe de chambre déjà mûre et courant chercher la mort dans ses appartements privés. Le ciel s'ouvre tout à coup devant lui. Rose et Lily lui apparaissent en toilette de bal, l'une rouge comme une pivoine bien portante, l'autre blanche comme un séraphin, toutes deux souriantes et couronnées de fleurs.

Rose et Lily qu'il croyait à l'auberge de Pontoise!

Figurez-vous maintenant, par derrière, Caro coupable, mais au-dessus du repentir, éclairant la scène avec deux flambeaux qu'elle levait à bout de bras.

Figurez-vous cela bien groupé, bien posé, dans l'embrasure d'une porte qui laisse deviner les tentures d'un beau petit salon bien propre.

Derrière Caro, deux ombres se dissimulaient. Mais monsieur Martin ne pouvait les apercevoir.

Figurez-vous maintenant monsieur Martin seul, au milieu de la chambre de madame, debout sur un pied, dans une attitude caractéristique. L'étonnement, la joie, la terreur se peignent tour à tour et même simultanément sur sa physionomie expressive. Il voudrait parler, il ne le peut, et les efforts qu'il fait augmentent son émotion. Il ne sait rien, encore, il ne devine rien, car un voile s'étend sur sa vue troublée.

Va-t-il céder à son indignation aveugle? Va-t-il ouvrir ses deux bras au repentir?

Cependant Rose et Lily s'avancent, escortées de près par la Comtoise qui tient toujours ses deux bougies. Elles marchent toutes les trois à pas lents et processionnels. Un œil de monsieur Martin se dessille. Il a vu entre les mains charmantes de Lily un coussin en tapisserie.

Un cri faible s'échappe de sa poitrine.

— Ma surprise! a-t-il balbutié, pendant que deux grosses larmes sillonnent sa joue.

Larmes d'allégresse, cette fois.

Avions-nous raison de parler de ciel ouvert?

M. Martin, le moribond, le condamné! au lieu des horreurs de Pontoise, il avait sa surprise!

Oh! qu'elles sont douces après les heures d'angoisses les surprises! Et qu'un coussin en tapisserie peut avoir d'attraits pour un cœur paternel!

Celui de Lily représentait un bouquet de fleurs, toutes hexadynamiques.

Au centre, il y avait un objet que monsieur Martin ne pouvait pas distinguer encore. Il se frotta les yeux, depuis dix minutes il ne faisait que cela. Des médecins distingués nous ont affirmé que ce n'était pas un bon moyen pour mieux voir.

Mais comme Rose, Lily et Caro avançaient toujours, monsieur Martin, malgré l'inflammation de ses paupières, produite par le frottement, commença à distinguer, comme au travers d'une brume confuse, l'objet posé sur le coussin.

C'était un objet très-petit, où l'on voyait luire l'argent et l'émail, un bijou, très-certainement, avec un appendice de couleur rouge.

Le cœur de monsieur Martin se mit à battre si fort qu'il fut obligé de se retenir à un meuble pour ne point tomber à la renverse. Le sang lui monta brusquement au visage et des étincelles dansèrent devant ses regards éblouis.

Rose souriait noblement; elle se tenait à quatre pour ne point entamer un discours, car, dans ces sortes de représentations, il faut que la mise en scène soit lente et muette. Lily avait ses jolis yeux baissés; son sourire légèrement espiègle la faisait plus gentille. Caro se fatiguait à lever triomphalement ses deux flambeaux.

Que peut-on apporter ainsi sur un coussin? Les clés d'une ville rendue s'offraient sur un plat d'or; sur un coussin, c'étaient les insignes de la royauté : le sceptre et la couronne; c'était aussi l'épée de connétable; c'était, encore, à la fin d'un tournoi, la palme décernée au chevalier qui avait *mieulx faict que tous aultres.*

Ce n'était rien de tout cela. Monsieur Martin aurait pu dire comme Rohan : « Roi, je ne puis. » Ses aptitudes paisibles l'avaient éloigné du métier des armes dès sa jeunesse, et, d'ailleurs, il n'y a plus de connétables. Quant à la palme...

Certes, la dernière lance est brisée; on ne voit plus de carrousels qu'à l'Hippodrome. Mais notre siècle a ouvert d'autres lices; d'autres preux mènent le tournoi dans le champ-clos désormais pacifique. Au lieu de la hache d'armes et de l'estoc, nous avons la plume, cet autre

glaive. On couronne encore des vainqueurs dans l'arène nouvelle où l'esprit seul court, caracole et se bat. Les tournois de l'intelligence ont remplacé les joûtes et l'épée.

Or, je vous le demande, quel beau coup de masse ou de pertuisane peut valoir par exemple la découverte du gypsium, métal pour tous? Mettrez-vous en balance un seul instant l'adresse ou la force d'un champion, habile à casser bras et jambes, avec les calculs féconds de ce savant qui va changer en pelles à feu, en cafetières et en fourchettes toutes les pierres à plâtre de l'univers?

C'était la palme! c'était le prix décerné solennellement au victorieux. Le cœur de monsieur Martin faisait bien de battre : il y avait de quoi. Monsieur Martin avait reconnu sur le coussin une croix d'honneur, munie de son ruban rouge.

Ayant vu cela, monsieur Martin ferma les yeux. Il souriait bien un peu malgré lui, mais il ne voulait point croire. Tout ceci tenait de la féerie. Monsieur Martin n'avait déjà que trop cédé cette nuit aux dangereux prestiges de l'imagination. Il se raidissait; il essayait de rentrer une bonne fois pour toutes dans les bornes du raisonnable et du possible.

Pendant qu'il se livrait à ce travail, le cortége était arrivé tout près de lui. La voix mignonne de Lily s'éleva et dit :

— Petit père chéri, permets-moi de t'offrir ce coussin, que je t'ai brodé pour le jour de ta fète.

— Merci bien, répondit monsieur Martin, sans ouvrir

les yeux; je me suis senti un peu souffrant, j'ai quitté ma chambre.

Il éprouvait vaguement le besoin d'expliquer sa présence en ces lieux.

— Mon bon ami, l'interrompit madame Martin, mon cher, mon excellent mari, permets-moi...

Ici monsieur Martin sentit qu'on lui touchait la poitrine. Il eut un peu ce frétillement de poisson éprouvé déjà lors du concert des horloges et pendules. Néanmoins, on peut dire qu'il garda très-passablement sa dignité.

— Permets-moi, continuait madame Martin, permets-moi d'attacher sur ton cœur si noble et si bon, ce signe de l'honneur... cette récompense que tes travaux utiles ont depuis longtemps méritée.

— Comme quoi, ajouta la Comtoise d'une voix éclatante, on vous la souhaite bonne, heureuse et de longue durée, à cause qu'on est attachée à la famille, malgré les piques et les raisons, par dévoûment et le petit Stanilas, qu'on a autant dire élevé... quoique ne sortant pas des Oiseaux!

Impossible de planer dans les nuages après cette allocution : ce fut pour monsieur Martin le cri de la réalité même. Il rouvrit les yeux à demi; ses paupières battirent comme les ailes d'un papillon qui prend son essor. Ses narines tressaillirent, cédant à un tic nerveux, et il éternua par trois fois avec beaucoup d'énergie.

Lily et sa mère, promptes à la replique, dirent ensemble :

— Dieu te bénisse!

— C'est donc bien vous ! murmura monsieur Martin.

Ses regards s'abaissèrent timidement jusqu'à sa boutonnière. Il eut cette grimace à la fois touchante et un peu comique des gens qui font effort pour retenir leurs larmes.

— N'exagérons rien! balbutia-t-il; aussitôt qu'on se laisse aller à l'entraînement...

Il toussa; ses yeux s'égarèrent un peu; il reprit :

— L'exaltation... quiconque ne voit pas les choses froidement...

Il toussa encore et se redressa tant qu'il put, faisant un effort inouï pour prendre cet air froid et fier qui était sa tenue favorite.

Les deux dames échangeaient des œillades sournoises. Caro écoutait, bouche béante.

M. Martin répéta :

— Froidement... les choses... Tout dépend du sang-froid.

Comme suprême ressource, il fourra sa main droite sous le revers de sa robe de chambre, et mit l'autre derrière son dos.

Mais rien ne fit. Deux ou trois petites convulsions successives agitèrent les muscles de sa face. Il chercha son mouchoir, il jeta tout autour de lui un regard inquiet, puis, s'élançant soudain, il pressa Rose et Lily contre son cœur en versant un torrent de larmes.

— Ma femme! dit-il, ma fille! Mes pauvres amours!

Madame et mademoiselle Martin répondirent de leur mieux à ces caresses; mais elles ignoraient la cause de cette excessive émotion.

— Ça lui fait donc bien plaisir, à ce bon chéri? dit Rose en touchant du doigt la croix d'honneur.

— Petit père n'a seulement pas regardé mon coussin ! ajouta Lily, non sans un léger accent de reproche.

Et la Comtoise :

— Est-il content, ce cher homme-là! Est-il content?

Je ne sais pas si monsieur Martin avait bien la conscience de ce qui se disait autour de lui. Il se cramponnait à ses deux femmes de toute la force de ses terreurs passées. Il balbutiait. Il cherchait à unir dans le même baiser la mère et la fille, chose malaisée, à cause de la puissante complexion de Rose.

Madame Martin se dégagea la première.

— Nous avons enlevé ça à la baïonnette, dit-elle.

— Quoi donc? demanda M. Martin.

— Il est charmant! Quoi donc? Tu ne vois donc pas que tu es décoré? Ah! çà! qu'as-tu pensé, tantôt, quand tu as entendu minuit sonner à dix heures et que nous t'avons dit bonne nuit!

Il nous a fallu, dans cette histoire, cinq ou six chapitres pour répondre à cette question. Dieu sait, et le lecteur aussi, que M. Martin avait pensé une énorme quantité de choses! Mais ce naturaliste ne pouvait montrer une franchise égale à la nôtre. Il s'était fait à lui-même le serment solennel de ne jamais confier à âme qui vive le secret de ses nombreux monologues de cette nuit.

Ses larmes étaient séchées. Il se tint aussitôt sur la réserve.

— Votre coussin est positivement un amour, Lily,

mon enfant, prononça-t-il du bout des lèvres ; il y avait longtemps que vous ne m'aviez rien offert d'aussi joli !

La fillette lui sauta au cou, rouge de plaisir.

— Et c'est comme ça que tu reçois mon cadeau ? s'écria Rose, toujours prompte à s'enflammer.

On vit bien que M. Martin allait prononcer un important discours.

— La croix d'honneur, commença-t-il d'une voix forte, est une distinction sociale. Je n'ai jamais été de ceux qui affectent à son endroit le dédain du renard de la fable pour les raisins, qui, à son dire, sont trop verts. Puisque le gouvernement, dans sa sagesse, a jugé à propos de m'en investir, je saurai continuer de m'en rendre digne.

— Ta ta ta ta ! fit Rose qui mit, ma foi, le poing sur la hanche ; ta ta ta ta ! des paroles ! En veux-tu, en voilà !

— Ma chère femme... voulut interrompre monsieur Martin.

— Il n'y a pas de chère femme ! Et si j'avais su que tu aurais pris tant de gants pour dire : « Je suis content, j'en avais une envie de loup, » je connais bien la personne qui ne se serait pas dérangée pour te l'avoir.

Lily tira la robe de sa mère par derrière.

— Donne-moi la paix, toi ! reprit madame Martin ; le gouvernement ! Ma parole ! il y a des gens qui m'amusent !

Elle s'arrêta, terminant son apostrophe par un bel et bon haussement d'épaules.

— Est-ce moi qui t'amuse, madame Martin ? demanda

le naturaliste blessé au vif; les mots inconvenants ne te coûtent rien; je suis payé pour savoir cela. Mais n'égarons pas la discussion. Je suis parfaitement sûr de me posséder; depuis vingt-cinq ans, j'ai fourni mes preuves de patience. Cependant, je dois exiger quelques explications sur ce qui s'est passé ce soir.

— Je bous! gronda madame Martin; il me fait bouillir!

— Quant à ça, dit Caro, donnez-vous donc du mal et de la peine pour être récompensés de même!

— Vous! prononça magistralement M. Martin; je vous expulse!

— J'y suis déjà, répartit l'effrontée Comtoise; mais n'empêche que je vous ai fait voir le tour avec les pendules, quoique n'ayant pas été élevée aux Oiseaux! Ah! mais!

Madame Martin continuait de bouillir. Lily s'approcha de son père, et voulut lui prendre la main. Le naturaliste la repoussa d'un geste emprunté à Talma.

— Je consigne l'expression populacière, mais énergique de cette malheureuse, dit-il; on m'a fait voir le tour!

— Lily! s'écria madame Martin, la tête me bat. Un verre d'eau! un bain de pieds! Est-il trop tard pour avoir des sangsues?

Lily et Caro se précipitèrent en même temps vers la cuisine. Madame Martin se plongea dans un fauteuil, soufflant, trépignant, agitant les bras.

— Délacez-moi, monsieur, dit-elle, j'étouffe... vous me tuerez!

M. Martin n'était pas un homme ordinaire : placé entre deux écueils, l'indifférence brutale et la faiblesse, il sut éviter l'un et l'autre. Il dégrafa la robe de sa femme, il lâcha son corset, mais il ne perdit aucunement son calme sévère, et put dire d'un accent plein de fermeté :

— Ces crises ne présentent aucun danger ; ces crises ne prouvent rien. Je vous laisse, madame, la libre disposition de votre chambre, et je me retire dans mon appartement.

Lily revenait avec un verre d'eau fraîche ; la Comtoise apportait la fleur d'oranger. Madame Martin bondit sur ses pieds comme une lionne. D'un double revers, elle envoya le verre d'eau et le flacon à l'autre bout de la chambre.

Ah ! c'était une femme impressionnable !

— Il faut te prendre pour ce que tu es, mon pauvre homme, dit-elle ; j'oublie souvent cela, et je suis assez sotte pour faire attention à tes manières.

— Comment l'entendez-vous, madame Martin ? demanda le naturaliste, blême de courroux.

— Je l'entends de la bonne façon, mon pauvre ami. Je ne t'en veux pas, Tu es fait comme cela. Je puis bien te dire à mon tour : Voilà vingt-cinq ans que je suis payée pour te connaître !

— Regrettez-vous d'avoir uni votre sort au mien, madame ?

M. Martin fit cette question sans rire.

Rose eut fort à propos une quinte de toux pour l'empêcher d'entendre, dans le salon dont la porte restait en-

tr'ouverte, les éclats d'une gaîté étouffée. Les deux ombres que nous avons entrevues, lors du fameux coup de théâtre, s'étaient rapprochées à pas de loup. Elles écoutaient. Les deux ombres avaient des cravates blanches et des habits noirs.

Cet éclat de rire étouffé sembla opérer dans les idées de Rose un changement subit et complet. Elle mit ses deux grosses mains, qui étaient encore assez blanches, sur les épaules de son mari, et de cette voix caressante que toutes les femmes savent prendre à de certains moments :

— Toujours prêt à vous mettre le marché à la main! dit-elle ; c'est un lion que cet homme-là! Ah! Philippe! vous savez trop qu'on vous aime, et vous ne craignez pas d'en abuser! Non, je ne regrette pas de vous avoir confié le soin de mon bonheur, quoique je suis bien sûre...

— Je sois, l'interrompit monsieur Martin, dont ce solécisme coupa l'attendrissement naissant.

— Je sois? répéta Rose ; pourquoi dis-tu je sois?

— *Quoique* régit le subjonctif, répondit monsieur Martin, quoique je sois...

— C'est bête! décida Rose, alors il faut dire : je sois sûre.

— Mais non, mère... voulut insinuer Lily bien doucement.

— Toi, tu deviens bavarde comme une pie! s'écria madame Martin; je suis, je sois... Je ne sais plus ce que je voulais dire.

— Il paraît, murmura Caro entre haut et bas, que madame n'en sort pas non plus, des Oiseaux!

Se vengeait-elle, cette Caro!

Madame Martin lança un rapide regard vers la porte du salon pour mesurer la distance et voir si l'aparté de Caro avait pu être entendu, sans doute par les deux ombres qui avaient des cravates blanches.

— Revenons à nos moutons, dit-elle, et laissez-moi parler, je vous prie, Lily. Bientôt, il n'y en aura plus que pour vous. Ah! vous n'aurez pas votre langue dans votre poche, non. Embrassez votre femme, gros amour!

Le gros amour, qui était monsieur Martin, naturaliste, déposa un baiser sur la vaste joue de sa compagne. Il avait l'air d'une des vaches maigres du songe de Pharaon, ce gros amour, auprès de l'une des sept autres laitières qui annonçaient, au dire de Joseph vendu pas ses frères, sept années d'abondance au monarque égyptien.

Madame Martin reprit avec volubilité :

— Il y a donc que nous voulions te faire une surprise, n'est-ce pas vrai, chéri? Lily t'avait brodé un coussin, mais moi, j'ai tant de besogne! Il faut que la maison marche. Vous ne vous doutez pas de cela, vous autres hommes, pourvu que vous trouviez votre dîner tout prêt. Et ce sont des histoires, quand il y a seulement dix minutes de retard! Je voudrais bien avoir le temps de travailler... mais les jours de vingt-quatre heures sont trop courts. Enfin, n'importe, j'ai pensé à la croix d'honneur.

— Et vous avez sollicité quelque agent du pouvoir? l'interrompit sévèrement M. Martin.

— Laisse-moi dire. Méritais-tu la croix d'honneur, oui ou non?

— Si je la méritais, répondit M. Martin, raison de plus pour ne pas s'abaisser jusqu'à certaines démarches.

— Laisse-moi dire! D'abord, tu parles, tu parles! Qui est-ce qui a ouvert la bouche de démarches? Et s'il fallait en faire pour avoir un bureau de tabac qu'on ferait tenir en ville, crois-tu que je me gênerais? Tes opinions politiques...

— Je n'en ai pas, s'écria M. Martin. Je suis Français, voilà!

— Eh bien! Philippe, eh bien! prononça Rose avec âme, c'est la France qui a suspendu à ta poitrine ce ruban....

— Ça va bien sur la robe de chambre, grommela l'implacable Caro dans son coin.

Elle avait changé de place. Vous eussiez dit que cette Comtoise révoltée parlait pour les ombres en habit noir.

M. Martin fut ému très-vivement à cette idée de la France, — sa patrie, — prenant la peine d'attacher elle-même la décoration à sa boutonnière. Il ne le cacha point.

— Rose! avoua-t-il d'une voix un peu tremblante, tu as prononcé là de simples et belles paroles.

Lily se mordillait les lèvres en regardant la porte du salon. Je ne sais pas si Lily connaissait les petits ridicules de son père, mais elle ne voulait pas que d'autres

le pussent voir. On riait là-bas : ces ombres étaient d'une gaîté offensante.

— Elles sont parties de mon cœur, gros chéri, répliqua Rose; j'ai eu cette idée-là le soir de notre dîner à Bellevue... que nous regardions les passants et qu'il y en avait tant de décorés. Je me suis dit : aide-toi, le Ciel t'aidera, n'est-ce pas vrai? M. Martin n'est pas plus maladroit qu'un autre. Ce n'est pas comme à la loterie du lingot d'or où il n'y avait qu'un gros lot. Et j'avais pourtant rêvé que je le gagnais. Alors, comme il faut savoir, n'est-ce pas, je touchai deux mots à M. Bonnard....

M. Martin tressaillit et se redressa. Ce nom de Bonnard lui faisait toujours l'effet d'une piqûre de guêpe.

— Ah! ah! gronda-t-il, retrouvant les notes les plus creuses de sa basse-taille; les divins Bonnard sont là-dedans! Nous y voilà!

XII

GRANDE SITUATION DE LA FIN

Un mot piquant vint aux lèvres de Rose, mais elle avait fait provision extraordinaire de patience.

— Gros chéri, répliqua-t-elle doucement, je t'en prie, laisse-moi dire. Tu vas voir! sois juste : est-ce que je connais quelqu'un, moi? En une semaine, il ne vient pas chez nous trois chiens habillés. Ce n'est pas comme ça qu'on marie une jeune fille. D'ailleurs, quand ça a été décidé qu'on intriguerait pour la décoration, nous n'avions encore eu aucune raison ensemble à propos des Bonnard.

— Intriguer! déclama M. Martin qui mit la main à sa croix comme pour l'arracher; ceci serait le fruit de l'intrigue, madame!

— En tout bien tout honneur, s'entend. Laisse-moi

donc dire! Dès que j'en parlai à M. Bonnard, il entra dans ma façon de penser, disant : C'est tout simple, c'est tout simple; je m'en charge.

— Alors, ce serait Bonnard! commença le fougueux naturaliste.

— Veux-tu me laisser dire, oui ou non? s'écria Rose, recommençant à s'enflammer : qui veut la fin veut les moyens; est-ce la vérité? M. Bonnard va au ministère, et le secrétaire général est son ancien camarade de collége. Voilà donc comme ça s'est fait : M. Bonnard a dit au secrétaire général : Sais-tu que M. Martin n'est pas décoré? Ils se tutoient... et c'est flatteur d'en être là avec un secrétaire général!

— Quelle patience! soupira le naturaliste.

— De quoi? c'est toi qui te plains! Ah! oui, il en faut de la patience avec un chrétien de ton espèce!

— Madame Martin!

— Je plaisante, mon gros chéri, fit Rose dans un sublime effort de modération.

Elle ajouta en aparté :

— Mais tu me le paieras plus cher qu'au marché!

— Où en étais-je? reprit-elle; si tu m'avais laissé dire, ce serait déjà fini. Le secrétaire général a répondu à M. Bonnard : Où prends-tu ton Martin?

— Ça ne vaut pas la peine de te fâcher, gros chéri, s'interrompit-elle; il y a cent soixante-deux Martin, rien que dans notre arrondissement, à Paris. M. Bonnard a réparti : Ne plaisantons pas! Je te parle de M. Martin, le minéralogiste, célèbre par sa découverte du gypsium,

de M. Martin, le botaniste, dont les investigations savantes... Enfin, il a placé l'hexadynamie.

— Et le secrétaire général? demanda M. Martin, notablement radouci.

— Le secrétaire général a dit : Ça se peut... ça se peut. Nous verrons.

— Et l'affaire a été faite? Je ne vois rien jusqu'ici d'incompatible.

— Attends donc! Si tu laissais dire! On voulait la chose pour ta fête, comprends-tu bien? Avant-hier monsieur Bonnard est retourné au ministère. Pas de Martin sur la liste. Le secrétaire lui dit : Bonjour comment va? — Tout doucement. Et M. Martin? — Où le prends-tu, ton M. Martin!

— Ah! fit le naturaliste, à la fin...

— Tu t'enlèves! quelle soupe au lait! Bonnard donna de nouveau toutes les explications, et le secrétaire général dit encore : Ça ce peut... ça se peut.

— Et le nom de M. Bonnard était sur la liste, je parie! interrompit M. Martin amèrement.

— C'est décidé! tu ne veux pas laisser dire! Oui, le nom de monsieur Bonnard y était, tu vas voir.

— J'en étais sûr!

— Tu étais sûr de quoi? Moi, je suis sûre que tu es un brise-raison, et qu'il n'y a pas moyen. Mais je n'ai plus qu'un mot à te dire. Le secrétaire général a sa maison de campagne ici près, sur la route de Marnes; il donnait une fête ce soir.

— Je crains de comprendre! fit M. Martin du haut de son austérité.

— Nous étions invités.

— Par suite des manœuvres de Bonnard.

— Nous étions invités.

— Et, trompant ma confiance, continua le naturaliste, vous avez quitté le domicile conjugal!

La figure de madame Martin était écarlate. Caro écoutait, curieuse et jouissant par avance de la tempête prochaine. Lily avait peur.

Dans le salon, l'une des deux ombres dit à l'autre :

— Fais ton entrée, papa, ou tout est perdu!

L'autre ombre répartit :

— Si tu n'étais pas amoureux comme un benêt, je ferais plutôt ma sortie. Tout ceci me semble tourner fort mal : je regrette ma croix et ma peine!

— Nous étions invités! répéta pour la troisième fois madame Martin dont la voix éclatait malgré elle; c'était convenu que nous irions à la soirée et que le secrétaire général me donnerait ta croix. Il n'y avait déjà pas tant de monde chez lui, va!... à cause du bal de cet Américain, à Villeneuve. Peut-être qu'on a pris ce biais pour se procurer deux danseuses de plus.

Madame Martin fut adorable en prononçant ces mots : deux danseuses.

— Ne ris pas, coquin! dit une des deux ombres.

L'autre se serra les côtes. Lily, qui entendait tout : scène principale et propos de coulisse, était rose comme une cerise. Caro avait ses mains sous son tablier et grommelait de temps en temps :

— As-tu fini!

— La chose sûre, reprit madame Martin, c'est que

nous avons été fièrement remarquées. Je peux bien dire que toutes ces femmes là nous mangeaient des yeux. Vois-tu, gros chéri, nous ne dépensons presque rien pour notre toilette, mais nous avons le genre... Voilà donc que le secrétaire général était à son whist. Le rób a fini au bout de dix minutes, il gagnait cinq fiches, ça avait l'air d'être à cent sous la fiche : peut-être plus. Dans l'administration, ils vont bien! M. Bonnard lui a dit : Nons venons chercher la croix de M. Martin. Il a réparti : Où prenez-vous M. Martin? Mais comme M. Bonnard lui faisait de gros yeux en nous montrant, il nous a saluées en cérémonie, puis il a dit : M. Martin n'est pas sur la liste, je l'ai dans ma poche.

— Et j'ai subi cette longue série d'humiliations! s'écria le naturaliste en levant les bras vers le ciel.

— Entre, papa, entre! fit la plus jeune ombre; il est grand temps.

L'ombre la plus âgée s'ébranla lentement et comme à contre-cœur.

— Pas plus d'humiliation que dans le coin de mon œil! riposta madame Martin. Tu vas voir. Laisse-moi dire. M. Bonnard s'est fâché tout rouge. Ah! miséricorde! ce n'est pas toi qui te montrerais comme ça. Il a pris son ami de collége par le bras, — un secrétaire général! — et l'a entraîné tambour battant jusqu'à son cabinet. Il a demandé la liste. Je te promets qu'il l'aurait prise de force. Il l'a parcourue; il est arrivé à son nom, il a présenté la plume trempée dans l'encre au secrétaire général, et lui a dit : « Biffe mon nom et mets celui de M. Martin (Philippe-Honoré-Marcel). » Le secrétaire hési-

tait : M. Bonnard a repris : Allons!... Ma foi! le secrétaire général n'a fait ni une ni deux : il t'a mis sur la liste.

M. Martin était tout pensif.

— Il y a quelque chose dans ce Bonnard, murmura-t-il, c'est le parrain de mon enfant...

— Ce n'est pas tout, poursuivit Rose, il nous fallait la croix et le ruban pour faire l'effet dans la surprise. M. Bonnard a exigé que le secrétaire général lui donnât sa propre décoration.

— De sorte que, acheva-t-elle avec emphase, tu as sur la poitrine la propre croix d'un secrétaire général!

M. Martin croisa ses bras et demanda d'un ton plein de fierté :

— Madame Martin, avez-vous achevé?

— Est-ce que tu n'es pas encore content? balbutia Rose stupéfaite.

— Allez dire à votre monsieur Bonnard, s'écria tout à coup le naturaliste d'une voix tonnante, que cette façon de recevoir une distinction sociale peut être bonne pour lui ou ses pareils, mais qu'elle ne convient nullement au fils de mon père; allez dire à votre monsieur Bonnard que je ne veux ni de sa protection ni de ses momeries! Allez dire à votre monsieur Bonnard que l'inventeur du gypsium ne va pas chercher de récompenses dans les antichambres ministérielles, même par procuration! Allez dire à votre Bonnard...

Il s'arrêta tout à coup, les yeux écarquillés et la bouche béante.

L'ombre venait de faire son apparition : Bonnard était debout sur le seuil.

Pour se bien représenter ce tableau, l'un des plus saisissants que l'on puisse imaginer, il faut voir à la fois les deux principaux acteurs et l'entourage. M. Martin avait la pose de Mirabeau, disant son mot fameux : « Allez dire à votre maître, etc....... par la force des baïonnettes ! »

M. Bonnard, gros père-noble, très-bien couvert, ventre naissant, favoris petite brosse, prenait tout naturellement l'attitude de la statue du commandeur.

Caro savourait l'espoir d'un grabuge complet; madame Martin assouvissait sa colère sur les broderies de son mouchoir qu'elle mordait à belles dents; Lily, consternée de la tournure que prenaient les choses, pleurait.

Monsieur Bonnard et monsieur Martin se mesurèrent un instant de l'œil, en silence. Puis, comme M. Martin drapait sa robe de chambre d'un air menaçant, M. Bonnard dit avec calme :

— J'ai tout entendu; me voici prêt à vous rendre compte de mes actions.

M. Martin se tenait si droit qu'il gagnait un bon demi-pouce.

— Monsieur, dit-il, à Dieu ne plaise que je tombe dans les vains excès de la déclamation; j'ai pour habitude de ne rien exagérer, ou plutôt je possède ce don de voir toujours les choses telles qu'elles sont, dans toute la rigueur de leur réalité. Laissons de côté, s'il vous plaît, la puérile comédie à laquelle, cette nuit, dans les salons

d'un agent du pouvoir, mon nom, jusqu'à présent intact, a été témérairement mêlé.

— Lily, de l'eau! s'écria Rose.

Elle vint jusqu'à la porte du salon et dit à la plus jeune ombre :

— Alexandre, empêchez-moi de lui arracher les yeux!

M. Martin continait :

— Monsieur, voilà le fruit de vos sourdes menées. Vous avez su semer le trouble et la discorde dans une famille paisible. Regardez! ma fille sanglote et verse des larmes amères; cette servante expulsée attend l'aurore pour faire son paquet; ma femme parle de se livrer à mon égard à des voies de fait non-seulement condamnables, si on les considère au point de vue moral, mais encore indécentes et du plus mauvais ton.

— Alexandre! Alexandre! grondait Rose; tenez-moi bien!

La plus jeune des deux ombres l'avait saisie en effet à bras le corps. Les deux bras avaient grand'peine à entourer cette taille puissante qui avait fatigué tant de corsets mécaniques!

M. Martin poursuivait :

— Jouissez, monsieur, des ruines que vous avez faites, et rendez-moi cette justice que je n'enfle pas le moins du monde les déplorables résultats de votre conduite. Quant à ce fait de vous trouver, sans mon consentement, à cette heure indue, au sein de mon domicile, je le passe sous silence, attendu qu'il mériterait, *hic et nunc*, un châtiment trop sévère. J'ai dit, monsieur, il vous reste à vous retirer!

M. Bonnard avait les oreilles un peu rouges. Il était sanguin. On pouvait voir déjà l'effort qu'il faisait pour réprimer la réponse trop vive qui était sur ses lèvres. Certes, malgré la connaissance qu'il avait de monsieur Martin, il ne s'était point attendu à cet accueil.

La croix d'honneur, à son sens, devait tout arranger.

Erreur profonde! Il y avait vingt ans que monsieur Martin souhaitait passionnément cette récompense; mais monsieur Martin était fier à la façon de ces gens qui meurent de faim à table pour ne pas paraître avides.

En outre, monsieur Martin eut sacrifié dix ans de sa vie et ses plus chers espoirs pour poser dix minutes en quelque personnage que ce fût, appartenant à l'emploi de Talma.

— Mon ami, mon bon et vieil ami, dit monsieur Bonnard, prodiguant d'un seul coup toute l'onction qui était en lui; je vais me retirer, puisque vous le voulez, mais auparavant vous ne refuserez pas de m'entendre.

— Je vous écoute, monsieur. Seulement que vos explications soient brèves! Je suis le maître dans cette maison. J'ai ici justice à rendre en ma qualité de père de famille.

— Alexandre! ne me lâchez pas!

La jeune ombre avait fort à faire.

— Je serai court, répartit monsieur Bonnard avec un commencement d'impatience, et surtout je ne ferai pas de phrases. Madame Martin vous a dit ce qui s'est passé entre mon ancien camarade de collége et moi. Peut-être a-t-elle eu tort de présenter comme un acte de dévoû-

ment la chose la plus aisée et la plus simple. Vous méritiez la croix, on vous oubliait, j'ai fait en sorte qu'on se souvînt de vous. Pour avancer votre nomination de quelques jours, je vous ai cédé mon rang ; je vous le devais, vous avez été mon maître. Il n'y a point eu d'intrigue. Vous n'êtes pas compromis le moins du monde. Si j'ai pris ces petits détours de comédie pour arriver à une reconciliation entre nous, c'est que tout à l'heure encore je la désirais sincèrement. A mon tour, j'ai dit, et j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Les deux bras d'Alexandre Bonnard tombèrent à cette conclusion inattendue. Le père-noble s'était échauffé en parlant, selon la pente de son tempérament sanguin. Tout était rompu.

Mais, en tombant, les deux bras d'Alexandre rendirent la liberté à Rose. Rose bondit comme une bombe.

— Et vous croyez que je souffrirai cela ! s'écria-t-elle ; on se sera mis en quatre ! Approchez, Alexandre !

Tout le monde frémit.

M. Martin eut le rire incisif et caustique des indignations traduites d'Euripide.

— Et vous croyez, dit-il à son tour, que je n'avais pas tout deviné ! Voici détachés les cordons du masque ! Cette faible femme n'a pas su dissimuler jusqu'au bout. A l'aide de cette croix, vous vouliez marchander mon consentement au mariage de ma fille. Reprenez-le, cet insigne ; je n'en veux plus. Vous l'avez deshonoré !

Il jeta la croix sur la table.

Rose rugissait.

— Viens, Alexandre, dit M. Bonnard; j'ai le sang à la tête. Ce vieux fou serait cause d'un malheur.

On n'a jamais su si M. Martin avait entendu cette énergique et courte appréciation de son individu. Il y eut encore un coup de théâtre, — un coup de tonnère, plutôt.

Cette infâme Caro, qui se tordait à force de rire, était tombée dans un fauteuil. Elle ramassa machinalement une lettre qui gisait sur le parquet. Elle en épela péniblement l'adresse.

— Qu'est-ce que c'est que ça! s'écria-t-elle : *A madame veuve Martin!...*

Les Bonnard se dirigeaient vers la porte; Lily, affaissée, s'appuyait à la tablette du petit bureau. Avouerons-nous que Rose, arrivée au paroxysme de l'exaspération, prenait son élan pour charger son mari à fond de train?

Tout le monde tressaillit et s'arrêta un pied en l'air.

M. Martin, qui en était déjà peut-être à regretter sa croix si fièrement sacrifiée, fit un saut de cabri à la lecture de cette suscription : « *A madame veuve Martin.* »

Il s'élança, mais pas assez vite. D'un bond qui fit gémir hautement le plancher, Rose l'avait devancé; elle tenait déjà l'enveloppe.

— Madame, dit le naturaliste suffoqué par une angoisse soudaine, donnez-moi cela... c'est dangereux... c'est brûlant... ce sont... des secrets d'État!

Sur l'honneur, monsieur Martin trouva cet adroit subterfuge.

Mais Rose l'écartant de son bras plus gros que nature, répondit péremptoirement :

— Nous allons voir ça !

— Tiens ! tiens ! fit la douce voix de Lily, qui avait ramassé un papier de l'autre côté du bureau, l'écriture de papa. « Au nom du Père, du Fils et du saint Esprit, ceci est mon testament... »

M. Martin se retourna, leste comme l'anguille vivante dans la poèle ; Rose avait déjà arraché le papier des mains de Lily.

Elle toisait son époux d'un regard vainqueur. Les femmes devinent tout.

M. Martin passa son foulard sur son front en sueur. Il jeta une œillade timide vers le bureau. Son projet était au moins de soustraire la dernière feuille qui restait à découvert.

O mon Dieu ! comment avait-il pu oublier cela !

Rose saisit le coup d'œil au passage. Par une manœuvre aussi habile que hardie, elle barra la route à son époux vaincu, et lut d'un seul coup d'œil :

« La lettre de M. Bonnard m'a tout appris : je pardonne et je meurs. »

— Madame, commença monsieur Martin, d'un accent mélancolique où la noblesse le disputait à la contrariété, vous avez mon secret !

Il n'acheva pas. Ce sexe est sans pitié, quelque soit son poids et son âge. Rose s'était laissée choir dans la bergère et se livrait aux éclats d'un rire spasmodique.

M. Martin restait atterré.

— Quoi qu'il y a donc de si drôle ? demanda l'effrontée Caro.

— Mère ?... interrogea Lily.

Les deux Bonnard se rapprochaient.

— Ah ça! demanda le père noble, est-ce que tout ceci finirait gaîment?

Le naturaliste promenait à la ronde son regard chargé de détresse.

— Ah! ah! ah! faisait Rose parmi l'épuisement de son rire immodéré : si vous saviez! si vous saviez! Je vais tout vous dire!

M. Martin la rejoignit d'un pas saccadé; ses bras convulsifs serraient sa robe de chambre autour de ses reins appauvris. Il avait l'air d'un long petit colis, ficelé pour un important voyage.

— Un mot... un seul mot là-dessus, dit-il à sa femme d'une voix altérée, et je me détruis sous vos yeux!

Rose cessa de rire. Il n'y avait point à s'y méprendre, monsieur Martin parlait sérieusement.

Elle fit un paquet des trois lettres. Un silence de mort régnait dans la chambre.

Caro s'approcha de monsieur Martin. Elle ne craignit pas de lui toucher l'épaule, et murmura à son oreille :

— Dites donc, il n'y a pas qu'aux Oiseaux qu'on apprend à lire!

M. Martin leva la main. Caro se sauva.

Madame Martin réfléchissait.

— Lily, dit-elle tout à coup avec un calme souriant, approchez, mon enfant.

La fillette obéit.

— Remerciez votre père, ajouta Rose, qui fit en même temps un signe à monsieur Bonnard fils.

— Me remercier? balbutia le naturaliste; de quoi?

Rose mit la main de Lily dans celle de M. Alexandre Bonnard.

— Ne fais pas plus longtemps l'ignorant, bon ami, dit Rose d'un ton ferme et rassis; la plaisanterie a trop duré. Ta fille te remercie du bonheur que tu lui donnes. Elle aime M. Alexandre Bonnard qui te l'a demandée en mariage.

— Ah ça! fit M. Martin, révolté, de qui se moque-t-on ici?

Rose leva sans affectation le paquet de lettres et le testament.

M. Martin courba la tête et recula de plusieurs pas comme un bélier qui va se ruer. Son regard fauve allait de M. Bonnard père, à M. Alexandre Bonnard fils. Il était acculé, mais il n'était pas encore vaincu.

— Un faiseur de romans, gronda-t-il, n'entrera jamais dans ma famille! Je préfère...

— Voilà pourtant l'effet de la concurrence! interrompit madame Martin d'un ton enjoué, mais toujours ferme, M. Martin fait aussi des romans.

— Comment! comment!

Ce fut un chœur où se livra la voix du naturaliste lui-même.

Madame Martin leva le rouleau de papiers à la hauteur de son menton.

— Veux-tu, demanda-t-elle doucement à son mari, que je donne lecture du chapitre que tu as composé cette nuit?

Monsieur Martin chercha un siége autour de lui. Il n'en

pouvait plus. Caro s'empressa de lui rouler un fauteuil où il se plongea en poussant un large soupir.

— Veux-tu? répéta Rose impitoyable.

— Puisque les deux enfants ont de l'inclination l'un pour l'autre, prononça le pauvre homme avec effort; je ne vois pas... on aurait tort d'exagérer. Monsieur Bonnard a tenu Stanislas, mon seul enfant mâle, sur les fonts du baptême. Qu'y a-t-il, en définitive, en dehors de la réalité? J'aurais désiré... Mais voilà, le cœur d'un père contient d'inépuisables trésors de complaisance et de tendresse. Je donne mon consentement.

Aussitôt Alexandre et Lily s'agenouillèrent devant lui. On savait son amour pour ce genre de représentations.

Comme il levait la main avec plaisir pour leur donner sa bénédiction, Caro, qui avait un instant disparu, fit irruption dans la chambre avec un bon gaillard trapu qui se laissait traîner, moitié souriant, moitié déconcerté.

— Pendant que vous y êtes, dit la Comtoise, nous voici pareillement pour avoir l'honneur d'y participer, François et moi, qui m'épouse avec lui au légitime, malgré qu'on n'aie pas été éduquée aux Oiseaux.

Si M. Martin avait eu sa canne...

Mais Rose, triomphante, avait besoin d'épancher sa joie.

— M. Martin vous donne une année de gages pour la noce, dit-elle; allez à Stanislas.

L'héritier du gypsium venait de s'éveiller en poussant d'aigres clameurs.

Monsieur Martin imposa les mains au jeune couple. Il permit à Bonnard le père de lui donner l'accolade fraternelle. Puis, pressant Lily contre son cœur avec une véritable émotion :

— Nous l'aimons donc bien? soupira-t-il.

— Presque autant que toi, père, répondit Lily en rougissant.

Monsieur Martin la menaça du doigt. Il ouvrit ses bras à Stanislas que Caro apportait tout grognant et Stanislas dit :

— Papa, je te souhaite... la fin de tes jours! c'est çà!

Il avait oublié le milieu du compliment.

— Quel enfant! dit monsieur Martin rayonnant de ce naïf orgueil dont la bonté de Dieu a comblé les pères; à quatre ans et demi!

Tout à coup il se redressa. On fit silence, afin qu'il eût le plaisir pour sa fête, de prononcer au moins un discours. Sans même prendre la peine de se recueillir, il passa sa main droite sur sa robe de chambre, et laissa couler d'abondance cette vive et brillante improvisation :

— N'exagérons rien : c'est le système de toute ma vie; j'y conforme ma conduite et je m'en trouve bien. J'accepte la décoration; elle m'est plus chère venant de Bonnard, mon vieil ami, qui désormais fait partie de ma famille. Je souhaite que mon fils Stanislas, dont il est le parrain, possède une partie de son savoir et de ses vertus. J'estime le talent littéraire du jeune homme aimable que je vais nommer mon gendre. La littérature

est une carrière glorieuse; ses produits délassent l'intelligence. Telle a toujours été mon opinion : n'apportant jamais aucune passion dans mes jugements, comment mon avis pourrait-il varier? Je remercie tous ceux qui sont ici présents de leur attention pour le jour de ma fête. Sous une enveloppe sévère, je cache une grande sensibilité. Rose! approche-toi, que je te presse sur mon sein!

Rose se rendit à cet appel; pendant qu'il l'embrassait, M. Martin lui dit à l'oreille :

— Jure-moi que tu anéantiras ces monuments de mon délire! Jure-moi que tu garderas sur mes égarements de cette nuit un éternel et religieux silence!

Il faisait allusion au malheureux cahier de papier, employé jusqu'à la dernière feuille.

— Je le jure! prononça Rose solennellement.

Mais elle ajouta :

— A condition qu'on soit gentil...

M. Martin n'entendit peut-être pas cette restriction. Il prit le chemin de sa chambre à coucher, et dit en passant le seuil :

— Attendez-moi, je vais revenir.

Il revint, en effet, au bout de dix minutes. Il portait maintenant, au lieu de son pantalon à pieds et de sa robe de chambre, un habillement noir fort propre encore qu'il avait coutume d'endosser pour se rendre aux banquets maçonniques. La dignité naturelle de son maintien se trouvait rehaussée par ce costume d'apparat. Un murmure flatteur accueillit son entrée.

Il s'arrêta au milieu de la chambre, et d'un accent qui trahissait les douces émotions de son âme :

— Stanislas! dit-il en s'adressant à M. Bonnard, vous souvient-il des années de notre jeunesse? Nous avons cédé ensemble aux fougueuses fièvres de cet âge; ensemble nous sommes rentrés dans l'honorable sentier de la sagesse. Peines et plaisirs, Stanislas, nous avons tout partagé. En ce jour qui marquera triplement dans mon existence, je vous choisis spécialement et de mon plein gré pour parrain d'honneur. Vous êtes déjà celui de mon fils. Stanislas! prenez cet insigne sur la table et, selon les vœux du gouvernement, attachez-le sur mon cœur loyal!

On faisait cercle. Deux larmes se balançaient aux paupières de Rose. Alexandre Bonnard et Lily, sa fiancée, se tenaient par la main. A l'écart, dans l'ombre, un autre couple, plus humble, gardait le silence du recueillement. C'étaient François, auvergnat de naissance, et Caro, native de la Franche-Comté.

M. Bonnard conquit tous les suffrages par la façon dont il remplit son office.

— Philippe! prononça-t-il, la tête haute et le regard assuré, dans un temps déjà fort éloigné, alors que les mœurs étaient à la mode du moyen-âge, on vous aurait fait mettre à genoux. Dans cette position, l'on aurait touché votre épaule du plat d'un glaive en disant : De par Dieu et Monseigneur Saint-Denis, je te fais chevalier! Aujourd'hui, ce n'est plus ça : l'intelligence a remplacé la force brutale. Reste debout, soldat de la science!

Je te fais chevalier de par le Gypsium et l'Hexadynamie !

M. Martin, transfiguré, avait des rayons autour des tempes. Littéralement, on voyait son front pointu au travers d'une gloire. Il ne put proférer que ces paroles entrecoupées :

— Merci, M. Bonnard. Vous n'avez rien exagéré ! Mon fils ! as-tu entendu cela? L'enfant est bien jeune, quoique fort avancé pour son âge. Il faudra dresser procès-verbal, afin qu'il sache dans quelques années... Ma femme !... mes amis !... ma patrie !...

Sa voix faiblit, ses yeux tournèrent ; tous les bras se tendirent : M. Martin, écrasé par la joie, s'affaissa dans le sein de sa famille heureuse.

La brise des nuits se taisait au dehors ; la lune brillait au ciel sans nuages ; la Nature semblait envelopper d'un regard maternel les allégresses de cette maison, habitée par un de ses Pontifes...



FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LA COSAQUE

LE ROMAN DE MINUIT

Saint-Amand (Cher). — Imp. et Lith. de Destenay.



